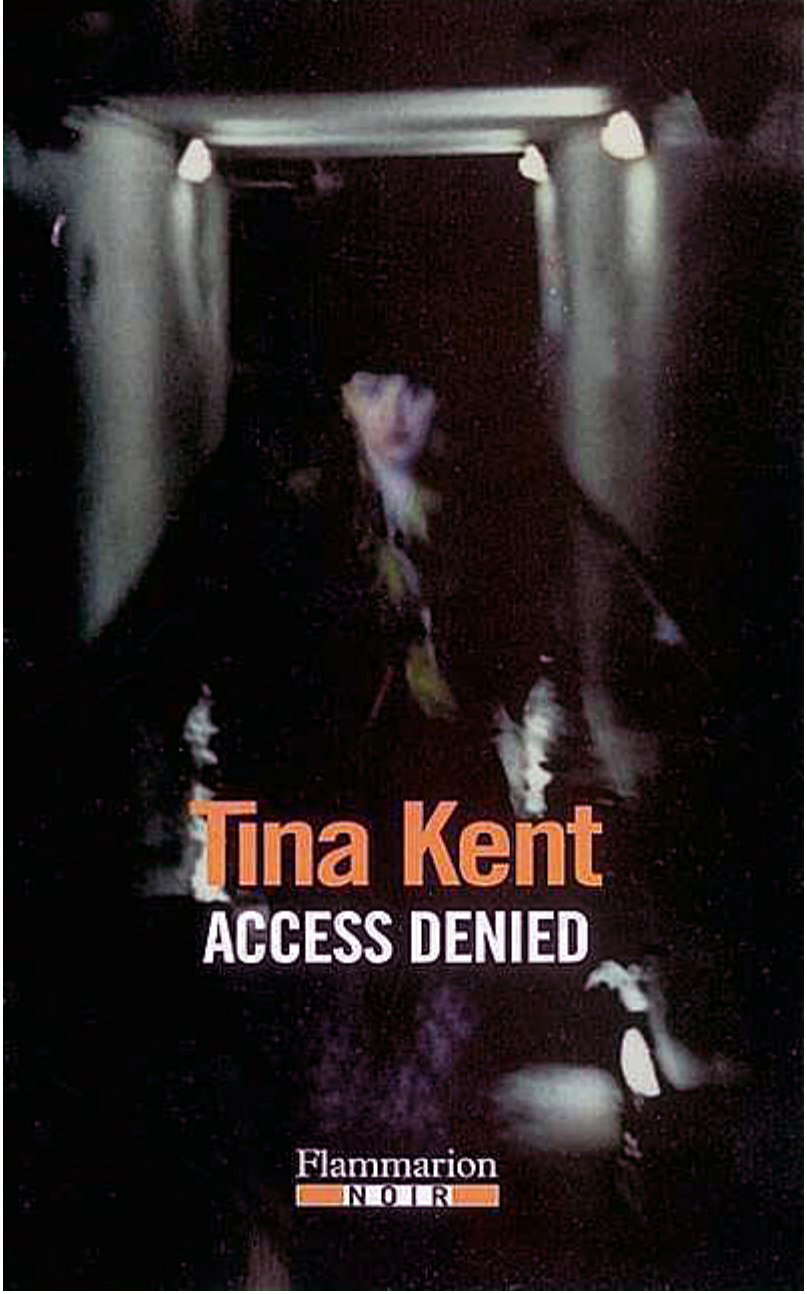
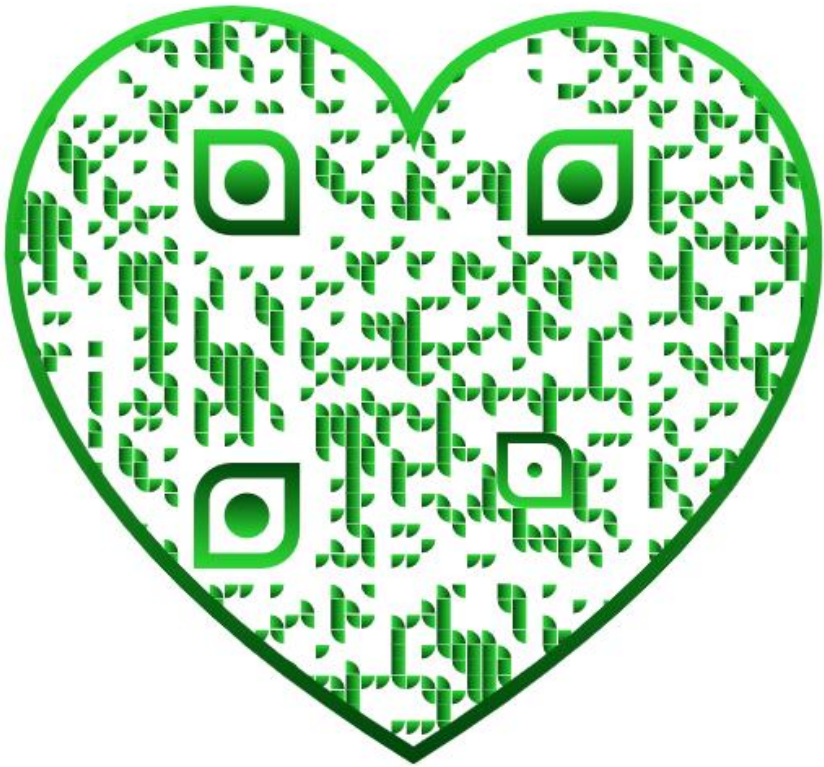
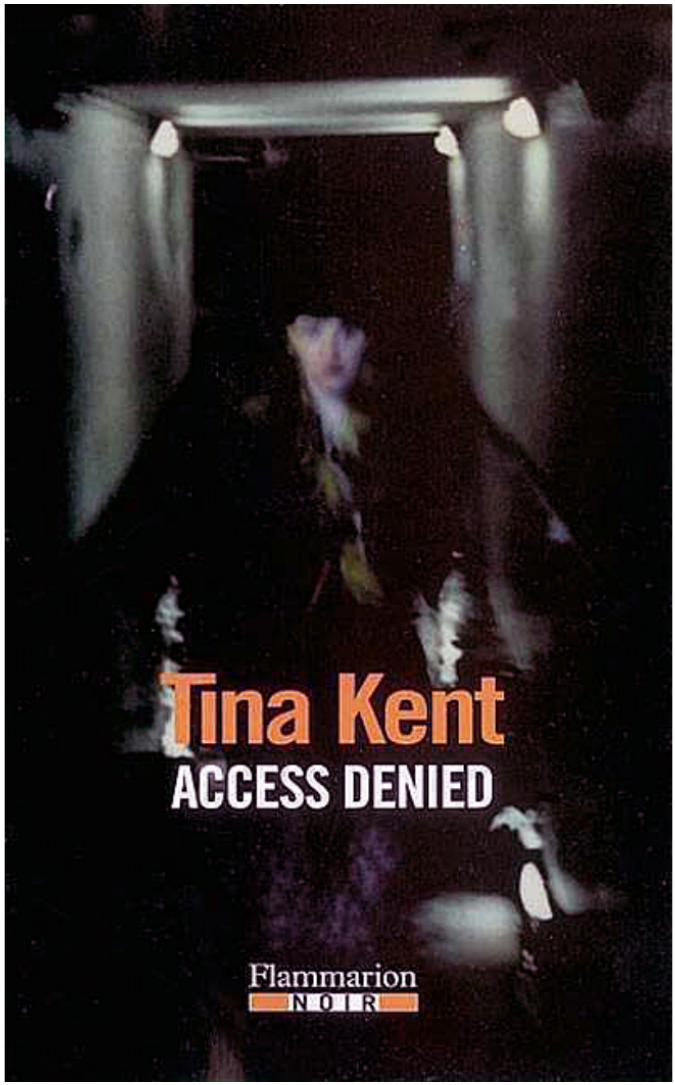

Tina Kent
ACCESS DENIED
Flammarion
NOIR




Tina Kent
ACCESS DENIED
Flammarion
NOIR

Tina Kent

Access denied

Flammarion
NOIR

Collection dirigée par
Andréa H. Japp

© Flammarion, 2002
ISBN : 2-08-068320-9

À « Nexus Fred » pour son aimable contribution.

À tous les anciens de « Ramses AMIGA Flying BBS ».

« Cracker, *n. m. Individu qui s'adonne au piratage informatique. Contrairement au* hacker, *désireux de tester et de dénoncer les failles du système pour le bien de la communauté, le* cracker *agit par intérêt pécuniaire, par besoin de reconnaissance, ou par simple désir de nuire. »*

I

La pluie tombait dru, cette salope, je m'en souviens comme si c'était hier. Nous étions en mai. Le 25. C'était l'un de ces samedis où l'on se lève vers 15 heures avec la désagréable sensation d'avoir perdu sa journée. Enfin, la journée… J'avais l'impression de tout perdre depuis des mois. Mon projet de sandwicherie était tombé à l'eau : « On ne peut augmenter vos crédits sous peine d'écoper d'un blâme de la centrale », avait dit ma banque, et tout ce que j'essayais de mettre en route depuis capotait joyeusement. Je n'ai jamais eu le sens des affaires.

J'étais désemparée, sans un sou, presque à la porte, avec, pour toute économie, deux caisses de fatras, achetées des clopinettes à un revendeur à la sauvette iranien. J'avais essayé de refourguer une partie de cette camelote sur le net sous le label « antiquités byzantines ». Tout ce que cela me rapporta fut une visite de la répression des fraudes, la fermeture du site et « que l'on ne vous y reprenne plus ! ». Comme

si, depuis l'étatisation de l'Europe, on pouvait gagner sa vie honnêtement…

— Alors, ma caille ? railla une voix, dans mon dos. Paraît qu'on a eu des problèmes avec les gros bonnets du CIRCE ?

Fallait-il être insensé pour claironner ce genre de choses en pleine rue ! Je me retournai pour fermer le clapet de l'empêcheur de bougonner en rond et reconnus Micks. Enfin, reconnaître… c'est beaucoup dire. Avec le bandage qui lui couvrait la figure, je reconnus plutôt son odeur. Un mélange de sueur et d'huile de moteur.

— Micks ? Tu ne t'es pas loupé ce coup-ci, on dirait.

Il haussa ce qui lui restait d'épaules. Cet idiot avait sauté huit ans plus tôt en remplaçant le moteur de sa voiture par un réacteur. Sa prothèse en plastique beige le faisait ressembler au fils illégitime d'un pot de crème au caramel et d'un microprocesseur{1}.

— Les risques du métier ! Faut bien tester le matériel si on veut que le client paye.

— Tu vas y laisser la peau un de ces quatre. Non mais, regarde-toi ! Une vraie momie.

Il se mit sur la pointe des pieds et souleva un peu son pansement. Micks m'arrivait à peine au menton, mais il faut dire que je mesure plus d'un mètre quatre-vingts.

— J'me plains pas, ils ont réussi à sauver l'œil gauche. Regarde.

Un œuf poché de couleur violacée apparut entre les bandes de gaze.

— Tu y vois quelque chose, au moins ?

— Pas aussi bien qu'avant mais ils ont dit qu'il fallait du temps pour que ça décongestionne, tout ça. Alors ? Paraît que t'as quelques emmerdes ?

— Pas plus que d'habitude.

— OK ! Tu veux pas en parler, c'est ton droit. Mais si tu cherches du taf, j'ai deux potes qui…

— J'y penserai, le coupai-je en glissant ma clé dans la serrure du digicode.

— Attends, j't'ai pas montré la cicatrice ! Elle vaut l'coup d'œil, Clara. Trente-quatre points de sut…

— Au revoir, Micks !

Je lui claquai la porte au nez.

J'habitais Paris, à l'époque. Dans le Marais, comme tous les « hors-jeu ». C'est la sympathique épithète dont nous avaient affublés les gens absorbés par le nouveau système capitaliste. Des quidams avec des costumes sur mesure, des actions en banque et une maison de campagne. J'ai entendu dire que c'était un coin très huppé, avant, et que le quartier avait été réhabilité il y a peu, par égard pour les touristes. En tous les cas, lorsque je vivais rue des Archives, c'était une sacrée poubelle. Des pédés, des trafiquants, des clodos, des putes et des crackers, c'est tout ce que l'on pouvait trouver là-bas.

Comme d'habitude, je gravis les marches de ma piaule sur la pointe des pieds, pour éviter de me faire remarquer par ma logeuse, une bonne femme aussi grasse que pingre qui vivait au premier. Cette garce avait dû me coller aux fesses un mouchard qui faisait sonner la clochette de son porte-monnaie dès que je passais devant chez elle.

— Mademoiselle Becatti ! Vous n'avez rien oublié ?

— Merde…

Je pivotai et lui adressai un regard de chien

battu. Madame Ténia, ou plus ouvertement « la Ténia », comme on l'appelait dans le quartier, se tenait appuyée contre le mur blanc décrépi et s'était tartiné le groin avec l'un de ces masques, vantés sur le net, qui faisaient, paraît-il, disparaître les rides plus vite qu'un e-mail Paris/Tokyo. Elle portait une robe de chambre en imitation satin dont je n'aurais même pas voulu pour nettoyer mes chiottes.

— J'attends un coup de fil de mon avocat, fis-je en jouant avec la sangle de mon sac à dos. Vous savez ce que c'est, les gros clients rechignent toujours à payer.

Elle fit claquer ses talons aiguilles sur le parquet vermoulu et l'un de ses escarpins à pompons de poils mauves, assortis à sa robe de chambre, resta prisonnier des lattes mal ajustées.

— Si c'est des clients comme ceux d'hier, persifla-t-elle en tirant sur sa chaussure, la seule rétribution que vous pouvez en attendre, c'est quelques années de prison. Cela vous remettrait peut-être les idées en place. Vous me devez neuf semaines de loyer ! Si votre mère était encore là, puisse-t-elle reposer en paix, elle en rougirait de honte, la pauvre femme. En trente années,

pas un seul loyer de retard !

— Écoutez, je…

— Une semaine ! Passé ce délai, je vous fiche dehors !

Après un dernier effort, elle récupéra la moitié de son escarpin, le talon étant resté entre les lattes, et referma la porte sans me donner la possibilité de répliquer. Je montai l'escalier jusqu'au sixième et dernier étage en vomissant un flot d'insanités.

Mon palace ne comptait qu'une pièce, une cuisine et une salle d'eau. Le plafond se lézardait de plus en plus sous l'effet de l'humidité qui filtrait par la toiture. Pourtant, avec le prix des loyers que cette garce de Ténia imposait, il y avait belle lurette qu'elle aurait pu faire des travaux.

Je vidai mon sac à dos sur le canapé, qui me servait aussi de lit, et jetai les plats déshydratés sur la table de la cuisine. Sans doute la dernière nourriture correcte que je pourrais m'offrir avant pas mal de temps.

— Quel chantier…

Mes vêtements traînaient au milieu de la pièce, entre les disques durs, cartes, processeurs

et composants informatiques que la répression des fraudes n'avait pas confisqués. Heureusement qu'une loi avait récemment fait passer les ordinateurs dans la catégorie « minimum vital » ou j'aurais été condamnée au chômage technique.

J'observai les saletés « byzantines ». Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire de ces machins ? Et dire qu'ils m'avaient coûté mes dernières économies.

— Chier !

Je flanquai un coup de pied dans la première caisse à portée, qui céda, répandant son contenu sur le sol.

— Merde ! Merde ! Et remerde !

Un « bip » retentit.

— *Clonage terminé,* annonça la voix mâle et langoureuse de mon ordinateur en recrachant une galette{2}.

Je ne sais pas ce qui m'avait pris de donner cette voix de tante à ma bécane. Elle me tapait sur le système. Je pris soigneusement le mini-DVD et le rangeai dans un boîtier.

— Appelle Arth, tas de circuits, ordonnai-je.

— *Appel envoyé.*

La trogne fripée d'Arthémis apparut sur l'écran.

— Alors, Acris ? Tu y es arrivée ?

Je montrai le boîtier à l'œil de la Webcam et le visage de Arth se fendit d'un large sourire.

— OK. Je t'envoie quelqu'un dans la soirée. On avait dit 2 000 ?

— Eh ! C'était 5 000 euros, connard ! Ou ça, tu te le tailles en pointe et…

Je fis mine de sortir le disque de son emballage pour le briser entre mes doigts et il leva la main.

— Oh, oh ! On se calme. J'ai cru comprendre que tu avais reçu une visite pas très agréable, hier. Qui me dit que tu n'essayes pas de m'entortiller pour sauver ta peau auprès de ces fumiers, hein ?

— Écoute, pépé, le jour où tu me verras marcher avec les cons du CIRCE, il pleuvra des bio-procs sur le siège de leur putain de holding européenne.

— 4 000, jeune fille, c'est mon dernier mot.

— Fumier ! crachai-je en donnant un coup de pied dans une montre tombée de la caisse que j'avais réduite en charpie. Tu en profites

parce que tu sais que plus personne ne me fera confiance avant longtemps, hein ?

Je me laissai tomber sur mon fauteuil et ramassai la montre pour jouer avec.

— Ne le prends pas comme une attaque personnelle, Acris. C'est le business. Avec moi, tu auras toujours du travail. Quoi qu'il arrive.

— À prix réduit ! Tu sais combien de temps il faut pour péter ces codes ? crachai-je en lui montrant le disque.

Il secoua la tête.

— Ce sont les affaires, Acris. Et, pour une dame, je trouve que tu es encore largement rétribuée. Tu en connais beaucoup, dans ce milieu, qui feraient confiance à une femme ?

Je tapai la vieille montre contre le rebord du bureau en imaginant que c'était la tête d'Arthémis.

— Ce qui compte, dans le cracking, c'est le cerveau, Arth. Pas ce que tu as entre les jambes !

— C'est à tes confrères qu'il faut le dire, ma belle, pas à moi. Je ne fais que profiter des lois du marché.

— Sales machos de merde…

— Ne fais pas cette tête. J'ai encore une commande pour toi.

— Encore une daube que tu ne peux pas refiler à un mec de peur qu'il te la recrache à la figure ?

En dépit du traitement, la montre n'avait pas une égratignure. Solide…

— Écoute, ma grande, j'ai besoin du cahier des charges du prochain jeu vidéo de Keops. Il faut qu'on leur coupe l'herbe sous le pied, cette fois. 10 000 euros pour toi si tu me fais ça pour demain.

— Quoi ? Il me faut au moins trois jours pour arriver à bout des sécurités de ces paranos !

Je tapai encore la montre contre le métal du bureau et ce fut ce dernier qui céda, s'enfonçant de deux bons millimètres.

— Eh ! À quoi est-ce que tu joues ? Tu bricoles ?

— Je passe mes nerfs !

— C'est oui ou non ? s'impatienta-t-il. Si tu t'en sens incapable, je peux toujours contacter Beta !

— Beta…, raillai-je. Il ne saurait pas

reconnaître un démon de sécurité même s'il portait une pancarte lumineuse au milieu du front !

— Je prends donc cela pour une accep…

— 15 000.

— Jamais.

Mais il jouait avec les poils de ses sourcils, comme chaque fois qu'il était au pied du mur. Arth avait besoin de mes services et il avait beau essayer de me le cacher, je ne le voyais que trop.

— 15 000.

Il gronda et j'éclatai de rire. J'avais gagné. Je me laissai aller contre le dossier du fauteuil avec un soupir satisfait et me passai la montre au poignet. Ce fut alors que je remarquai les deux petites étoiles blanches, sur le miniclavier. Une Pégase ! La Rolls de ces vieux engins.

— 12 000 et c'est mon dernier mot.

— 15 000, Arth, je sais que t'es dans la mouise.

Sans trop d'espoir, je mis la montre en marche et un voyant vert s'alluma. Elle marchait ! Ces petits bijoux se vendaient facilement dans les 8 000 euros. L'Iranien qui

m'avait refourgué les caisses de bric-à-brac n'avait pas dû la voir. Ça, pour un coup de bol ! Je voulus le retirer mais le fermoir semblait… où était-il passé, ce fermoir ?

— 13 et c'est mon dernier mot.

— Non, Arth.

C'est pas vrai ! Il n'avait quand même pas disparu, ce fermoir. J'avais dû l'abîmer en le tapant contre le bureau.

— J'ai besoin de ce… Tu m'écoutes ?

— Ouais, je t'écoute, fis-je en essayant de retirer le bracelet.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Acris ?

— Ça se voit pas ? Je… Arth ?

L'écran semblait flou tout d'un coup. Et pas que l'écran, d'ailleurs. Comme si le décor avait été peint sur une feuille de plastique transparent.

— Arth ? Arth !

— Acris ? Tu m'ent… je cr… c'est les… mille… dernier mot…

La tête me tournait. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Je n'avais pourtant rien fumé et je ne bois jamais. J'essayai de me lever mais le sol

parut se gondoler.

— Bordel ! Mais qu'est-ce qui se passe ? (Je regardai la montre, suspicieuse, et remarquai que le voyant clignotait.) Oh ! la vache.

Une aiguille sembla s'enfoncer dans mon cerveau et ma vue se brouilla. Et si cette vieille montre avait provoqué un court-jus avec ma puce cérébrale ? Je tendis la main pour tâtonner sur mon bureau, à la recherche du téléphone. Appeler les urgences. Mais avec quoi allais-je payer ? Il n'y avait plus d'hôpitaux publics depuis belle lurette.

— Acris ? Qu'est… fais… ? Acr…

Les oreilles se mirent à siffler et je m'accrochai à mon fauteuil pour ne pas tomber. Que se passait-il sous ma calotte crânienne ? Quoi que ce fût, une chose était certaine : j'étais morte de trouille. Je clignai des paupières et la douleur, dans mon crâne, s'estompa.

— Acris ? Acris ! Tu me reçois ?

La voix de Arth redevint audible et mes oreilles cessèrent de siffler. En quelques secondes, tout sembla redevenir normal.

— Arth ?

Sa vieille face de ouistiti apparaissait en

gros plan sur mon écran. Il s'était approché si près de la caméra que je pouvais voir les points noirs sur son nez en pied de marmite.

— Eh ! petite, qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Ça va ?

Je hochai la tête.

— Je… je crois que j'ai eu un problème avec ma neuropuce.

J'avais fait implanter ce neuroprocesseur{3} avec mon premier « gros salaire » pour ne plus souffrir de mes migraines ophtalmiques. L'opération, pourtant anodine, m'avait coûté une vraie fortune mais je l'avais vite amortie en raison du coût prohibitif des médicaments que je devais prendre précédemment. Les puces comme la mienne, qui soignaient des maux bénins, étaient préprogrammées, contrairement à celles destinées à des épileptiques ou des diabétiques, qui recevaient régulièrement des *updates*{4} d'un central, via des antennes placées un peu partout en Europe.

— Depuis combien de temps ne l'as-tu pas faite reprogrammer ?

Je haussai les épaules.

— Pas de fric.

— Raison de plus pour accepter ce travail.

Je regardai la montre. Le voyant vert était allumé et tout semblait normal. Ma puce cérébrale avait bel et bien cafouillé mais ce n'était pas de la faute de cet engin. Voilà plus d'un an que j'avais passé la date limite de reprogrammation.

— On dit donc 15 000 ?

Arth leva un sourcil et m'adressa un sourire en coin.

— C'est bien parce que tu es dans la panade. J'espère que tu t'en rappelleras la prochaine fois !

— Arrête ton char, Arth, et envoie les données.

— Pour demain matin, n'oublie pas.

— Ouais, ça va, j'suis pas sourde.

Je coupai le visiophone et récupérai ce qu'il venait d'envoyer par le net sur une boîte e-mail provisoire : les caractéristiques d'un nouveau jeu vidéo en 3D dont le nom de projet était Éclipse. Cela n'allait pas être de la tarte d'aller piquer cette merde. Les sécus de Keops étaient en béton armé.

— Allez, mon vieux Bidouille, au boulot.

J’ai besoin d’un relais. Scanne les ordinateurs connectés au net et liste-moi tous ceux qui sont infectés par un troyen{5}.

— *Scan lancé. Temps estimé : 15 secondes. Quatre adresses valides. Noms des utilisateurs correspondants : « commissariat-paris-VI », « université-panthéon-sorbonne » et 4 adresses de particuliers chez « webadoo fr ».*

— Détection d’activité humaine pour les deux premiers ?

— *Utilisateur « commissariat-paris-VI » : activité détectée. L’utilisateur est connecté sur « www sexy-girl com ».*

— Et après, on se demande ce que font les flics quand on a besoin d’eux…, soupirai-je. Au suivant, Bidouille.

— *Utilisateur « université-panthéon-sorbonne » : pas d’activité humaine détectée depuis 2 heures, 54 minutes et 16 secondes.*

— Connexion immédiate sur machine.

— *Intrusion réussie, système sous contrôle. L’ordinateur est prêt à servir de relais.*

— Parfait. Connecte-toi sur le site de Keops. Donne-moi leur type de système et les numéros de version.

— Système « Atlantis », version 4 0. Serveur WEB « Pacha », version 6 7.

— Feuilles de sécurité pour cette version ?

— 17 pages trouvées, 258 bugs recensés.

— Liste-moi les bugs d'intrusion et sors-moi les sites contenant la procédure à suivre.

— Recherche des adresses en mémoire. Adresses trouvées. Adresse 1 : site inexistant. Adresse 2 : Site inexistant. Adresse 3 : site inexistant. Adresse 4 : site inexistant. Adresse 5 : site trouvé. Pas de procédure d'intrusion détectée. Continuer la liste ?

Je tapotai nerveusement sur les accoudoirs de mon fauteuil. Cinq sites pirates déplacés en moins de deux heures… Les agents du CIRCE avaient salement fait le ménage. Depuis qu'ils avaient obtenu le quasi-monopole du marché informatique mondial, ils fourraient leur nez partout.

— Non. Contacte directement le site black-jack et demande-lui les nouvelles adresses.

— Données remplacées. Lancer la recherche ?

— Oui.

— Adresse 1 : 12 procédures correspondant à la recherche. Dois-je les télécharger ?

— Oui. Et tu les essayes chez Keops une par une selon le script d'intrusion « basic », si tu ne l'as pas déjà oublié.

— *Téléchargement exécuté. Procédure en cours. Attente de réponse.*

— Ouais. On peut rêver hein ?

— *Tentative réussie. Accès port*[6] *8080.*

Je fis un bond.

— Quoi ? Passe-moi en manuel.

— *Commande manuelle effectuée.*

J'observai, sans y croire, l'écran de commande. J'allais entrer chez Keops comme dans du beurre. Ils avaient dû avoir un plantage, ce n'était pas possible autrement. Tu parles d'un coup de bol !

La liste de leurs disques durs apparut sur mon écran et je me frottai les mains. Voilà ce que l'on appelait de l'argent facilement gagné ! Je n'eus aucun mal à trouver le fichier Éclipse, bien rangé dans la section Projets, et à en charger une copie. Ces types étaient vraiment des amours de me mâcher le boulot de la sorte.

— C'est bon, Bidouille. Efface tes traces chez Keops, sur le relais, et déconnecte-toi.

— *Commande effectuée.*

Impec ! Cela méritait bien un bon petit repas avant le décodage des données.

— Branche-moi sur la télé, Bidouille. Chaîne 3.

Ma série préférée : *L'Amour et les flammes*, que je suivais depuis près de trois ans. Je consultai la montre. 18 h 23. Elle s'était mise à l'heure toute seule, comme une grande. Décidément, c'était mon jour de chance. Je versai un verre d'eau sur un plat déshydraté et l'enfournai dans le micro-ondes. Du bœuf au cumin. Et dire que tout le monde avait cru que ces nouveaux plats déshydratés allaient faire un flop quand *Snack Express* en avait arrosé les étalages… En dépit des mises en garde des nutritionnistes et des médecins indépendants, les instantanés avaient eu un succès monstrueux. Certains restaurants les proposaient même à leurs clients. Ils coûtaient quand même une petite fortune. Moins qu'un véritable repas fait à la maison, bien sûr, mais bien plus qu'un plat préparé classique. Le *cling* du four se fit entendre et je versai le contenu de la barquette dans une assiette pour m'installer confortablement sur mon canapé, un soda à la

rhubarbe à portée de main. Voilà longtemps que je ne m'étais sentie aussi bien.

Le feuilleton commença au moment où je piquais le premier morceau de viande et, chose inhabituelle, je trouvai le générique particulièrement niais. Ils avaient modifié quelque chose ou quoi ? Les femmes étaient des pétasses surmaquillées qui souriaient bêtement à la caméra et les types… mais qu'est-ce qu'ils avaient l'air simplet, avec leurs cheveux laqués et leur visage refait. Ils ressemblaient à des poupées de silicone. Quant aux dialogues… d'une sottise ! L'équipe technique avait dû changer, ainsi que les scénaristes et les maquilleurs. Eh bien, ils avaient perdu une téléspectatrice.

Sidérée par les propos ridicules, je portai ma fourchette à ma bouche et recrachai la viande aussitôt. Elle avait un goût de plastique sucré. Pourtant, le plat semblait avoir la même consistance et la même odeur que d'habitude. Je repensai au petit incident de ma puce et mon estomac se contracta. Cela avait-il affecté mes facultés sensorielles ? C'était fragile un cerveau.

Je repoussai mon assiette et retournai dans la cuisine pour prendre une banane. Avec une

certaine appréhension, je l'épluchai lentement et croquai dans la pulpe. Elle me parut délicieuse. Je déballai un second plat préparé, versai de l'eau et le mis au micro-ondes. Même résultat. Infect. Il avait dû y avoir un bug{7} à la fabrication. Je ramassai les cinq autres plats que j'avais achetés, l'assiette contenant celui que je venais de sortir du four et descendis chez « Gégé », le petit magasin d'alimentation où je faisais mes courses, juste en face de chez moi. Gégé était un vieil homme originaire de Bretagne qui me connaissait depuis que j'étais gamine. Je l'appelais le Druide. Il affichait une longue barbe grise et portait des djellabas immaculées en toute saison. Gégé ne supportait pas d'être engoncé dans ses vêtements. Il faut dire que le bonhomme était aussi gras qu'une tranche de lard.

Ma mère allait toujours faire ses emplettes chez lui, quand elle vivait encore. Il lui faisait crédit et c'était ce qui nous avait empêchées pas mal de fois de crever de faim. En fait, je soupçonnais Gégé d'être amoureux de ma mère. C'est qu'elle était belle la Lucrèce, comme la nommaient les gens du quartier, avec ses grands yeux clairs et ses cheveux d'obsidienne. Mon père s'était fait la malle lorsqu'il avait su qu'elle

était enceinte et tout ce que j'avais de lui, c'était une vieille photo sur un port de Sicile. Après son départ, la Lucrèce ne fit jamais mentir son nom. Je ne la vis qu'une seule fois accepter les compliments d'un homme et c'était Gégé, qui ne l'a jamais touchée.

La rue était déserte et les papiers gras s'amoncelaient dans les caniveaux. Personne ne s'aventurait dans le quartier après six heures du soir. Les services de la voirie, eux, passaient quand ils n'avaient rien d'autre à faire. Les poubelles n'avaient pas été ramassées depuis une semaine et, la chaleur aidant, tout le quartier puait le rat mort.

Les clochettes suspendues au chambranle tintèrent lorsque j'ouvris la porte de la boutique et l'odeur entêtante des fruits trop mûrs me prit à la gorge. Le magasin était minuscule et les marchandises s'amoncelaient sur les étagères, quand ce n'était pas sur le carrelage, maintenant plus gris que blanc, à l'instar des murs. J'enjambai un cageot de patates pour poser mon assiette devant Gégé. Le comptoir était envahi de paquets de gâteaux en équilibre instable et de sucreries.

— Tu m'apportes à manger, Clara ? fit-il

gaiement. C'est trop gentil à toi !

Son postérieur était énorme au point que l'assise de son tabouret disparaissait pour ainsi dire entre ses fesses. Coincé de la sorte derrière la caisse enregistreuse, entre le comptoir, la vitrine et le mur, on avait l'impression qu'il était là depuis des lustres, prisonnier du minuscule espace et incapable de s'en extraire.

— Non, Gégé, je veux que tu y goûtes. Je crois qu'il y a un problème avec ta livraison. On dirait du carton bouilli. Un défaut dans la chaîne de fabrication, peut-être.

— Ah ?

Il prit un morceau de viande entre ses doigts, le porta à sa bouche et se lécha l'index et le pouce avec délectation.

— Tu ne vas pas me dire que tu trouves ça bon, quand même ? Tu vois bien que ce n'est pas comme d'habitude.

Il secoua la tête et pêcha un second morceau de viande dans la sauce.

— Non, c'est meilleur que d'habitude. Bonté divine, j'adore ces plats.

Les bras m'en tombèrent.

— Toi, du moment que ça se mange !

Il m'adressa un regard par en dessous et sourit.

— Tu n'aurais pas des problèmes de fric, toi ?

— Hein ?

Il ouvrit sa caisse enregistreuse et en sortit plusieurs billets qu'il me tendit.

— Tiens. Je reprends les plats et je te rembourse ta facture. Ça ira ?

— Mais enfin, Gégé, je ne venais pas pour ça ! Je t'assure que ces plats sont…

— Ouais, ouais, à d'autres. Je ne veux pas que tu restes sans bouffer pour un problème de fric, t'entends ? Ta pauvre mère, Dieu ait son âme, m'aurait tué. Prends ce que tu veux, tu me paieras plus tard. Allez.

— Mais enfin, Gégé, puisque je te dis que…

— Sainte Mère de Dieu ! Ce que tu peux lui ressembler quand tu fais cette tête ! Ah… elle était belle ta mère. Putain de cancer ! Fallait que ça tombe sur elle ! Tu sais qu'à mon époque, on n'aurait jamais laissé crever quelqu'un par manque de fric ?

Ça y est. J'étais bonne pour une apologie des années quatre-vingt-dix.

— Je le sais Gégé, soupirai-je. Tu me l'as déjà dit.

— L'Europe ! Ils n'avaient que ce mot-là à la bouche ! Ce n'était pas une mauvaise idée en soi, tu me diras. À la base du moins. Mais ils auraient dû se méfier en voyant toutes ces grosses boîtes fusionner. Chez moi, en Bretagne, on a tout de suite su que le nom à lui seul était un mauvais présage, tu sais. Circée était une vraie salope ! C'était une sorcière. On connaît ces trucs-là, chez nous. Nos traditions remontent à bien avant le Christ.

— Gégé…, soupirai-je. Primo, ce n'est pas Circée mais le CIRCE, Consortium d'industrie, de recherche et de commerce européens. Et, secundo, Circée était une magicienne de la mythologie grecque, pas bretonne.

Il se renfrogna et croisa les bras sur son imposante bedaine.

— Et comment tu sais tout ça, toi ? J'ai deux fois ton âge et je peux t'assurer que…

Un bruit assourdissant l'interrompit et, par réflexe, je plongeai sous le comptoir. Les vitres du magasin tremblèrent mais ne cédèrent pas. Après un silence surréaliste de quelques secondes, uniquement entrecoupé par le bruit

de diverses cochonneries tombant dans la rue, retentirent des cris hystériques.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Gégé en sortant la tête de ses épaules à la manière d'une grosse tortue.

— On aurait dit une explosion.

Je quittai mon abri et il souleva le battant du comptoir pour s'extraire de sa prison de gâteaux et de sucreries. Gégé ouvrit la porte du magasin sur un spectacle apocalyptique.

— Sainte Mère de Dieu ! s'écria-t-il.

Pour une explosion, c'était une explosion. Du gaz, probablement. Les gens couraient en tous sens et se marchaient presque dessus pour sortir de l'immeuble qui avait pris feu au dernier étage du 31 de la rue des Archives. La déflagration avait défoncé le toit et plusieurs voitures stationnées sur les bateaux étaient bonnes pour la casse, réduites à l'état d'épaves par des morceaux de poutre ou des blocs entiers de béton. Et moi qui habitais au 33… Je l'avais échappé belle. Je levai les yeux vers mes fenêtres. Elles avaient tenu bon.

« Appelez les pompiers ! » hurlait une femme qui courait presque nue au milieu des débris et des gens hébétés sortis de chez eux.

Personne ne semblait avoir été atteint par les projections, les rues du Marais étant désertes à cette heure-là, hormis certainement quelques malchanceux blessés chez eux par l'implosion des vitres. On commençait d'ailleurs à voir apparaître des zombies au visage et aux mains ensanglantés. Un enfant se mit à hurler et une grosse femme à demi toquée ouvrit grand ses fenêtres, juste sous l'appartement d'où sortait une fumée noire pestilentielle. Elle jeta vêtements, meubles et sacs dans la rue, au risque de briser la nuque des badauds.

— Mais que quelqu'un arrête cette dingue ! cria Gégé.

— Laisse tomber, murmurai je, la trouille lui a grillé les circuits.

Il leva les yeux vers la fumée, qui commençait à rendre l'atmosphère irrespirable, et m'entraîna à l'intérieur du magasin en refermant la porte.

— Un peu plus et c'était le tien, fit-il remarquer en désignant les flammes du menton.

J'observai l'immeuble plus attentivement. L'incendie s'était déclaré au même étage que celui où j'habitais, en effet. Seul un appartement séparait ma piaule du lieu du

désastre.

— Merde ! J'espère que les pompiers vont se magner…

— T'en fais pas, Clara. Ils aimeraient bien faire flamber ce satané quartier mais quand même pas à ce point. Allez, détends-toi et prends un truc à boire.

Je sortis un soda à la rhubarbe du frigo où il entassait les boissons et le vidai d'un trait.

— Je ne sais pas comment tu peux avaler cette cochonnerie, Clara !

— Tout le monde n'est pas aussi accro à la bière que toi.

Il haussa les épaules avec une moue qui signifiait : « Les jeunes ne savent plus ce qui est bon, de nos jours » et s'encastra derrière sa caisse enregistreuse.

Les petites clochettes de la porte tintinnabulèrent et, soudain, ce fut l'invasion. Des dizaines de zouaves, couverts de poussière et parfois noirs de fumée, se jetèrent sur les pansements, les pommades, l'eau oxygénée et l'eau minérale comme si leur vie en dépendait. Je préférai m'esquiver avant que cela ne tourne au pugilat. J'adressai un petit signe de la main

à Gégé, qui me répondit par un clin d'œil. Il allait faire fortune.

Dans la rue, l'atmosphère poussiéreuse était irrespirable. Plusieurs personnes retournaient les déblais, soulevant des nuages de plâtre, de suie et de ciment, à la recherche d'objets de valeur. Le charivari des conversations, des pleurs et des cris était assourdissant.

Une sirène de pompiers retentit au loin et je jouai des coudes pour regagner mon studio, bousculant la mère Ténia qui tremblait comme de la gelée, craignant que l'incendie ne s'étende et ne lui grille son gagne-pain.

Un gamin des Fernandez se mit à pleurer dans l'appartement du premier. Le claquement d'une gifle retentit, lui coupant le sifflet. Je gravis les marches en recrachant la poussière que j'avais avalée en chemin et glissai la clé dans ma serrure.

Elle grippa.

— Mais qu'est-ce qui… ?

En l'observant de près, je m'aperçus qu'on avait essayé de la forcer. Incroyable ! Il suffisait du moindre incident, du moindre événement inattendu qui détourne l'attention et, aussitôt, les vautours de service en profitaient pour faire

main basse sur tout ce qui traînait. Heureusement que ma porte était blindée.

La serrure céda après une légère torsion du poignet et je m'enfermai avec un soupir de soulagement. Du silence… enfin presque.

— *Vous avez un message*, annonça la voix de tapette de ma bécane.

C'était probablement Arth, qui voulait savoir comment avançait le boulot.

— Tout à l'heure, Bidouille. Laisse-moi me laver.

Mon T-shirt blanc était dégueulasse et j'avais des traces crasseuses sur les bras et le jean. Dans la bousculade que j'avais essuyée dehors, cela n'avait rien de surprenant. Je jetai mes vêtements dans le panier de linge sale, débordant de la lessive que j'aurais dû faire depuis trois semaines, et me glissai sous la douche en tournant les robinets.

Merde ! la montre !

Je remarquai avec soulagement que cette dernière était étanche. Un petit bijou, cet engin.

Je réglai le jet, ni trop chaud, ni trop froid, et laissai l'eau me couler le long du dos. Je me savonnai vigoureusement et remarquai que mes

côtes saillaient de façon alarmante. J'avais toujours été mince, mais, là, j'atteignais des sommets. Je tirai le rideau de douche pour me regarder dans le miroir, au-dessus de l'évier. C'était moi, ça ? Cet échalas d'un mètre quatre-vingts avec des seins comme des ballons de foot ? J'avais toujours eu une poitrine généreuse mais, à présent, elle paraissait hypertrophiée tant le reste était rachitique. Mes joues creusées cernaient d'un bleu maladif mes yeux noisette et mes cheveux noirs, si semblables à ceux de ma mère, dégoulinaient d'eau savonneuse, plaqués sur mon visage et mes épaules. Il fallait vraiment que je pense à me nourrir correctement, c'était pathétique. La mode était aux anorexiques mais, mode ou pas, j'étais bien décidée à prendre quelques rondeurs. Que les nutritionnistes du CIRCE, que l'on voyait vingt fois par jour à la télévision vantant les bienfaits des plats préparés à basses calories, aillent au diable !

Je me rinçai, me séchai et enfilai un peignoir en éponge qui s'effilochait de tous les côtés. L'eau s'échappa dans le siphon en un gargouillis répugnant. Je sortis nu-pieds de la salle de bains pour me préparer une bonne salade de tomates dégoulinante d'huile d'olive,

ce qui ne m'était plus arrivé depuis des mois. J'ajoutai quelques morceaux de fromage, en vérifiant que la date limite de consommation n'avait pas été dépassée, quelques carrés de jambon et… je remarquai alors que mon frigo était plein. J'avais fait les courses la veille. Pourquoi diable avais-je donc acheté ces fichus plats déshydratés, cet après-midi ? Les étagères croulaient sous le poids de délicieux yaourts et de fruits frais encore dans leur emballage. Une bonne livre de mozzarella achetée chez Gina, une charmante vieille dame originaire du même village que ma mère, me nargua. Et moi qui dépensais mes pauvres sous pour de la boustifaille infecte !

Je me préparai un plateau à faire pâlir Gargantua et m'installai sur le canapé pour déguster ma salade. J'avais presque oublié le goût de l'huile d'olive vierge et de la mozzarella. Quel délice !

— Liste-moi les messages reçus, Bidouille, ordonnai-je à ma bécane.

— *Messages non lus : 1. Source inconnue. Messages en mémoire : 7.*

— Comment ça « source inconnue » ? maugréai-je, la bouche pleine. Je n'ai pas passé

des heures à te reprogrammer pour que tu bloques sur un malheureux coup de fil ! Vérifie, tu as dû te planter.

— *Vérification source. Source inconnue.*

Je reposai l'asperge dans laquelle j'allais mordre et m'essuyai les doigts sur mon peignoir. Il en avait vu d'autres.

— Il y a un loup, Bidouille. Vérifie encore.

— *Vérification source. Source inconnue.*

— Envoie les messages non lus, tas de câbles !

— *Messages non lus : 1. Aujourd'hui à 20 h 03. Source inconnue. Lecture du message ?*

Une voix d'homme, veloutée et particulièrement séduisante, sortit des enceintes. Le genre de voix que l'on entendait dans les pubs pour les voitures de luxe ou la mousse à raser.

— *Contactez-moi au 08 358 257 986. Les hommes du CIRCE vont arriver chez vous. Je peux vous aider.*

Je me levai tellement vite que je faillis faire choir mon plateau sur le carrelage.

— Bidouille, c'est une blague ? Qui est ce

gus ? Cherche-moi à quoi correspond le numéro 08 358 257 986. Grouille !

— *La demande d'identification ne peut aboutir.*

— Qu'est-ce que tu racontes ? Le numéro existe, oui ou non ?

— *Numéro de téléphone valide. Appeler ce numéro ?*

Je me mordis la lèvre. Ça sentait le sapin…

— Non. Est-ce de ce numéro qu'a été envoyé l'appel ?

— *Vérification et rapprochement inexécutables. Source du message et identification du numéro impossibles.*

— Merde ! Bidouille, t'es nul !

Je tapai sur l'écran du plat de la main, le faisant vaciller sur son socle.

— *Technique de réparation invalide. Utiliser les commandes appropriées.*

— Je vais t'apprendre à faire de l'humour, moi, tu ne perds rien pour attendre…

— *Programmation des répliques et du langage effectués par l'utilisateur. Dernière modification : 24 mai 2038, 03 h 25. Reprogrammation des*

données ?

— J'ai plus important à faire que de t'apprendre à parler ! Si seulement je pouvais t'apprendre à réfléchir ! Ce ne serait pas du luxe.

— *Lancement du programme d'apprentissage ?*

— Non. Je parle toute seule, idiot. (Je me laissai tomber dans mon fauteuil.) Sale perroquet !

Je me rongeai l'ongle du pouce. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Lorsque la répression des fraudes s'était pointée la veille, j'avais tout juste eu le temps de formater mes durs et de planquer les sauvegardes sous la dalle de la douche. Avaient-ils quand même trouvé quelque chose de compromettant ? Essayaient-ils de m'affoler et de me faire tomber dans un piège pour avoir la preuve que j'avais bien quelque chose à me reprocher ? Oui, il devait y avoir de ça. Je n'avais jamais entendu la voix de ce type avant et je n'avais jamais non plus fréquenté de gens avec une intonation aussi… comment la définir ? aristocratique. Ce type travaillait pour le CIRCE, à tous les coups, et ces salauds voulaient me coincer !

— Bidouille, détruis tous mes messages

téléphoniques.

— *Messages effacés.*

Je soupirai. Cela ne changeait rien mais je me sentis mieux.

— Passe aussi un grand coup d'antimouchard sur tous tes disques durs, ajoutai-je après un instant de réflexion. On ne sait jamais, le modem de secours était resté allumé.

— *Antivirus lancé. Temps estimé : 1 h 21.*

— Attends !

— *Antivirus stoppé.*

— Passe déjà à l'antivirus le dernier fichier récupéré et mets-le-moi sur une galette.

— *Antivirus lancé sur le fichier Eclipse. Fichier OK. Gravure lancée. Insérer DVD.*

Je posai un mini-DVD vierge sur le plateau.

— Go, Bidouille, c'est bon.

— *Gravure en cours. Temps estimé : 0.mn 21. Gravure terminée. Conserver image ISO ?*

— Non, tu peux la détruire.

— *Image ISO détruite.*

Je récupérai le mini-DVD et allumai mon

ordinateur portable.

— Vas-y, Bidouille. Maintenant, tu peux commencer le grand nettoyage.

— *Antivirus lancé, temps estimé : 1 h 18.*

Je m'installai sur le canapé, l'ordinateur portable sur les genoux, et commençai à décompresser le fichier Éclipse tout en terminant mon plateau-repas.

II

La sonnerie stridente de la porte me fit tressaillir. Je m'étais endormie dans le canapé, le portable sur les genoux. Un nouveau *dring* impatient retentit et mon rythme cardiaque fit une embardée. Les types du CIRCE **?** Je repensai au curieux message sur mon répondeur.

— Merde…, murmurai-je en triturant un pan de mon peignoir, incapable de faire un geste.

— Acris ? T'es là ? Qu'est-ce que tu fous, bordel ?

Je crus défaillir de soulagement en reconnaissant la voix étouffée par le blindage de la porte et allai déverrouiller les serrures.

— Entre, Maurice.

— P'tain, t'en as mis du temps ! Tu crois que j'ai qu'ça à faire ? Arth m'a encore passé un savon ce matin parce que j'étais à la bourre. Enfoiré !

Je m'appuyai dos à la porte et souris en

observant son costume gris acier aux boutonnières brodées de fil doré. Dans le genre élégant, on faisait mieux.

— Encore un nouveau costard ? Arth te paye plutôt bien, on dirait. Ça mérite quelques coups de gueule.

Il prit une pose de mannequin devant l'objectif et m'adressa un sourire qu'il devait penser irrésistible.

— Faut bien. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Pas mal.

Tu parles ! Il ressemblait à l'un de ces ploucs endimanchés des sitcom qui croient que « clinquant » et « kitsch » sont deux synonymes d'élégance. Maurice avait dû naître dans un costume ringard. Il racontait à qui voulait bien l'entendre que l'un de ses oncles était un célèbre parrain de la mafia sicilienne. Les Sénégalais étaient monnaie courante dans la Cosa Nostra, tout le monde savait cela ! Le pauvre garçon passait son temps libre à se transformer en petit mafioso d'opérette : cheveux huileux, énorme chevalière à l'annulaire et gourmette assortie. Il faisait pitié, tiens… Maurice était pourtant loin d'être laid, bien qu'un peu petit. Enfin, plus petit que moi,

devrais-je dire.

— Tiens, fit-il en me tendant une enveloppe. Vérifie, je fais pas de service après-vente, ajouta-t-il en riant.

J'ai oublié de préciser qu'il avait un sens de l'humour lamentable. Ses jeux de mots ne faisaient rire que lui.

— C'est bon, dis-je après avoir soigneusement compté les billets.

Je lui tendis un mini-DVD et il le glissa dans la poche intérieure de sa veste.

— Comment ça avance, la nouvelle mission ? demanda-t-il en désignant ma bécane du menton.

« La mission »… il fallait vraiment qu'il arrête de se goinfrer de films de série B.

— Ça avance. C'est pas de la tarte, mentis-je.

— Ça sera fini à temps, tu crois ?

Regarde toi-même, fis-je en lui offrant mon plus beau sourire. Bidouille est en train de calculer les codes.

Maurice s'approcha de l'ordinateur et contempla longuement l'écran d'un œil

intéressé.

— Mmh… mouais, sacré boulot, ma grande. Tu t'es surpassée.

Je me mordis la langue pour étouffer un rire. Ce crétin ne faisait même pas la différence entre une page de programmation et le rapport de l'antivirus que la bécane avait passé sur les disques plusieurs heures auparavant.

— Oui, hein ?

— Bon, faut que j'y aille ou Arth va m'étriper. Bosse bien !

Il sortit en roulant des mécaniques et je refermai la porte d'un coup de talon.

— Pauvre naze ! ronchonnai-je dans ma barbe. Bidouille, au rapport !

— *Antivirus TG GUARD, version 4.0. Scanner complet des disques terminé hier à 21 h 51. Durée du scanner : 1 h 18. Pas d'anomalie détectée.*

— Tant mieux ! Tiens, grave-moi ça. Fichier 578.

Je lui branchai mon portable aux fesses.

— *Gravure en cours. Temps estimé : 1 mn 35.*

Je regardai ma nouvelle montre. 5 h 20. J'avais un petit creux.

— Mets la radio, Bidouille. Le canal d'infos. Je veux savoir s'ils parlent de l'incendie.

Je jetai un regard par la fenêtre. Il restait encore quelques badauds et des voitures de police dehors. Ils commenceraient probablement à déblayer dans la matinée. Ça promettait quelques journées bruyantes. Avec un soupir, j'allai me préparer un bol de céréales dans la cuisine et rangeai l'enveloppe de billets dans un pot à thé en porcelaine qui se voulait la représentation d'une citrouille. Ma mère n'avait jamais eu des goûts particulièrement discrets en matière de décoration.

Le son de la radio me parvenait à peine.

— Augmente le son, Bidouille ! Je n'entends rien ! Stop ! C'est bon !

— … *ont décidé de lancer, dans trois mois au plus tard, le tout dernier modèle de puce. Les tests effectués promettent une belle avancée dans le domaine de la motricité et des paralysies légères. Toujours dans le domaine de la haute technologie, hier s'est tenu à Berlin le cinquante-quatrième salon de l'imagerie informatique. Les films proposés…*

— Ils ont rien de plus intéressant à dire ? maugréai-je en m'installant sur le canapé.

— … à Barcelone, le bilan de l'attentat de l'ETA, le septième en moins de cinq mois, s'alourdit suite au décès d'un homme de quarante-cinq ans hospitalisé depuis trois semaines. Le nombre des victimes s'élève à présent à quarante-huit morts, dont une femme enceinte et cinq enfants, et cent cinquante-sept blessés, dont neuf sont toujours dans un état critique. Les anciens responsables de l'organisation, en détention à Madrid depuis maintenant quinze mois, affirment ne jamais avoir été au courant des projets d'attentat qui sévissent en Espagne depuis le mois de janvier. L'un d'entre eux, Angel Cordoba, a été retrouvé égorgé dans sa cellule hier dans la matinée…

— Un des gardiens, ça ! À tous les coups.

— … toujours hier, mais, dans la soirée, les habitants du Marais, quartier de Paris en cours de réhabilitation, ont été victimes d'une explosion de nature criminelle rue des Archives…

— Hein ? m'écriai-je en laissant tomber ma cuiller dans ma tasse. Comment ça, criminelle ?

… rapport de police préliminaire, il s'agissait en effet d'une petite bombe artisanale. Les enquêteurs pensent à un règlement de comptes entre crackers. Les restes de composants informatiques retrouvés dans les décombres de

l'appartement de Clara Becatti, où la bombe a explosé, ont conduit la police à soupçonner la jeune femme d'être le tristement célèbre Acris, auteur du virus ADES, qui a infecté les bases de données de la Banque Européenne il y a trois ans…

Je sentis les céréales faire le grand 8 dans mon estomac. Qu'est-ce que c'était que cette blague ?

— Bidouille…, fis-je d'une voix tremblante. Vérifie la source d'émission du canal. Si c'est une sale blague de Micks, il est bon pour retourner à l'hosto !

— *Source habituelle : maison de la radio. Fournir coordonnées exactes ?*

— Non, bredouillai-je en posant le bol de céréales sur la table. Merde, merde, merde…

Le téléphone retentit et je poussai un petit cri en agrippant les coussins défraîchis.

— Filtre l'appel, Bidouille !

— *Origine : Le Druide. Prendre communication ?*

— Envoie en mains libres.

J'aurais été bien en peine de tenir le combiné sans le faire tomber.

— Clara ? Mets la radio, ma grande, on parle de toi.

— J'ai entendu, Gégé, fis-je la gorge serrée. Je n'y comprends rien. Rien du tout.

— Apparemment t'as un client mécontent aux basques, ma belle.

— Mais tu as entendu la radio ! Il y a forcément une erreur ! Ou… ou ils me tendent un piège, ajoutai-je en blêmissant.

— Erreur d'appartement, peut-être, mais c'est bien toi qui as fait ce putain de virus, non ? C'est bien toi, Acris ?

— Je…

— Clara ? Clara, t'es là ?

Pourquoi me posait-il cette question ? Jamais Gégé ne s'était intéressé à ce que je faisais ou n'avait cherché à mettre le nez dans mes affaires. Et s'il y avait un flic à côté de lui ? Un salaud de poulet en train d'enregistrer tout ce que l'on disait ? Non, c'était ridicule. Je devenais salement parano. Et pourtant…

— Jamais entendu parler de ce virus.

— Hein ? Clara… tu te fous de ma gueule ou quoi ? Oh ! Il faut te réveiller ! Ils vont finir par te mettre la main dessus ! Faut te tirer de

là ! Clara ? Tu m'entends ? Clara !

— On parlera de ça plus tard, Gégé, je tombe vraiment de sommeil.

— Quoi ? Clara ! Tu perds la boule ou quoi ?

— Salut, Gégé. Je te rappelle tout à l'heure.

— Mais… Clara ! Clara !

— Raccroche, Bidouille. Et coupe la ligne.

— *Ligne téléphonique inactive.*

Je me pris la tête dans les mains. J'avais le cœur qui battait à cent à l'heure.

« Ils m'ont repérée, pensai-je. Ils m'ont repérée mais n'ont pas assez de preuves pour me plomber. Ces enflures essayent de me faire tomber dans un piège et comme le coup de fil n'a pas marché… oui, ça ne peut être que ça. Merde ! »

J'étais faite comme un rat. Comment allais-je me sortir de là ? L'informatique était si présente à tous les stades de la société que l'on considérait les pirates comme des criminels internationaux. On pouvait écoper de perpète pour un virus minable alors qu'un violeur s'en tirait avec une dizaine d'années de taule à peine.

« T'as pas vraiment le choix, Clara : il faut jouer la fille de l'air et vite. »

Je pris le second disque dur de mon portable, celui que je gardais en cas de pépin dans un tiroir de mon bureau, sortis une petite boîte de tournevis, une nappe{8}, et ouvris le capot de ma bécane pour le brancher.

— Bidouille, vite ! Prépare une sauvegarde d'urgence là-dessus. Le strict minimum. Tu pars en voyage, mon vieux.

— *Commande en cours. Autre commande ?*

J'inspirai un grand coup.

— Quand tu seras bien au chaud sur le dernier disque dur… formate tous les autres.

— *Attention : toutes les données non sauvegardées seront perdues. Poursuivre ?*

Je me mordis la lèvre jusqu'au sang et sentis les larmes me piquer les yeux. Je les essuyai d'un revers de manche de mon peignoir en reniflant bruyamment.

— *Commande non valide. Poursuivre destruction et formatage ?*

« Juste un petit DVD de sauvegarde, pensai-je. Un petit DVD de rien du tout… »

« Et plusieurs dizaines d'années de taule », susurra une petite voix dans mon cerveau.

— Oui, Bidouille, murmurai-je un nœud dans la gorge. Détruis tout.

— *Formatage en cours.*

J'entrai dans la salle de bains en traînant les pieds et soulevai la plaque de la douche pour en sortir une trentaine de mini-DVD. Toutes mes sauvegardes. Des années de boulot… des nuits entières à me flinguer les yeux devant un écran en mangeant une fois par jour quand j'avais de la chance. Il me semblait détruire une partie de ma vie. Mon boulot, c'était tout ce que j'avais, tout ce qui me restait. Mes seuls souvenirs et mes plus beaux moments étaient gravés sur ces galettes. J'en caressai longuement les boîtiers avant d'ouvrir le four et de les jeter sur la plaque de cuisson. L'étiquette de l'un d'eux me nargua lorsque je réglai la température du gril au maximum : ADES. Il fallait vraiment être inconsciente pour étiqueter un truc pareil de façon aussi ostentatoire mais merde ! J'en étais tellement fière de ce virus… C'est lui qui m'avait permis de me faire un nom dans ce milieu de machos. Il avait fait de moi un vrai cracker. Un DEMETRIOS.

DEMETRIOS… ça, c'était un virtuose ! Le virus SWEET HOME. Jamais égalé. Fignolé jusque dans les moindres détails. Tellement parfait que le nom de son créateur était devenu celui des crackers confirmés, un véritable titre honorifique. Ah ! j'en avais passé des nuits à étudier SWEET HOME. Peine perdue. Il était aussi secret que son auteur. Mais ce virus m'avait enseigné l'amour du détail. L'analyse des failles auxquelles personne ne pensait, ces petites choses « sans importance » qui font la différence entre un virus banal et une véritable bombe. Et pour ça, DEMETRIOS était le meilleur. De très loin. Sans le savoir il est devenu mon modèle. Mois après mois, j'appris à le connaître à travers ses lignes de code. Propres. Méthodiques. Aussi ordonnées que des pions sur un échiquier. Je pouvais identifier ses commandes entre mille autres identiques. Par trois fois j'étais tombée sur des *sharewares*{9} dont il était l'auteur, j'en aurais mis ma main à couper. Son code était direct, sans excès, net et droit comme le fil d'un rasoir. DEMETRIOS n'était pas de ces crackers qui programment la même commande de dix manières différentes pour montrer qu'ils connaissent leur boulot. Non, il n'avait pas besoin de ça. Il opérait

comme ces escrimeurs qui, d'un léger mouvement de poignet, fluide et discret, sans fioritures ni poudre aux yeux, tranchent net dix bougies en équilibre sur une table sans les faire tomber. Ce n'est qu'au moment où l'on effleure les mèches que toutes les dix choient sur le sol, enflammant la nappe et mettant le feu à tout l'immeuble. C'est de cette façon que programmait DEMETRIOS. Ses virus étaient des serpents lovés dans des bouquets de roses. Indécelables. Rapides. Mortels.

Une odeur de plastique brûlé me tira de ma rêverie et je toussai. Les boîtiers des DVD avaient commencé à fondre dans le four et coulaient de la plaque pour adhérer aux parois. C'était irrespirable. Je vidai le bocal à thé qui contenait mes économies, pris deux bananes dans la corbeille de fruits et quittai la cuisine en refermant la porte.

— Où en es-tu, Bidouille ?

— *Sauvegarde terminée. Disques durs formatés.*

— Fin de session.

La bécane s'éteignit. Je retirai le disque de sauvegarde et le glissai dans mon sac à dos avec mon ordinateur portable, quelques DVD

d'utilitaires, l'argent et les fruits.

Cela fait, j'ouvris ma pauvre armoire. Aucun sous-vêtement propre.

« Tant pis, je m'en passerai. »

Je fouillai encore, à la recherche d'un jean, d'un T-shirt propre et d'un pull. Je complétai ma tenue d'une vieille paire de chaussures de randonnée et d'une casquette.

Le miroir me renvoya mon reflet. Mais où est-ce que je comptais aller comme ça ? Je pétais les plombs ou quoi ?

Je me laissai tomber sur le canapé et essayai de me rassurer.

— Tu perds la boule, Acris ! Tu viens de détruire en cinq minutes des années de boulot, tu t'apprêtes à tout quitter et tout ça pourquoi ? Parce qu'une émission de radio t'a fichu la trouille !

Je me massai les tempes. Réfléchir de façon cohérente. Oui, c'était le plus important. Calme et cohérente. Qu'est-ce que je risquais ?

« La taule ! » hurla la petite voix dans mon cerveau.

— Chier !

Je me levai d'un bond, enfilai une vieille veste en cuir marron qui avait appartenu à ma mère, le seul bien que la pauvre femme avait pu me léguer en sus de ses dettes chez Gégé, et mis mon sac en bandoulière. Après un dernier regard en arrière, en me mordant la langue pour ne pas me mettre à chialer comme une madeleine, j'ouvris la porte et poussai un cri.

La mère Ténia se tenait sur mon paillasson, le doigt à quelques centimètres de ma sonnette.

— J'ai prévenu la police ! éructa-t-elle en guise de bonjour, me barrant le passage.

Cette garce avait encore ses bigoudis sur la tête et arborait sa sempiternelle robe de chambre mauve.

— Hors de mon chemin, vieille truie !

Je la poussai sans ménagement et elle tomba à la renverse, les pattes en l'air. Si j'avais toujours trouvé ses vêtements du plus mauvais goût, son slip à moustaches en Nylon fuchsia faillit me faire vomir pour de bon. J'en aurais éclaté de rire si je n'avais pas été sur le point de me pisser dessus tant j'avais la frousse.

La Ténia essaya de se relever en battant des quatre fers et s'accrocha à mon jean. Je secouai

la jambe pour la faire lâcher et elle s'effondra en bramant comme un cerf.

— Saleté ! Tu m'as cassé la cheville ! Petite ordure ! Ils sont en route ! Tu ne t'en tireras pas comme ça ! Ce sont des gens comme toi qui ont fait de la société la poubelle qu'elle est devenue !

Je l'entendis déblatérer des idioties, rameutant tout le bâtiment, jusqu'à ce que j'atteigne le rez-de-chaussée.

— C'est là, fit une voix d'homme derrière la porte d'entrée de l'immeuble.

Je reculai, la peur au ventre, et regrimpai les marches quatre à quatre. Je heurtai le père Ramirez, qui était sorti sur le palier, alerté par les cris de la logeuse. Sa soutane grise était maculée de taches de sauce et ses cheveux huileux lui retombaient sur le front.

— Mais qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ? Clara ! Qu'avez-vous encore fait ?

Je ne lui accordai pas un regard et poursuivis mon ascension. Les beuglements de la mère Ténia me vrillaient les nerfs.

— Tu ne t'en tireras pas, petite garce ! Tu me paieras ça ! je témoignerai contre toi au

tribunal ! Je…

— Ta gueule ! fis-je en agitant un doigt sous son nez.

Elle se tut aussi sec. Je ne m'énervais pas souvent mais lorsque cela m'arrivait, il valait mieux capituler. « Le regard qui tue », comme disait Gégé, était ma spécialité. Et, lancé du haut d'un mètre quatre-vingts, ça forçait fatalement le respect, surtout lorsque l'on était, comme la mère Ténia, affalée sur le parquet. Je risquai un œil par-dessus la rambarde et entrevis plusieurs hommes en costume sombre. Le CIRCE !

— Là ! fit l'un d'entre eux en pointant un doigt dans ma direction.

Je m'écartai vivement et me penchai sur ma logeuse, qui se tassa contre le mur.

— Les clés du toit ! Magne-toi ou je te casse les jambes !

Apeurée, elle fouilla dans sa robe de chambre et me tendit un trousseau. Les pas dans l'escalier se rapprochaient à une vitesse effrayante.

— C'est laquelle ? criai-je en la saisissant par le col de son torchon mauve. Réponds ou je

te refais le portrait !

— La b… la bleue, c'est la bleue.

Je fis descendre l'échelle du plafond, ouvris la trappe et grimpai sur le toit. Je n'eus que le temps de la verrouiller avant que quatre types en costard n'arrivent sur le palier.

— Faites-moi sauter cette serrure !

Je ne m'attardai pas pour assister au spectacle. Je descendis la rue en courant sur les toits plats des immeubles qui se jouxtaient. Derrière moi retentirent une détonation et les beuglements craintifs de la mère Ténia.

Comment allais-je descendre de là ? Dans les films, il y avait toujours une échelle de secours ou un bidule dans le genre. Mais là, *niente* ! Je risquai un regard en arrière pour apercevoir une tête qui dépassait de la trappe.

— Elle est là-bas !

Une gouttière. C'était la seule solution. Et moi qui avais toujours détesté l'altitude…

— Elle va descendre !

Une sirène de police hurla en contrebas et plusieurs voitures pilèrent devant l'immeuble. L'homme se figea, hésitant, et rangea son flingue. Le port d'armes était formellement

interdit, exception faite de la police et de quelques gros bonnets. Il allait avoir du mal à expliquer la serrure esquintée de la trappe aux forces de l'ordre.

C'était le moment ou jamais. Je me précipitai vers la première gouttière que je trouvai et, prenant mon courage à deux mains, m'y agrippai.

« Se laisser glisser. Juste se laisser glisser. Comme dans les films. »

Plus facile à dire qu'à faire. Et les fixations qui maintiennent le tuyau au mur ? Pourquoi personne n'a-t-il jamais fait allusion à ces saletés de fixations ? À la télé, dans les feuilletons américains, on voyait les types s'accrocher à la gouttière et hop ! ça glissait tout seul. Mais là-bas, les gouttières ne devaient pas avoir de fixations et étaient sûrement régulièrement huilées parce que glissade, mon œil. Les gouttières américaines, je ne sais pas, mais les gouttières parisiennes, ça glisse que dalle ! C'est vieux, rouillé, et ça accroche peau et vêtements sans pitié.

Ce ne fut qu'à grand-peine que je parvins à atteindre les fenêtres du deuxième étage. Une grosse femme, les mains dans sa lessive,

m’observa avec des yeux ronds comme des plats à tarte à travers la vitre de sa salle de bains.

— Restez où vous êtes !

Je levai le nez pour voir un type en uniforme bleu clair, un pistolet pointé dans ma direction.

— Vous en avez de bonnes, vous ! Si vous croyez que je peux rester comme ça indéfinim… ah !

La fixation sur laquelle j’avais appuyé le pied céda. J’appris alors à mes dépens que les gouttières françaises n’avaient rien à envier à leurs homologues américaines. Pour peu que l’on prenne un peu d’élan, ça allait tout seul, à la différence que, arrivé en bas, on avait l’impression d’avoir été traîné sur la râpe à gruyère d’Encelade{10}.

Mais je ne pris pas le temps de pleurer sur mon sort et m’enfuis dans une ruelle aussi vite que me le permirent mes jambes flageolantes.

— Arrêtez ! cria le policier sur le toit. Arrêtez ou je tire !

Un coup de feu retentit et une balle ricocha sur le sol, à ma gauche. Je m’engouffrai dans la rue du plâtre, hors de portée du dingue qui se

prenait pour un cow-boy, mais ne tardai pas à entendre le bruit des bottes sur les pavés, à quelques mètres derrière moi. J'obliquai brutalement et entrai dans la première brasserie que je trouvai. En dépit de l'heure matinale, nombre de clients étaient déjà accoudés au bar devant un café, ou une bière pour certains.

— Un café ! lançai-je. Où sont les toilettes ?

— Derrière, répondit le serveur dégingandé en observant mon T-shirt dépenaillé. Et laissez-les propres en repartant, hein !

Je m'y précipitai en grimaçant, n'ayant nulle envie de le détromper sur la raison de ma hâte. Les W-C étaient mixtes et puaient l'eau de Javel. Au-dessus de la cuvette, la lumière filtrait à travers une petite vitre fendue, qui atteignait difficilement les trente centimètres en diagonale. Cela n'allait pas être de la tarte…

Je verrouillai la porte, refermai le couvercle en plastique noir et grimpai dessus. La petite fenêtre s'ouvrit en grinçant. Elle donnait sur une cour. Pas de bol mais je n'avais pas le choix. Je fis passer mon sac en premier, prenant grand soin de lui éviter les chocs par égard pour le matériel qu'il contenait et me hissai. Ma tête passa, mes épaules passèrent, après quelques

contorsions, mais mes hanches, elles, estimèrent qu'il faisait meilleur à l'intérieur. Je ne pouvais pourtant pas rester comme ça, les fesses dans les W-C et la tête dehors. De quoi aurais-je l'air, si les flics se pointaient ? J'imaginais déjà la photo dans la presse, surplombée d'un titre du genre : « Le cracker a ouvert une fenêtre de trop ». Je battis des jambes en forçant sur les bras et mon popotin franchit l'encadrement d'un seul coup. Je m'affalai sur les pavés de la cour, tête première. Je m'assis et tâtai mon front. J'allais avoir un bel œuf de pigeon. Je me relevai, en nage, remis mon sac en bandoulière et regardai ce qui m'entourait. À ma gauche, l'entrée. Devant moi, l'escalier de l'immeuble, derrière, les toilettes de la brasserie et, à droite, la porte de ce qui semblait être une cave ou un cagibi.

J'entendis des cris étouffés provenant de l'intérieur du bar et je me jetai finalement sur la porte. Fermée à clé.

— Merde ! C'est pas vrai !

Je me précipitai dans l'immeuble, prête à retourner sur les toits par un moyen ou un autre quand je remarquai une autre porte, sous la cage d'escalier. Ouverte. C'était la cave.

Je dévalai les escaliers dans le noir et, une fois arrivée en bas, avançai en tâtonnant, mes doigts courant sur les murs friables. On n'y voyait strictement rien.

Les voix se rapprochaient. Les flics étaient dans la cour. Il fallait que je me planque mais où ?

La lumière soudaine m'éblouit. Ils étaient en haut de l'escalier et avaient pressé l'interrupteur.

— Tu crois qu'elle a pu descendre là-dedans ? Elle ne doit pas être aussi conne. À mon avis elle s'est plutôt carapatée dans la rue.

— Je préfère vérifier.

Je les entendis descendre précautionneusement les marches et tournai la tête en tous sens. Plusieurs caves étaient ouvertes et le couloir avançait en ligne droite jusqu'à un coude. Je m'y engageai en prenant garde à ne pas faire trop de bruit. Derrière moi, j'entendis les flics ouvrir les portes des caves les unes après les autres. Encore un coude. Puis un autre. Une fourche. Un vrai labyrinthe. À gauche ? À droite ? À gauche, il n'y avait pas de lumière. Va pour la gauche. Le couloir obliqua et je sentis mes chaussures s'enfoncer dans le

sol meuble et humide avec un chuintement. Une canalisation avait dû céder. J'entendais l'eau goutter sur les parois et le sol. Je finis par apercevoir de la lumière, tout au bout. Elle venait d'en haut. Une bouche d'égout. J'avais entendu dire que les caves du quartier dataient de plusieurs siècles et que beaucoup communiquaient entre elles par des boyaux souterrains mais je n'avais jamais eu l'occasion de le constater par moi-même jusqu'à maintenant. Je m'arrêtai sous la bouche d'égout. Je pouvais voir des gens passer au-dessus de ma tête. La rue ! Des barres de métal rouillées étaient fixées au mur, formant une sorte d'échelle, et je grimpai pour pousser la grille d'une main tandis que je m'agrippai aux barreaux de l'autre. Cette saleté ne devait pas peser bien lourd mais n'avait pas dû être déplacée depuis belle lurette. Les voix se rapprochaient. Je pris une profonde inspiration et poussai à nouveau de toutes mes forces. La grille céda d'un seul coup et je faillis tomber, emportée par mon élan. Après avoir retrouvé un semblant d'équilibre, je me hissai.

Les passants me regardèrent comme si j'étais un zombie sortant de son tombeau. Il faut dire qu'avec mes vêtements dégueulasses et

déchirés, je devais quand même y ressembler pas mal. Je m'éloignai en essayant de savoir où je me trouvais. La rue de Rivoli. J'en avais fait du chemin, là-dessous ! Je la remontai en courant pour tourner boulevard Sébastopol et m'enfoncer dans le quartier des Halles. Je le traversai jusqu'à la rue du Louvre, où j'entrai sous un porche. Je trouvai le local des poubelles et me laissai tomber dans un coin, contre le mur, en essayant de reprendre ma respiration et de calmer les battements de mon cœur. J'étais en nage et l'odeur entêtante de désinfectant me donnait la nausée. Je serrai mes genoux contre ma poitrine, y enfouis ma tête et pleurai durant un long moment.

Qu'est-ce que j'allais devenir ? Je n'avais pas de famille ni d'amis dignes de ce nom. Juste ce que j'avais sur le dos et un sac contenant un peu de matériel informatique, mes papiers, l'équivalent de deux mois de salaire d'un ouvrier et deux bananes. J'allais aller loin avec ça !

Pleurer me fit du bien. Après un bon quart d'heure à me morfondre, je sentis mon instinct de survie reprendre le dessus. Après tout, je m'étais déjà trouvée dans des situations plus désespérées. Au moins avais-je un peu d'argent.

Bon, j'avais la police et le CIRCE aux fesses, entendu, mais j'étais un DEMETRIOS, oui ou merde ? Cela faisait partie des risques du métier, non ?

« Allez, Acris ! Tu ne vas pas te laisser démonter ! Tu vaux bien mieux que la plupart d'entre eux. C'est pas parce que t'es une gonzesse que tu vas te laisser aller ! Ils n'attendent que ça. Prouve-leur que tu les vaux tous ! Tu fais partie des meilleurs sur le marché, ne l'oublie jamais ! Du boulot, t'en trouveras. Tu vas refaire ta vie. Combien de fois t'as rêvé de tout lâcher et de recommencer à zéro, hein ? C'est le moment ! Qui sait si c'est pas un signe du destin… »

Je me secouai et tâtonnai dans mon sac à la recherche d'une banane, que je mangeai dans le noir. Je lançai la peau sur le sol et pris la seconde. Une fois le fruit dévoré, je me levai et entrouvris la porte du local. Pas un chat. Le calme plat. Rassurée, j'avisai l'interrupteur et allumai les tubes de néon fixés au plafond. C'était spacieux et incroyablement propre. On était à deux rues à peine du début du Marais et la différence se remarquait même dans le dépôt d'ordures ! Deux énormes poubelles-broyeurs dernier modèle trônaient contre le mur et, sur

la gauche, je remarquai un petit renfoncement, juste derrière la première. Largement de quoi m'installer en tailleur sans être remarquée par les personnes qui pourraient entrer déposer leurs détritus dans les bennes. J'y pris place, assise sur ma veste roulée en boule et débranchai la prise d'un broyeur pour recharger les batteries de mon ordinateur portable. J'en avais pour une bonne demi-heure, elles étaient presque à plat après l'utilisation que j'en avais faite durant la nuit.

Je profitai de ce temps pour réfléchir à la situation. Voyons… D'abord, réunir le maximum d'argent. J'avais emporté le boulot de la nuit fait pour Arth. Il fallait que je passe le lui apporter et récupérer ce qu'il me devait. Ma montre attira mon regard. Elle marquait 8 h 02. Je pouvais en tirer un bon prix. J'aurais aussi besoin de faux papiers. Arth pouvait m'avoir ça. Maurice connaissait pas mal de monde. Une fois cela fait, il me faudrait une piaule. Peut-être devrais-je aussi changer de tête. Me couper les cheveux, par exemple, et changer de look. J'avais toujours rêvé de ressembler à ces actrices sexy en diable, vêtues de tailleurs minijupe dernier cri et de talons hauts. J'impressionnerais pas mal, là-dedans. Ouais…

pas mal, tout ça. Bien malin celui qui arriverait à reconnaître Clara Becatti ! Je rêvai ainsi durant de longues minutes, oubliant que je n'avais jamais su marcher avec des talons et que ces fringues devaient coûter bien plus que ce que j'avais dans mon sac de toile. Je me voyais déjà en « super crackeuse incendiaire », devant qui les sales machos qui composaient le milieu feraient des ronds de jambe.

C'était sans doute un moyen de me redonner du courage et de me persuader que je pouvais tout refaire mais dix fois mieux.

Le *bip* de la batterie m'arracha à mon rêve et je m'éveillai dans mon local à poubelles. Le tailleur de satin noir s'était mué en un T-shirt douteux et mes longs ongles finement manucurés par le dernier salon de beauté en vogue étaient cassés et noirs de crasse. Avec un soupir, je rebranchai le broyeur et sortis ma petite boîte de tournevis de mon sac pour mettre le disque dur dans le portable. Il me fallut pas mal de temps pour configurer le tout, glissant DVD après DVD dans le lecteur.

— C'est le moment de vérité. Bidouille, t'es là ?

— *Commandes à exécuter ?*

Je ne fus jamais aussi ravie d'entendre la voix sucrée de ma bécane.

— Vérifie que tout fonctionne correctement, mon vieux. Je sais que tu dois être un peu à l'étroit mais nous n'avons pas le choix pour l'instant.

— *Scandisk en cours. Temps estimé : 3 mn 20.*

Je passai une bonne heure à fignoler quelques détails et éteignis l'ordinateur. Bon, je ne pouvais pas rester là indéfiniment et je mourais de faim. Les deux bananes m'avaient à peine calée. Je me levai et m'étirai. J'avais mal partout et j'aurais donné cher pour prendre une douche.

« Je pourrais le faire chez Arth, pensai-je. Et ce serait bien le diable s'il n'avait pas un T-shirt propre à me filer. »

Je lissai et enfilai ma veste, mis mon sac en bandoulière et entrouvris la porte du local pour jeter un regard à l'extérieur. Personne. Les gens qui habitaient là-dedans devaient bosser dans des bureaux toute la journée. Il n'y avait pas un bruit. Pourtant, je n'arrivais pas à me décider à sortir de mon trou. J'avais un nœud dans l'estomac. Je me mis un coup de pied mental aux fesses, fermai ma veste pour cacher mon T-

shirt déchiré, lissai mes cheveux et me composai l'air le plus décontracté possible avant de me diriger vers la porte cochère. Une fois là, je dus encore prendre mon courage à deux mains pour appuyer sur le bouton commandant le déverrouillage de la serrure et quitter l'immeuble.

Dehors, pas de cars de police ou de flics qui attendaient, le pistolet au poing. Pas de regards curieux des passants. J'étais juste une fille comme tant d'autres qui marchaient dans la rue. Je poussai un immense soupir de soulagement et entrai dans la première boulangerie que je croisai pour m'offrir un énorme sandwich au jambon et deux pains au chocolat arrosés d'une canette de jus d'orange.

— Du jus de rhubarbe ? avait grimacé la vendeuse. Mais nous ne vendons plus ces choses-là depuis des années.

Chochotte… encore l'un de ces endroits où l'on ne trouvait plus que des produits dernier cri et où l'on vous considérait comme le dernier des ploucs lorsque vous osiez demander quelque chose qui n'était pas vanté sur les écrans de télévision géants parsemant la capitale. Écrans que je guettai, tremblant de

voir apparaître mon visage en gros plan avec l'inscription WANTED. C'était ridicule, bien sûr. Même les pires criminels n'étaient pas traqués de la sorte mais, lorsque la trouille vous ronge, rien ne vous paraît excessif pour peu que cela titille votre paranoïa.

Il n'était pas loin de midi et le soleil tapait sec. Les terrasses des cafés débordaient de monde et les livreurs de « plateaux-traiteur » s'apostrophaient de scooter en scooter.

Arth habitait avenue des Capucines. Un quartier aisé mais sans plus. Depuis l'attentat de l'opéra Garnier, qui n'avait jamais été reconstruit, ce coin avait beaucoup perdu de son image de marque. Plus personne n'allait à l'opéra ou au théâtre de toute façon. Cela aurait été une perte d'argent de le remettre en état. Les zones chics se situaient au sud, dans le quartier de Montparnasse, Alésia et de la Grande Bibliothèque, la plus grande d'Europe d'après ce que j'avais entendu dire. Récemment reconstruite, elle était composée de neuf tours de quarante-cinq étages qui s'élevaient sur les bords de Seine. Les plus grands chercheurs, informaticiens, généticiens ou autres, habitaient le quartier dans des résidences privées quand ce n'étaient pas des maisons particulières. Ils

faisaient presque tous partie du CIRCE, qui les chouchoutait comme de véritables poupons de sucre. Des gens nés dans la soie qui dormaient dans du satin. De toute façon, les plus grandes écoles étaient privées, hors de prix, et appartenaient au CIRCE, qui n'avait qu'à se baisser pour cueillir les cerveaux dont il avait besoin au sortir des examens. Cerveaux qui auraient été bien cons de refuser ou de partir ailleurs proposer leurs services puisque c'était en Europe que l'on proposait les meilleurs salaires. Les gens comme moi, en revanche, étaient destinés aux universités publiques pourries, comme la Sorbonne ou Jussieu. De vieilles bâtisses qui tenaient debout par la volonté du Saint-Esprit, dont les ordinateurs, un pour cinq étudiants, étaient de véritables reliques datant de plus de trente ans pour lesquelles on ne trouvait même plus de pièces détachées. Ils fonctionnaient sous un vieux système d'exploitation américain qui comptait plus de bugs que de puces sur le dos d'un chien errant et dont l'apprentissage ne servait à rien puisque plus personne ne l'utilisait. Le CIRCE avait raflé le marché informatique mondial et mis en vente son propre système d'exploitation. Tout ce que j'avais appris l'avait été sur le tas

avec du matériel volé acheté dans le Marais.

Je décidai de suivre les berges de la Seine pour aller chez Arth. Arrivée au Louvre, fraîchement ravalé, je remontai la rue de Richelieu pour éviter la foule de l'avenue. Elle était déserte, c'était un quartier d'habitations. Je marchai donc en silence durant un bon moment et, parvenue à la rue Thérèse, je reconnus le léger ronronnement de moteur d'une voiture électrique, juste derrière moi. Elle avançait au ralenti. Pourtant, il n'y avait pas de circulation. Je sentis mes tripes se nouer et risquai un regard dans mon dos en faisant mine de vérifier un numéro d'immeuble. C'était un petit véhicule noir au volant duquel se trouvait une espèce de clown aux cheveux bleus vêtu de manière criarde. Sur le siège du passager, je crus distinguer une jolie blonde à la poitrine généreuse. Ils souriaient derrière le pare-brise en échangeant des regards entendus. Ni des agents du CIRCE ni des flics en civil, c'était certain. Je les repérais à des kilomètres à la ronde. Sans doute un couple qui se promenait dans Paris.

J'accélérai toutefois le pas, par précaution, et eus la surprise d'entendre la voiture calquer sa vitesse sur la mienne. Je tournai rue des

Petits-Champs. Le véhicule fit de même. Ce n'était pas de la paranoïa, ils me suivaient bel et bien ! Des chasseurs de prime ? Les flics avaient mis ma tête à prix ? Non, ces pratiques étaient interdites en Europe. Mais alors qui étaient ces gens ? Je m'arrêtai, fis semblant de chercher quelque chose dans mon sac et, quand la bagnole s'arrêta à son tour, je piquai un sprint, tournant à chaque coin de rue que je trouvai. Je finis par déboucher sur une voie à sens unique bloquée par un camion de livraison. La voiture se trouva coincée et le conducteur sortit la tête par la vitre baissée pour m'adresser un sourire. Je remarquai alors ses yeux. Des Smiley jaunes. Il portait des lentilles fantaisie. Je disparus aussi vite que je le pus et, si je craignis un instant qu'ils ne descendent de la voiture pour me suivre, je fus vite rassurée. Ils firent demi-tour.

Qui étaient ces gus ? Pourquoi m'avaient-ils suivie ? L'évidence me sauta alors à la figure : le sexe. Ces pervers cherchaient un troisième larron pour une partie fine. Voilà qui expliquait leur sourire entendu et les clins d'œil qu'ils avaient échangé. Le Louvre… Le quartier des échangistes. Quelle idiote ! Quoi qu'il en soit, ils m'avaient fichu une sacrée frousse, ces

cinglés. Maudissant ma paranoïa grandissante, je repris ma marche à un rythme plus soutenu en direction du quartier de l'Opéra.

III

Après un petit quart d'heure de marche, j'arrivai en vue des restes de l'opéra Garnier et remontai l'avenue des Capucines jusqu'au numéro 35. L'ascenseur était en panne et j'empruntai l'escalier jusqu'au septième étage. Je sonnai, complètement essoufflée. Arth en personne vint ouvrir. Il était vêtu d'un complet indien en lin blanc, la longue chemise ceinturée par une écharpe de soie noire.

— Clara ? Mais… entre, ma grande, ne reste pas dehors.

Je pénétrai dans le vestibule surchargé de dorures et faillis me prendre les pieds dans les épais tapis qui parsemaient les lieux. L'appartement de Arth, qui lui servait aussi de bureau, était immense et semblait tout droit sorti d'un conte des mille et une nuits. Je n'avais eu l'occasion que de visiter l'entrée, son bureau, le salon et les toilettes. Ces dernières avaient, à elles seules, la taille de mon séjour. Enfin… de feu mon séjour car il y avait fort à parier que je ne risquais pas d'y remettre les

pieds un jour.

— Arth, je suis dans la merde, fis-je en le suivant dans le salon.

Je pris place sur un gros pouf oriental en cuir peint.

— J'ai entendu ça, dit-il en croisant les bras. Tu as fait le travail que je t'ai demandé ?

Je hochai la tête et lui tendis le DVD.

— Ça fait 15 000, comme convenu.

— On avait dit 13 !

— Arth…, menaçai-je en grinçant des dents. Je ne suis vraiment pas d'humeur.

Il leva les bras en signe de reddition.

— Je plaisantais. Va pour 15. Attends-moi une minute. Sers-toi un verre, ajouta-t-il en me désignant le frigo du bar.

Il quitta la pièce mais je ne bougeai pas de mon pouf. Je n'avais pas soif et j'étais exténuée. Au fond de la pièce, près de la porte-fenêtre, grimaçait un grand éléphant de porcelaine du plus vilain effet. C'était la première fois que je le voyais. Sans doute une acquisition récente. Arth se serait entendu à merveille avec ma mère. Et moi qui croyais que la Lucrèce méritait

le titre de mètre étalon pour le calcul du mauvais goût…

— Tiens, voilà.

Je pris l'enveloppe et sortis les billets pour les compter.

— Tu t'es planté, Arth.

— Je sais, il y a 20 000 euros.

Un centimètre de diamètre en moins et je me serais cassé la figure de mon pouf.

— Arthémis qui me donne une prime ! Pincez-moi, je dois être en train de rêver. Tu as bu ou quoi ?

Il sourit et s'assit sur la table basse en me tapotant la joue.

— Tu vas en voir besoin, Acris, et, contrairement à ce que tu crois, je suis pas un ingrat. Sais-tu que ma petite-fille a ton âge ?

— Arrête ton cinoche ! Tu ne vas pas me faire le coup du papy pris de gâtisme ?

— Il faut croire que si. Allez, on va grignoter un petit quelque chose. Je suis certain que tu n'as rien avalé. Je me trompe ?

J'allais de surprise en surprise.

— En fait j'ai dévoré deux bananes et un

énorme sandwich. Je n'ai pas vraiment faim.

— Tu ne te laisses pas abattre, c'est bien. Tu es jeune et bourrée de talent. Il ne faut surtout pas laisser tomber. Les flics, tu sais, on les a tous eus aux fesses un jour ou l'autre. Il faut faire avec.

— Ouais… d'ailleurs, puisque tu en parles, j'ai besoin de faux papiers. Tu connais quelqu'un qui pourrait me faire ça ? Je n'ai aucune idée de ce que cela peut me coûter.

Il éclata de rire.

— Je te reconnais bien là, ma belle ! Je vais t'arranger ça. Cadeau. Pour bons et loyaux services.

— Arth… tu m'épates. Qu'est-ce qui se passe ? T'as gagné au loto ? C'est quoi ces élans de générosité soudaine ?

Un pli barra son vieux front fripé et il hocha la tête.

— Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, Acris. J'ai deux fois ton âge et je sais à quel point il est difficile de trouver des gens qui font du bon travail. Disons que c'est un investissement sur l'avenir. J'essaye de tirer parti des situations mais, lorsque l'un de mes

bons éléments est dans la mouise, il est de mon intérêt de le sortir de là. Et puis ça fait combien de temps qu'on se connaît, ma belle ? Quatre ? Cinq ans ? Je t'ai vu devenir ce que tu es aujourd'hui. Je t'ai fait confiance dès le début. Je savais que tu allais coiffer tous ces petits phallocrates. Tu es le meilleur Démétrios avec qui j'ai fait affaire, Acris. À part Janua, bien entendu. Mais qui pourrait surpasser Janua ?

— Tu connais Janua ? m'écriai-je.

Janua… « La clé de la place », en latin, le lieu dont il faut se rendre maître pour prendre une forteresse. Un nom mythique. Certains disaient qu'il était le seul à pouvoir se mesurer à DEMETRIOS. Pour ma part, je pensais que c'était loin d'être le cas mais c'est vrai qu'il était fort, le salaud.

— Il a travaillé pour moi mais je ne l'ai jamais vu. J'ai mis fin à notre collaboration lorsque ses tarifs sont devenus prohibitifs. Et tu l'as remplacé, Acris.

Mazette ! Ça, c'était un compliment ! Le plus beau que l'on pouvait me faire. Moi, une femme, ce qui est un véritable handicap dans le milieu, une inconnue à l'époque, formée sur le tas, j'avais pris la place de Janua…

— Tu ne me l'as jamais dit, murmurai-je, plus émue que je ne l'aurais voulu.

— Je ne voulais pas flatter ton ego et faire doubler tes prix, tu penses bien. Mais, question talent, tu le suis de près, Acris, je t'en donne ma parole. Encore quelques années et tu lui mangeras sur la tête, si ce n'est déjà fait. Tu caches bien ton jeu, quand tu veux.

Bon sang ! Ce que cela pouvait faire du bien d'entendre ça. En quelques mots, Arth venait de faire monter mon moral de plusieurs crans. J'étais gonflée à bloc et au diable les flics, le CIRCE et mes emmerdes ! J'étais l'un des meilleurs DEMETRIOS sur le marché et ce n'était pas un petit accroc qui allait m'arrêter. Ça non !

— Tu sais ce que tu vas faire ? demanda-t-il.

— Pas encore, avouai-je en me grattant la tête. Sans doute me mettre au vert un petit moment, le temps de me faire oublier, et revenir sous une autre identité dans le Marais.

— Pas très prudent, ma belle. Tu es connue là-bas.

Peut-être mais il y a des règles dans le

milieu. Et fermer sa gueule en fait partie.

Tu n'as pas tort. En attendant, sais-tu où passer la nuit ?

— Non, je pensais prendre une chambre dans un hôtel…

— Où tu devras décliner ton identité, carte à l'appui, me coupa-t-il. Tu resteras ici jusqu'à demain et je n'accepterai aucune protestation. On ne t'a pas suivie au moins ?

Je repensai aux deux obsédés dans la voiture noire et souris.

— Non. Pas de danger. J'ai fait gaffe.

— Bien.

— Je ne sais comment te remercier, Arth. Sincèrement. Je ne m'attendais vraiment pas à un tel accueil en venant te voir.

— Oublie ça ! Disons que tu me rendras la pareille un jour. En me faisant bénéficier de prix d'ami lorsqu'on se battra à ta porte, par exemple.

— Tu peux compter là-dessus. Affaire conclue.

— Tu ne veux rien boire, vraiment ?

— Non mais, par contre, je rêve de prendre

une douche, grimaçai-je en tirant sur mes vêtements. Et si tu avais un vieux maillot à me passer…

Sa bouche de ouistiti se tordit en un sourire qui lui coupa le visage en deux.

— Mais comment t'es-tu arrangée de la sorte ? Tu t'es traînée sur le sol ou quoi ?

— Pire. Le long d'une gouttière. Je te raconterai.

— La salle de bains est au fond du couloir, à droite. Tu trouveras des serviettes et un peignoir dans l'armoire.

— Cool. Encore merci, Arth. Je ne sais vraiment…

— Ça va, ça va, oublie un peu de remercier, ma grande. Je te l'ai dit, ajouta-t-il avec un clin d'œil, je protège mes investissements. Allez, va te débarrasser de ta crasse. Et de ce subtil parfum. Qu'est-ce que c'est ? Le composant d'une nouvelle arme chimique ?

Je grimaçai.

— C'est du désinfectant. J'ai passé une partie de la matinée planquée derrière une poubelle.

Il fit vibrer ses lèvres molles.

— Je sens que je ne vais pas m'ennuyer en écoutant ton escapade. En attendant, prends ton temps. Fais-toi couler un bain et détends-toi.

Il m'accompagna jusqu'à la porte de la salle de bains et repartit s'enfermer dans son bureau.

Si ses chiottes m'avaient déjà impressionnée, sa salle de bains me laissa pantoise. On atteignait les summums du kitsch. Du sol au plafond, tout n'était que marbre beige et dorures. Une immense baignoire ronde m'attendait, perchée sur son estrade, à demi dissimulée par un grand paravent chinois. Sur la gauche, deux lavabos jumeaux sur pied étaient surplombés de deux miroirs aux ornementations tapageuses. Les robinets dorés, en forme de tête d'éléphant, rappelaient ceux de la baignoire, en plus petit. Les serviettes blanches suspendues aux portants étaient épaisses comme des tapis et les initiales de Arth avaient été brodées en ocre dans le coin gauche. Le « placard », où je trouvai les draps de bain et les peignoirs, était en fait une imposante armoire en acajou laqué qui contenait également la plus impressionnante collection de sels de bain et de parfums jamais vue, à part, peut-être, sur les gondoles des grands magasins de luxe où se pressaient les Japonais venus faire

leurs emplettes à Paris.

Je tournai les oreilles des éléphants pour remplir la baignoire et, après une courte hésitation, jetai une poignée de sels parfumés dans l'eau avec une bonne dose de bain moussant au jasmin. Je me débarrassai de mes vêtements et m'apprêtais à me plonger dans l'eau lorsque je fus interrompue par… le téléphone. Et un téléphone qui sonne dans une salle de bains, ça fait drôle. Il me fallut quatre sonneries pour le trouver. L'appareil était posé sur une tablette, derrière une petite commode.

— Allô !

— Acris, ouvre le second tiroir de l'armoire. Tout en bas. Il y a des chemises. Elles devraient être à la taille. Sers-toi.

— Euh… oui, très bien. Merci, Arth.

— Si tu veux, il y a aussi du champagne au frais, dans le bar.

— Le bar ?

— Oui, juste devant le téléphone.

J'ouvris la porte de la « commode », qui s'avéra être un minibar bien rempli.

— Oh ! Je vois…

— Allez, détends-toi. La télécommande de la baignoire est posée sur le rebord. À tout à l'heure.

Il raccrocha.

— La télécommande…, murmurai-je en reposant le téléphone. Parce que ça a des télécommandes, les baignoires ? J'avisai un petit boîtier noir, entre une éponge naturelle et un gant de crin.) Oui, bien sûr, Clara, tu es sotte. Tout le monde sait ça. Les baignoires ça se télécommande, c'est évident.

Je m'immergeai dans l'eau parfumée avec un soupir et pris la télécommande avec circonspection pour appuyer sur un bouton, au hasard. Les remous se mirent en route et je souris comme une demeurée en testant toutes les possibilités. Ah ! C'était ça, la vraie vie ! Combien est-ce que devait coûter un truc pareil ? Moi aussi, un jour, j'aurais un tel joujou. Je me détendis, fermai les yeux et me laissai masser par les bulles. Ouais, un jour je me payerais une villa avec une salle de bains identique à celle-ci, un bain à remous avec télécommande et un minibar débordant de jus de rhubarbe bien frais. Enfin, décorée avec plus de goût, bien sûr. Je prendrais les commandes

de mes clients par téléphone, bercée par les « blop ! blop ! ». Ou plutôt non, je me ferais fixer un plateau articulé, pour installer un clavier d'ordinateur et l'écran quarante-deux pouces à plasma ultraplat se trouverait devant moi, sur le mur. Oui, oui… Et puis j'aurais des domestiques aussi. Une cuisinière italienne, qui saurait faire la « pasta » aussi bien que ma mère, un majordome et un boy. Un grand Suédois bâti comme un dieu grec aux yeux bleu acier qui me masserait le dos et me savonnerait dans ma grande baignoire.

— Ouais, c'est beau de rêver.

J'ouvris les yeux et soupirai. Ce n'était pas demain la veille que je risquais de me l'offrir, ma villa. Pour l'instant, il fallait que je me sorte des emmerdes. À regret, j'arrêtai les remous et me savonnai avant de me rincer. J'enfilai le peignoir, un peu petit pour moi, et évacuai l'eau du bain. Elle était noire de crasse.

— Adieu, jolis rêves, murmurai-je en observant les bulles de savon disparaître dans le siphon.

Dans l'armoire, les chemises étaient toutes en coton ou en lin, uniformément blanches. La copie conforme de celle qu'Arthémis portait en

ce moment. Sans doute sa tenue d'intérieur. J'en choisis une suffisamment ample pour que les manches m'arrivent au moins jusqu'aux poignets mais pas moyen d'y caser mes seins sous peine de faire éclater les boutonnières. J'en essayai une seconde. Guère plus concluant. Je me fis donc une raison et la glissai dans mon jean en laissant les trois premiers boutons ouverts. Avec un gant de toilette et un peu de gel douche, je réussis à faire partir le plus gros des taches de mon pantalon et les traces blanches de calcaire de mes chaussures avant de jeter le pauvre linge dans la petite poubelle dorée, sous les lavabos. Il était irrécupérable de toute façon et qu'aurait pensé Arth en voyant toute cette saleté sur l'un de ses gants de toilette ? Sans doute aurait-il cru que je ne m'étais pas lavée depuis des semaines. Tout cela fait, je démêlai mes cheveux avec l'un des peignes qui se trouvaient dans l'armoire, m'autorisai la coquetterie de poser deux gouttes de parfum derrière mes oreilles et quittai la salle de bain à regret. Peut-être aurais-je l'occasion de refaire une petite séance de bains à remous le lendemain, avant de partir.

Je consultai ma montre. 15 h 17. Mine de rien, j'en avais mis du temps ! Arth devait

commencer à se demander ce que je faisais. Je pliai soigneusement la serviette sale à côté de la poubelle et jetai mon T-shirt déchiré à l'intérieur avant de sortir en éteignant la lumière.

Le bureau de Arth se trouvait à l'extrémité du couloir et je m'y rendis sur la pointe des pieds pour ne pas faire crisser le parquet. C'est bizarre, cette peur de faire du bruit que l'on éprouve dans une grande maison vide. Comme si le silence appelait le silence. Je m'apprêtai à toquer discrètement à la porte de chêne lorsque le ton de la voix de mon hôte me convainquit de n'en rien faire et de tendre l'oreille. Il parlait à quelqu'un, probablement au téléphone, et ses inflexions étaient aussi suppliantes qu'enragées. Une affaire qui n'allait pas comme il voulait ? Non sans honte, je collai mon oreille contre le battant. Il parlait à voix basse mais semblait se contrôler pour ne pas laisser sauter le capot.

— C'est à prendre ou à laisser ! Donnant, donnant.

Je souris. Sacré Arth ! Toujours aussi intransigeant lorsqu'il s'agissait de fric.

— Écoutez, je crois que ce que je vous offre vaut largement l'oubli de cette peccadille ! Je

vous l'apporte sur un plateau, bordel de merde ! Qu'est-ce que c'est, en comparaison d'une sombre histoire de fraude fiscale ? Cette nuit. Elle ne bougera pas d'ici, je m'en porte garant.

Je blêmis. Le salaud !

— Non ! Pas maintenant. C'est trop risqué. Si elle vous voit arriver, elle prendra la tangente. Cette nuit. Je me charge de lui faire faire la sieste. Parfait.

Pour la première fois de ma vie, je regrettai de ne pas avoir de flingue. Ah ! elles étaient belles ses promesses d'amitié et ses paroles de grand-père attentionné. Il raccrocha et j'entrai en trombe dans la pièce, hors de moi. Il me fixa, les yeux écarquillés, et se composa un sourire angélique.

— Acris. Je ne t'ai pas entendue arriver, ma toute belle. J'étais au téléphone avec l'un de ces imbéciles de X-Cyber. Ils me rendront fou, ces garçons.

— Espèce de fils de pute !

— Quoi ? Mais qu'est-ce qui te prend, Acris ?

Je le soulevai de son fauteuil en le tirant par le col de sa belle chemise en lin.

— C'était les flics ? Hein ? Réponds ! C'était qui ? Les flics ? Ou les types du CIRCE ? Réponds !

— Je… je ne vois pas de quoi tu parles… Acris ! Lâche-moi, tu m'étouffes !

Il se débattit, me lacérant les avant-bras de ses ongles, et tendit la main vers le tiroir de son bureau mais je l'allongeai d'un direct du droit. Il se recroquevilla sur le sol en glapissant.

— Garce… après tout ce que j'ai fait pour toi !

— Tu m'as vendue, sale ordure !

Je lui assénai un coup de pied dans les côtes et il cracha un filet de sang.

— Salope…

Je le fis taire en écrasant brutalement mon talon sur son estomac. Il se plia en deux, le souffle court, à demi étouffé par des renvois.

— Et pour une connerie d'impôt ! Enfoiré !

Je pris mon élan et lui imprimai la semelle de ma chaussure de randonnée sur le front avec toute la force dont j'étais capable. Sa tête pivota brutalement et le sang coula sur le tapis. Je lui avais cassé le nez.

— Arrête, bordel…, geignit-il en un immonde gargouillis. Arrête… Je… vais les rappeler. Je vais leur… dire que je me suis trompé…

— C'est ça ! Prends-moi pour une conne !

— Clara… je… je te jure que…

— La ferme ! hurlai-je en le frappant à nouveau.

Il essaya de se mettre à l'abri sous le bureau mais je ne me contrôlais plus. Je le tirai en arrière par le col de sa chemise et le rouai de coups de pieds. Lorsque la pointe de ma chaussure enfonça sa pomme d'Adam dans sa trachée, j'entendis craquer les cartilages et le vis se raidir, les deux mains sur sa gorge. Il semblait faire des efforts désespérés pour respirer et bleuissait à vue d'œil. Je me pétrifiai.

— Arth, arrête de faire le con !

Je le pris par les épaules pour le secouer et il émit un borborygme glaireux avant de s'effondrer à mes pieds, face contre le sol.

— Arth ? bredouillai-je en le poussant doucement de la pointe du pied. Arth ?

Il ne bougeait plus du tout.

— Arthémis ? Merde, Arth, dis quelque chose !

Rien. Je le retournai et ses yeux vides comptèrent les mouches au plafond. Je le lâchai avec un cri. J'avais déjà donné la volée à nombre de petits cons mais je n'avais encore jamais tué personne et je sentis mon sandwich me remonter dans l'œsophage.

— Merde… j'voulais pas, Arth. Je te jure que je voulais pas…

Un meurtre. Il ne manquait plus que ça pour arranger mes affaires.

— Merde, merde, merde…

Les dents serrées pour ne pas vomir et tremblant de tous mes membres, je me précipitai dans le salon pour récupérer mes affaires. Je songeai un instant à faire disparaître mes traces mais me rendis vite à l'évidence que c'était inutile. Il devait y avoir mes cheveux sur le peigne, ma peau sous les ongles de Arth et mes empreintes partout. Sans compter qu'il avait prévenu les flics ou le CIRCE. J'étais bel et bien cuite. J'enfilai ma veste en cuir, mis mon sac à dos sur l'épaule et quittai l'appartement en claquant la porte. Je dévalai l'escalier et sortis dans la rue en essayant d'avoir l'air calme

et détendu.

« Détendue, tu parles ! Tu trembles comme une feuille, ma fille. »

Je remontai l'avenue des Capucines en direction de la Madeleine sans rien voir de ce qui m'entourait, en état de choc.

« Où est-ce que tu comptes aller comme ça, Clara, mmh ? Où ? »

J'accélérai le pas pour mettre le maximum de distance entre moi et le cadavre et obliquai rue Godot-de-Moroy. Les néons des sex-shops étaient encore éteints mais les putes faisaient déjà les cent pas sous les porches, attendant les clients qui ne tarderaient plus à envahir la rue déserte.

« Je l'ai tué. Bordel, j'ai tué un homme ! »

Il me fallait un endroit calme où je puisse m'enfermer. Il devait bien y avoir un hôtel de passe miteux, dans le coin. Un endroit où l'on ne me demanderait pas mes papiers. J'avisai une plaque bleue, sur le trottoir d'en face, à une centaine de mètres. Hôtel de Tantale. Ça promettait, un nom pareil.

« On s'en fout, du nom ! Tu n'as pas vraiment le choix, ma vieille. »

Je traversai la rue et manquai de peu la crise cardiaque lorsqu'une voiture me barra le chemin. Les flics ! Ce fut la première chose à laquelle je pensai et je me figeai. Mais ce n'était pas une voiture banalisée. Derrière la vitre baissée, une folle aux cheveux bleus et aux lentilles jaunes en forme de Smiley affichait une banane jusqu'aux oreilles. Il avait la langue percée. Encore les deux timbrés !

— Tu montes ? me demanda la jolie blonde qui l'accompagnait.

Elle était jeune, peut-être dans les vingt-cinq ans, et ses formes plantureuses gonflaient une combinaison de Skaï noir. Comment pouvait-elle porter un truc pareil avec la chaleur qu'il faisait ?

— Non, merci.

Je fis un écart pour contourner le véhicule, mais le clown donna un coup de volant et me coupa la route de nouveau.

— T'es sûre ? insista la blonde en m'adressant un sourire amusé.

— Certaine ! Dégagez de mon chemin. Vos délires, ce n'est vraiment pas ma tasse de thé !

— Ding ! s'écria son compère en faisant

mine de tirer sur le fil d'une clochette inexistante. Mauvaise réponse !

— Écoutez, je vous conseille de déguerpir ou…

— Ou ? T'as perdu ta langue ?

Je n'avais pas perdu la langue mais mon courage, lui, s'était fait la malle. Par la fenêtre, la blondinette me tenait en joue avec un fusil à canon scié.

— Merde, mais qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous ? fit la tapette aux cheveux bleus avec une grimace navrée. On voulait te faire jouer et t'as perdu. C'est pas cool. Mais c'est le jeu, ajouta-t-il d'une voix enjouée. Faut payer le prix maintenant. Bang !

La blonde actionna le chien. Des dingues ! C'était bien ma veine. J'étais dans une situation impossible et il fallait que je tombe sur des dingues !

— Eh ! Attendez une minute. C'est une blague, c'est ça ? Vous me faites une blague ?

Je regardai en tous sens, dans l'espoir de croiser un regard compatissant, ou un passant qui pourrait m'aider à me sortir de ce pétrin, mais même les putes s'étaient réfugiées sous les

portes cochères. J'aurais pourtant dû m'en douter. Dans ces cas-là, il ne faut compter sur personne.

— Une blague ? minauda l'épouvantail en tripotant l'anneau qui pendait à sa narine. Naaan !

La blonde visa et il agita la main en signe d'adieu.

— Bye, bye, Clara !

— Eh ! Minute ! Comment connaissez-vous mon no…

Le coup partit avant que j'aie le temps de finir ma phrase et la balle me cueillit au creux de l'estomac.

IV

Lorsque j'ouvris les yeux, la première chose que je vis fut le plafond. La peinture était plus jaune que blanche, craquelée et cloquée sur deux tiers de la surface. Une ampoule maladive pendait du plafond au bout d'un fil électrique dénudé. Elle dispensait une faible lueur vacillante qui éclairait chichement la pièce. Décidément, les hôpitaux publics allaient de mal en pis. On n'avait même pas pris la peine de me déshabiller et je gisais sur un lit inconfortable dont les ressorts me rentraient dans les reins. Je n'étais sans doute que la dernière admise d'une interminable liste d'attente composée de clodos, de drogués et autres « hors-jeu ». J'avais le temps de crever avec ma balle dans le ventre ! Balle que j'avais presque oubliée, d'ailleurs. Je fermai les yeux, attendant la vague de douleur qui ne manque pas de vous submerger lorsque vos bobos se rappellent à votre bon souvenir mais elle ne déferla pas. M'avait-on gavée d'anesthésiants en attendant que l'on veuille bien s'occuper de

mon cas ? La blonde m'avait-elle loupée ?

Je redressai la tête et soulevai ma chemise pour regarder mon ventre. Pas de trou sanglant. Juste trois ou quatre petits points rouges, comme des piqûres de moustique. Pourtant, je l'avais bien vue appuyer sur la détente. J'avais entendu partir le coup et très bien senti le projectile se ficher dans ma ceinture abdominale. On n'amenait pas quelqu'un dans un hôpital public si rien ne… Minute ! Quel hôpital public ? Le dernier avait fermé depuis plus d'un an.

Je m'assis dans le lit et tournai la tête en tous sens. Comment avais-je pu confondre cette chambre d'hôtel miteuse avec un hôpital ? Il faisait nuit à l'extérieur et l'ampoule neurasthénique ne parvenait qu'à grand-peine à éclairer le centre de la pièce. Les lumières des néons des sex-shops, s'insinuant par une unique petite fenêtre, dévoilaient les murs par intermittences et cela valait sûrement mieux. Ils étaient à vomir avec leur papier peint défraîchi maculé de taches brunes dont je préférais ignorer la provenance. Et je ne parle pas de la moquette beige, mouchetée de salissures et de brûlures de cigarettes. Les gérants de ce genre d'endroit ne prenaient pas la peine de faire

appliquer les lois sur l'usage du tabac. Mais qu'est-ce que je foutais là ? Les deux timbrés ? Est-ce qu'ils avaient profité de mon inconscience pour…

— Bon retour parmi nous, *signorina* Becatti.

Je poussai un cri, bondis sur le sol et me tournai vers le coin de la chambre le plus sombre, à la tête du lit. Le crépitement caractéristique d'une allumette se fit entendre et une flamme jaune éclaira un instant cette partie de la pièce. Sur une chaise métallique se tenait un homme particulièrement imposant, vêtu d'un élégant costume noir. Il inclina légèrement la tête pour allumer sa cigarette. Avant qu'il ne secoue sa grande main pour éteindre l'allumette, j'eus le temps d'apercevoir ses cheveux blancs, tirés en arrière, et les reflets des verres de ses petites lunettes noires. Ce type avait un don pour la mise en scène.

Je vous ai fait peur, pardonnez-moi.

Je connaissais cette voix. Posée, sensuelle, comme celle des pubs à la télé.

— Qui êtes-vous ? demandai-je en m'approchant de quelques pas, essayant de distinguer quelque chose dans le coin d'ombre. C'était votre voix, sur mon répondeur. C'était

vous, n'est-ce pas ?

Je fis encore un pas et l'odeur de son eau de toilette me chatouilla les narines. Un impalpable parfum boisé, discret et distingué.

— En effet, *signorina* Becatti. Vous auriez dû suivre mon conseil et m'appeler. Cela nous aurait épargné une perte de temps précieux.

Il se pencha en avant. La peau blafarde de son visage et de ses mains accrocha la lueur de l'ampoule. Je n'avais jamais vu une peau aussi blanche. Elle me fit penser à un pied de lampe en albâtre que ma mère avait ramené d'Italie dans sa jeunesse. Mais, paradoxalement, malgré ce que pouvaient laisser supposer ses cheveux blancs et ses fines lèvres décolorées de vieillard, nulle ride ne fronçait l'épiderme. Il semblait jeune. En fait, j'étais incapable de lui donner un âge.

Sentant mon étonnement, il retira ses lunettes d'un geste élégant et j'eus un violent mouvement de recul. Ses yeux me firent penser à ceux d'un rat de laboratoire. C'était la première fois que je voyais un albinos autrement qu'à la télévision, lors de reportages sur le tiers-monde. Ce genre de maladie n'existait plus en Europe. On la diagnostiquait

avant la naissance et on la soignait au stade fœtal. Il sourit de ma réaction et je dois dire que son sourire était aussi séduisant que sa voix. Quel dommage. Son albinisme mis à part, ce type était une bombe anatomique. Grand, des traits taillés à la serpe et une musculature sculpturale moulée par le tissu de son costard.

— Je ne voulais pas vous effrayer.

Je toussotai, mal à l'aise, et m'assis sur le lit, face à lui.

— Que voulez-vous de moi ? Comment m'avez-vous retrouvée ?

— Je vois que vous reprenez votre calme. C'est bien.

— Je ne vais pas rester calme bien longtemps si vous ne répondez pas à mes questions !

Il croisa les jambes et je remarquai ses chaussures de cuir noir, impeccablement cirées. Elles devaient valoir une fortune et je ne parle pas de son complet dernier cri, qui semblait fait sur mesure. Cet homme aurait dû donner des cours d'élégance à Maurice. Il tira une bouffée de sa cigarette et remit ses lunettes sans la moindre précipitation. Chacun de ses gestes

semblait mesuré et d'un calme hypnotique. Il me faisait penser à ces tigres blancs de Sibérie dont les mouvements fluides ne laissent pas présager la puissance avant qu'ils ne vous sautent à la gorge. À travers les verres fumés, je devinai son regard, sanglant et tranchant comme le fil d'un couteau. Ce type faisait froid dans le dos. Il était trop félin pour paraître humain et son albinisme ne faisait qu'ajouter au malaise.

« Étrange fauve que voilà », pensai-je.

— Vous avez en votre possession quelque chose qui m'appartient, *signorina* Becatti, murmura-t-il de sa voix grave et posée.

Je levai un sourcil. Quelque chose qui lui appartenait ? Travaillait-il pour une boîte que j'avais piratée ? Keops ? Non, cet homme avait trop de classe pour bosser avec des cons pareils. Moi-même, je me sentais horriblement quelconque face à lui et c'était une sensation très désagréable.

— Moi ? Mais je ne possède rien !

Si. Vous possédez ceci, fit-il en pointant un long doigt vers mon poignet.

Je regardai la Pégase et secouai la tête,

dubitative. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, j'aurais pensé à un collectionneur véreux. Mais il ne ressemblait pas à Arth, qui aurait été prêt à tuer pour l'un de ces immondes éléphants orientaux en porcelaine. Ce gars-là semblait au-dessus de ces conneries.

En repensant à Arthémis, mon estomac se noua mais je me forçai à le chasser de mes pensées. J'avais d'autres chats à fouetter pour l'instant. Un grand chat blanc de près de deux mètres qui ne me quittait pas des yeux, guettant la moindre de mes réactions.

— La montre ? Vous déconnez ! Je l'ai achetée à un marchand iranien. S'il vous l'a piquée, c'est pas mon problème. Je l'ai payée, elle est à moi.

Il eut un petit rire amusé et tira une autre bouffée de sa cigarette avant de l'écraser négligemment sur la moquette d'une sèche torsion de talon.

— C'est plus compliqué que cela, *signorina* Becatti. Bien plus compliqué.

— Dites donc, vous ! Vous commencez sérieusement à m'agacer avec vos grands airs mystérieux. Comment se fait-il que vous sachiez tant de choses à mon sujet ? Et à quoi rimait le

coup de fil d'hier ?

Il décroisa les jambes, nullement déstabilisé, et appuya un coude sur la table de chevet après en avoir chassé la poussière d'un souffle.

— Vous voulez en savoir, des choses… *signorina* Becatti.

— Arrêtez de m'appeler comme ça. Mon nom est Clara. Je suppose que vous le savez ?

— En effet. Mais je ne me suis pas présenté, pardonnez-moi. Mon nom est Sørensen. Balder Sørensen.

— Nordique.

— Norvégien, plus exactement.

Voilà qui expliquait sa carrure et ses traits anguleux. Sørensen. Je connaissais ce nom. Je l'avais déjà entendu mais où ?

— Sørensen…, murmurai-je sans m'en rendre compte.

— Je suis le manager du secteur de biotechnologie au CIRCE, Clara.

Nom d'un chien ! Quelle imbécile ! Bien sûr que je connaissais ce nom. Cet homme était le concepteur des puces de dernière génération

comme celles que je portais.

— Vous m'avez tendu un piège, c'est ça ?

— Pas du tout.

— Vous bossez pour ces salauds !

— Oui.

La conversation semblait follement l'amuser. Il prenait un malin plaisir à me faire tourner en bourrique.

— Et les deux malades qui m'ont tiré dessus ? Je suppose que ce sont des amis à vous ?

— Ils ont cette chance. Ou cette malchance. Tout dépend de quel côté on se place.

N'y avait-il pas une pointe de sarcasme dans sa voix ?

— Mais encore ? demandai-je avec impatience. Vous comptez cracher le morceau ou nous allons y passer la nuit ?

Il se leva pour s'appuyer à la fenêtre, me tournant à demi le dos. Je remarquai qu'il portait un catogan lié par un cordon de cuir noir. Le fameux petit détail trash que la « jet » estimait nécessaire à un look impeccable pour ne pas faire nouveau riche.

— Pourquoi êtes-vous devenue cracker, Clara ?

« Ah ! nous y voilà. »

— Ai-je dit que j'étais un DEMETRIOS ?

Le mot le fit ricaner.

— Je ne vous le souhaite pas, il a mal fini.

— C'était le meilleur ! Vous avez réagi comme des cons. Au lieu d'embaucher ce type pour faire progresser la recherche informatique européenne, vous l'avez fait buter comme la dernière des ordures.

Il réfléchit un instant avant de répondre.

— Il fallait faire un exemple, Clara.

— C'était de la connerie !

— Non, de la dissuasion. Imaginez quelques centaines de ces petits Don Quichotte essayant de pirater nos systèmes. Avez-vous une idée de la catastrophe qu'ils pourraient causer s'ils altéraient les informations transmises aux puces implantées chez des infirmes ou des déficients cardiaques ?

Je me levai, les poings sur les hanches.

— DEMETRIOS savait tout cela ! Il connaissait parfaitement le fonctionnement du

système.

— C'est précisément pour cette raison qu'il était aussi dangereux.

— Mais…

— Je vous ai posé une question, Clara, me coupa-t-il. Auriez-vous peur d'y répondre ? Ou peut-être ignorez-vous la réponse ?

Je détournai le regard et pris place sur la chaise en me massant les tempes.

— Vous jouez à quoi, là ? Il y a des micros, c'est ça ?

— Je n'essaye pas de vous piéger, Clara. Je vous en donne ma parole.

Sa parole ! Comme si les gens du CIRCE avaient une parole.

— Elle ne me suffît pas. Je n'ai aucune raison de vous faire confiance.

Il fit claquer sa langue contre son palais et reprit en s'accroupissant devant moi :

— Si j'avais voulu vous trahir, Clara, vous seriez déjà derrière les barreaux.

— Il faut des preuves pour enfermer quelqu'un.

Avec un sourire qui découvrit ses dents

blanches, il glissa la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit un mini-DVD.

— Puis-je utiliser votre ordinateur ?

Je hochai la tête, dubitative, et il alla prendre mon sac à dos, posé contre le mur. Je le vis allumer ma bécane et glisser la galette dans le lecteur avant de me le tendre.

— Consultez ceci, je vous prie.

Je baissai les yeux sur l'écran et ne pus retenir un cri indigné. Chaque manipulation et commande que j'avais effectuée depuis les dernières quarante-huit heures était listée avec la date, l'heure, le temps de communication et mon adresse IP.

— Un sniffer ! m'écriai-je. Comment avez-vous fait ça ? Comment diable avez-vous réussi à me moucharder sans que je vous repère ?

— Ce n'était pas bien compliqué, Clara, fit-il de sa voix veloutée sans se départir de son sourire.

— Je comprends pourquoi les écoles privées facturent 200 000 euros à l'année ! Il a bien appris ses leçons, le petit Balder.

— Allons, Clara. Vous ne pensiez tout de même pas que le système de Keops était tombé

tout seul ? Si ?

Le salaud ! Il avait suivi mes moindres faits et gestes, allant jusqu'à faire tomber les sécus de Keops pour être sûr de me prendre la main dans le sac en train de voler leurs dossiers.

— Ordure…

Il éteignit l'ordinateur et remit le DVD dans la poche intérieure de sa veste.

— Vous voyez, Clara, j'ai largement de quoi vous faire inculper.

— Que voulez-vous de moi ?

— Que vous répondiez à ma question. Pourquoi êtes-vous devenue un pirate ?

Je jurai et m'assis en tailleur sur le lit.

— Si vous vous attendez à un flan du genre : « Il est de mon devoir de dénoncer les abus et les faiblesses du système », vous vous foutez le doigt dans l'œil jusqu'à l'épaule. Je ne suis pas un hacker.

— Donc ? Pourquoi avoir créé ADES ? Par pur plaisir de nuire ?

— Je n'ai jamais dit que j'avais programmé ce…

— Clara, me coupa-t-il en retirant ses

lunettes pour visser son regard au mien. Ne me faites pas perdre mon temps à vous produire des preuves. Il m'est bien trop précieux pour le gâcher de la sorte. Je vous ai donné ma parole. Je ne cherche pas à vous piéger.

Ce type semblait vraiment obsédé par le temps, c'était la deuxième fois qu'il y faisait allusion. Il me tenait à la gorge mais mieux valait rester prudente.

— Si j'avais dû créer un virus comme ADES, en imaginant que je sois son concepteur, ce qui n'est pas le cas… (Il eut un petit rire.), je l'aurais sans doute fait pour prouver quelque chose.

— Mais encore, Clara ?

— Pour faire étalage de mon talent. Faire montre de mes compétences pour que l'on me confie du travail. Démontrer que je suis aussi capable que n'importe quel homme dans le milieu. Déçu, n'est-ce pas ? Je suis désolée, la philanthropie ou les élans de chevalerie désintéressés ne sont pas dans mon caractère.

— Non, je ne suis pas déçu. Rassuré, plutôt. La presse vous a présentée à l'époque comme…

— Pas moi, insistai-je.

Il opina du chef.

— Si vous voulez. La presse a présenté Acris comme un hacker qui voulait mettre le doigt sur les faiblesses du système de sécurité de la Banque Européenne.

Je sifflai.

— Rien à foutre que des dizaines de ploucs risquent leurs économies à cause d'un programmeur manchot.

Il se redressa et sortit une seconde cigarette d'un étui en argent avant de m'en proposer une.

— Non merci, je ne fume pas. (Il l'alluma en faisant craquer une allumette.) Vous avez oublié votre briquet en or ? raillai-je.

— Je n'en ai pas.

— Étonnant. Vous sembliez puer le fric à dix bornes. Comme quoi, il ne faut pas se fier aux apparences.

— Je les perdais tout le temps, dit-il avec malice.

— Les apparences ?

— Très amusant…

— Comme vous avez perdu la montre ? fis-je en levant le poignet.

Il se rembrunit et se rassit sur la chaise.

— Souffrez-vous toujours de vos migraines ophtalmiques, Clara ?

Je blêmis. Comment savait-il que… oui, bien sûr. La puce.

— Non. Votre puce fonctionne à merveille, merci.

— Avez-vous remarqué des changements dans votre comportement depuis les dernières vingt-quatre heures ?

À quoi rimaient toutes ces questions ?

— Qu'est-ce que cela peut bien vous…

— Répondez.

Le ton ne souffrait pas la réplique. Balder était un homme né pour commander et habitué à être obéi. Et puis, après tout, si ça l'amusait… Tout ce que je voulais, c'était me carapater. Si j'arrivais à endormir sa méfiance, peut-être pourrais-je filer à la première occasion.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Il se pencha en avant et appuya ses coudes sur ses genoux.

— Des choses qui vous plaisaient ou que

vous utilisiez jusqu'alors et pour lesquelles vous ne ressentez plus d'attrait ou dont vous n'avez plus besoin. De la nourriture, une émission de télévision, un candidat politique ou un médicament, par exemple.

J'allais répondre par la négative lorsque je repensai aux plats déshydratés et à mon feuilleton préféré. Sans que je ne puisse les en empêcher, mes mains se mirent à trembler.

— À quoi jouez-vous ?

— Répondez-moi, Clara. C'est très important.

— La puce…, bredouillai-je la gorge nouée. C'est ma puce, n'est-ce pas ? C'est ce que vous essayez de me dire ?

— Il y a de ça.

Je bondis du lit et tournai en rond dans la pièce en me tordant les mains. Un bug. Les puces mises au point par cet Hercule étaient en train de me déglinguer le cerveau !

— Merde, c'est pas vrai… Vos puces comportaient un défaut ? Que m'avez-vous fait ? Qu'est-ce que j'ai ? (Je l'agrippai par le col de sa veste.) Que va-t-il m'arriver ? C'est à cause de ce bug que vous me courez après ?

Il sourit et se libéra calmement de mon étreinte.

— Non, Clara, vous n'avez rien, bien au contraire. Il ne va rien vous arriver.

— Alors expliquez-moi ce qui se passe ! m'écriai-je. Je… je ne comprends plus rien. Cette histoire d'incendie, votre coup de téléphone, le CIRCE ! Merde, je veux comprendre ! C'est quoi, toute cette salade ? Un coup monté ? Une erreur ? Quoi ?

Il se leva et m'obligea à m'asseoir sur le lit avant de prendre place à mes côtés.

— Calmez-vous, Clara.

— Vous en avez de bonnes ! Vous êtes en train de me dire que mon cerveau part en miettes et…

— Votre cerveau va très bien, Clara, je vous le promets. Il va même bien mieux qu'il y a deux jours.

Je pris une profonde inspiration, essayant de garder sous contrôle l'angoisse qui ne cessait de monter.

— Je vous écoute.

— Pas ici. Ce ne serait pas prudent.

— Où, dans ce cas ?

— Vous verrez. (Il sortit une minuscule pilule blanche de sa poche.) Mais il faut que vous preniez cela.

Je considérai le petit cachet, suspicieuse.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cette pilule va vous faire dormir un petit moment. Comme l'injection que vous avez reçue tout à l'heure. Vous ne risquez rien, je vous l'assure.

— Hors de question ! Où allez-vous m'emmener ?

— Je ne peux pas vous le dire, Clara. Si cet endroit était découvert, je mettrais des centaines de personnes en danger, vous y compris. Faites-moi confiance.

— Et pourquoi vous ferais-je confiance ?

— Vous ai-je menti jusqu'à présent ? Vous ai-je trahi ? Avez-vous seulement le choix, Clara ?

J'allais répondre « oui », que je pouvais m'enfuir et me faire oublier mais me rendis à l'évidence que je ne pouvais pas faire une chose pareille. Je voulais savoir ce qui se passait dans ma tête, je voulais découvrir ce que voulait ce

type et je savais que je ne dormirais plus jamais tranquille si je ne faisais pas le jour sur toute cette histoire.

J'étais bel et bien coincée. Mais de là à avaler sa saleté de pilule… il pouvait toujours courir.

— Très bien. Je vous suis.

Il m'aida galamment à enfiler ma veste, me tendit mon sac et ouvrit la porte.

— Je vous en prie, Clara. Après vous.

Mazette ! Cette race d'homme-là ne s'était donc pas éteinte. Et moi qui croyais que l'on ne voyait plus cela que dans les films.

Je sortis dans un couloir où la moitié des ampoules avaient grillé et m'apprêtais à descendre un escalier branlant lorsque Balder me passa devant.

— Permettez, *signorina*.

Je le fusillai du regard.

— Vous, la politesse, c'est uniquement quand ça vous chante !

Il fronça les sourcils derrière ses lunettes, sourit et secoua la tête.

— Je pense que vous devriez en revoir les

règles, Clara. Sans vouloir vous offenser.

Il reprit sa descente avec un sourire en coin accroché à sa face blême et je le suivis en me demandant ce qu'il avait bien voulu dire. Je le vis jeter négligemment un petit paquet de billets devant le type de la réception. Ce dernier prit grand soin de détourner le regard, faisant mine de n'avoir rien remarqué, rebrancha la caméra de surveillance et nous laissa repartir comme si nous avions été des ectoplasmes invisibles.

— C'est ce que l'on appelle de la discrétion, fis-je remarquer.

— La voiture est là.

Il me désigna la petite voiture noire, devant laquelle attendaient les deux timbrés. À la lumière d'un sex-shop, je pus enfin les détailler.

La fille était petite, peut-être un mètre soixante. Avec sa longue queue-de-cheval blonde vissée sur le haut de son crâne et ses hanches généreuses, elle avait des allures de pin-up de magazine de charme.

Le clown aux cheveux bleus était à peine plus grand, un mètre soixante-dix, à vue de nez, et semblait incapable de rester en place. Il se blindait sans doute à la coke et reniflait sans

cesse en se pinçant les narines. Son jean déchiré à une cinquantaine d'endroits, au bas mot, tenait à sa ceinture par la volonté du Saint-Esprit et son T-shirt jaune canari était assorti à ses lentilles de contact, dont les Smiley reprenaient le motif du maillot. Il arborait une dizaine de piercings visibles, au nez, oreilles et arcades. Quel couple !

— Voici Styx, fit Balder en désignant la fille, et Zig.

— Salut, Clara ! lança ce dernier. Bien dormi ?

« Styx » se contenta de me toiser.

— Où va-t-on, chef ? demanda-t-elle.

— À la maison.

Zig siffla entre ses dents et elle se raidit.

— Quoi ? Tu perds la boule ? Tu veux pas l'emmener là-bas ? T'es dingue !

— Styx…, menaça l'albinos en prenant place sur le siège du passager.

Elle rougit et baissa la tête.

— C'est parti ! s'écria l'hurluberlu aux cheveux bleus en s'installant à l'arrière. Clara, à côté de moi, ma belle !

J’obéis et Styx prit le volant en grommelant. Balder se retourna et me tendit la pilule blanche et une petite bouteille d’eau minérale, qu’il prit dans la boîte à gants.

— S’il vous plaît, Clara.

Je glissai le somnifère dans ma bouche avec circonspection et ouvris la bouteille pour prendre une rasade d’eau.

— Et glou ! Et glou ! Et glou ! fit Zig. Cul sec, Clara !

Je déglutis en prenant garde de coincer le « dodo express » sous la langue. Il était tellement sucré que j’eus un haut-le-cœur.

— J’espère que cette saleté ne va pas me rendre malade.

— Ne vous en faites pas, c’est parfaitement inoffensif.

— Si vous le dites.

Styx mit le contact et l’albinos me fit un clin d’œil dans le rétroviseur.

— Vous pouvez recracher, Clara, dit-il. Ce n’est qu’une sucrette. Le somnifère était dissous dans l’eau.

La folle partit d’un grand éclat de rire et je

hoquetai.

— Salopard !

Balder Sørensen se contenta de sourire et la voiture démarra. Je me souviens que nous avons tourné une fois au niveau de la Madeleine et que nous nous dirigions vers les quais de Seine. Après, plus de son, plus d'image.

V

— Tu es fou de l'avoir amenée ici ! Tu perds complètement la tête !

— Je sais ce que je fais.

— Je l'espère, Balder ! Je l'espère vraiment.

— La Belle au bois dormant se réveille. Salut, Clara !

J'avais la bouche pâteuse et mes paupières semblaient peser dix livres.

— Où… où sommes-nous ? murmurai-je en essayant de me redresser.

— En sécurité, répondit Sørensen. Restez tranquille encore quelques instants. Vous pourriez perdre l'équilibre.

La brume s'estompa et je commençai à distinguer ce qui m'entourait.

Un bureau. Un bureau aveugle éclairé par une lampe champignon qui diffusait une douce lumière dorée. J'étais allongée sur un canapé de cuir noir, assorti aux fauteuils qui flanquaient une immense table croulant sous plusieurs piles

de dossiers et deux ordinateurs portables. Sur les murs blancs étaient épinglés des dizaines de graphiques, de tableaux et un paper board couvert d'équations.

Un homme de couleur d'une soixantaine d'années se tenait près de la table. Son crâne lisse brillait comme s'il venait d'être amoureusement astiqué. Styx et Zig m'observaient, appuyés contre le mur du fond.

Balder s'accroupit à mes côtés.

— Je vous présente le professeur Verne, Clara, fit-il en me désignant l'homme de couleur.

Celui-ci m'adressa un sec hochement de tête et croisa les bras sur son imposante bedaine.

— Mais encore ? murmurai-je en me frottant les yeux.

— Patience, Clara. Tenez, cela vous fera du bien.

Il me tendit un verre, que je pris avec circonspection en reniflant le contenu.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'eau fraîche. Laissez-nous, ordonna-t-il aux autres.

— Balder ! s'écria celui qui répondait au nom de Verne. Tu ne…

— Laissez-nous, répéta calmement l'albinos sans élever le ton.

Verne soupira et quitta la pièce à regret, suivi de Zig, qui vissa les écouteurs de son baladeur MP3 dans ses conduits auditifs, et de Styx, qui adressa un regard noir à Balder avant de fermer la porte.

— Elle n'a pas l'air commode, fis-je remarquer.

— Elle est jeune.

Je vidai le verre d'un trait et il le remplit de nouveau à l'aide d'une bouteille qu'il sortit d'un petit frigo. Je mourais de soif et bus deux autres verres avant de m'asseoir. La tête me tourna légèrement mais le malaise s'estompa rapidement.

— Ça sent l'humidité, ici. Sommes-nous sous terre ?

Il sourit.

— En effet.

Balder s'installa à son bureau et m'observa derrière ses lunettes noires en se tapotant les lèvres du bout des doigts.

Alors ? Vous vous décidez ou vous ne savez pas par quel bout commencer ? (Ses lèvres décolorées s'étirèrent mais je ne sus s'il s'agissait là d'un sourire ou d'une grimace.) J'ai dormi longtemps ?

— Non.

— Ah… Et « non » signifie « une heure » ou « toute la nuit » ?

— Inutile d'essayer de deviner où vous êtes, Clara, ni quelle distance nous avons parcourue.

— Et malin avec ça, hein ?

Il resta silencieux un moment, se passant l'ongle du pouce sur les lèvres.

— Combien de temps allons-nous nous regarder en chiens de faïence ?

— C'est vous qui êtes agressive, pas moi. Je repensais à l'explosion, rue des Archives. C'est fâcheux.

—« Fâcheux » ? Une femme est morte, des dizaines de familles n'ont plus d'endroit où dormir, ont tout perdu et c'est… « fâcheux » ? Un de ces jours, il faudra que vous me donniez votre définition du mot « drame » !

— C'est une pièce de théâtre au ton un peu moins grave que la tragédie, laissa-t-il tomber

avec un sourire en coin.

— Charmant…

— Trêve de plaisanterie, Clara. L'explosion de cet immeuble était une sottise.

— Ah ! parce que c'était vous ?

— Vous m'insultez, Clara. Je n'agis jamais sur un coup de tête. Le docteur Verne a été trop impulsif. Il n'a pas réfléchi aux conséquences.

— Remerciez-le de ma part. Grâce à lui, j'ai les flics aux fesses, maintenant ! Qu'a-t-il essayé de faire ? Me supprimer ?

— Non. Il n'est pas sot au point de se tromper d'appartement. Il a voulu vous faire disparaître des fichiers du CIRCE en faisant croire à votre décès et vous épingler.

Je repensai à ma serrure forcée. Je l'avais échappé belle ! Pas pour longtemps, il est vrai.

— Merde !

— Oui, c'est fâcheux, répéta-t-il.

— Attendez que la police découvre le cadavre ! Là, ce sera vraiment « fâcheux ».

— Peu importe le cadavre, la police sait qu'il ne s'agit pas de vous.

— Hein ? Non, vous n'y êtes pas du tout. Je

ne vous parle pas de la femme qui est morte à ma place. Je vous parle du type que j'ai refroidi avant que vos petits copains ne me tombent dessus.

Il leva un sourcil blanc, intrigué mais pas le moins du monde impressionné. Moi, par contre, j'avais les tripes nouées à la pensée du visage révulsé d'Arthémis.

— Vous avez tué un homme ?

— Il m'a dénoncé à la police. Je voulais juste lui donner une leçon mais il n'était plus tout jeune et…

— Avez-vous laissé des traces ? me coupa-t-il.

— Partout dans l'appartement.

Il soupira mais son expression ne trahit nulle émotion. Ce maudit albinos était aussi sensible qu'un tronçon de banquise.

— Alors il faut faire vite. Nous n'avons plus un instant à perdre.

— Faire quoi ? m'écriai-je. J'en ai vraiment assez de vos mystères ! (Je me levai, menaçante.) Écoutez, j'ai déjà tué un homme et je suis prête à recommencer si vous ne me donnez pas une explication cohérente dans la

minute !

Mes fanfaronnades semblèrent follement l'amuser à défaut de le faire trembler. En fait, c'était moi qui étais effrayée et non l'inverse. Balder Sørensen me filait vraiment les chocottes.

Il croisa les jambes sous le bureau et alluma une cigarette.

— Savez-vous combien il y a de pucés en Europe, Clara ?

La question me prit de court.

— Vous avez de ces façons de sauter du coq à l'âne ! Comment le saurais-je ? Combien de temps cela fait-il que le ministère de la Santé a décidé de faire implanter une puce cérébrale aux nouveau-nés ? Trois ans ? Quatre ?

— Deux ans et six mois, Clara. Le ministère a pris cette décision pour réduire les dépenses de santé et fermer les hôpitaux publics.

— C'est bon pour vous, non ? Vous avez dû toucher le jackpot.

— Vu sous cet angle, oui. Il y a 45 859 458 pucés en Europe à l'heure où je vous parle et mon compte bancaire augmente de 2,34 euros chaque fois qu'une puce est implantée ou

changée.

— Eh bien…

— 45 859 458 puces, chacune reliée à Lafayette, le grand ordinateur du CIRCE.

Je secouai la tête.

— Non, pas la mienne, professeur Sørensen. Elle est préprogrammée. Je n'ai nul besoin de recevoir les *updates* d'un central pour soigner mes migraines ophtal…

— Chacune reliée à Lafayette, insista-t-il sans changer de ton. Même la vôtre, Clara.

Je me laissai tomber sur le canapé.

— Attendez, qu'essayez-vous de me faire avaler ? Qu'un gus peut envoyer des commandes à ma puce à distance ? Annihiler ou modifier ses programmes ?

Il retira ses lunettes et se leva pour sortir un soda du frigo avant de reprendre place dans son fauteuil. Il me fit plus que jamais penser à un grand tigre blanc sur le point de bondir.

— Savez-vous comment fonctionne votre puce, Clara ? demanda-t-il en renversant la tête pour avaler une gorgée de soda à même le goulot.

Cette attitude, qui aurait paru grossière chez n'importe quel autre type aussi costaud que lui, me donna une désagréable impression de sensualité délibérée, comme s'il étudiait l'effet que chacun de ses gestes et de ses mots avait sur moi.

Il passa une langue rose sur ses lèvres, ses pupilles rouges aimantant les miennes. Balder Sørensen avait un regard presque impossible à soutenir. Pas parce qu'il était menaçant ou dur mais parce que ses pupilles semblaient vibrer comme un diapason, incapables de fixer un point précis sans osciller. À l'époque, je ne savais pas que c'était l'une des caractéristiques de l'albinisme.

— Tout simplement grâce à l'électricité produite par le cerveau car tout, dans notre corps, fonctionne par impulsions électriques et est donc source d'énergie. Cette énergie alimente la puce qui elle-même envoie ses propres impulsions à certains endroits de mon cerveau, conformément au programme qui lui a été imputé, et efface ainsi mes migraines.

— Et c'est tout ? Vous me décevez, Clara.

— C'est un neuroprocesseur. Mes propres neurones ont été cultivés sur le silicium.

— Pourquoi, selon vous ? Les neurones d'un animal cultivés de la même façon auraient fait l'affaire.

— Afin d'éviter un rejet.

— On aurait aussi bien pu utiliser une puce classique, fit-il malicieusement. Le corps humain ne présente aucune allergie au plastique ou au métal.

Essayait-il de tester mes connaissances sur le sujet ? Ce connard, à l'instar des autres machos du milieu, s'imaginait peut-être qu'« une gonzesse ne peut rien piger à ce genre de trucs ». Il n'allait pas être déçu du voyage.

— La vitesse de calcul d'un processeur est proportionnelle à la vitesse des électrons qui s'y meuvent en tous sens. Mais qui dit mouvement rapide dit surchauffe et, comme chacun le sait, le métal, lorsqu'il chauffe, se dilate. Ce qui augmente fatalement l'espace à parcourir entre les électrons et, donc, diminue la vitesse de calcul. L'avantage des neurones biologiques, c'est que, eux, ne chauffent pas. De plus, les neurones finissent par étendre leurs prolongations et par former une sorte de toile nerveuse autour du cerveau, directement reliée à la puce qui peut ainsi transmettre ses stimuli

en toute tranquillité. J'ajouterai même ceci : chaque puce est unique puisque le code ADN de chaque « pucé » est enregistré dans le programme de contrôle et permet de l'identifier. Ce code ADN, propre à chaque porteur, est couplé d'un pass complexe.

Il sourit et avala une seconde gorgée de soda.

— Bravo.

— Ça y est ? La leçon est finie ?

— Non, Clara. Car ce que vous ignorez c'est que si quelqu'un essayait de transmettre des ordres à une puce sans avoir les codes exacts, cette dernière possède une alerte autonome qui commanderait une baisse progressive des fonctions vitales, entraînant une mort immédiate. Naturelle, donc.

Je blêmis.

— Quoi ? Et… c'est vous qui avez fait ça ?

— Oui.

— Mais… c'est horrible ! C'est…

Je ne trouvais pas mes mots.

— Immoral ?

— C'est peu de le dire ! Mais… attendez !

Cela sous-entend-il que le péquin qui possède le code de ma puce peut envoyer des ordres à mon cerveau comme pour les puces reliées aux ordinateurs du CIRCE ?

— Oui.

— Mais il peut faire n'importe quoi ! Enfin presque.

— C'est exact.

— À moins de ne pas être en contact avec l'une des antennes d'émission.

— Impossible.

— Comment, impossible ? On les repère à des lieues à la ronde ! Elles sont mieux gardées que la Banque Européenne !

— Le CIRCE détient, en Europe, le quasi monopole de l'informatique, de l'électronique, celui des travaux publics et des plus importantes chaînes de télévision, ainsi que la licence de fabrication des puces.

— Quel rapport ?

— Si je vous disais que tous les écrans d'ordinateur, privés et publics, sont équipés de microtransmetteurs couplés de processeurs ?

— Vous délirez là ! C'est juste une

supposition, ça ?

— Pas du tout, Clara.

— Minute, papillon ! Des microtransmetteurs, moi je veux bien. Mais encore faut-il qu'ils aient quelque chose à émettre. Par où leur parviendraient les informations, hein ? Par les antennes d'émission classiques ? Impossible ! Elles ne couvrent qu'un périmètre restreint. Votre théorie tombe à l'eau, Sørensen !

Je croisai les bras et le toisai, plutôt fière de moi mais son sourire s'élargit.

— Croyez-vous que je serais au poste que j'occupe si je n'avais pas pensé à cela, Clara ?

— Comment se fait l'émission sans que personne ne s'en aperçoive, dans ce cas ? Par la volonté du Saint-Esprit ?

— Internet.

— Quoi ?

— Vous avez très bien entendu. Les ordres sont envoyés par Internet en binaire et les ordinateurs privés et publics les reçoivent via modem, câble ou ligne haut débit. Ils l'envoient directement à un composant bien précis de la carte mère qui interprète le message et la

transmet à la carte vidéo, la seule à pouvoir communiquer avec l'écran. Le microtransmetteur de l'écran envoie ensuite le message sous forme d'ondes électromagnétiques en y ajoutant un petit surplus d'énergie, trop ténu pour provoquer des lésions chez le porteur mais suffisant pour permettre à la puce cérébrale de lui répondre par résonance magnétique, à la façon d'un radar. C'est aussi simple que cela.

Je me pris la tête dans les mains et me levai.

— Attendez, attendez. Vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de me dire ?

— Oui, Clara. Que le CIRCE peut, de cette façon, influer sur le comportement de toutes les personnes pucées et les suivre à la trace à tout moment. Les ingénieurs peuvent titiller n'importe quel recoin de votre cerveau au moment du passage d'un spot publicitaire, par exemple, vous donner envie d'une soupe de nouilles ou d'aller voir le dernier film d'horreur. Dans le cas du lancement d'un nouveau médicament pour diabétiques, mettons, ils peuvent demander à votre cerveau de baisser

votre taux d'insuline. De cette façon, on peut créer toutes sortes d'épidémies, autres que virales, bien entendu.

— Comment avez-vous pu marcher dans une telle combine ? m'écriai-je. C'est de la manipulation mentale pure et simple !

— Lorsque j'ai repris les travaux sur les neuroprocesseurs entrepris en 1997 par des savants français et allemands, je n'ai pas pensé un instant que le CIRCE s'en servirait de cette façon. Je vous en donne ma parole, Clara. Je cherchais juste un moyen d'émission qui couvrirait un territoire maximum afin de permettre aux pucés de rester en contact avec l'ordinateur central où qu'ils se trouvent sur le territoire européen. J'ai donc mis au point les puces de dernière génération et tout le système de programmation et de contrôle à distance.

Je posai les mains sur son bureau et le regardai fixement dans les yeux.

— Pourquoi me dire tout cela ?

Il se pencha en avant et son eau de toilette me chatouilla les narines. Son visage était si près du mien que je pouvais sentir son souffle sur mon menton.

— Avez-vous entendu parler de la Ligue, Clara ?

Je reculai, troublée par la proximité de sa face blême.

— Vaguement. Un groupe d'écologistes qui militent contre l'urbanisation, la société de consommation et ce genre de choses. Ils embêtent un peu le CIRCE de temps à autre.

— Ça, c'est ce que l'on en dit à la télévision, Clara. Le piratage des labos et des centraux du CIRCE n'a rien à voir avec une quelconque revendication écologiste. Nous préparons depuis près d'un an la destruction du système de contrôle sur les pucés.

— Nous ?

— Oui, « nous ».

— Vous faites partie de cette…

— Verne et moi avons mis au point cette organisation il y onze mois jour pour jour.

Pour le coup, j'en restai sans voix.

— J'avalerai bien un truc frais, fis-je en m'asseyant sur la table basse.

Il se leva pour sortir une bouteille du frigo et me la tendit avant de prendre appui sur son

bureau, face à moi.

Balder était vraiment très grand, un mètre quatre-vingt-quinze ou peut-être deux mètres, et sa largeur d'épaules aurait fait pâlir un rugbyman. Il devait bien peser dans les quatre-vingt-quinze ou cent kilos mais cette masse de muscles et de nerfs était si bien répartie sur toute sa personne qu'il se dégageait de lui une impression de puissance et une séduction virile qui mettaient à mal l'impassibilité que j'essayais d'afficher. Cet homme aurait fait tourner la tête à une sainte ! Mais ce qui frappait le plus chez lui, en sus de sa carrure et de son albinisme, c'était ses mains. Fermes et masculines, elles étaient d'une longueur peu commune. Lorsqu'il les remuait ou qu'il esquissait le moindre geste, on ne pouvait s'empêcher de regarder ces étranges araignées blanches aux évolutions élégantes qui auraient pu briser la nuque d'un enfant d'une simple pression.

— Vous semblez pensive, Clara.

Je tressaillis.

Hein ? Oui, je songeais à ce que vous venez de me dire. Quelque chose ne colle pas.

— Ah oui ?

— Si le CIRCE peut nous suivre à la trace,

comme vous dites, comment se fait-il qu'ils ne soient pas déjà ici ? Ils n'ont qu'à repérer ma puce.

— Faudrait-il pour cela qu'elle soit active. Et nous en venons à la raison de votre présence ici.

— Qui est ?

— La montre que vous portez au poignet, Clara.

Ma Pégase ? Je me souvins de ce qui s'était passé lorsque j'en avais ceint mon poignet.

— A-t-elle détraqué ma puce ? Il s'est passé quelque chose d'étrange quand je l'ai mise.

— Pas exactement. C'est moi qui ai mis au point le système d'annihilation que contient la montre que vous portez.

— Un système d'annihilation ? Vous voulez dire : qui rompt le contact avec l'ordinateur du CIRCE ?

— Exactement. Le processeur de cette Pégase est la troisième et dernière génération de ce système et le seul prototype existant.

— Oh… je vois pourquoi vous tenez tellement à le récupérer.

— C'est malheureusement impossible. Il ne vous était pas destiné mais, à présent, il est trop tard.

— Je ne vous suis pas.

— Chaque système capable de désactiver une puce cérébrale est unique et ne peut être fabriqué que pour une personne donnée en raison de l'encodage ADN, qui identifie cette même puce.

— Il suffit de le modifier.

— Ce n'est pas aussi simple. Comme je vous l'ai dit, j'ai mis au point trois générations de ces processeurs. La première désactivait totalement la puce. Ce qui faisait immanquablement naître des soupçons car elle était mise trop rapidement hors d'état de nuire pour l'empêcher de déclencher ses alarmes alors qu'un homme, même s'il meurt de mort violente, produit des impulsions électriques qui vont en diminuant.

— La grillade complète, quoi !

Il sourit.

— On peut dire ça comme ça. La seconde génération désactivait la puce en créant une puce « virtuelle » qui continuait à faire croire à Lafayette qu'elle était toujours active. Ceci afin

d’éviter de déclencher l’alarme de cette dernière. L’ennui c’est que les « pucés » n’étaient plus en contact avec l’ordinateur qui leur permettait de bénéficier des *updates* de soins. Ce n’est pas bien grave lorsqu’il s’agit de migraines ou d’insomnie, mais c’est particulièrement nocif lorsqu’il s’agit d’épilepsie.

— Je comprends.

— La dernière génération de processeurs, dont vous portez le prototype, désactive la puce, crée une puce « virtuelle » et continue à recevoir les informations de l’ordinateur.

— Dans mon cas, elle s’est contentée de repomper la programmation.

— Exact. L’ennui, comme je vous l’ai déjà dit, c’est que cette puce était destinée à un membre de la commission européenne, un député allemand qui devait se joindre à nous pour nous permettre l’utilisation d’une partie du parc informatique gouvernemental. Cela aurait représenté plus de cinq mille ordinateurs dernier modèle.

Je fis claquer la langue contre mon palais, comprenant où il voulait en venir.

— Cinq mille ordinateurs qui auraient servi

de relais pour pirater le grand ordinateur du CIRCE ?

— Ce n'est pas aussi simple mais oui, en gros c'est cela.

— Et ce type attend donc cette montre ?

— Plus maintenant, soupira-t-il.

— Comment ça « plus maintenant » ?

— Lafayette a détecté deux puces identiques avec le même encodage ADN. Celle de notre ami et la puce virtuelle qu'a fabriquée le processeur contenu dans votre montre. Votre puce, en revanche, a brutalement disparu des programmes de contrôle du CIRCE. C'est pour cette raison que le docteur Verne, dans son affolement, a monté de toutes pièces le coup de l'incendie.

— Afin d'expliquer la disparition brutale de ma puce.

— Malheureusement, ce qui jusqu'à maintenant n'était que des suppositions sur le fait qu'un groupe contestataire essaye de pirater la technologie du CIRCE est devenu une évidence. En mettant cette montre, vous nous avez tous mis en danger, Clara.

— Eh ! Je n'y suis pour rien moi ! Comment

a-t-elle atterri chez moi, d'abord ?

— Le camion qui la transportait, parmi des pièces de collection du même genre, a été attaqué. Un vol tout bête. Quelque chose que personne ne pouvait prévoir.

Je haussai les épaules et fis un geste navré, encore sous le choc de ce qu'il venait de m'apprendre. Voilà qui expliquait bien des choses. Les plats cuisinés entre autres. Ces infects plats cuisinés que j'adorais jusqu'à ce que je mette cette satanée montre. Et la série télévisée ? Est-ce que cela aussi faisait partie de… non, non, il fallait que j'arrête de me poser ce genre de questions ou je n'allais bientôt plus faire la différence entre ce que j'aimais réellement et ce que l'on m'avait « forcée » à aimer.

— Je ne… eh ! Minute, papillon !

— Pardon ?

En pensant à ce qu'il venait de me dire, je m'aperçus que quelque chose ne collait pas.

— Vous me prenez pour une demeurée ? L'encodage ADN ! Si la puce de cette montre ne correspond pas au mien, j'aurais dû crever.

— Exact.

— Alors comment se fait-il que je sois encore là à vous parler, professeur ? Ne seriez-vous pas en train de me mener en bateau, par hasard ?

— Depuis combien de temps avez-vous dépassé la date de reprogrammation, Clara ? demanda-t-il avec une moue sarcastique.

— Un bout de temps, admis-je.

— Alors dites merci à votre laisser-aller. C'est sans doute ce qui vous a sauvé la vie.

Oui, forcément, c'était logique. Ma puce devait merder pas mal depuis le temps qu'elle n'avait pas été révisée. Je l'avais échappé belle.

— Bon ! bredouillai-je, embarrassée de m'être laissée prendre en faute. Alors ? On fait quoi ?

Il s'accroupit en face de moi et croisa les mains sur mes genoux. C'était la première fois qu'il me touchait et ce contact me mit mal à l'aise.

— Lorsque je vous ai demandé pourquoi vous étiez devenue un cracker, vous m'avez répondu que c'était pour vous faire reconnaître dans le milieu.

— C'est vrai.

Je commençais à voir où il voulait en venir et je ne savais pas si cela me plaisait ou me terrifiait.

— J'ai étudié ADES. Joli boulot, Clara. Vous êtes très douée.

— Venez-en au fait.

— La Banque Européenne, c'est bien. Mais imaginez-vous ce qu'on penserait d'un cracker qui aurait participé à la chute d'un colosse comme le CIRCE ?

Non, je n'osais l'imaginer. Ou plutôt si, c'était suicidaire. Un coup à finir avec une balle dans la tête ou… une villa équipée d'un bain à remous.

— Je… je ne sais pas.

— Il faut savoir, Clara, car le temps presse. Décidez-vous.

C'était de la folie. Mais c'était aussi la chance de ma vie… Qu'est-ce ce que j'avais à perdre après tout ? Les flics et le CIRCE me collaient aux fesses et ils n'allaient pas tarder à me mettre la main dessus. Je n'avais nul endroit où aller et je ne possédais plus rien. Accepter c'était risquer de devenir une référence, l'un des meilleurs DEMETRIOS et… riche. On se battrait

pour bosser avec moi. Non, décidément, je n'avais rien à perdre.

Mon cœur se mit à battre la chamade et j'inspirai un grand coup.

— Où est le matos ? demandai-je.

Balder se releva et me tendit une main fine, que je serrai.

— Bienvenue parmi nous, Clara.

— Qui vous dit que je ne vais pas vous trahir ?

Il tapota la poche de sa veste, où se trouvait le DVD qu'il m'avait montré.

— J'ai de quoi vous faire tomber avant même que vous ne décrochiez le téléphone, Clara, dit-il en souriant, ne l'oubliez jamais.

— Je vois.

— Venez, je vais vous présenter au reste de l'équipe.

— Encore une question.

— Je vous écoute.

— Si ce qu'a fait le CIRCE vous révolte à ce point, pourquoi continuez-vous à bosser pour eux ?

— J’ai mes raisons.

Il ouvrit la porte du bureau et m’invita à le précéder dans le couloir. J’hésitai avant de m’y engager et lui demandai malicieusement :

— Qu’auriez-vous fait si j’avais refusé ?

Balder écarta un pan de sa veste, sortit un pistolet de sa ceinture, remit le cran de sécurité, et le rangea dans le holster qu’il portait au côté avec un sourire glacial.

VI

Je suivis Balder dans un labyrinthe de longs couloirs souterrains chichement éclairés. Sur les murs gris, autrefois peints en blanc, courait un réseau inextricable de fils électriques, tuyaux et conduits divers. Tous les vingt mètres, des bouches d'aération crevaient le plafond haut mais nulle climatisation ne venait rafraîchir l'air lourd et chargé d'humidité. Par endroits, le béton gorgé d'eau s'était effrité, laissant apparaître des poutres de soutènement au métal rongé. Le grincement de nos semelles sur le ciment gangrené résonnait à travers les corridors déserts comme si une bouche titanesque faisait crisser du sable entre ses dents démesurées. Je voyais les rats dérangés détaler devant nous et les entendais courir dans les conduits d'aération ou dans les murs.

Balder avançait d'un bon pas et j'avais du mal à le suivre, la tête encore engourdie par ses révélations.

« Deux ans de ma chienne de vie pour mettre un type comme ça dans mon lit ! »

pensai-je en le détaillant.

Il devait faire tomber les femmes comme des mouches avec un physique pareil. Et il en jouait. Ma main à couper que sa galanterie et cette façon de me frôler lorsqu'il passait près de moi n'étaient pas innocentes. J'avais peut-être mes chances, en fait. Je ne semblais pas lui déplaire.

Je le déshabillai du regard et l'imaginai, marchant à poil devant moi.

« Clara, ce type t'aurais flinguée sans état d'âme et toi, tu ne trouves rien de mieux à faire que de fantasmer sur ses petites fesses rebondies. Tu perds la boule, ma vieille ! »

Je fis un effort pour détourner le regard de ses reins étroits et me raclai la gorge, irritée par la poussière, en essayant d'inspirer le minimum d'air vicié par les relents de plâtre et de circuits électriques que l'humidité décomposait. L'odeur nauséabonde était un peu adoucie par l'eau de toilette de Balder, dont les effluves me parvenaient par intermittences.

— Vous respirerez mieux dans une minute, me dit-il sans se retourner.

Je sentis une pointe de sarcasme dans sa

voix.

Nous obliquâmes au détour de ce qui semblait être un hangar rempli de sièges de voiture.

— Où sommes-nous ? Un ancien entrepôt ?

— Ce sont des fauteuils d'avion. (Il me désigna les sièges dont le rembourrage de mousse moisie et les ressorts perçaient à travers le tissu des housses.) Nous sommes sous l'aéroport désaffecté d'Orly.

— Oh !

Pas étonnant que les couloirs soient interminables. Lorsque Roissy avait été agrandi et Chaulnes construit, pour répondre à la demande toujours croissante du trafic aérien, Orly y avait été transféré. Les écologistes avaient hurlé « au massacre » quand le gouvernement avait annoncé que des dizaines d'hectares allaient être laissées à l'abandon, la zone étant trop dangereuse, en raison du réseau de galeries souterraines, pour y édifier des habitations. Depuis vingt ans, l'ancien aéroport pourrissait sur place et certains affirmaient même que les réserves de kérosène n'avaient pas été totalement vidées, menaçant d'imprégner le sol et de polluer une bonne

partie de la région parisienne.

J'entendis une plainte, à peine perceptible, et m'arrêtai, tendant l'oreille.

— Clara ? demanda Balder en retournant. Vous ne vous sentez pas bien ?

— Vous avez entendu ?

— Quoi donc ?

— Écoutez. On dirait un gémissement.

Un petit rire tout juste audible me parvint mais il se perdait dans l'imbroglio de couloirs.

— Je n'entends rien.

— Mais si ! C'est étouffé mais on reconnaît une voix. Écoutez bien.

On aurait dit des pleurs à présent. Bizarre.

— Ça ? fit Balder. Ce sont les souris dans les conduits.

— Pourtant, je vous assure qu'on dirait…

— Des voix humaines, je le sais. Elles ont aussi empêché de dormir une bonne partie de l'équipe, les premières nuits. Parfois, on croit même entendre des pas. (Il plissa le nez.) Ne me dites pas que vous avez peur des souris ?

J'éclatai de rire. Moi, qui avais vécu durant

des années dans le Marais, avoir peur des souris ! Elle aurait été bien bonne, celle-là.

— Bien sûr que non. Pour qui me prenez-vous ?

Il se remit en marche.

— Venez et laissons ces pauvres bêtes à leurs occupations. Elles ne dérangent personne après tout.

Il s'arrêta, ouvrit une porte métallique qui n'avait jamais connu l'antirouille et le ronronnement de la ventilation des ordinateurs se répercuta de couloir en couloir. Une agréable vague de fraîcheur me caressa le visage et j'inspirai avec plaisir l'air climatisé en entrant dans la pièce, où s'affairaient une dizaine de personnes.

— Bienvenue au siège de la Ligue, Clara, fit Balder en refermant la porte grinçante derrière lui.

Je notai l'humour qui perçait dans sa voix et n'eus aucun mal à en comprendre la raison. Le local à poubelles dans lequel je m'étais réfugiée en fuyant les flics était un nid douillet et luxueux en comparaison de cette grande salle décrépite.

Les murs n'avaient rien à envier à ceux des couloirs que j'avais traversés. Ils s'effritaient de tous côtés. Une vingtaine d'« ordinosaures », que l'on ne trouvait même plus dans les casses, étaient posés sur des bureaux métalliques datant des années quatre-vingt-dix, probablement récupérés dans les hangars de l'aéroport. Le parc était alimenté par un fouillis de câbles branchés sur un groupe électrogène indépendant qui faisait un barouf de tous les diables.

Du fond de la pièce, Zig m'adressa un signe de la main hystérique, manquant de tomber de son fauteuil à roulettes. Les crackers, pour les deux tiers des gamins de l'âge de la fille à la queue de cheval, ne levèrent pas le nez de leur ordinateur ou des feuilles que vomissaient sans discontinuer les imprimantes.

— Le grand luxe, non ? plaisanta Balder en suivant mon regard.

Je lui adressai une moue et il sourit.

— C'est quoi ces ordinateurs ? Vous avez fait les décharges ou quoi ?

— Nous devons rester discrets, Clara. Ces vieux ordinateurs ont un avantage que n'ont pas les machines récentes : ils sont indétectables par

les nouveaux modèles. Il y a belle lurette que plus personne ne sait comment ils marchent. Venez.

Je le suivis, enjambant les câbles et les composants électroniques qui jonchaient le sol, jusqu'au bureau où travaillait un type d'une trentaine d'années, qui fumait comme une cheminée, si j'en croyais son cendrier débordant de mégots. Comble du faste, on lui avait attribué trois ordinateurs dont les écrans faisaient défiler une liste de chiffres interminable qu'il consultait avec attention.

— Karl, lui dit Balder, j'aimerais te présenter une consœur.

— Mmh ?

Il ne daigna nous adresser un regard qu'après avoir lancé une impression.

— Clara, reprit Balder, je vous présente Janua. Karl, voici Acris.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine et je vis Janua blêmir. Je ne sais lequel de nous deux était le plus surpris. Nous nous dévisageâmes à la façon de deux boxeurs qui viennent de monter sur le ring, chacun essayant d'évaluer l'autre, au grand amusement de

Balder, qui nous observait derrière les verres de ses petites lunettes noires.

J'imaginais Janua un peu plus imposant. Plus… mûr. Le gars qui se tenait devant moi, nonchalamment affalé dans son fauteuil, me faisait d'avantage penser à une petite frappe qu'à un maître du cracking. Son ample pantalon de toile retombait sur des docks hors de prix et sa chemise en jean était ouverte sur un torse qu'il devait sculpter tous les soirs avant de le soumettre à sa séance hebdomadaire d'UVA. Pour compléter le tableau, il s'était fait percer les tétons et tatouer un processeur sur la tablette de chocolat qui lui servait de ceinture abdominale. Les petits frimeurs dans son genre pullulaient dans le Marais, les cheveux courts artistiquement décoiffés et le sourire refait éclatant tandis qu'ils dealaient le matériel « tombé de camion » au coin d'une rue.

— Une bonne femme ! cracha-t-il. Je l'aurais parié.

Balder se mordit la lèvre pour retenir un rire.

— Pardon ? répliquai-je sur le même ton.

Janua appuya ses coudes sur ses genoux et ricana. Son regard vert était dédaigneux et

hautain.

— Seule une bonne femme pouvait être assez conne pour péter le système de sécurité de la Banque Européenne sans se servir.

Il émit un reniflement méprisant et retourna à son écran. Je le saisis par le devant de sa chemise en jean.

— Espèce de petit…

— Ça suffit, s'interposa Balder en me tirant en arrière.

Et il avait de la force, le bougre. S'il ne m'avait pas retenue, je serais tombée à la renverse.

— Alors ? railla Janua en lissant les pans de sa chemise. On veut se la jouer viril ? Remarque, bâtie comme t'es ! T'es sûre que t'as toujours été une gonzesse ?

Je voulus de nouveau me jeter sur lui mais Balder tenait ferme.

— Karl…

Un chuchotement. À peine un murmure mais je n'avais jamais entendu un bruit aussi ténu résonner de tant de menaces. Janua ne s'y trompa pas. Balder n'était pas homme à plaisanter, je l'avais appris à mes dépens.

Le tapotement des touches sur les claviers s'était tu et toutes les têtes semblaient tournées vers nous.

— Je plaisantais, t'énerve pas, bredouilla Janua.

Balder lui adressa un sourire de reptile.

— Je ne m'énerve jamais, Karl.

— OK ! je m'excuse. Ça y est ? T'es content ?

Le ton restait arrogant mais Janua avait détourné le regard et sa lèvre inférieure tressautait.

— Voilà qui est mieux.

Balder n'avait pas quitté Janua des yeux et celui-ci n'osait pas lever le regard de son écran, ne sachant que faire de ses mains. Un silence pesant s'installa et Sørensen ne le rompit que lorsqu'il sentit le cracker sur le point de… craquer.

— Je vous laisse faire connaissance, Clara, dit-il en me posant une main légère sur l'épaule. Après tout, vous allez travailler ensemble.

Janua serra les dents mais n'osa pas faire le moindre commentaire.

— Quoi ? Moi, bosser avec ce merdeux ? C'est hors de question !

Il retira ses lunettes pour me regarder dans les yeux et la lumière, trop vive pour un albinos, lui fit plisser les paupières.

— Clara, il nous faut travailler de concert si nous voulons arriver à quoi que ce soit. Tout ce que je vous demande, c'est d'utiliser la journée qui vient à comprendre notre fonctionnement, ce qui me laisse à peine le temps de peaufiner un plan d'attaque cohérent.

— Attendez…

— Je vous en prie, Clara, fit-il avec un sourire affable. Faites un effort.

— Mais…

— S'il vous plaît. (Il prit mes mains dans les siennes et les serra.) Nous avons besoin de gens compétents et vous faites partie des meilleurs.

Je jetai un coup œil à Janua, qui semblait soudain exclusivement intéressé par les mouvements de son curseur, et la pression sur mes mains s'accentua.

Le regard rouge de Balder n'avait-il pas perdu de sa sécheresse ? « J'ai besoin de vous, semblait-il dire. Aidez-moi. Pas pour la Ligue,

pas pour la gloire. Aidez-moi parce que c'est moi. »

Troublée, je hochai la tête en signe d'acquiescement et sentis ses doigts caresser discrètement ma paume avant de lâcher les miens.

— Merci, Clara.

Il chaussa ses lunettes et tourna les talons. Je suivis des yeux sa démarche féline jusqu'à ce que la porte se referme sur lui.

— Vous baisez ensemble ou quoi ?

Je tressaillis et pivotai brutalement vers Janua.

— Toi, encore une réflexion dans le genre et…

— Ça va, j'ai compris. C'est secret défense. D'accord, pas besoin de me faire un dessin.

Je m'appuyai sur le bureau et me penchai sur lui, menaçante.

— On ne couche pas ensemble, OK ? Je ne connais ce type que depuis quelques heures à peine.

— Alors t'as une sacrée touche. J'ai jamais vu l'iceberg aussi aimable avec qui que ce soit.

Sauf peut-être Styx, mais c'est compréhensible.

Styx ? Il s'agissait bien de la blondinette qui m'avait tiré dessus, non ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir entre eux ? Pas une histoire de cul en tous les cas, sinon Janua n'en aurait pas parlé de cette façon.

La curiosité me démangeait mais je me mordis la langue.

— Saluuuut Clara ! Welcome in the merdier !

La main de Zig s'abattit sur mon dos avec un claquement bruyant, chassant l'air de mes poumons.

— Ta gueule, Zig, cracha Janua.

— Oh ! Il fait du boudin, le petit Karl, railla la folle en lui ébouriffant les cheveux. Alors, alors ? On s'est fait remonter les bretelles par le méchant Balder ? Ah ! Ah !

— Apparemment, dès qu'on touche à la miss, il mord. Fais gaffe, Zig. Il pourrait te botter le train.

Zig papillonna des cils en soupirant.

— Si ça pouvait être vrai !

— Je ne connais pas ce type ! insistai-je en

fusillant Janua du regard.

La folle me passa un bras autour des épaules et y appuya son menton pour lancer une œillade narquoise à mon « confrère ».

— T'en fais pas, Clara. Karl ne supporte pas que Balder ait autant de succès avec les femmes. Il est jaloux.

— Oh ! ta gueule, Zig. Tu nous soûles.

— Faut dire que vous êtes que deux, hein, poursuivit-il.

— Il n'y a que des mecs, ici ? demandai-je.

— Ouais ! répondit Zig en dardant une langue gourmande entre ses dents.

Janua roula des yeux et vit pivoter son fauteuil vers moi.

— Bon, faut peut-être te libérer une bécane si tu veux nous donner un coup de main.

— Sur quoi travailles-tu ? demandai-je en me penchant pour voir son écran.

— Eh ! grogna-t-il en me repoussant. Ça, c'est mes oignons.

— Voilà qui promet…

— On peut lui filer celle qui sert à rien, là-bas, proposa Zig. Personne ne tapote jamais

dessus.

Janua se donna une claque sur le front.

— C'est le *firewall*[{11}], Zig.

— Et alors ?

J'éclatai de rire. Il ne connaissait rien à l'informatique.

— Et si on lui donnait plutôt la tienne ? Celle-là, elle sert vraiment à rien.

— Eh ! Oh ! Mollo ! Le père Verne m'a demandé de classer et de mailer tout un tas de cochonneries zippées et si j'le fais pas avant ce soir, je suis un homme mort.

— T'as qu'à te…

— Stop ! fis-je en levant la main. J'ai une bécane. Dans le bureau de Balder.

Je me dégageai de l'étreinte de Zig et me dirigeai vers la porte.

— Tu te rappelles du chemin ? cria-t-il en agitant les bras, provoquant un concert de « chut ».

J'acquiesçai et refermai le battant de métal rouillé.

— Enfin, j'espère, murmurai-je en tournant la tête d'un côté et de l'autre.

L'air saturé d'humidité du couloir me prit à la gorge. J'avais l'impression de respirer à travers une éponge imbibée d'eau chaude.

Tout droit jusqu'aux stocks de sièges éculés et après, à gauche.

— Salut.

Je me tournai vers la blondinette, qui avait troqué sa combinaison en skaï pour un short militaire et un débardeur blanc.

— Salut.

— Si tu cherches les chiottes, c'est de l'autre côté.

Je souris et agitai la main.

— Non, j'ai oublié mon ordinateur dans le bureau du professeur Sørensen.

Elle pouffa.

— Tu peux l'appeler Balder, tu sais.

— Très bien, je m'en souviendrai.

Elle hocha la tête mais resta plantée devant moi, les mains dans les poches de son short.

— Tu avais peut-être quelque chose à me dire ? m'enquis-je.

— Moi ? Pas spécialement. Enfin, si. Balder

m'a dit que tu restais avec nous. C'est cool qu'il y ait une autre nana, ici.

Je lui souris.

— Merci. Ça fait du bien d'entendre ça. Janua n'a ne m'a pas donné l'air de…

— C'est un con, me coupa-t-elle. Si t'as besoin d'un truc, viens me voir.

— OK. Merci.

— De rien.

Elle ne bougea toujours pas et me détailla en souriant aimablement.

— Bon, j'y vais. J'ai besoin de ma bécane pour bosser.

— Pas de problème. À tout à l'heure.

— À toute.

Je m'enfonçai dans le couloir mais sentis son regard me piquer la nuque jusqu'à ce que je bifurque au niveau du hangar. Étrange, cette petite.

Je refis le chemin que j'avais parcouru avec Balder en sens inverse jusqu'à son bureau et je dois dire que je n'étais pas particulièrement rassurée. Je m'attendais à voir surgir je ne sais quel fou shooté au détour d'un coude ou que

sais-je encore. Pourquoi diable Balder s'était-il installé aussi loin des autres ? Un brin snob, notre iceberg.

Un papillon avait été collé sur sa porte, à mon intention.

« Clara, votre sac est dans le tiroir de mon bureau. »

Rien ne lui échappait, décidément.

Je poussai la porte et la refermai doucement derrière moi avant de m'y adosser. J'allumai le plafonnier. Une lumière vive éclaira crûment la pièce et elle me parut beaucoup moins impressionnante que lorsque je m'y étais réveillée. Balder n'utilisait que la lampe de bureau, par égard pour ses yeux de rat de labo. Sa lumière tamisée dissimulait les lézardes du plafond et les murs de béton lépreux à la peinture blanche passée. L'énorme secrétaire et le reste du mobilier étaient du matériel de récupération, comme dans la salle informatique. Le canapé de cuir noir et les fauteuils, par contre, étaient en assez bon état mais les accoudoirs étaient usés et laissaient apparaître le bois de la carcasse.

Je m'installai sur le siège de Balder et tirai sur le premier tiroir. Fermé à clé. J'essayai le

second puis le troisième. Idem. Celui du bas, en revanche, et le plus spacieux, s'ouvrit sans difficulté. J'en retirai mon sac à dos, qui était tout ce qu'il contenait en sus d'une cartouche de cigarettes blondes. Je vérifiai le contenu de mon fourre-tout. Rien ne manquait. J'allais repartir lorsque mes yeux glissèrent sur les revêtements en plastique des ordinateurs portables fermés, sagement posés sur le bureau. Il y en avait deux.

Je secouai la tête, mis mon sac sur l'épaule et me levai. La main sur la poignée de la porte, je marquai une pause. Qu'est-ce que je risquais après tout ? Non, ce ne serait pas correct.

« Parce que lui, il a été correct avec toi, peut-être ? Il te cache pas mal de choses, je trouve… »

Après un coup de d'œil discret dans le couloir, je repris place derrière le bureau de Balder et allumai les bécanes. Elles étaient branchées en réseau. Impec !

— Qu'est-ce que c'est que ce machin ? murmurai-je en lorgnant le système d'exploitation le plus étrange que je n'avais jamais vu. « AmigOS » ? C'est quoi ça ?

Cela semblait pourtant assez sommaire mais

il me fallut quand même quelques minutes pour m'y retrouver. Quel bordel ! Je voulus lister les partitions des durs et une fenêtre s'afficha :

« *Enter Pass* :… »

— C'était trop beau. Voyons, voyons.

Sans trop d'espoir, je tapai : « DEMETRIOS ».

« PASS OK. »

Je retins de justesse un petit cri de victoire. Mais quel con ! Imagination zéro, le petit Balder.

Une fenêtre bleue s'ouvrit en plein écran :

« PAS CETTE FOIS, CLARA :) ! »

— Enfoiré !

Je rabattis les écrans des ordinateurs avec un bruit sec sans même prendre la peine de les éteindre et sortis en claquant la porte.

Le salaud ! À croire que ce type pouvait prévoir mes moindres faits et gestes. Ma puce ? Qui me disait qu'il ne pouvait pas se balader dans mon cerveau tout à son aise ? Une sueur froide me coula dans dos. Non, c'était impossible. Personne ne possédait une telle technologie. Heureusement d'ailleurs. L'on

pouvait influencer certaines parties du cerveau par impulsions électriques mais cet organe restait encore bien mystérieux. Les savants n'étaient pas prêts de trouver le moyen de savoir ce qu'un gus avait dans le crâne. Ce n'était pas pour rien que les labos de recherche dépensaient des fortunes à essayer d'analyser les rêves et à étudier des kilomètres d'électroencéphalogrammes. Balder devait tout simplement être doté d'une capacité d'analyse et d'une intelligence peu commune. Il était malin comme un singe, ce rat de labo de merde ! Enfin, rat de labo…

— Il est plutôt séduisant pour un rat…, murmurai-je sans m'en rendre compte.

C'est vrai… À côté de lui, les types que j'avais connus jusqu'à présent faisaient office de chochottes. Et il était riche, en plus. Mais quelque chose me gênait chez lui. Sa froideur peut-être ? Non, c'était pire que cela. L'impression qu'il se servait des gens à sa guise, comme un joueur déplace ses pions. Il me fascinait et me terrifiait à la fois. Il avait quelque chose d'inhumain. Son albinisme ? Pas uniquement, c'était plus insidieux. Une impression. Un arrière-goût qui restait dans la gorge chaque fois que mon regard croisait le

sien. Pourtant, il avait fait preuve de tant de gentillesse à mon égard, de tant respect…

« Réveille-toi, Clara, gronda la petite voix dans mon cerveau. Il t'a ensorcelée, cet énergumène ! »

Peut-être me faisais-je des idées ? Non, non, lorsqu'il m'avait caressé la main, je n'avais pas rêvé. Janua lui-même l'avait remarqué. Balder me faisait du rentre-dedans, j'en aurais mis mon bras à couper.

Un murmure coupa net le fil mes réflexions. Un chuchotement grave, rassurant, comme ceux que susurrent les mères à leurs enfants après une chute ou un bobo. Je tendis l'oreille. N'était-ce pas un sanglot, à présent ? Ou une plainte, plutôt. Les souris ? Un long sanglot étouffé se répercuta dans les corridors enténébrés. Au diable les rongeurs ! Ce que j'entendais était une voix humaine ou je ne m'appelais plus Clara.

Je m'immobilisai dans le couloir. C'était tout proche. Je fis quelques pas en arrière et jetai un œil dans un passage sombre, à ma droite. Cela semblait venir de par là, tout près du bureau de Balder. J'avisai une porte et y collai mon oreille. C'était un chouïa plus

distinct, à présent, mais à peine. Suffisamment, cependant, pour reconnaître la gorge de laquelle s'échappaient les sanglots : celle de Balder.

D'une main tremblante, je tournai la poignée et plissai les yeux en attendant le grincement que ne manquerait pas de produire la porte rouillée mais elle pivota sans bruit. On avait soigneusement graissé les gonds. Elle s'ouvrit sur une pièce vide, éclairée par un néon maladif, au fond de laquelle se trouvait une seconde porte, blindée celle-là. Je m'approchai mais n'osai la pousser, me contentant d'écouter. Les mots me parvenaient déformés, incompréhensibles, mais Balder semblait supplier, la voix brisée.

Un cri strident retentit soudain et je fis un bond en arrière. Un cri d'animal apeuré qui me vrilla les tympans. Mais que se passait-il, là-dedans ? Qu'est-ce qui pouvait émettre un tel son ?

Les cris redoublèrent et j'entendis un bruit sourd, comme lorsque l'on tape sur un coussin pour l'amollir. Balder gémit.

La gorge serrée et morte de trouille, je pressai brutalement la poignée mais elle résista.

Je forçai.

— Qui est là ? demanda Balder, derrière la porte. C'est vous, docteur Verne ?

Mon cœur bondit dans ma poitrine et je reculai. Il ne semblait pas mal en point ou même inquiet.

— Docteur Verne ?

J'entendis le verrou tourner dans le pêne et me précipitai dans le couloir en courant comme une dératée. Arrivée au coude, j'obliquai et m'aplatis contre le mur, le cœur battant.

Les semelles de Balder crissèrent sur le béton et s'arrêtèrent à quelques pas de l'endroit où je me trouvais. Il fit une pause, comme s'il tendait l'oreille, soupira et tourna les talons. Lorsque j'entendis la porte se refermer, je laissai enfin échapper l'air contenu dans mes poumons. Il ne m'avait pas vue.

Je rejoignis la salle informatique aussi vite que me le permirent les bouts de gelée tremblotants qui avaient été mes jambes. La climatisation me fit frissonner. Trempée jusqu'aux os et terrifiée, je devais être aussi pâle qu'un torchon de cuisine après la lessive. Les visages des pirates concentrés sur les écrans et le ronronnement des ventilateurs des bécanes

me rassurèrent un peu. Cela, au moins, m'était familier. Pas comme les machins bizarres qui gémissaient derrière des portes blindées.

D'une démarche plus ou moins détachée, en tout cas j'espérais qu'elle l'était, je me dirigeai vers Styx, qui s'était installée au fond de salle, séparée par deux tables de Zig. Elle avait un tournevis à la main et tripatouillait un imbroglio de câbles et de composants électroniques en tas devant elle.

— Tu en as mis du temps, remarqua-t-elle avec un sourire.

— Je me suis paumée, mentis-je.

— Tu t'y feras, t'en fais pas. Tout le monde se paume, au début.

— Que fais-tu ?

— Oh ! des bricoles.

J'observai ce qui se trouvait sur la table. Ce n'étaient pas des éléments d'ordinateur, cela, j'en étais certaine. Je la dévisageai et elle cligna de l'œil.

— Dis-moi, Styx… c'est bien ton nom ?

— Ouaip !

— Que fait-il exactement, ce docteur

Verne ?

Elle posa son tournevis, surprise par ma question.

— Le vieux ? C'est un pro de la biogénétique. Il a aidé Balder à concevoir ces petits joujoux.

Elle agita son poignet, auquel elle portait une montre au bracelet métallique.

— La génétique ?

— Ouais. Mais, entre nous, Balder aurait très bien pu se démerder tout seul. À part un éléphant, je vois pas ce qui pourrait avoir un plus gros cerveau.

Un généticien ? Des scènes de films d'horreur se bousculèrent dans mon esprit. Des êtres monstrueux au visage déformé et au cerveau atrophié. Et si c'était l'une de ces choses qui se trouvaient dans la pièce blindée ?

Un long frisson me remonta le long du dos.

— T'as froid ? me demanda aimablement Styx. Tu veux un pull ?

— Non, non, merci. C'est gentil. Un généticien, tu dis ? Du genre qui bidouille dans les fœtus ?

— Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu sais, les types qui font mumuse avec les embryons.

Elle me coula un regard en biais et je m'aperçus que mes mains tremblaient.

— Pourquoi tu me poses cette question ?

— Oh ! Comme ça. La présence d'un généticien parmi nous est plutôt inattendue et insolite. Je croyais qu'il n'y avait que des crackers et des ingénieurs, ajoutai-je en désignant les garçons qui travaillaient, le nez sur leur écran.

Elle croisa les bras et fit claquer sa langue contre son palais.

— Précise ta pensée.

— Je disais ça comme ça, c'est tout.

Elle rit et je rougis comme un piment.

— T'aurais pas été fourrer ton pif dans un endroit où il fallait pas, Clara ?

— Comment ça « un endroit où il fallait pas » ?

— Du genre, derrière le bureau de Balder, persifla-t-elle en se penchant en avant, une moue amusée sur les lèvres.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

Je n'ai jamais été très douée pour mentir et elle s'en aperçut.

— Toi, tu as vu Erik.

— Erik ? Qui est Erik ?

— Arrête, Clara ! Me prends pas pour une conne. L'aller et retour du bureau de Balder à ici prend moins de cinq minutes.

Je rougis de plus belle mais elle ne semblait pas agressive ou irritée et j'en profitai.

— Styx, qu'est-ce qui se passe dans cette pièce ? murmurai-je. J'ai entendu des bruits bizarres et Balder a refusé de m'en parler.

Son expression se durcit et elle hocha la tête.

— Je vois.

— Qui est cet Erik ? Une expérience ratée ou un truc dans le genre ?

Elle parut gênée.

— Écoute, Clara, le prend pas mal mais si Balder n'a pas voulu t'en parler c'est qu'il doit avoir ses raisons, OK ?

— Non, pas OK du tout !

Je me levai, folle de rage. Ça commençait vraiment à bien faire, tout ce cirque.

— Clara, rassieds-toi. Il n'y a rien de…

— Il n'y a rien ? m'écriai-je. On m'espionne, on me menace, on me tire dessus, on m'oblige à venir dans cet endroit puant, on m'apprend que je me suis fait griller le cerveau durant des années et il n'y a rien ?

Toutes les têtes s'étaient tournées vers nous et Zig s'était levé.

— Clara, calme-toi.

— Non, je ne me calmerai pas avant de savoir ce qui se passe exactement dans ce trou, ce qu'on attend précisément de moi et qui est cet Erik !

— Patience, Clara, une réunion aura lieu ce soir et Balder définira le plan de…

— Balder ceci ! Balder cela ! Ce rat de labo vous a coupé la langue ou quoi ? Je veux des réponses et je les veux maintenant !

Styx tapa du poing sur la table, renversant un tas de câbles.

— Ne parle pas de lui comme ça, tu m'entends ?

— Je parle de ce connard comme ça me chante ! crachai-je en soutenant son regard menaçant.

— Salope !

Elle me saisit par le devant de ma chemise mais Janua s'approcha de nous et s'interposa.

— Eh ! Oh ! On se calme ! Regardez-moi ce bordel. Mettez deux gonzesses ensemble et elles se bouffent la rate en moins de deux !

Des rires approbateurs s'élevèrent de tous côtés et Styx fit un bras d'honneur à l'assemblée, provoquant un concert de sifflements.

— Je parie 200 euros sur Clara ! lança Zig en agitant deux billets.

— Ta gueule, Zig ! hurla Janua. Vous comptez faire quoi, là ? Vous battre ? Alors allez vous crêper le chignon dehors et laissez-nous bosser !

Il tourna les talons, redressant fièrement le torse et plusieurs informaticiens applaudirent.

— Non mais où se croit-il, celui-là ? crachai-je.

Styx me prit par le bras.

— Laisse tomber, Clara, je t'ai dit que c'était un con. Viens.

Elle me poussa dans le couloir et referma la porte. Je me campai fermement sur les jambes et attendis.

— Tu fais quoi, là ? railla-t-elle.

Je regardai mes poings fermés, mes jambes écartées, et me sentis un peu ridicule.

— Nous avions un différend à régler, non ?

Styx éclata de rire et s'appuya contre le mur.

— Non mais ça va pas la tête ? Tu crois peut-être que je vais leur faire ce plaisir, à tous ces cons de machos ? Ils attendent que ça ! Allez, viens.

Elle s'engagea dans le couloir et je la suivis.

— Attends ! Où m'emmènes-tu ?

— Tu voulais voir Erik, non ?

Je lui pressai l'épaule et elle se retourna.

— Je t'ai juste demandé qui il était.

— T'inquiète pas, il mord pas. Enfin pas toujours, ajouta-t-elle avec un clin d'œil. Allez, magne-toi, Balder doit encore être avec lui.

— Mais…

Je n'eus d'autre choix que de la suivre mais je n'étais pas rassurée du tout. Qu'est-ce que j'allais voir là-dedans ?

Nous arrivâmes devant la première porte et je posai la main sur celle de Styx, déjà contractée sur la poignée.

— Attends. Je veux d'abord que tu me dises ce qu'il y a dans cette pièce.

Elle m'adressa le même sourire que Balder lorsqu'il m'avait demandé de me joindre à la Ligue et me serra le bras.

— T'en fais pas. Il n'y a aucun monstre tentaculaire dans cette chambre.

Un ululement se fit entendre et je sursautai.

— Ah ouais ?

Elle rit et ouvrit la porte. Mon cœur battait à tout rompre. Nous traversâmes la première salle et Styx frappa doucement au battant de la seconde.

Balder ? C'est Styx. Clara est avec moi. On peut entrer ?

J'entendis le verrou cliqueter et retins mon souffle. Balder entrebâilla la porte. Il avait

troqué son costume contre un jean et un T-shirt noirs qui faisaient ressortir sa peau blafarde de façon presque effrayante mais lui moulaient le corps à m'en assécher la luette.

— Alors, Clara ? fit-il avec un sourire de carnassier en me regardant par-dessus les verres de ses lunettes. On ne fuit plus dans les couloirs ?

Je toussotai, détournant le regard.

— Comment va Erik ? demanda Styx.

Balder soupira.

— Comme d'habitude, je le crains.

La petite lui prit la main et il lui caressa paternellement la joue.

— Ça n'a pas marché, hein ?

Il secoua la tête.

— Entrez mais ne faites pas de mouvements brusques, je viens de lui faire une injection.

Il ouvrit largement la porte et je me raidis. Assis en tailleur sur une sorte de tatami, comme ceux qui recouvraient les murs et le sol, se tenait… Balder. Enfin presque. Identique à lui trait pour trait, celui-ci n'était pas albinos. Ses grands yeux bleus me fixaient sans me voir et il

se balançait d'arrière en avant en chantonnant. Il était vêtu d'un pantalon, d'une chemise de coton blanc, et tordait ses longs doigts dans des angles impossibles.

— C'est…, commençai-je, la gorge serrée.

— Mon jumeau, me coupa Balder d'une voix douce. Erik.

Celui-ci sembla reconnaître son nom et pencha la tête sur le côté mais son expression ne changea pas. Il avait les yeux vides. Balder se pencha vers lui et le prit sous les aisselles pour le lever. Erik poussa un cri strident et je reculai d'un pas. Je crus un instant qu'il allait frapper son frère mais il se contenta de hocher furieusement la tête en tous sens, fouettant le visage de son jumeau de ses cheveux blonds, tant et si bien qu'il finit par perdre l'équilibre. Balder le soutint et le traîna jusqu'au lit qui se trouvait au fond de la pièce. Il le coucha avec quelque difficulté en lui susurrant je ne sais quoi.

— Qu'est-ce qu'il a ? demandai-je tout bas à Styx.

Elle leva le sourcil, étonnée.

— Ça se voit, non ? Il est autiste.

Je hoquetai.

— Merde… quel gâchis.

— Comment ça ?

— C'est un sacré canon…

Elle m'adressa une grimace dégoûtée.

— Si tu le dis.

Comment pouvait-elle rester insensible à ce pauvre type ? Il avait tout pour lui et était condamné à rester enfermé derrière le mur que son pauvre cerveau avait élevé entre lui et le monde extérieur. Il me regardait, étendu sur l'oreiller surélevé, par-dessus l'épaule de Balder. Un filet de salive coulait sur sa joue.

Je lui souris et lui fis un clin d'œil. C'était ridicule, bien sûr, il était détaché de tout, mais c'était plus fort que moi. Une douloureuse tendresse me serrait la gorge, comme lorsque l'on regarde un chaton mourir derrière une poubelle parce qu'il a avalé de la mort-aux-rats. On ne peut rien faire, on voudrait tordre son petit cou entre nos mains pour l'empêcher de souffrir mais le courage nous manque. Alors on lui caresse la tête et on essaye de répondre à son regard triste par un sourire rassurant qu'il ne peut pas comprendre, sa minuscule patte

serrée dans la paume.

Erik tendit la main dans ma direction.

Clara, murmura Balder. Approchez, s'il vous plaît.

J'obéis, la gorge tellement serrée que je n'arrivais pas à déglutir. Tout doucement, je pris la main d'Erik dans la mienne et la serrai un peu. Elle était glacée et les doigts me semblèrent incroyablement fragiles.

Balder observait attentivement la main de son frère dans la mienne, guettant je ne sais quoi mais les doigts étaient immobiles. Ils ne répondaient pas à mon étreinte. Impassible, il se détourna et rabattit le drap sur la poitrine de son jumeau, qui avait fermé les yeux.

— Il faut le laisser dormir, dit-il en se levant.

Lentement, je posai la main d'Erik sur le drap et me dirigeai vers la porte. Je remarquai alors la caméra, vissée au plafond.

Comme s'il exécutait une tâche quotidienne fastidieuse, Balder éteignit la lumière du plafonnier et, sortant une petite télécommande de la poche de son jean, alluma une petite ampoule qui plongea la pièce dans un halo

feutré. Il ramassa son ordinateur portable, posé sur une table de métal blanc, le cala dans une mallette qui semblait contenir une sorte d'émetteur radio et ramassa les cubes de couleurs, sur les tatamis. Il les rangea dans un petit sac en toile, dans lequel je reconnus le bras d'un animal en peluche, le mit sur son épaule et nous rejoignit dans le couloir.

— Vous ne lui laissez rien ? demandai-je en observant la chambre vide, horrifiée.

— Il pourrait se blesser, répondit-il laconiquement en verrouillant la porte. La réunion aura lieu à l'heure prévue, ajouta-t-il avec un sourire, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps.

Nous ressortîmes dans le couloir et je faillis buter sur le docteur Verne, une sacoche à la main.

Il dort, lui dit simplement Balder.

Le généticien hocha la tête.

— Ça a marché ?

— Non.

Aucun regret ne perçait dans sa voix.

— Je vais quand même l'examiner.

— À votre guise. Mais s'il pique une crise, ne comptez pas sur moi, j'ai eu ma dose pour aujourd'hui.

Il partit s'enfermer dans son bureau, la démarche légère et souple, et Verne soupira.

— Il a un cœur, ce type, persiflai-je, ou on l'a oublié le jour de la distribution ?

Styx haussa les épaules.

— Balder est comme ça. Faut dire qu'avoir un frère dans cet état, c'est pas un cadeau. Moi y'a longtemps que je l'aurais fait enfermer.

Verne la fusilla du regard.

— Je vous rappelle que vous parlez d'un être humain.

— À le voir, on dirait pas.

— Il entend, voit et ressent les choses comme vous et moi. Il ne peut tout simplement pas les…

— Ça va ! cracha Styx. On la connaît ta chanson. Arrête de te la péter.

— Quelle engeance…, maugréa le médecin, indigné.

— Ta gueule, vieux con.

Elle se dirigea vers la salle informatique et

il roula des yeux, excédé. J'allais emboîter le pas à Styx mais il me retint.

— Clara, j'aimerais vous voir en consultation, dans une petite demi-heure.

— Hein ?

Le brave homme sourit, débonnaire.

— Juste une visite de routine pour vérifier votre puce et tout le tintouin. J'espère que vous n'allez pas, vous aussi, vous évanouir devant un test de glycémie, ajouta-t-il avec une grimace.

J'éclatai de rire.

— Non, ne vous en faites pas. Je me pique suffisamment les doigts avec les câbles pour être vaccinée.

Il fronça les sourcils.

— Dans ce cas, et en parlant de vaccin, j'espère que vous avez pensé au tétanos.

— Je ne sais pas si mes vaccins sont à jour mais j'en doute.

Il fit claquer sa main sur sa cuisse et ferma les yeux en poussant un gros soupir.

— Dieu du ciel, ces gosses me tueront ! Enfin, nous vérifierons tout cela. Je vous dis à tout à l'heure. Mon bureau est la troisième

porte à droite après l'office de Torquemada.

— Le quoi ?

— La salle où vous passez tous des heures à vous torturer les nerfs oculaires devant ces satanés ordinateurs, précisa-t-il.

— Oh ! je vois.

— Ne soyez pas en retard !

— OK, doc.

Il entra dans la salle qui menait à la chambre d'Erik et j'éclatai de rire. Il était bien sympathique, ce toubib.

Je rattrapai Styx dans le couloir.

— Qu'est-ce qu'il te voulait, le vieux débris ? demanda-t-elle.

— Me faire passer une visite.

Elle cracha sur le sol.

— Il nous soûle tous avec ça. Le moindre bobo et il en fait une jaunisse.

— C'est plutôt gentil, non ? fis-je avec humour.

— Depuis que ses gosses sont morts, le papy doit s'imaginer que nous le sommes tous ! Il nous fait une crise de paternité à soixante-cinq

ans, ce vieux con.

— Il a perdu ses enfants ?

— Balder t'a pas dit ?

— Il ne m'a rien dit ! C'est bien là le problème.

— Il t'a dit le principal, sinon tu serais pas là. Ils ont sauté dans un accident de bagnole qu'ils ont dit à la TV. Tu parles ! Le CIRCE les a fait buter quand il a refusé de diriger un programme de recherche sur le clonage humain.

Je m'arrêtai de marcher.

— C'est horrible. Pauvre type.

— Mouais… ces enfoirés ne sont pas à une saloperie près, hein. Pourquoi tu crois que Balder planque son frangin ici ?

— Quand cela s'est-il passé ?

— Erik ?

— Non, les enfants de Verne.

— Oh… un an, à peu près. C'est là que lui et Balder ont fondé la Ligue. Verne a quitté le CIRCE mais Balder a dû rester.

— Pourquoi ?

— À ton avis, banane ? Tu crois qu'il faisait quoi, avec un transmetteur, dans la chambre d'Erik ? De la radio amateur ? Il essaye de trouver un programme pour le tirer d'affaire. Il a besoin du matos et des archives du CIRCE.

— Erik est pucé ?

— Comme tout le monde, ici. Sauf Balder.

— Pourquoi ?

— Ils auraient été bien emmerdés !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle éclata de rire.

— Que c'est une poubelle génétique sur pattes, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué !

— Oui, il est albinos. Et après ? Cela n'en fait pas un monstre.

— Ça, ce n'est que la cerise sur le gâteau ! Cet enfoiré a la plupart des organes en double.

— Quoi ? m'écriai-je. Tu ne vas pas me dire qu'il a deux cerveaux quand même ?

— Sois pas conne, il ne pourrait pas vivre si c'était le cas. Mais c'est pas loin. Il est comme hypertrophié. Son QI donnerait des cauchemars à un thermomètre atomique.

— Oh… mais, en parlant d'anomalies,

pourquoi ne l'a-t-on pas traité pour son albinisme ? Cette maladie se soigne très bien au stade fœtal, maintenant.

Elle soupira et haussa les épaules.

— Va faire joujou avec les gênes d'un fœtus pareil, toi ! Les médecins ne pensaient même pas qu'il survivrait. Et, de toute façon, quand il est né, ça se faisait pas encore.

— Tu sembles bien le connaître.

— Balder ? Ouais. C'est lui qui m'a sauvé la peau, il y a dix ans, à la mort de ma mère.

— Tu as perdu tes parents ? Moi aussi. Ma mère est morte il y a…

— Bon, on ferait mieux d'y retourner, hein.

Elle reprit le chemin de la salle informatique. Sujet sensible, visiblement. Lorsque nous rejoignîmes Janua, il avait sorti ma bécane de mon sac et débarrassé un bureau, à sa gauche.

— Désolé, ma jolie, y'a pas de miroir et pas de tiroir pour y mettre ton maquillage mais faudra faire avec.

Je lui adressai une moue méprisante.

— Si tu as su t'en passer, n'importe qui le

pourrait.

Styx éclata de rire et retourna tripatouiller son tas de câbles.

— Bien envoyé, Clara !

Janua cracha la fumée de son immonde cigarette indienne par le nez.

— Tu feras de l'humour un autre jour, Clara, y a du boulot.

Je m'installai à côté de lui et croisai les bras.

— Je t'écoute.

— Le tas de circuits, là-bas, dit-il en me désignant un portable à l'autre bout de la salle, c'est Courtjus. Il Scanne le net à la recherche d'unités connectées en permanence et, de préférence, déjà vérolées. Ton boulot, c'est de péter ces bécanes et de leur laisser ça en souvenir.

Il me tendit un mini-DVD.

— Un virus ? demandai-je en connectant mon ordinateur au réseau.

— Non, une carte de vœux. Bien sûr un virus ! Enfin une bombe logique{12}, plutôt. FLÈCHE BLEUE. Elle devra roupiller jusqu'à ce

que le réveil sonne et lui dise que la sieste est finie.

— Et pour quand est-ce prévu ?

— Pas longtemps. Y'a intérêt à se magner le cul, moi je te le dis.

— Puis-je savoir ce que fera cette bombe logique ou c'est aussi secret défense ?

— FLECHE BLEUE attaquera Lafayette, le master du CIRCE, et plusieurs gros *providers* de façon aléatoire par divers moyens que je lui ai mis dans le bide : Nuke, Flood{13} et compagnie. Via les ordinateurs qui l'auront avalée, bien sûr.

— De futurs relais ?

Pas du tout, quelle idée ! Ils vont gentiment nous le renvoyer pour qu'on ait le plaisir de se faire repérer. T'as encore des questions débiles ou tu crois que tu vas y arriver ?

Je lui arrachai le DVD des mains.

— Connard ! (J'allumai ma bécane.) Au boulot, Bidouille.

— *Commandes à exécuter ?*

En entendant la voix langoureuse de mon ordinateur, plusieurs crackers se tournèrent

dans notre direction, intrigués, et Janua poussa un soupir excédé.

— Eh ! cracha-t-il. C'est quoi, cet engin ?

— *On t'a pas sonné, tas de merde. Commandes à exécuter ?*

Des rires s'élevèrent et je fis un clin d'œil à Janua.

— Désolé, il ne supporte que ma voix. Passe-moi en manuel, Bidouille.

— *Commande manuelle effectuée.*

— Y'a qu'une bonne femme pour s'amuser à programmer ce genre de conneries !

— La ferme, Janua, occupe-toi de ton cul et laisse-moi bosser.

— Avec ça ? Sûrement pas ! Trop risqué. Cette bécane est trop récente, on pourrait se faire repérer.

— Je ne suis pas une débutante !

— Je ne veux pas prendre de risques ! (Il tapota l'écran de l'un de ses trois vieux PC.) T'as qu'à utiliser celle-là. C'est pas une bête de course mais, au pire, tu pédaleras.

— Très drôle… C'est quoi, comme proc ?

— T'occupes, tu connais pas. C'est un vieux

machin.

— Mais encore ?

— Un Duron 600.

— Et le bus système ?

— 133 MHz. Mais qu'est-ce que ça peut bien te foutre ? De toute façon, t'as pas le choix.

— Qu'est-ce que je vais me faire chier avec un Duron 600 avec 192 Ko de mémoire de travail quand je peux avoir un Athlon950 à 256 Ko ?

Karl me regarda comme si j'étais une demeurée.

— On a pas d'Athlon 950, mademoiselle ! Si on en avait, un, il serait sur mon bureau. Si je bosse avec un D 600, tu peux le faire aussi !

— Oui, fis-je en éteignant la bécane pour ouvrir le capot. On s'en contente quand on est un blaireau dans ton genre et qu'on ne sait pas faire autrement !

Les autres avaient cessé de tapoter pour suivre la scène et me regardaient désosser la machine, curieux.

— Eh ! Tu fais quoi, là ? Remets ce capot ! Oh ! Je te parle ! Arrête de tripoter ce ventilo !

Je ne l'écoutai pas et poursuivis ma petite affaire. J'ôtai le ventilateur du microprocesseur pour extraire le proc lui-même et le regarder sous toutes les coutures.

— Karl, t'es peut-être un bon cracker mais tu devrais quand même prendre des cours sur l'overclocking de vieux PC. Quelqu'un aurait-il une pince coupante ?

— Une quoi ? Mais, bordel, tu fais quoi, là ?

Un type au nez chafouin m'en tendit une.

— Merci. Et un stylo à encre conductrice ? (Tous s'entre-regardèrent et secouèrent la tête, ne voyant pas où je voulais en venir.) Un crayon à papier, alors. HB, de préférence.

On m'en tendit un et je passai le doigt sur la mine de graphite.

— Mais tu vas arrêter tes délires ? aboya Karl. À quoi tu joues, bordel ? Si tu bousilles cette bécane, je te jure que tu vas le sentir passer !

— Je ne joue pas, Karl, j'overclocke.

— Tu quoi ?

Je reliai les ponts coupés du minuscule circuit du processeur à l'aide du crayon à papier en les redessinant. Les ponts n'étant utilisés

qu'au démarrage et l'ampérage étant assez faible, le graphite de la mine devait suffire pour assurer la connexion pendant quelques centaines de boots.

— J'overclocke, Karl. J'augmente la puissance du proc. À l'époque où ces machins étaient construits, fis-je en poursuivant mes manipulations, les fondeurs de microprocesseurs ne pouvaient pas avoir autant de chaînes de fabrication que de fréquences d'horloge.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre, de l'histoire de ces antiquités ?

Je levai les yeux au ciel et soupirai en prenant la pince coupante. Les autres crackers me virent, avec une surprise non dissimulée, couper une patte du processeur avant de le remettre en place. J'ajustai le ventilateur, rallumai la bécane et entrai dans le BIOS.

— On en a à foutre, mon cher Karl, que les procs marqués d'un label à 60 MHz, par exemple, peuvent, en fait, supporter une fréquence bien plus élevée parce que ce sont les mêmes que ceux marqués à 66 MHz ! À la différence que l'on ne s'est tout simplement pas donné la peine de les tester au-dessus pour des

raisons économiques. C'est clair, ou je dois te faire un dessin ?

Il ouvrit la bouche pour répliquer mais la referma, à mon grand soulagement, et se concentra sur mon écran. J'augmentai la charge électrique du processeur de 1,5 V. à 1,8 V.

— Je crois surtout que tu vas tout faire péter ! Arrête ces conneries, Clara !

— Encore une minute, Karl. Patience. (Je changeai la vitesse du proc de 600 à 950 MHz et rebootai.) Maintenant, t'as le droit de faire une prière…

L'écran se ralluma. Il affichait à présent un processeur Athlon 950 à l'allumage. Quelques cris surpris s'élevèrent et je croisai les bras en lançant à Karl un regard méprisant.

— Ouais, cracha-t-il. En attendant, c'est pas ton petit tour de magie qui va t'aider à refiler FLÈCHE BLEUE. Au boulot !

Plusieurs crackers m'adressèrent des applaudissements et de petits sifflements admiratifs.

— Eh ! Acris ! fit un gamin d'une vingtaine d'années aux cheveux aussi longs que les miens. Comment t'as appris à faire ça ?

— Quand t’as pas de fric, petit gars, répondis-je, t’apprends à te démerder autrement pour avoir du matos acceptable.

Il éclata de rire et leva le pouce.

— Cool !

— J’ai dit : au boulot ! aboya Karl.

Tous retournèrent à leurs claviers en ricanant et Karl alluma une cigarette dont il me cracha la fumée mentholée à la figure. Cela n’allait pas être de la tarte de bosser avec un abruti pareil.

VII

Vers vingt heures, Zig poussa de grands cris en agitant les bras.

— Faut y aller, les merlans ! Notre chef vénéré nous attend !

Plusieurs crackers protestèrent et s'activèrent sur leurs écrans pour finir ce qu'ils étaient en train de faire. D'autres s'étirèrent et se levèrent en bâillant.

— T'en as placé combien ? me demanda Janua en faisant craquer les articulations de ses phalanges.

— J'ai pété une bécane propre et cinq autres vérolées.

Il fit une petite moue.

— Bonne moyenne pour une femme, dit-il en me donnant une tape sur l'épaule. T'es pas encore trop nulle pour une nana.

— Trop aimable, raillai-je.

Il éclata de rire et se leva en se massant les reins. Ma main à couper qu'il faisait exprès de

tordre son ventre tatoué à quelques centimètres de mon visage pour exposer sa plaquette abdominale à mon regard « ébahi ».

— Pousse-toi, Janua, tu sens le fauve. Il n'y a pas de douches ici ou quoi ?

Il se raidit. Une femme qui résistait à la vue de son torse body-buildé ! Pensez donc.

— Mon nom, c'est Karl. Pas Janua.

— Eh bien, Karl, tu cocottes l'ours en rut.

Je me levai à mon tour et me dirigeai vers la porte pour suivre les autres mais le vis du coin de l'œil renifler discrètement ses aisselles.

— Quel con ! pouffai-je.

— Ça va, Clara ?

C'était Styx.

— Oh, oui. Je n'ai pas vu le temps passer. Où va-t-on ?

— Dans la salle de réunions. C'est juste à côté du bureau de Balder.

— Je ferai bien un tour au petit coin, avant, murmurai-je en me penchant à son oreille.

— Ouais, bien sûr. Viens, c'est par là. Je t'accompagne.

Nous remontâmes le couloir à contre-courant des autres et arrivâmes en vue d'une série de petites portes en verre teint. Voilà qui changeait agréablement de la ferraille.

— C'est là qu'on dort, précisa-t-elle. On a aménagé les anciens bureaux en dortoir. Mais rassure-toi, tu dormiras avec moi, pas avec les mecs.

— Cela ne m'aurait pas dérangé plus que ça.

— Tu dis ça parce que tu ne les as pas vus faire des concours de branlette et ronfler.

J'imaginai Balder, la queue dans une main et le chrono dans l'autre, et j'éclatai de rire.

— Je n'avais pas vu ça sous cet angle. Remarque, fis-je en rentrant dans les toilettes, je me demande ce que doit donner un albinos à poil !

Elle secoua la tête en riant et se lava les mains en me fixant dans le petit miroir accroché au-dessus du lavabo.

— C'est un mec pâlot. Mais tu l'aurais pas vu de toute façon, Balder dort tout seul. À côté de son frangin. Tu me diras, ajouta-t-elle avec un sourire en coin, je ne sais pas ce qu'il fait

sous ses couvertures et j'aime mieux pas le savoir. Berk !

Je m'enfermai dans l'une des trois cabines et remarquai que tout y était flambant neuf. La cuvette et le broyeur étaient identiques à ceux que les ouvriers installent sur les chantiers. Sur le sol, on devinait la marque de l'ancien « trône ».

— Pourquoi « berk » ? la taquinai-je à travers la cloison. Moi, je trouve ça très sexy, un mec qui se branle !

— T'es dégueulasse !

Je ris de bon cœur.

— Tu me rediras cela dans quelques années !

Je tirai la chasse d'eau et ressortis pour me laver les mains.

— Je peux pas imaginer Balder en train de faire ça. C'est un peu comme mon père.

— Il n'est pas assez vieux pour ce faire. Quel âge a-t-il, d'ailleurs ?

— Trente-sept. Il aurait pu l'être s'il s'y était pris à dix-sept ans.

— Tu as vingt ans, alors ?

— Ouais. Et toi ?

— Une bonne douzaine de plus. Alors comme ça, c'est lui qui s'est occupé de toi à la mort de tes parents ? Ils étaient amis ?

— J'aime pas parler de ça.

— OK, excuse-moi.

Je n'étais pas prête de savoir ce qui s'était passé et, pourtant, la curiosité me démangeait. Elle fixa ma poitrine, sous ma chemise.

— T'as des nichons super. On te l'a déjà dit ?

Je lui adressai un regard amusé.

— Tu veux dire qu'à mon âge ils devraient être tombés, c'est ça ?

— Nan, je veux dire que t'as de très beaux nichons, c'est tout.

— Merci. Mais tu n'as rien à m'envier de ce côté-là. Dame nature t'as plutôt gâtée.

— Bof…

Je retins un rire pour ne pas la vexer. C'était bien la première fois qu'une fille me sortait un truc pareil. Il faut dire que je ne fréquentais pas beaucoup de femmes. Je ne fréquentais pas grand-monde en fait. J'avais

bien eu une voisine, Aïcha, avec qui je m'entendais très bien, mais elle avait déménagé un an plus tôt. Nos conversations et nos plans drague dans le Marais m'avaient manqué. Aïcha habitait seule depuis qu'elle avait seize ans et c'était toujours chez elle que l'on ramenait nos petits copains à l'insu de ma mère. Si la pauvre avait su que sa fille n'était plus vierge à cet âge, elle aurait fait venir un prêtre pour m'exorciser. Aïcha s'était mariée peu après son déménagement, en Provence, et j'avais perdu tout contact avec elle. La pauvre m'avait demandé d'être son témoin mais je n'avais même pas pu assister à la cérémonie. J'étais fauchée. Je crois qu'elle ne me l'a jamais pardonné.

— Merde ! s'écria soudain Styx en regardant le couloir désert. On est les dernières !

Elle me prit par le bras et se mit à courir. Un instant, j'eus l'impression de me retrouver avec Aïcha. Je ne m'étais pas aperçue à quel point une présence féminine amie m'avait manqué.

La salle de réunions était la copie conforme de la salle informatique, à la seule différence

que les bureaux et les ordinateurs avaient été remplacés par des chaises pliantes, toutes tournées vers le fond de la salle, où trônait un petit bureau noir sur lequel Balder installait un rétroprojecteur.

Nous n'étions pas en retard. Les crackers discutaient, assis à califourchon sur les chaises.

Styx me conduisit aux places qui se trouvaient juste devant Balder, à côté de Janua et de Zig. Ce dernier m'adressa un grand sourire et tapota la chaise, à côté de lui, mais Janua ne nous coula pas même un regard.

Je m'installai donc entre la petite et le clown.

— Tiens, voilà le taré, murmura une voix dans mon dos.

Janua se redressa comme un ressort et saisit le type qui venait de parler par le col.

— Ta gueule, connard !

— Ça va, Karl, je déconnais !

— On déconne pas avec ça.

— OK. OK. C'est bon.

Je me retournai et vis le docteur Verne entrer dans la salle. Il tenait Erik par la main.

Le pauvre garçon regardait le sol, risquant de temps en temps une œillade timide sur le côté. Il me parut beaucoup moins déséquilibré que lorsque je l'avais vu dans sa chambre. La piqûre que lui avait faite Balder avant que j'arrive avait dû le transformer en légume. Janua se rassit et je le fixai, interloquée. Peut-être était-il un chouïa moins con que je ne l'avais cru.

— Docteur Verne ! Pourquoi l'avez-vous amené ?

C'était la première fois que j'entendais Balder élever la voix et je sursautai.

— Cela fait deux jours qu'il n'est pas sorti de sa pièce ! répliqua le doc. Ce n'est pas un animal.

Balder soupira et reprit son branchement de rétro. Verne s'approcha avec Erik et tout le monde le suivit du regard. Quelques « Salut Erik », aimables ou railleurs, s'élevèrent et le garçon rentra la tête dans ses épaules, intimidé.

Styx se leva et fit signe au toubib en poussant Janua d'un coup de genou.

— Bouge tes fesses, gros con !

Il se décala en lui jetant un regard assassin et Styx prit Erik par la main pour le faire

asseoir entre nous deux. Verne prit place à côté de Karl.

— Erik, ça, c'est Clara. Tu lui as serré la main cet après-midi, tu t'en souviens ?

Le jeune homme leva les yeux vers moi et les baissa aussi sec. Il se tordait les mains, pelotonné sur sa chaise.

— Bonjour… Clara, murmura-t-il d'une voix presque inaudible.

« Il parle ? » articulai-je en direction de Styx.

— Bien sûr, t'es tarte ! Il est autiste, pas muet.

— Clara…, répéta Erik un peu plus fort.

— Oui, c'est ça, fis-je bêtement. Clara. C'est mon nom.

Il avait la même voix que Balder. C'était déconcertant. Je ne pouvais pas m'empêcher de les regarder à tour de rôle.

— C'est… mon frère. C'est pour ça qu'on est… pareils. Presque…

Je fixai Erik, impressionnée, et il baissa la tête. Il ne semblait oser lever les yeux vers moi que lorsqu'il était certain de ne pas croiser mon

regard. Je me concentrai donc sur Balder, qui me faisait face, tout en observant son frère du coin de l'œil.

— Vous n'êtes pas pareils. Tu es beaucoup plus joli que lui.

Il rougit brutalement, me regarda entre ses paupières mi-closes et Styx m'adressa un clin d'œil. C'était pourtant vrai qu'Erik était joli comme un cœur. Bon sang ! Quelle poisse. Pauvre garçon.

Balder alluma le rétroprojecteur et vint s'agenouiller devant son frère.

— Erik, tu te tiens tranquille, d'accord ?

Son frère hocha furieusement la tête.

— Pas de cris, tu ne ris pas et tu n'embêtes personne.

— Oui… compris.

— Plus un mot jusqu'à ce qu'on ait fini.

L'autiste mit la main sur sa bouche et hocha la tête à nouveau.

— Bien.

Balder lui tapota la joue et Erik le serra contre lui avec une force qui fit grimacer son jumeau.

— Tu es un bon garçon, Erik, c'est bien.

Ce dernier resserra son étreinte en plissant les yeux et Balder essaya de se dégager doucement. Son frère avait entouré sa gorge de ses bras et serrait avec une tendresse inconsciente, ne se rendant pas compte un instant que son jumeau bleuissait à vue d'œil.

— Erik… Tu m'étouffes. Arrête.

Mais l'étreinte ne se relâcha pas. Je commençais à paniquer. Erik était aussi costaud que son frère mais ne mesurait visiblement pas sa force. Je fis mine d'intervenir mais Styx me signifia d'un regard de rester tranquille. Tout le monde assistait à la scène avec une expression embarrassée ; ils semblaient tous habitués à ce type d'incident.

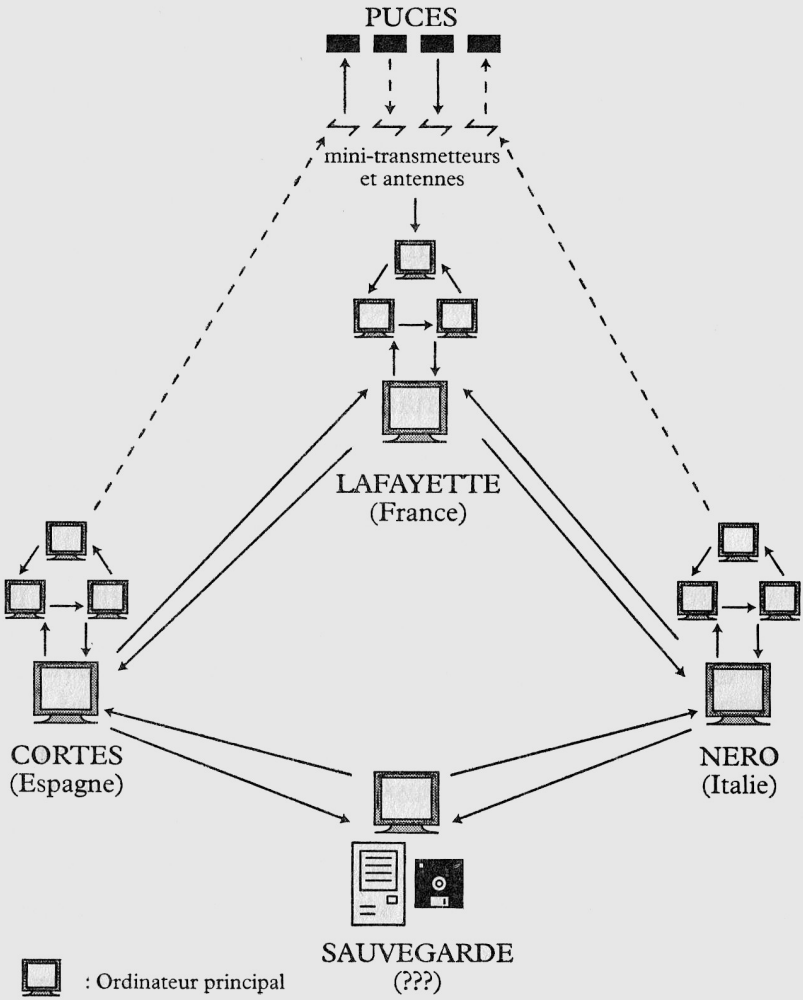
— Lâche-moi, Erik. Moi aussi, je t'aime. Allez, il faut que je travaille, maintenant. Sois un bon garçon.

Erik le lâcha enfin et la tension retomba. Balder se massa la gorge et toussota.

— Bien. Nous pouvons commencer.

Il glissa une feuille de plastique transparent sur la vitre du rétroprojecteur et un organigramme s'étala sur le mur blanc, devant

nous :


PUCES
mini-transmetteurs
et antennes
LAFAYETTE
(France)
CORTES
(Espagne)
NERO
(Italie)
SAUVEGARDE
(???)
: Ordinateur principal
. Réseau interne d'ordinateurs
: Echange de données influant sur les porteurs de puces
: Echange de données

— Clara, comme vous venez d'arriver, je vais essayer d'être aussi explicite que possible mais, si quelque chose vous échappe, arrêtez-moi.

— Très bien.

— Parfait. Ce que vous voyez ici, fit-il en désignant le mur devant nous, est l'organigramme simplifié du réseau du CIRCE En haut, l'ordinateur central Lafayette, dont vous n'avez que trop entendu parler mais j'y reviendrai en détail. À gauche, Nero, l'ordinateur milanais chargé de transmettre aux pucés des commandes que je qualifierai de « positives » puisque c'est lui qui transmet les *updates* destinées à des soins divers. Son parc comprend un ordinateur central, quarante-cinq ordinateurs annexes et tout un pataquès dont nous n'avons que faire. En clair, Nero ne nous intéresse pas. Nous devrons, au contraire, tout faire pour qu'il soit épargné. La moindre défaillance dans son système et des milliers de personnes mourront.

Des murmures s'élevèrent et je frissonnai.

— À droite, Cortes. À l'inverse de Nero, il transmet aux pucés des commandes que je qualifierai de « négatives ». Entendez par là des

commandes servant, entre autres, à de la manipulation mentale pure et simple à des fins politiques ou commerciales. Cortes est situé dans le sud de l'Espagne, près d'Alicante, dans un petit patelin perdu en bord de mer. Ne vous y fiez pas, il est aussi bien gardé que la banque d'Angleterre. Et, enfin, notre ennemi numéro un : l'ordinateur qui contient toutes les sauvegardes de Cortes et de Nero.

— Comme Lafayette ? demandai-je.

Balder secoua la tête.

— Non, Clara. Lafayette ne contient nulle sauvegarde. Ce serait trop risqué pour le CIRCE. Les commandes mises au point ne peuvent être envoyées à Nero et Cortes que via Lafayette, et cela après une reconnaissance ADN de l'utilisateur. Mais le *master* ne garde rien. La moindre fuite et le tribunal international ne ferait qu'une bouchée du CIRCE.

— Alors pourquoi ne pas les dénoncer ?

— Précisément à cause de… lui, fit-il en posant le doigt sur le rétro.

Sa main apparut en ombre chinoise sur l'écran, au-dessus de l'ordinateur de sauvegarde.

— L'ordinateur de *back-up* ?

— Oui. Le temps que la procédure judiciaire soit mise en route, le CIRCE aura largement le temps d'effacer les données de Cortes et de mettre ses sauvegardes en lieu sûr. Et nous… nous ne vivrions même pas assez longtemps pour assister au procès. Il faut donc détruire l'ordinateur de *back-up* ou, au moins, l'empêcher de nuire.

— Quelles sont ses caractéristiques techniques ? demanda un garçon rondouillard.

— Mystère.

— Que voulez-vous dire ? intervins-je.

— Que nous ne savons pas qui il est, ce qu'il est, ni où il est.

— Mais comment attaquer un ordinateur dont on ne connaît même pas l'adresse IP ? m'écriai-je. Vous devez pourtant bien avoir une idée si vous arrivez à entrer en contact avec Cortes.

Balder fit claquer sa langue contre son palais.

— Je peux entrer directement en contact avec Cortes, et cela uniquement via Lafayette, mais je n'ai pas réussi à savoir où il envoyait ses

sauvegardes. Les administrateurs de Cortes eux-mêmes l'ignorent.

— Comment faire, alors ? Attaquer Lafayette ?

Balder sourit.

— Patience, Clara, je vais y venir.

— Excusez-moi.

Ce dont nous sommes certains, c'est que ces sauvegardes, Cortes les effectue le soir et Nero le matin. Des paquets importants d'informations partent alors vers une destination inconnue. Et comme nous ne pouvons toucher à Nero, le seul moyen est d'infecter Cortes, qui lui-même ira infecter l'ordinateur de sauvegarde lors de son *back-up*.

— Mais un virus, ça peut se détecter, aussi bon qu'il soit ! s'écria Karl. Ou s'éradiquer.

Balder lui adressa un sourire de requin et sortit un disque dur de la poche arrière de son jean.

— Pas si le virus est électronique.

— Quoi ? nous écriâmes-nous tous en cœur.

— Le virus que nous allons implanter à l'intérieur de Cortes sera du domaine du

hardware[{14}]. Indécelable et parfaitement autonome.

— Vous avez réussi à faire ça ? demandai-je, estomaquée.

Balder ouvrit le disque dur et retira le plateau pour nous montrer l'intérieur du boîtier. Il posa le doigt sur l'une des puces.

— Je vous présente RAGNAROK. Comme vous le voyez, il ne se trouve pas sur le disque dur mais dans le système électronique de celui-ci.

— Comment fonctionnera-t-il ? demanda Janua, méfiant.

— Tous les disques durs en vente sur le marché possèdent un composant flash-ROM qui permet à l'utilisateur des mises à jour régulières. Malheureusement pour lui, et heureusement pour nous, les protections qui existent à l'heure actuelle ne sont efficaces que si l'on passe par un exécutable lancé sur la machine. Or, RAGNAROK ne s'exécute pas sur le disque.

— Mais comment va-t-il détruire des données dans ce cas ? railla Karl. À distance, avec une baguette magique ?

Balder secoua la tête, amusé.

— Tu es peut-être un bon cracker, Karl, mais, ici, il ne s'agit pas seulement de *software*[15], je vous l'ai dit, RAGNAROK va détruire matériellement le disque.

— Tiens donc ! Et il ne bousillerait pas les machines à café et les chaudières, par la même occasion ?

Des éclats de rire retentirent.

— Non, Karl, répliqua Balder avec humour. Les gens pourront continuer à boire leur café.

— Comment ce virus se reproduira-t-il, s'il ne s'exécute pas sur le disque dur ? C'est logiquement impossible ! Sans compter qu'une panne, ça se détecte en moins de deux. C'est ridicule ! Ça marchera jamais, ce truc.

— Il faut que cela fonctionne. Nous n'avons guère le choix.

Karl se leva, hors de lui.

— Bordel ! Même si ça marchait ! Bousiller un seul disque n'a aucun intérêt !

Balder croisa les bras et sourit.

— Ça y est ? Tu as fini ? Je peux poursuivre ?

Karl se rassit et alluma nerveusement une cigarette.

— Rassure-moi, chef… t'as déjà programmé un virus, hein ?

— Deux ou trois, répondit Balder en haussant les épaules. Et j'en ai étudié beaucoup.

Un murmure affolé s'éleva et Janua se frappa le front de la main.

— Pourquoi ne nous as-tu pas demandé de te filer un coup de main, merde ? Un virus doit se reproduire pour infecter une machine ! Et pour se reproduire, il doit s'exécuter !

— Je me suis laissé dire le contraire…

Quelques jurons retentirent et je m'affalai contre mon dossier. Janua se leva et donna un coup de pied dans sa chaise.

— Chier ! Mais t'es inconscient ou quoi ? Tu te rends compte qu'on a bossé pendant des mois pour rien ?

Balder le regarda s'exciter en souriant et murmura :

— Zig, amène « Cortes Junior ». Karl va nous montrer comment travaille un vrai cracker.

Zig poussa un cri de singe et disparut pour revenir, quelques minutes plus tard, avec une table roulante sur laquelle était posé un ordinateur dernier modèle raccordé à un rack{16} de dix disques durs externes.

— C'est quoi ça ? demanda Janua.

— Ne reconnais-tu pas cette machine, Karl ?

— Ça m'ferait mal ! C'est moi qui l'ai installée.

— Tu la connais donc parfaitement bien ?

— Évidemment ! Eh ! Attends… T'as pas fait mumuse avec, j'espère ?

— J'ai bien peur que si, railla Balder. Dans l'un de ces disques, maître Janua, se trouve RAGNAROK. (Il brancha et alluma l'ordinateur.) Essaye donc de sauver les données qu'ils contiennent. Attention, le temps tourne, il va se réveiller. Tu as 30 secondes. 30… 29… 28…

Karl s'installa devant l'ordinateur et tapota fébrilement les touches. Nous nous approchâmes tous. Un disque dur émit un bruit étrange et Karl s'affaira sur le clavier.

— Et voilà ! fit-il un sourire aux lèvres en

levant les bras. J'ai perdu un disque, OK, mais ton virus de merde est…

Un second disque dur s'arrêta.

— C'est impossible. Ce connard ne s'est pas exécuté ! Il ne peut pas se reproduire !

Un troisième. Un quatrième. Karl appela une fenêtre DOS et essaya de récupérer les données des disques. Un cinquième expira puis un sixième.

Des cris admiratifs s'élevèrent.

— C'est quoi, ce merdier ? Le lecteur de DVD ne répond plus non plus !

Les derniers disques durs cédèrent. L'ordinateur émit un bruit de coureur essoufflé, s'éteignit et les crackers applaudirent.

— Je… je comprends pas ce qui s'est passé, bredouilla Janua.

Balder lui posa une main sur l'épaule, un sourire sarcastique aux lèvres, et s'adressa à l'assistance d'une voix forte.

— RAGNAROK communique directement avec le contrôleur du disque dur. Aucun antivirus ne peut le détecter, et notre cher administrateur ici présent encore moins, puisqu'il ne passe jamais par le processeur de

l'ordinateur. Il communique et se reproduit directement de contrôleur de disque dur à contrôleur de disque dur sans jamais s'exécuter sur le disque lui-même.

— Mais… comment les a-t-il bousillés ?

La force centrifuge, Karl.

— Hein ?

— C'est la force centrifuge, due à la vitesse de rotation, qui permet aux têtes de lecture d'un disque dur de rester en suspension à quelques microns de ce même disque. Mais RAGNAROK ordonne au contrôleur de ralentir le disque. Le résultat en est qu'il ne tourne plus assez vite pour que les têtes restent en suspension. Elles touchent le disque dur, zigzaguent et le rayent. Aucune possibilité de récupérer les données. Il est bon pour la casse. Aussi simple que cela. Il suffit tout simplement d'allier *software* et *hardware*.

Des sifflements admiratifs retentirent et je ne pus retenir un cri surpris.

Karl s'affala sur sa chaise, les bras ballants.

— Et de connaître aussi bien l'électronique que l'informatique, murmura-t-il. Merde ! S'il était encore vivant, t'aurais coiffé DEMETRIOS

au poteau, Balder.

Celui-ci haussa les sourcils et sourit.

— Va savoir. Mais, pour en revenir à nos moutons, l'important est d'introduire directement RAGNAROK dans Cortes. Et pour cela, la seule solution est de se rendre sur place.

— En Espagne ? demandai-je.

— Oui, Clara. (Il changea la feuille plastifiée du rétro pour une carte de la péninsule ibérique marquée de plusieurs points rouges et d'un point bleu.) Depuis trois mois, nous avons fait croire que l'ETA avait repris du service. Les sept points rouges sont les locaux publics ou les grosses sociétés que nous avons fait sauter.

— Les attentats de l'ETA qui défrayent la chronique c'était… c'était vous ?

— Oui, Clara. Il était nécessaire de détourner les soupçons en prévision de l'attaque de la centrale électrique où est basé Cortes. Lorsqu'elle sautera, tout le monde pensera à une nouvelle attaque de l'ETA et personne ne se doutera que c'était l'ordinateur du CIRCE qui était visé. Ce qui nous permettra d'agir en toute tranquillité.

— Mais…, bredouillai-je, des gens sont morts durant ces attentats !

— On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, Clara, si vous me permettez ce cliché.

J'étais horrifiée. Moi, j'étais traumatisée parce que j'avais refroidi Arth accidentellement et ce morceau de glace ne cillait même pas devant des gosses dont il avait fait intentionnellement exploser la cervelle !

— Mais si vous faites sauter une centrale électrique, il y aura forcément d'autres morts !

— Une dizaine de morts importe peu si cela permet d'en sauver des millions, Clara.

— Comment on va s'introduire dans la centrale ? demanda Karl, pas le moins du monde inquiet par le futur massacre.

— J'y venais. Le parc de Cortes est réparti sur deux niveaux. (Il changea de nouveau la feuille plastifiée et un plan apparut sur le mur. Il posa le doigt sur l'aile nord du bâtiment.) Ici, au rez-de-chaussée, le bureau des administrateurs du réseau. Au sous-sol, Cortes lui-même, relié à soixante-seize ordinateurs.

— On devra donc attaquer au sous-sol ? demanda Karl.

— Pas du tout, Cortes est intouchable. Il est enfermé dans un véritable bunker. Inutile d'essayer de le faire sauter ou même de s'approcher de lui. Vous seriez repérés à peine le pied posé au sous-sol.

— Alors pourquoi faire sauter une bombe ? m'étonnai-je.

Parce qu'il faut endommager les ordinateurs des administrateurs. (Il posa le doigt sur le mur extérieur du bâtiment.) Contre le mur est de l'aile nord se trouvent une vingtaine de racks de trente disques durs de 200 gigas chacun, branchés en grappe selon la technologie RAID 9{17}. Ce sont ces disques durs qu'il faut toucher. C'est donc là que nous placerons les explosifs.

— Ouais, ouais, ouais, fit Karl en frottant les mains. Je vois venir le truc. Il faut que, lorsqu'ils voudront changer les disques endommagés, ils plugguent{18} un rack qui contient RAGNAROK. Comme le virus se transmet de ROM à ROM, le système RAID sera totalement inefficace. Tous les durs de la grappe seront vérolés et il se transmettra aux grappes suivantes puis, fatalement, à Cortes lui-même étant donné que les ordinateurs des

administrateurs communiquent, bien entendu, avec l'ordinateur central.

Balder hocha la tête.

— C'est exactement ça.

— Mais la question est : comment leur refourguer RAGNAROK ?

— La maintenance informatique est assurée par une société appelée Key Electronica, qui n'est autre qu'une filiale espagnole faisant partie du CIRCE.

— Vous pouvez donc nous faire passer pour des agents de maintenance, fis-je.

— Pas du tout, Clara. Je n'ai aucun contrôle sur cette société. Vous devrez vous débrouiller seuls. Intercepter les agents de maintenance et prendre leur place.

Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'ils arriveront probablement dans une voiture de société, donc facilement repérable, par la départementale 482 puisqu'ils viendront de la ville de Murcia.

— Génial ! raillai-je, amère. Et qu'entendez-vous par « intercepter » ?

— C'est le travail de Zig et de Styx, Clara. Karl et vous prendrez la place des techniciens.

Des murmures réprobateurs s'élevèrent au sujet de l'incapacité des femmes à garder leur sang-froid ou des sous-entendus plus insultants encore. Balder leva la main.

— Quelqu'un a-t-il un commentaire à faire ? (Tous regardèrent leurs chaussures.) Bien. Styx, voici les plans, dit-il en lui tendant un dossier. Vous arriverez à l'aéroport d'Alicante à 17 h 20. La centrale devra sauter dans la nuit. L'intrusion de RAGNAROK devra se produire avant le petit matin. Vous reprendrez l'avion en fin de matinée et arriverez à Roissy à 13 h 15. Il ne nous restera plus qu'à attendre l'envoi de back-up de Cortes en croisant les doigts.

— Et pour Lafayette ? demandai-je.

— Juste après la destruction de Cortes, si tout se passe bien, plus de trois mille ordinateurs ayant reçu le virus FLECHE BLEUE attaqueront Lafayette et plusieurs grosses sociétés.

— Pourquoi plusieurs sociétés ? Pourquoi ne pas concentrer nos forces ?

— Parce que si quelque chose tournait mal, Clara, on croirait à une attaque d'un groupuscule militant contre les plus

importantes sociétés européennes et quelqu'un pourrait, peut-être, essayer à nouveau de pirater le CIRCE en toute sécurité.

— Quelqu'un ? Que voulez-vous dire ? Que vous baisseriez les bras ?

Pour faire tomber Lafayette, je devrai être sur place. Les attaques croisées ne feront que diminuer son temps de calcul et le ralentir pour me permettre de l'attaquer de l'intérieur. Si quelque chose va de travers, je serai fatalement découvert.

— Mais si vous vous faites prendre…

Je ne terminai pas ma phrase.

— Je le sais, Clara. Vous devrez recommencer sans moi.

Balder alluma une cigarette et regarda sa montre.

— Je pense que nous avons fait le tour. Mangez un morceau et profitez de la nuit qui vient, ce sera la dernière durant laquelle vous pourrez dormir en toute tranquillité avant quelque temps.

Il prit Erik par la main.

— Viens. Il faut dormir, maintenant.

Nous nous levâmes et regardâmes Balder quitter la salle avec son frère et le docteur Verne. Sur tous les visages se lisait un mélange de crainte et de respect. Dans deux jours, Balder allait risquer sa peau et il le savait.

— Putain, c'est ce qui s'appelle avoir des couilles au cul ! fit un grand garçon avec un bec-de-lièvre.

Les crackers se secouèrent et je suivis tout ce petit monde dans la salle informatique, où Verne nous attendait avec une pile impressionnante de pizzas et des bouteilles d'eau minérale.

— Eh ! Y'a pas de bière ? s'indigna Janua.

— Non, jeune homme, répliqua le doc. À partir de maintenant, il faut garder les idées claires.

— C'est pas une bière qui va nous les brouiller !

— J'ai dit : pas d'alcool.

Des sifflements indignés accueillirent ce verdict et Balder, qui venait d'entrer, sourit.

— Je crois qu'il y en a encore quelques caisses dans la remise, dit-il.

Styx et un type dégingandé se précipitèrent

dans le couloir en beuglant comme des sauvages. Les autres éclatèrent de rire en s'adressant à Verne avec une courtoisie qui alla du bras d'honneur à « Tu nous les brises, vieux con ! ».

— Balder ! s'écria le pauvre homme. Crois-tu vraiment que c'est le moment qu'ils se soûlent comme des capucins ?

— Une bière n'a jamais tué un homme, docteur Verne. Et j'en aurais bien besoin pour avaler l'une de ces horreurs, ajouta-t-il en désignant la pile de pizzas sur laquelle la bande d'hyènes s'était jetée.

Celui qui s'imagine qu'il n'y a rien de plus dégoûtant qu'un porc fouillant dans une auge remplie de légumes noircis n'a jamais vu une dizaine de machos en train d'engloutir vingt pizzas arrosées de bière. C'était à croire qu'ils n'avaient rien avalé depuis de semaines. Ils s'arrachaient les parts les uns des autres en braillant comme des demeurés et enfournaient des morceaux monstrueux en faisant goutter la sauce tomate sur leurs vêtements. Mais je suis bien obligée d'avouer que, pour ce qui était de la grossièreté et du retentissement des rots, Styx les surpassait tous. J'étais atterrée.

Une main légère se posa sur mon épaule.

— J'ai réussi à sauver l'une de ces choses, dit Balder en me montrant une boîte de pizza. Avec un peu de bonne volonté, nous devrions en venir à bout.

Nous nous installâmes à « mon » bureau et il me tendit délicatement une part.

— Vous n'aimez pas les pizzas ? demandai-je.

Il fit une moue dubitative et je mordis dans la pizza au jambon. Je m'aperçus que j'étais affamée. Je n'avais rien mangé depuis la veille.

— Pas vraiment.

— Je suppose que vous préférez les restos néo-japonais à 1 000 euros par tête.

Il sourit en posant élégamment un morceau de champignon sur le bout de sa langue rose.

— Pas du tout, j'adore faire la cuisine.

Il grignota un morceau de pizza. Balder avait des dents blanches parfaites. J'eus honte de mes pauvres chicots jaunis par le café et de mes ongles rongés jusqu'au sang.

— Et que cuisinez-vous ?

— Tout. Indien, français, chinois, italien

aussi. Mais mieux que ça, ajouta-t-il en désignant la pizza posée entre nous.

— Je ne sais pas cuisiner.

Il sourit en s'essuyant la bouche avec une serviette en papier et but une gorgée de bière à même sa canette.

Même ça, il le faisait avec classe… Ma mère disait que ce genre de choses ne s'apprenait pas. On pouvait apprendre à marcher, à parler et à se tenir en société mais la classe, on l'avait ou on ne l'avait pas. C'était de famille. Noble, de préférence. « La Lucrèce » passait ses soirées à lire la presse people et à imiter le maintien de la haute. Elle s'extasiait sur les robes de soirée, les play-boys en smoking et s'exclamait soudain : « Si seulement j'avais mieux choisi mon mari, Clara ! Je suis sûre qu'aujourd'hui je porterais ces bijoux-là. Et dire que j'ai reçu une demande en mariage de l'un des chefs comptables du CIRCE et que je l'ai refusée ! Si tu savais comme je le regrette, Clara…

— Tu es tombée amoureuse de papa, non ?

— Tu sais, j'avais déjà trente et un ans, je voulais des enfants et ton père était italien, comme moi. Je me suis sottement dit que ce serait l'idéal. Oh ! regarde cette robe, Clara. Si

seulement tu avais hérité de mon maintien, tu aurais pu porter ce genre de robe. Comme tu serais jolie là-dedans, si tu étais un peu plus féminine. Pourquoi ne te maquilles-tu pas un peu au moins ? Ça cacherait ta mine de déterrée. Comment veux-tu te faire des amis ? Tu pourrais t'arranger un peu. À ton âge, tous les garçons me couraient après.

— Fiche-moi la paix avec ça.

— Voilà ! Encore ton sale caractère. Tu le tiens de ton père. Sa sœur était comme toi. Elle a fini vieille fille. »

Après quoi elle souriait et ajoutait coquettement :

« Je suis sûre qu'à mon âge, je ferais encore plus de ravages que toi. Regarde mes oreilles. On m'a toujours dit que j'avais de très jolies oreilles. Les tiennes sont grandes, comme celles de ton père. Tu as son grand nez, aussi. C'est dommage. »

Ce genre de conversation me laissait toujours un goût amer mais ma mère ne s'en rendit jamais compte. Je crois qu'elle n'a jamais su le mal qu'elle était capable de faire.

— Qu'y a-t-il ? C'est mauvais à ce point-là ?

Balder avait retiré ses lunettes et plissait les yeux, incommodé par la lumière.

— Hein ? Oh ! Non, non, pas du tout. Pardonnez-moi, je vous regardais manger et ça m'a fait penser à ma mère. Parfois, les circuits se croisent bizarrement là-dedans, fis-je en me tapotant la tempe.

Il éclata de rire. Un joli rire, profond et serein. Pas comme ceux des sauvages qui braillaient autour de nous.

— Êtes-vous en train de sous-entendre que je lui ressemble ?

Je blêmis.

— Quoi ? Non. Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Mais ma mère rêvait d'épouser un homme comme vous. Elle était obsédée par les apparences. (Un pli barra son front.) Euh… non, je dis pas que vous êtes superficiel. Je veux dire…

Je cherchai désespérément mes mots et son hilarité redoubla.

— Quelle drôle de femme vous faites, Clara.

— Oui… c'est ce qu'elle disait aussi.

— Dans ma bouche, c'est un compliment. Ce qui ne semblait pas être son cas si j'en crois

la tête que vous venez de faire.

— Les seuls compliments que me servait ma mère, étaient ceux qu'on lui faisait. « Tu vois, Clara, moi, tout le monde m'aime bien. » « Tu entends, Clara, il dit que je suis quelqu'un de très distingué. » Et je vous épargne le reste.

— Je vois. Avait-elle un nom, cette dame ?

— Marzia. Mais tout le monde l'appelait la Lucrèce.

— Comme Lucrèce Borgia ?

Je faillis m'étouffer avec l'eau que j'étais en train de boire.

— Oh ! non, fis-je en m'esclaffant. Ma mère brandissait sa rigueur morale comme un drapeau. Elle devait ce surnom à la Lucrèce romaine. Celle de l'Antiquité. Une vieille légende de chez nous qui ne doit rien vous dire. Une femme qui a mis fin à ses jours après un viol.

Il me coula un regard en biais, un sourire au coin des lèvres.

— Lucrèce la vertueuse. L'épouse de Tarquin Collatin, violée par Sextus et vengée par Brutus.

J'en restai bouche bée.

— Comment savez-vous cela ?

— C'est plus qu'une simple légende. Ce fut cette vengeance qui signa la fin de la royauté et le début de la république romaine.

Ma bouche béante prit des proportions grotesques.

— On peut pas dire que les universités privées ne font pas leur travail.

Son sourire s'élargit.

— Je n'ai jamais mis les pieds dans une université, Clara.

— Vous vous fichez de moi ?

— Pas du tout.

— Pourtant, cette histoire n'est… eh ! pourquoi je vous raconte ma vie ? (Il me sourit poliment.) Laissez tomber, avec tout ce qui m'est arrivé en si peu de temps, je disjoncte complètement.

— Vous essayiez de m'expliquer le rapport entre ma façon de manger et votre mère mais j'avoue que, pour l'instant, je ne la saisis pas.

Je mordis dans ma pizza, qui avait refroidi, pour me donner une contenance.

— Vous êtes un homme très distingué et ma

mère était obsédée par « la classe ». Elle me répétait trois fois par jour que c'était un don de naissance.

— Don que vous n'aviez pas, d'après elle. Je me trompe ?

Je ne sais pas s'il avait un cerveau hypertrophié mais, ce qui était clair, c'est qu'il aurait pu être psy.

— Non, vous ne vous trompez pas.

— Votre mère avait tort, Clara.

Je passai par une myriade de vermillons à faire blêmir d'envie la palette d'un peintre impressionniste.

— Ah ? bredouillai-je, en souriant béatement comme une idiote.

— Ce sont des choses qui s'apprennent, laissa-t-il tomber, un sourire malicieux incurvant ses lèvres fines. Je vous souhaite une bonne nuit, Clara.

Il s'en fut discuter avec Janua et me laissa plantée là comme la reine des crétines. Ce que, soit dit en passant, je devais vraiment être pour avoir pensé qu'un type comme lui pouvait me trouver distinguée. Quelle honte ! Et moi qui avais cru qu'il m'avait fait du rentre-dedans…

Si j'avais pu me glisser dans un trou du béton, je l'aurais fait.

— Tu lui plais !

Je tressaillis. Zig venait de s'asseoir sur la chaise que Balder avait quittée.

— Pardon ?

— Tu lui plais ! répéta-t-il avec un grand geste.

Un type au crâne tatoué et un binoclard boutonneux se tournèrent vers nous et sourirent.

— Parle moins fort, abruti ! Et arrête de dire des conneries.

— C'est pas des conneries. (Il tira sur son oreille, faisant cliqueter ses piercings.) Celle-là peut te le confirmer.

— Et qu'as-tu entendu ?

Balder avait-il dit quelque chose à mon sujet ? Je n'étais peut-être pas aussi crétine que cela, tout compte fait.

— Texto : que tu ferais bander un mort !

J'ouvris la bouche, estomaquée. Il se lâchait, monsieur « j'ai de la classe » quand il frayait avec ses congénères masculins !

— Sérieux ?

— Ouais !

Je me permis un sourire. Cela promettait peut-être une petite…

— Elle a même ajouté que tu…

— Elle ? l'interrompis-je. Comment ça, « elle » ?

— Styx ! De qui tu croyais que je… Eh…

Il se tapa les cuisses en riant et je le saisis par le devant de son T-shirt.

— Quoi ? Qu'est-ce qui t'amuse tant ?

— Toi, t'as cru que je parlais de l'iceberg, fit-il en agitant un doigt devant mon nez, tordu de rire.

— La ferme, Zig ! crachai-je en le lâchant.

— Laisse tomber, poulette ! Ce type c'est une banquise. Même moi j'ai pas réussi à me le faire.

Je lui jetai un regard dédaigneux.

— Tu parles d'une référence.

— Pourtant, j'ai essayé durant des années.

— Tu le connais donc depuis des années ?

— Ouaip !

— Zig… tu piges que dalle à l'informatique.

— Pas besoin pour mon boulot.

— Et quel est ce boulot ? Bouffon du roi ?

Il baissa le pouce avec un bruit de ballon de baudruche qui se dégonfle, les postillons en plus.

— *Game over !* Essaye encore.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Ton job. Tu laves ses chiottes ?

Verne s'approcha de nous et tapa sur l'épaule de Zig.

— Laisse-nous un moment, veux-tu ?

Zig se leva et fit tinter le piercing de sa langue contre ses dents.

— Bye, Clara. Fais de beaux rêves. Tout blancs, tout blancs… ah ! ah !

Il sauta par-dessus la table, esquivant la chiquenaude que je voulus lui administrer, et chipa la bière du type au crâne tatoué au passage, provoquant un concert de cris.

— Il est fêlé, ce type ! fis-je à Verne.

Sans doute. Je vous ai attendue tout à

l'heure, Clara.

— Oups ! (Je me couvris la bouche des mains.) J'ai oublié, désolée. Je me suis mise à bosser et…

— Peu importe. Vous semblez vous porter comme un charme. Vos migraines ?

— Je n'en ai pas vu la queue d'une.

— Bien. Le programme fonctionne donc à merveille. Et vous, ça va ?

— Comment ça ?

— Votre arrivée ici a dû pas mal vous perturber, non ?

Je poussai un profond soupir.

— C'est peu de le dire. Mais ça va, j'ai accusé le choc.

— Balder m'a dit que… enfin que vous aviez été obligée de tuer un homme.

Je sentis le sang déserter mon visage et la pizza dansa le menuet dans mes boyaux.

— Je n'ai pas envie d'en parler, je viens de manger.

Il me prit les mains.

— Comme vous voudrez. Mais si vous avez

besoin de « vider votre sac », comme on dit, je suis là. À toute heure du jour et de la nuit. D'accord ?

Un sourire débonnaire éclaira son visage poupin.

— Merci, doc. Je ne l'oublierai pas.

Il me tapota les doigts et se leva.

— Bien.

— Euh, doc !

— J'ai su pour vos enfants. Je suis désolée.

— Nous avons tous notre croix à porter, Clara. Passez une bonne nuit et, si vous n'arrivez pas à dormir, passez me voir, je vous donnerai quelque chose.

— Encore une question, si vous le permettez.

— Bien entendu. C'est demandé si poliment, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Voilà qui me change agréablement des « vieux con » de vos confrères.

Je lui rendis son sourire.

— Ils pourraient m'en dire autant, rassurez-vous. Je pourrais être la mère de bon nombre d'entre eux.

— C’est vrai, acquiesça-t-il. Je vous écoute.

— En quoi consiste le travail de Zig, exactement ? Que fait-il pour Balder ?

Verne se frotta le visage.

— Ma foi, je crois bien que dans les films on appelle ça un homme de main.

— Un… quoi ?

— Un homme dans la position de Balder a pas mal d’ennemis, Clara, et tous ne se contentent pas de travailler dur pour gravir les échelons. Si vous voyez ce que je veux dire.

— Je crois que oui, acquiesçai-je le ventre noué.

Il hocha la tête et sortit en m’adressant un petit signe de la main. Au fond de la salle, Balder discutait avec Janua et je devinais la forme d’un holster sous son T-shirt.

VIII

À côté de moi, Styx ronflait comme un sonneur. Je ne sais si ses reniflements de cheval étaient comparables aux ronronnements de moteur qui s'élevaient des dortoirs des garçons mais, pour ce qui était des décibels, elle leur tenait la dragée haute. Je quittai mon petit lit d'appoint, l'un des trois qui meublaient l'ancien bureau en sus d'un placard et d'une table pliante, et sortis dans le couloir. Je portais la chemise de Arth, seul vêtement que je possédais, et je priai pour ne rencontrer personne. Quel concert !

Je passai devant les toilettes et une plainte me fit sursauter. Quelqu'un était-il malade ? Pas étonnant, à se gaver comme ils le faisaient ! Je tirai sur ma chemise, qui me couvrait à peine les fesses, me maudissant de n'avoir pas pris de sous-vêtements avant de partir de chez moi et de ne même pas en avoir emprunté à Styx. Je risquai un œil par l'entrebâillement de la porte. Au début, je crus que le cracker au crâne tatoué était en train de rendre tripes et boyaux dans

l'évier, agrippé au rebord. Puis je vis Zig vissé à lui, les mains bien cramponnées à ses hanches.

Je pouffai et me précipitai dans les « toilettes pour dames », qui avaient été transformées en douches séparées par des panneaux de Plexiglas, pour y rire tout mon soûl. Sacré Zig ! Je collai l'oreille contre la porte mais rien ne bougea. S'ils m'avaient entendue, cela n'avait pas dû les déconcentrer…

— Vous jouez à cache-cache ? susurra une voix douce à mon oreille.

Je poussai un cri et me retournai, la main sur la poitrine et le cœur battant à cent à l'heure.

— Non mais ça va pas de faire des peurs pareilles aux gens ? m'écriai-je.

— Vous auriez pu frapper, répliqua calmement Balder, les reins ceints d'une serviette de bain.

— Frapper ? On n'a pas idée de prendre une douche en pleine nuit ! (Je repensai à ce qui passait à côté et ne pus retenir un rire.) Remarquez, tout dépend ce que vous avez fait avant.

Ce fut la première fois que je vis Balder rougir. Et un albinos qui rougit, ça vaut le coup d'œil ! Il était à mi-chemin entre la tomate et la sauce au chili. Ses sourcils blancs ressortaient à tel point qu'ils semblaient dessinés à la craie.

— Je vous demande pardon ? gronda-t-il.

Si j'avais été un homme, il m'aurait à coup sûr refait le portrait pour avoir osé le traiter de pédé.

— Je plaisantais, ne faites pas cette tête !

— Les douches sont prises d'assaut le soir et le matin, fit-il en ramassant ses affaires.

Ma parole, il semblait gêné ! Balder pudique ? C'était la meilleure de l'année ! Je m'adossai à la porte et le détaillai ostensiblement. À la lumière vive des néons, il me rappela ces personnages en stuc que ma mère adorait. Des reproductions miniatures de je ne sais plus quelles statues de personnages mythologiques. La seule touche de couleur sur la peau blafarde était les veines bleues qui couraient sous la peau de ses bras et de ses jambes. Même ses tétons étaient d'un blanc à peine rosé. À croire que l'on avait directement recouvert ses muscles, veines et nerfs d'un film plastique blanc à peine plus épais qu'un cheveu.

Je comprenais mieux pourquoi il n'aimait pas de déshabiller en public. Dans sa précipitation, la serviette chut et il tâtonna fébrilement pour la remettre en place mais il était trop tard. Quel panorama ! Balder était bâti comme un dieu grec et tout était proportionnel dans ce corps de colosse. Albinos ou pas j'en aurais bien fait mon quatre-heures.

« Qu'est-ce que je fais ? Je lui mets la main aux fesses ? » pensai-je en me mordant la langue pour ne pas éclater de rire.

Balder s'approcha pour ouvrir la porte, ses vêtements sous le bras, et marqua un temps d'arrêt. Il tourna la tête et vissa son regard rubis au mien, toute rougeur disparue et pas intimidé pour un sou. En voyant mon expression, il sourit, aguicheur. Ma tête sur le billot qu'il avait fait tomber intentionnellement sa serviette pour voir ma réaction.

Sans prévenir, il écrasa ses lèvres exsangues sur les miennes et me roula le patin du siècle en me serrant contre lui. Il me parut plus grand que jamais. Sa poitrine était tellement large que j'arrivais à peine à en faire le tour et ses muscles jouaient sous mes doigts. Il me prit la main pour la refermer sur son membre raidi.

J'en aurais avalé ma langue s'il ne l'avait pas aspirée dans sa bouche. J'avais envie qu'il me prenne là, contre le mur, comme la dernière des garces. Il glissa sa main entre mes cuisses et je voulus lui dire à quel point il me plaisait mais il se dégagea, reculant d'un pas pour m'observer avec un sourire de carnassier qui découvrit ses dents blanches.

— Vous ne devriez pas vous promener les fesses à l'air, Clara, fit-il en se léchant les doigts. Excitée comme vous l'êtes, on risquerait de vous suivre à la trace.

Le compliment plein d'assurance que je m'apprêtais à lui faire mourut sur mes lèvres et je rougis en tirant sur ma chemise.

— Que…

— Bonne nuit, Clara, me coupa-t-il d'un murmure assassin en quittant les douches.

Je restai plantée comme une courge, hésitant entre lui emboîter le pas pour lui imprimer ma main sur la figure ou mourir de honte. J'optai pour une solution intermédiaire. J'ouvris rageusement la porte et sortis dans le couloir en agitant le poing.

— Connard ! hurlai-je. Allumeur ! Rat de

labo !

Son rire me répondit du coude d'un corridor et je remarquai deux têtes, qui sortaient par l'entrebâillement de la porte des W-C.

— Qu'est-ce que vous regardez, tous les deux ? criai-je à la face de Zig et du tatoué en passant devant eux.

— Ça va, Clara ?

— Retournez-vous taper dans la rondelle et lâchez-moi la grappe !

— Ouh là, là, fit le tatoué dans mon dos. Elle s'est fait rembarrer ou quoi ?

— Qu'est-ce que tu foutais dans la douche avec Balder ? railla Zig. Eh ! Clara ! reviens ! T'as oublié ton slip !

Je tirai une fois de plus sur ma chemise, ce qui les fit hurler de rire, et retournai dans la « chambre » de Styx en claquant la porte.

— Clara ? marmonna-t-elle. Qu'est-ce que t'as ? T'es malade ?

— Rien ! Dors !

Je m'enroulai dans ma couverture et tordis l'oreiller en imaginant que c'était le cou de

Balder.

*

Le lendemain, après un petit déjeuner composé de sandwichs et de café, Karl et moi-même nous rendîmes dans le bureau de Balder et je n'étais pas vraiment à mon aise. J'avais passé le début de matinée à l'éviter. Pour sa part, il réagissait comme si rien ne s'était passé mais je crus deviner, lorsque je m'assis sur le canapé de cuir, un petit éclat malicieux dans ses yeux rouges. Styx et Zig étaient déjà là depuis un moment.

Balder tendit une chemise plastifiée à Karl.

— Les billets d'avion et quelques petites choses pouvant vous être utiles. Clara, ajouta-t-il en me faisant sursauter, voici pour vous. (Il me tendit un sac en kraft estampillé du logo d'un grand magasin.) J'ai cru comprendre que vous étiez un peu démunie de ce côté-là.

Je fus la seule à discerner le sarcasme qui perçait dans sa voix car les autres ne bronchèrent pas.

— Trop aimable, crachai-je en lui prenant le sac des mains.

Il se contenta de me sourire aimablement.

— Je vous en prie. C'est la moindre des choses. Vérifiez la taille, dit-il avec un clin d'œil. Je n'ai pas l'habitude d'acheter ce genre de choses.

Je risquai un œil dans le sac et vis, entre deux T-shirts et un jean, deux soutiens-gorge en dentelle et deux strings assortis. Je rougis et son sourire s'accentua.

— Alors ? Cela vous plaît-il ?

Je consultai l'étiquette d'un soutien-gorge. 95 D. Il avait le coup d'œil, l'enfoiré !

— Ça ira, fis-je en le fusillant du regard.

— Parfait.

— On peut voir ? railla Zig en faisant mine de prendre le sac.

Je le refermai d'un coup sec et Karl partit d'un rire grossier.

— Bien, reprit Balder. Vous prendrez la navette de 13 heures jusqu'à Roissy pour ne pas vous faire remarquer.

— Beurk ! fit Zig avec une grimace. On peut prendre un taxi et…

— La navette, répéta calmement Balder.

Votre avion décolle à 15 h 30, fera escale à Madrid à 16 h 45 et repartira pour Alicante à 17 h 55 précises. Arrivée à 18 h 30 sur place. Une fois là, vous vous rendrez au bureau de change qui se trouve à la sortie de l'aéroport, près de la station de taxis, et vous demanderez Tony.

— Drôle de pseudo ! remarqua Janua.

— Ce n'est pas un pseudo, Karl, c'est le nom de votre contact là-bas. Il vous dira ce que vous avez à faire et vous fournira le matériel nécessaire.

— Et où doit-il nous emmener ? demandai-je.

— Dans une presqu'île appelée la Manga del Mar Menor, près de Carthagène. C'est là-bas que se trouve Cortes. Vous logerez dans son hôtel, le *Zebra Bar*, jusqu'à ce que vous ayez fini ce que vous avez à faire. Des questions ?

— Et si le matos n'est pas bon ? demanda Styx.

— Ne t'en fais pas, Tony n'est pas un bleu.

— OK.

— Zig ?

— C'est bon pour moi.

— Clara ?

Je haussai les épaules.

— J'ai pas vraiment le choix mais que dois-je faire, au juste ?

— Jouer votre rôle de technicien le mieux possible. Karl ?

— C'est OK pour moi aussi.

— Bien. Il vous reste six heures avant le décollage. Détendez-vous et préparez vos affaires. Zig, pas de poppers, pas de came et pas d'armes dans l'avion. C'est clair ?

Zig soupira.

— Ouaiiis…

— Et tu ne te fais pas remarquer.

— Ça va ! J'ai compris.

— Je vous verrai avant le départ.

Il s'installa devant ses ordinateurs, mettant fin à l'entretien, et nous sortîmes de son bureau.

— Clara ! appela-t-il.

Mon cœur manqua un battement et Karl échangea un regard entendu avec Zig, qui tira grossièrement la langue avec un bruit de succion.

— Une petite pipe au chef avant de partir, Clara ? fit-il en esquivant ma gifle.

— Connard !

— Raté ! Ah ! Ah !

— Clara, répéta Balder sur le pas de la porte. Venez un instant, je vous prie.

Je le suivis dans son bureau, pas vraiment à l'aise. Allait-il remettre sur la table ce qui s'était passé la veille ?

— Asseyez-vous ici, dit-il en me désignant un fauteuil.

J'y pris place, me demandant où il voulait en venir, et il me tendit un mini-DVD.

— Pouvez-vous donner ceci à Tony, Clara ?

Je fis tourner la galette entre mes doigts.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une assurance pour Erik, au cas où il m'arriverait quelque chose. Tony saura quoi en faire.

— Pourquoi me confier cela à moi ?

Il poussa un profond soupir et alla prendre un soda dans son petit frigo.

— Je ne veux pas inquiéter Zig ou Styx. Je

vous serai donc reconnaissant de lui remettre ce DVD en toute discrétion.

Je sentis des serpents me chatouiller le ventre, comprenant où il voulait en venir.

— Vous avez peur de vous faire coincer quand vous piraterez Lafayette, mmh ?

— Non, Clara, je n'ai pas peur mais c'est une possibilité que je ne peux pas écarter. Je risque de me faire repérer à tout moment.

Je glissai le DVD dans la poche arrière de mon jean et hochai la tête.

— OK. C'est tout ? Je peux y aller ?

— Oui, Clara. Merci. (Je me levai.) Et si les autres vous demandent ce que je voulais…

— Je dirai que je vous ai taillé une pipe, le coupai-je en ouvrant la porte.

Il ouvrit la bouche, prêt à vomir l'une de ces réflexions cinglantes dont il avait le secret, mais se ravisa et sourit. Balder n'avait pas intérêt à me titiller s'il voulait que je fasse sa petite course.

— Si cela vous amuse, Clara… (Je lui adressai un sourire narquois et il fit la moue.) De le dire, s'entend. Pour ce qui est de vous le proposer, je ne me le permettrais pas.

— Les rats de labo ne sont pas ma tasse de thé !

— Clara. (Je m'arrêtai sur le pas de la porte mais ne me retournai pas.) Revenez entiers. Nous avons encore besoin de vous quatre, ici.

— Trop aimable de vous en faire pour nous, Einstein ! raillai-je. On ne se laissera buter que quand le boulot sera terminé, rassuré ?

— Bien.

— Pauvre con !

Je claquai la porte et rejoignis Styx dans « notre chambre ». Elle rangeait ses affaires dans un sac à dos.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda-t-elle.

— Être sûr que j'avais bien tout compris.

Je sortis les vêtements que m'avait achetés Balder de leur sac en kraft et les rangeai dans mon sac à dos.

— Tu devrais te changer, Clara, on sait jamais.

— Comment ça ?

— Si les flics t'ont signalée. (Elle me tendit une casquette.) Tiens, cache tes cheveux là-dessous.

— Tu n'as peut-être pas tort.

Je me déshabillai et enfilai l'un des ensembles en dentelle sous l'œil admiratif de Styx.

— Ouh ! Clara ! T'es bandante là-dedans ! Y'a pas à chier, Balder a toujours eu du goût pour les fringues. Ça a dû lui coûter un max. Attends, je vais te l'agrafer.

Je souris et lui adressai un clin d'œil.

— N'en profite pas, hein, plaisantai-je.

Styx croisa les bras et fronça les sourcils.

— Sois tranquille, Clara. J'sais encore me tenir, tu sais.

Je lui pinçai la joue et m'assis sur le lit.

— Je te taquinais.

Elle se renfrogna et poursuivit son rangement. J'enfilai un jean neuf, un T-shirt blanc qui me moulait le buste comme une seconde peau et enfilai mes chaussures de randonnée. C'était bien la première fois que je me retrouvais avec de telles frusques sur les arêtes. Je regardai l'étiquette. C'était la collection prêt-à-porter d'une maison de haute couture.

— C'est là qu'il fait faire toutes nos fringues, précisa Styx.

— Nos ?

— Les siennes et les miennes.

N'y avait-il pas une petite note de jalousie dans sa voix ? Je lui pressai le bras.

— Styx, il ne s'est strictement rien passé entre Balder et moi.

Son rire m'écorcha les oreilles.

— Pour ça, j'me fais pas de souci, Clara ! T'es vraiment pas son genre. Toutes les pétasses qui passent par son plumard sont mannequins ou… Laisse tomber…

— Sympa.

Elle se radoucit.

— Le prends pas mal, Clara. Ce que je veux dire c'est que tout ce qui intéresse Balder chez une femme c'est qu'elle soit belle, qu'elle sache baiser, qu'elle présente bien aux soirées mondaines et qu'elle ferme sa gueule. Et y'a au moins deux critères auxquels tu réponds pas.

— J'ai du mal à le reconnaître dans ta description. Je l'aurais plus volontiers imaginé dans un monastère que dans les bras d'une

conne.

Elle haussa les épaules et grimaça, sarcastique.

— Le glacial et sage Balder, hein ? « La banquise. » C'est justement ce qui excite toutes les nanas qui le croisent. Chaque pouffiasse est persuadée qu'elle est celle qui pourra le réchauffer… Il est pas con, qu'est-ce que tu crois ? Arrête de fantasmer.

— Mais je ne fantasme pas sur ce type !

Elle me coula un regard en coin.

— Tu crois que je suis aveugle ?

C'est la meilleure de l'année ! Ce rat de labo m'allume depuis que je suis arrivée et c'est moi qui fantasme ! C'est le monde à l'envers.

Je finis mon sac et le mis sur l'épaule. J'allais sortir dans le couloir mais Styx me retint.

— Clara, Balder est comme ça. Te fais pas d'illusions. Il joue. Il fait ça avec toutes les femmes pour obtenir ce qu'il veut. Tombe pas dans le panneau, merde.

— Pourquoi me dire tout cela ? Je croyais qu'il était comme un père pour toi.

— C'est vrai. Mais j'ai pas envie qu'il se serve de toi comme il s'est servi des autres.

— Je n'ai plus vingt ans, Styx ! Je suis pas tombée de la dernière pluie. Et Balder ne m'intéresse pas.

— J'espère pour toi, Clara. Sincèrement.

Je lui tapotai la joue.

— T'en fais pas pour moi, va. Allez, finis ton sac, je t'attends avec les autres.

Elle me prit la main et m'embrassa la paume. Je n'osai la retirer et me contentai de sourire.

— Je te protégerai, Clara.

Je me retins à grand-peine de rire et lui pinçai le nez. Il fallait voir ce petit bout de femme prendre des airs de chevalier servant ! Mais j'avoue qu'en cet instant, elle était très touchante.

— Avec un garde du corps tel que toi, je n'ai plus rien à craindre.

Styx inclina légèrement la tête sur le côté et un sourire coquin incurva ses lèvres pleines.

— Sérieux, t'as jamais essayé avec une nana ?

— Styx…

— OK, OK, j'ai rien dit.

Je la laissai et rejoignis Zig et Karl dans la salle informatique. Ils étaient prêts à partir.

— Le boss veut te voir, Clara, susurra Zig.

— Encore ?

— Il en a peut-être pas eu assez, fit-il avec une grimace lubrique.

Karl éclata de rire et je me contentai de hausser les épaules en posant mon sac pour retourner au bureau de Balder. Que me voulait-il, encore ? S'excuser ? Ou m'allumer, histoire d'être certain que je ferais bien ses quatre volontés ? J'avais beau jouer les blasées, ce que m'avait dit Styx m'avait quand même pas mal perturbée.

— Entrez, Clara.

Je poussai la porte métallique et pris place en face de lui, sur l'un des deux fauteuils qui flanquaient son bureau. Il se leva et passa derrière moi avec un sourire séducteur. Je ne lui fis pas le plaisir de le suivre du regard et fixai le mur recouvert de graphiques, devant moi. Je sentis sa main se glisser contre mon cou et se refermer sur mes cheveux. À quoi jouait-

il ? Lorsqu'un courant d'air me chatouilla la nuque, il était trop tard et je me redressai d'un bond.

— Non mais ça va pas ? hurlai-je. Vous perdez la boule ou quoi ?

Il jeta ciseaux et cheveux sur le bureau. Ce connard m'avait cisaillé les tifs au ras de la nuque. J'observai sans y croire les quelque cinquante centimètres de soie brune qui avaient été ma plus grande fierté durant des années et il se rassit tranquillement en posant une boîte de teinture et un journal devant lui.

— Il va falloir changer de tête, Clara.

En voyant ma tête en première page du quotidien, je me laissai tomber dans le fauteuil, toute colère enfuie. Mes mains se mirent à trembler et je luttai pour retenir mes larmes. Je crevais de trouille.

Le pirate a pris la fuite après avoir supprimé son employeur…

J'étais dans de beaux draps !

— Oh ! mon Dieu… mon Dieu…

— Dieu ne peut rien pour vous, Clara. Mais Alex, oui.

— Alex ? bredouillai-je dans un état second.

Il composa un numéro sur son téléphone mobile.

— On est sous terre ! fis-je remarquer.

— Nous avons installé un réseau interne.

— Ça va, vous ne vous emmerdez pas…

Je lus fébrilement l'article du journal.

— Tu peux venir, fit Balder de sa voix onctueuse. Elle t'attend. Gardez votre calme, Clara. Ça va aller.

— Ça va aller, tu parles ! m'écriai-je.

— Calmez-vous.

Je me levai et tirai sur ce qui restait de cheveux comme si j'avais perdu l'esprit.

— Non ! Je ne veux pas me calmer ! C'est de votre faute ! C'est à cause de vos combines de merde que je me retrouve dans la panade !

Il soupira et croisa les bras.

— Je le sais, Clara, et croyez bien que j'en suis aussi désolé que vous. Tout ceci n'arrange pas nos affaires.

J'en aurais avalé ma langue.

— N'arrange pas vos affaires ? Cela n'arrange pas vos affaires ! Mais vous savez où

vous pouvez vous les carrer, vos affaires ? Je risque ma peau, moi ! J'ai les flics aux fesses ! Alors que vous, vous êtes tranquillement assis sur votre putain de fauteuil dans votre costard à 5 000 euros ! Merde !

On frappa à la porte et le type au crâne tatoué entra dans le bureau, une trousse de toilette à la main.

— Je ferais mieux de vous laisser, je crois, murmura Balder en se levant. Le temps de reprendre vos esprits.

Je l'attrapai par le col de sa veste et fis retomber ma main sur son visage avec toute la force dont j'étais capable. Ses lunettes tombèrent sur le sol et se brisèrent.

— Vous vous sentez mieux ? chuchota-t-il sans changer d'expression.

Il avait une marque rouge sur la joue et son nez saignait. Je lui crachai à la figure et il s'essuya calmement du dos de la main sous les yeux ébahis du type au crâne tatoué.

— Ça y est ?

— Connard !

Je levai de nouveau la main mais il me saisit le poignet et le tordit jusqu'à ce qu'il

m'entende gémir.

— Attention, Clara, ma patience a des limites.

Balder me lâcha et je tombai lourdement sur le sol en sanglotant. Je l'entendis quitter la pièce et le cracker qui répondait au nom d'Alex m'aida à me relever.

— Ça va aller, ma vieille. Je vais te faire un look tel que même ta mère te reconnaîtra pas.

*

Une heure plus tard, Alex me prit par le bras et me traîna dans la salle informatique. Balder était là, avec sa fine équipe. Un sourire de carnassier étira ses lèvres blanches en me voyant entrer.

— Oh ! putain, fit Karl en lâchant la cigarette qu'il était sur le point d'allumer.

Zig émit un ululement aigu et Styx poussa un sifflement admiratif. Les autres crackers semblaient bouche bée.

— Il lui faudrait un miroir, dit Alex, fier de son effet.

Balder s'avança et me prit par le bras.

— Venez, Clara.

Je me laissai guider vers les toilettes, vidée, et il me poussa devant l'un des miroirs fixés au-dessus de l'évier. Je n'avais pas décroché un mot à Alex pendant qu'il me teignait les cheveux, coupait ce qu'il me restait de tifs, et me ravalait la façade, mais je devais bien avouer qu'il connaissait son boulot. Je faillis ne pas me reconnaître.

Balder me sourit dans la glace et je portai la main à ma nuque. Ce n'était plus l'Italienne blanchâtre au petit visage mangé par une épaisse chevelure brune qui me retournait mon regard. C'était une rouquine incendiaire aux cheveux courts artistiquement ébouriffés, maquillée et moulée dans un T-shirt qui mettait en évidence ce qui n'était que trop soutenu par un soutien-gorge pigeonnant.

— Alors ?

— J'ai l'air d'une pute.

Il éclata de rire.

— Pas du tout. Vous êtes parfaite. Méconnaissable. Une petite photo et vos faux papiers seront prêts dans une heure.

— Et si j'enlevais le maquillage ?

— Ne touchez à rien. C'est très bien.

— Je… je ne me sens pas à l'aise.

— C'est juste une question d'habitude.

Il me scrutait de haut en bas et je devinai aisément ce qui devait lui passer par la tête. La marque, sur sa joue, commençait à bleuir. Je toussotai.

— Si c'est bon, on peut y aller.

— Pas tout de suite. J'aimerais que vous preniez ceci avec vous. Pour me joindre, faites juste #901.

Il me tendit un téléphone portable.

— Votre réseau marche aussi à l'extérieur ?

— Non, ce serait trop risqué.

Je regardai le logo estampillé sur le téléphone et ricanai.

— Et utiliser un réseau européen non ? Vous avez envie de vous faire repérer ou quoi ?

— Une livraison de trois mille téléphones destinés aux employés de la Banque Européenne de crédit a eu… disons un petit retard de vingt-quatre heures, il y a trois mois. (Je levai un sourcil.) J'ai modifié deux cents de leurs mobiles avant de les leur rendre. Nous

utilisons leurs identifiants et leurs numéros avec un code de renvoi d'appel automatique parfaitement invisible pour l'utilisateur.

— Mais les communications sont traçables !

— Pour cela, il faudrait que le CIRCE sache que les téléphones de la Banque Européenne de crédit ont été modifiés et quels sont ceux, parmi les quinze mille de leurs employés, que nous utilisons de façon aléatoire. Imaginez-vous quinze mille téléphones sur écoute ? Sans compter la totalité des relais téléphoniques de la compagnie qui fournit le réseau. Le type qui trouverait le pot aux roses mériterait le prix Nobel de voyance.

— Dans le genre tordu, vous vous posez là, fis-je en glissant le minuscule appareil dans ma poche.

— Ne vous en séparez jamais et, surtout, n'essayez pas de l'ouvrir pour jeter un œil indiscret à la puce.

— Pourquoi ? raillai-je. Vous avez peur que je découvre votre programmation miracle pour téléphoner à l'œil ?

— Il y a une poche d'acide à l'intérieur. Vous détruiriez les circuits du téléphone en l'ouvrant. Une précaution en cas de perte ou de

vol pour éviter qu'un curieux n'aille y regarder de trop près.

Je sifflai.

— La vache… Tordu et parano.

— Prudent, disons.

Son regard plongea vers mes seins sans gêne aucune et je détournai les yeux en croisant mes bras sur la poitrine.

— Vous m'avez parlé de faux papiers.

— Après vous, dit-il en me montrant la porte. Et essayez de ne pas rougir si quelqu'un vous regarde de la sorte. Cela pourrait vous trahir.

Un sourire malicieux barrait ses traits.

— Très drôle.

Je le précédai dans le couloir et devinai son regard cloué à mes reins.

— Le côté pile n'est pas mal non plus, fit-il.

Je croisai mes mains dans mon dos pour cacher discrètement mes fesses et le rire de Balder se répercuta dans les corridors.

*

La navette nous déposa à l'aéroport de Roissy à 15 heures précises et nous eûmes le plus grand mal à nous défaire de deux touristes allemands, qui me collaient au train depuis que nous avions pris place dans le bus. Styx leur servit un chapelet de jurons digne d'un légionnaire. C'était bien la première fois que j'avais autant de succès auprès des hommes.

— Tu devrais dire que t'es ma gonzesse, proposa Karl, serviable. Les mecs t'emmerderaient plus.

— Continue à rêver, c'est bon pour le karma.

Zig baissa le pouce dans sa direction avec un rire grossier et esquiva ma pichenette d'une torsion de reins. Styx et moi nous dirigeâmes vers l'enregistrement et présentâmes nos fausses pièces d'identité. J'étais tellement nerveuse que je craignis un instant de faire tout rater.

— C'est tout ce que vous avez comme bagages, madame Carro ?

— Hein ? Euh, oui, bredouillai-je. Nous ne partons que pour deux jours. Malheureusement, ajoutai-je avec un sourire benêt. Vous savez ce que c'est, le boulot, tout ça…

Zig me pinça discrètement les fesses pour

que je la ferme.

— Oui, madame Carro, fit poliment l'hôtesse. Je comprends.

Elle devait me prendre pour une demeurée.

— Faites un bon voyage, madame Carro.

— Oui, merci. Joli uniforme.

— Merci, madame.

— Excusez-la, fit Zig en tendant sa carte d'identité. Elle est toujours un peu nerveuse en avion.

— Je comprends, monsieur. Cela arrive. Un sac à dos ?

— Oui, c'est ça.

Zig finit d'enregistrer son sac et il me prit par le bras pour m'emmener à l'écart.

— Eh ! Cool, Clara. Tu vas finir par nous faire tous griller.

J'inspirai un grand coup et essayai de calmer mes tremblements.

— Je suis sûre qu'elle se doute de quelque chose.

— Bien sûr que non, Clara. Tout va très bien.

— Je n'y arriverais jamais. Merde ! Des flics.

— Clara, y'a des flics dans tous les aéroports. Arrête, bordel ! Détends-toi. Respire calmement. Allez, respire.

— OK, OK, je respire, je respire.

— Voilà. Maintenant on va aller à l'embarquement et passer les contrôles.

— Quoi ? m'écriai-je.

— Chut !

— Quelque chose ne va pas, madame ?

Je tressaillis en voyant les deux types en uniforme qui s'étaient placés de part et d'autre de Zig.

— Elle est très nerveuse à l'idée de prendre l'avion, fit celui-ci.

L'un des flics me regarda de bas en haut et se pencha à l'oreille de son collègue, un gorille qui me dépassait bien d'une tête, ce qui n'est pas peu dire. De loin, je vis Styx et Karl blêmir. Cuite. J'étais plus cuite qu'une dinde oubliée dans un four le soir de Noël.

— Suivez-nous, madame.

— Pourquoi ? bredouillai-je.

— Cela ne prendra pas longtemps. Venez.

Je vis Zig mettre la main à la hanche mais on ne portait pas de flingue avant de passer un détecteur. Malheureusement pour moi.

— Nous vous ramenons votre amie dans un instant, dit le second flic à Zig. Suivez-nous, madame.

Les tripes nouées, je suivis les deux mastodontes jusqu'au poste. J'avais les jambes tellement molles que je ne trouvai même pas la force de m'enfuir. Et quand bien même… tout ce que j'aurais gagné, c'était une balle entre les omoplates.

Les deux flics me firent asseoir dans un bureau clos. L'un d'eux s'appuya au dossier de ma chaise et l'autre sortit discrètement.

— Que… que voulez-vous ? bredouillai-je.

— Calmez-vous, madame, dit le flic avec un grand sourire. Ça va aller.

Le second revint avec un verre d'eau et me tendit un cachet.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Un calmant. Cela vous aidera durant le vol. Tenez.

— Un… calmant ?

— Normalement, on a pas le droit de faire ça mais on ne rencontre pas tous les jours de filles aussi jolies que vous. Ça reste entre nous, hein ? C'est quoi, votre nom ?

Tous deux me souriaient avec des mines qu'ils devaient trouver irrésistibles, mains à la ceinture et pectoraux bien saillants. Si mes seins avaient pu tuer lorsqu'on les regarde en bavant, ils seraient morts vingt fois.

— Laura. Laura Carro.

— On est ravis d'avoir pu vous rendre service, Laura. Je peux vous appeler Laura, n'est-ce pas ?

Je glissai le cachet dans la bouche, le cachai sous la langue et avalai le verre d'eau.

— Oui, bien sûr. Merci, acquiesçai-je en lui tendant le gobelet vide.

— Voilà, on va vous raccompagner auprès de vos amis. Venez. Vous revenez quand ?

— Dans deux semaines.

— Eh bien, repassez nous voir. Je m'appelle Arnaud et mon copain c'est Thomas. Vous savez qu'on risque un blâme pour vous avoir donné ça.

— C’est vraiment… très gentil à vous.

Ils se tortillèrent comme deux collégiens.

— Bah ! C’est normal. Allez, venez. Tenez, gardez-en un pour le retour, on sait jamais.

Le gorille me mit un cachet dans la poche et me fit un clin d’œil. Mais quels abrutis ! Me faire une peur pareille pour jouer les jolis cœurs en uniforme. Si je n’avais pas été aussi soulagée, je leur aurais tordu le cou.

Ils me guidèrent vers le détecteur du pont d’embarquement, où les trois autres faisaient la queue, et passèrent devant tout le monde en me poussant devant eux.

— C’est bon, firent-ils à l’agent de sécurité. La dame est une amie. Bon séjour, Laura. À dans deux semaines.

Ils me saluèrent de deux doigts sur la tempe, à la manière des soldats de métier, ce qu’ils devaient trouver irrésistiblement viril, et je leur adressai un sourire niais.

— Ouais. Et merci encore, les gars.

— C’est not’ boulot.

Ils s’en retournèrent en roulant des mécaniques et je franchis le contrôle sans même frôler les rayons X. J’aurais pu avoir un

chargement de flingues et deux kilos de coke dans mon sac, ils seraient passés comme une lettre à la poste. Je recrachai le calmant et, à l'autre bout de la file d'attente, Karl et Zig me lancèrent un regard éberlué auquel je répondis par un coquet haussement d'épaules.

*

Styx éclata de rire.

— Mais quels cons, ces flics ! J'te jure, y'a des mecs qui ont pas inventé le fil à couper le fromage.

— Le beurre, la repris-je.

— Hein ? C'est pareil. C'est dégueu aussi.

Nous venions de faire escale à Madrid et étions installés deux par deux, de chaque côté du couloir de l'avion. Zig et Styx côté fenêtre, Janua et moi côté couloir. Le clown jouait au démineur sur l'ordinateur portable de Karl et ce dernier sommeillait, un œil sur les fesses de l'hôtesse et l'autre dans le décolleté en V de mon T-shirt. Styx écoutait son baladeur à fond les décibels et moi, j'essayais désespérément de craquer le pass que Balder avait fichu sur le DVD qu'il m'avait confié.

Encore une fenêtre « Raté, Clara ! » et j'étais prête à passer mon micro à travers le plancher.

— Chier !

— Mais qu'est-ce que tu fous ? me demanda Karl.

— T'occupe.

— C'est à Balder ? fit Styx.

Je levai les yeux au ciel. Mais allaient-ils me fiche la paix !

— Occupez-vous de vos oignons !

— Essaye E0R0I0K0, chuchota-t-elle à mon oreille. C'est le pass de sa bécane.

— Non, ça peut pas être aussi con que ç… oh ! merde. Ça marche.

— Quand tu sais pas, tu me demandes, se rengorgea-t-elle.

Une nouvelle fenêtre s'afficha : « Alors, Styx, on ne sait plus être discrète ? »

— C'était trop beau, tiens, soupirai-je.

Styx regarda l'écran et blêmit.

— Comment il pouvait savoir que j'allais te le dire ?

Je haussai les épaules, paumes ouvertes vers le haut, et grimaçai.

— Parfois, je me demande s'il n'est pas médium, le rat de labo.

— Arrête de l'appeler comme ça, Clara. Tu sais que j…

« *Nous vous prions de redresser vos sièges, de rabattre vos tablettes, d'attacher vos ceintures et de ne pas les déboucler avant l'arrêt complet de l'appareil. Nous amorçons l'atterrissage sur la piste de l'aéroport d'Alicante. Il est 18 h 37, heure locale, et la température extérieure est de 32 degrés Celsius… »* et patati et patata.

— Trente-deux ! s'écria Karl. La vache ! On va crever !

Une hôtesse, tout sourire, se pencha vers nous.

Veuillez éteindre vos ordinateurs portables, je vous prie. Aucun appareil électronique ne doit fonctionner durant la phase de décollage et d'atterrissage.

Je lui rendis son sourire niais et elle s'éloigna.

— Pétasse…, crachai-je en la voyant onduler en direction d'autres passagers.

Nous rangeâmes notre fourbi et attendîmes patiemment l'atterrissage. Il fallait absolument que je sache ce que contenait cette saleté de DVD avant de le donner à notre contact.

À la descente de l'avion, l'air chaud et poussiéreux nous prit à la gorge. Le soleil couchant teintait le ciel de rouge et l'on apercevait des chaînes de petites montagnes dans le lointain. Je n'avais jamais quitté la France et, en dépit de ma trouille de passer de nouveau les contrôles d'aéroport, j'étais excitée comme une gosse. Les gens que nous croisions étaient bronzés et souriants. Sans doute le fait de vivre au soleil les mettait-il de bonne humeur. Un apollon hâlé arborant un costume de steward bleu clair me lança un baiser.

— *Oye, guapa ! Que tienes los ojos mas grandes que los pies !*

Il me fit un petit signe de la main accompagné d'un grand sourire et je me tournai vers Zig.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Chais pas. J'connais que quelques mots.

— Styx ?

— J'parle pas espagnol.

Je me figeai. Mais si aucun de nous ne parlait la langue… ?

— Oh ! mon Dieu !

— Quoi ? demanda Zig. T'as oublié un truc ?

— Si aucun de nous ne parle espagnol… comment va-t-on pouvoir se faire passer pour des technicos ?

Zig et Styx échangèrent un regard circonspect et Karl jura.

— Ce con a dit que t'avais les yeux plus grands que les pieds. J'suppose que c'était un compliment.

Je poussai un soupir et nous nous remîmes en marche. Je faillis me pisser dessus quand le type de la sécurité ouvrit mon sac mais il expliqua à Karl que c'était en raison des attentats de l'ETA. Les contrôles étaient fréquents. Nous passâmes devant un bar et je restai fascinée par ce que j'aperçus dans les présentoirs réfrigérés. Des dizaines de sucreries que je n'avais jamais vues et des plats salés aussi, au milieu desquels je crus deviner des tentacules de poulpe et de calamar. Quelques hommes, accoudés au comptoir, parlaient haut,

à grand renfort de gestes. Nous avions beau être toujours en Europe, les odeurs et les habitudes de ces gens étaient nouvelles pour moi.

— Eh ! Clara, tu dors ou quoi ? fit Karl.

— Je regardais ces plats, là. C'est bizarre. Et les machins rouges pendus. On dirait du saucisson. C'est ce qui pue comme ça ?

— Ce ne sont pas des plats mais des tapas. Et les machins en question, c'est du chorizo.

— Comment se fait-il que tu saches tout ça ?

— Ma tante était espagnole. Une vraie de vraie. Elle faisait elle-même son chorizo et, putain, j'peux te dire que ça puait pendant des jours. Le bureau de change est là-bas.

Il nous désigna un petit bureau vitré, près de la sortie, et je remarquai l'allée de palmiers, qui bordaient l'avenue, où étaient garés des dizaines de taxis. Zig ouvrit grand la porte de verre teinté et fit sursauter l'employé qui somnolait sur son bureau.

— *Buenos dias* ! lança-t-il. *Querire parlare de Tony !*

Le type, un homme chauve et court sur pattes, ouvrit de grands yeux étonnés.

— *Que* ? fit-il.

Karl poussa Zig et se pencha vers l'employé.

— *Queremos hablar con Tony*[19].

— *Ah ! Espera un momento. Y a le llamo*[20].

Il disparut dans le bureau du fond d'une démarche chaloupée et Zig se tourna vers Karl.

— Quoi ? C'est ce que j'ai dit !

— Ouais, c'est ça, railla Janua. Ça doit être ton accent qui passe pas.

L'homme revint avec un type qui semblait sortir tout droit d'un roman d'Alexandre Dumas avec sa barbichette noire et ses cheveux longs bouclés. La quarantaine, un mètre soixante-dix à vue de nez et des muscles secs saillants sous sa peau brune couverte de tatouages. Le genre d'homme capable d'assommer un sumo d'une seule beigne. Il tendit la main vers nous en souriant et nous la serrâmes à tour de rôle. Je ne m'étais pas trompée, il avait de la poigne. Lorsque vint le tour de Zig, celui-ci poussa un cri strident et lui sauta littéralement dans les bras.

— Tony ! Ah ! Ah ! Ah ! Comment ça va, vieille branche ?

Nous les regardâmes se donner l'accolade

avec des yeux de merlans frits. Tony parlait parfaitement le français, mais avec un accent à couper au couteau et en oubliant un mot espagnol à chaque détour de phrase.

— Zig ! Toujours dingue, eh ? Y *Balder ? Como va*[{21}] ?

— Toujours aussi bronzé !

— Y Erik ?

— Pas de changement.

Tony se rembrunit.

— *Joder ! Que malapata*[{22}] ! (Il se tourna vers nous.) Venez, on y va. La voiture est dehors. Vous devez avoir soif, *no* ? Sais-tu que j'ai refait le bar, Zig. Il est comme avant.

Zig poussa un ululement ravi.

— Et la taule ? Ça a pas été trop dur ?

— Comme toutes les taules. On est au chaud mais il fait meilleur dehors. C'est la bagnole blanche.

Je regardai la file de voitures qu'il nous montrait.

— Il n'y a que des voitures blanches.

Karl éclata de rire.

— C'est à cause du soleil, Clara.

Tony fit un petit signe de la main au type du bureau de change.

— Bye, Alberto. *Ya te veo la semana que viene*[{23}].

— *Vale. Adios.*

Tony prit mon sac et celui de Styx d'autorité. Je remarquai qu'il boitait légèrement.

— On y va. Y'a du boulot. Vous n'avez pas eu de *problemas,* au contrôle ?

— Non, fis-je, ça a été.

Zig éclata de rire.

— Tu parles ! Clara était morte de trouille !

Tony haussa les épaules.

— C'est normal. C'est toujours délicat la première fois. Vous allez être peinards à la Manga.

— T'as réussi à avoir le matos ? demanda Zig en posant son sac dans le coffre d'un break blanc.

Il manque pas une vis. C'est lequel de vous, l'expert en explosifs dont a parlé Balder ?

Styx leva la main.

— C'est moi.

Si je n'avais pas déjà calé mes fesses sur la banquette arrière, j'en serais tombée à la renverse.

— C'était toi, *el fuego* d'artifice à Madrid ?

— Ouais.

— Beau boulot !

— Merci. J'en ai chié pour tout faire rentrer dans une mallette.

— J'imagine. Mais c'était *muy* réussi. Et les *dos* autres ? C'est quoi, la spécialité ?

— Crack, fis-je.

— Idem, dit Karl en prenant place entre moi et Styx.

— Sacrée équipe ! Je vous admire, vous savez. J'ai jamais rien compris à ces machines. *Nada* ! Bon, on y va ?

— T'as toujours pas de permis, j'imagine ? fit Zig en tapotant sa jambe invalide.

— Bien sûr que *no* ! Ils sont pas *locos*, les flics ! On laisse pas conduire un handicapé ! Mais il faut bien faire travailler les faussaires, surtout quand c'est des *amigos*.

Zig éclata de rire.

— Alors, go ! brailla-t-il.

Tony mit le moteur en marche. Je ne pouvais détacher le regard de Styx. L'attentat de Madrid… Dix-sept morts et trente-deux blessés. Bon sang, comment cette gamine pouvait-elle tramer tous ces macchabées sans une once de remords ?

Tony brancha l'autoradio et nous eûmes droit à du hard-rock à fond la caisse durant tout le trajet.

IX

Nous roulâmes durant un peu plus d'une heure sur une route qui serpentait entre des collines rocheuses. Parfois, le ruban d'asphalte s'enroulait autour des massifs et l'à-pic me donna le vertige. Mais, le plus souvent, on avait taillé les montagnes, les coupant pratiquement en deux pour faire passer la route. Les tunnels et les ponts suspendus étaient nombreux également et nous avions une vue imprenable sur le paysage de terre rouge, piqué çà et là de sapins et de buissons d'épineux.

En arrivant vers la Manga del Mar Menor, les montagnes firent place à de petites collines désertiques dont les pierres de quelques ruines plusieurs fois centenaires crevaient la terre orange. Tony m'indiqua aimablement un monastère médiéval, plus ou moins conservé, sur notre gauche, ainsi que quelques restes datant des invasions maures. Les Espagnols ne devaient pas en garder un bon souvenir si j'en jugeais par l'état de décrépitude dans lequel ils avaient laissé les sites. En France, ou en Italie,

les gens auraient crié au massacre !

Tony s'engagea dans un long bras de terre, une presqu'île en fait, qui plongeait dans la Méditerranée.

— La *manga* signifie la « manche », m'expliqua-t-il en tirant sur celle de son T-shirt. C'est parce que le coin ressemble vraiment à un bras tendu sur la mer.

Sur chaque rive de l'étroite bande de terre s'élevaient des tours et des hôtels, les pieds dans l'eau, pour ainsi dire. Nous débouchâmes sur une place carrée, pavée de brique rouge, à laquelle menaient plusieurs rues piétonnes envahies de touristes, venus faire leurs emplettes dans les magasins qui étalaient leurs éventaires sur le trottoir, ou flânant après la plage près des cafés et des restaurants. Cela donnait au tout une atmosphère très typique.

— C'est sympa, comme coin, fis-je remarquer.

— On n'est pas là pour faire du tourisme, rétorqua Karl.

Je lui répondis par une grimace et Tony se gara devant un pub/hôtel dont l'enseigne était un zèbre débonnaire qui semblait tout droit

sorti d'un cartoon.

— Bienvenus au *Zébra Bar* ! lança-t-il en ouvrant le coffre.

Nous récupérâmes nos sacs et le suivîmes à l'intérieur. Le bar sentait la bière et les produits ménagers mais, étrangement, ce n'était pas désagréable. Le *Zébra* était un petit pub au comptoir de métal lustré, derrière lequel avait été peint un immense zèbre noir et blanc, qui souriait à tous ceux qui entraient. Les tables étaient disposées avec soin, les murs décorés de peintures assez « gore » et d'affiches de concerts de rock.

— Ouahou ! s'écria Zig. Il est vraiment comme avant !

Tony sourit, fier de lui.

— Ça vous plaît ?

Karl et moi hochâmes la tête.

— C'est toi qui as peint tout ça ? demanda Styx.

— Oui. Ça m'a pris un bon moment. Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, tout à l'heure, répondit Zig à notre place. J'aimerais bien voir le matos.

— Je vais vous montrer votre chambre. *Vamos.*

Nous le suivîmes dans un petit escalier en colimaçon qui menait à un corridor étroit comportant quatre portes. Les chambres qu'il louait, sans doute. Il en déverrouilla une et nous précéda à l'intérieur pour ouvrir les volets. Elle était envahie de matériel de toute sorte. Nous posâmes nos sacs sur le carrelage.

— Voilà, fit Tony. Il n'y a que trois lits mais je crois pas qu'on va beaucoup dormir, hein ?

— Les autres chambres ? demanda Styx.

— Ne sont pas occupées. Je me suis arrangé. Pas de curieux gênants.

— Cool, Tony. T'as réussi à te brancher sur la ligne de la centrale ? s'enquit Zig en se penchant sur une longue table couverte de matériel d'écoute et de circuits imprimés.

— *Si.* C'est nécessaire pour savoir quand ils vont appeler la maintenance. Mais, en attendant, voilà pour toi, Styx.

Il lui désigna plusieurs cartons de matériel et Styx se jeta dessus comme un gosse sur des sucreries.

— Ouahou ! D'enfer ! Et la bagnole ?

— Elle est dans le garage. Volée y'a trois jours. Exactement *el modelo* que tu avais demandé, à une différence près. *Es una* diesel.

— Impec ! T'en fais pas, je ferai avec.

— *Las armas* sont dans le placard. Le rack de durs envoyés par Balder aussi.

Zig ouvrit l'armoire et en sortit deux fusils mitrailleurs qu'il regarda sous toutes les coutures. J'échangeai un regard embarrassé avec Karl. Lui non plus ne semblait pas avoir l'habitude des armes à feu mais il afficha une mine blasée qui, soit dit en passant, ne trompa personne.

Le clown le mit en joue et il recula en agitant les mains.

— Arrête, merde ! Fais pas le con !

Zig, Styx et Tony éclatèrent de rire.

— Ne t'en fais pas, fit ce dernier, ils ne sont pas chargés. Tout est OK, Zig ?

— Ouais. Super, Tony, comme toujours.

— Styx ?

— Impec !

— Bon, eh bien je vous laisse bosser *tranquilos*. Si vous avez besoin de quelque

chose, je suis en bas.

Il sortit et Styx s'installa à la table, tournevis et fer à souder à la main. Zig, quant à lui, entreprit de graisser et de charger l'artillerie. Karl et moi nous regardâmes comme des idiots.

— Euh… peut-on faire quelque chose ? demandai-je.

— Nan, c'est bon, fit Zig en tirant sur une boîte qui semblait contenir des cartouches. P'tain, mais c'est quoi qui coince, dans cette armoire ? Chier !

— Attention ! criâmes Janua et moi en cœur. Les disques d…

— Merde !

Nous plongeâmes de concert mais trop tard. Le carton du rack était tombé sur le carrelage et n'avait pas résisté au choc. Il s'était ouvert. Nous considérâmes les billes de polystyrène éparpillées sur le sol durant un long moment, comme si nous ne parvenions pas à croire que les durs étaient bel et bien tombés.

— Mais c'est pas vrai ! hurla Karl. Qu'est-ce que tu as dans le crâne, bordel ?

Styx regardait le sol, horrifiée, et moi, je me

laissai tomber sur le lit. C'était fichu. Tout le plan de Balder était à l'eau. On était bel et bien dans la merde.

— Foutus…, murmurai-je. Ils sont foutus.

Karl se prit la tête dans les mains en gémissant et Zig recula.

— Merde… p'têt pas tous. On peut pas vérifier ?

— Et comment tu veux vérifier, sombre abruti ! aboya Karl en se secouant comme un prunier. Tu vois des grappes de durs en RAID 9 dans le coin ? Merde, merde et merde !

Il donna un coup de poing dans un mur et Styx se leva. Elle tremblait de tous ses membres.

— Il faut appeler Balder. Il doit nous envoyer d'autres durs contenant RAGNAROK avant demain matin.

— Il n'aura jamais le temps, remarquai-je. Ce n'est pas comme copier un exécutable. Y'a toute une manip électronique à faire.

— Ils sont juste tombés ! se récria Zig.

— Ne réalises-tu pas qu'un choc, même minime, suffit pour bousiller un disque dur, sombre connard ? crachai-je. Un dur de bousillé

et tout le rack est foutu !

— J'appelle Balder, dit Styx en sortant fébrilement son portable.

Zig gémit en tirant sur son sempiternel T-shirt jaune, faisant grimacer le Smiley.

— Oh là, là… ça va être ma fête.

— Tu mériterais qu'il te fasse sauter le crâne ! cria Karl en redressant le rack. C'est pas vrai ! Mais c'est pas vrai !

— On peut attendre un jour de plus, non ? Le temps qu'ils arrivent. On fera changer nos billets d'avion et…

— FLÈCHE BLEUE est programmée pour attaquer Lafayette demain, cul d'cheval ! On peut pas attendre ! Cortes doit tomber cette nuit ou tout c'que nous avons fait n'aura servi à rien ! Mais quelle bite, ce mec !

Styx leur intima l'ordre de la fermer d'un signe de la main.

— Balder ? murmura-t-elle, l'oreille sur son portable. C'est moi. Pas vraiment, on a un problème. Un gros problème. Les disques durs… ils sont tombés. (Elle décolla brutalement le portable de son oreille.) Sur le carrelage. Arrête de crier, merde ! Il nous en faudrait au moins…

quoi ? Une semaine ? T'es sûr ? Merde… OK. Comme tu voudras. C'était un accident, Balder, je ne… très bien, te fâche pas.

Styx raccrocha et s'affala sur sa chaise. Elle semblait au bord des larmes.

— Alors demandai-je ?

— Il faut qu'on se démerde, Clara. Il lui faut une semaine pour concevoir un dur vérolé. On n'a plus qu'à prier pour qu'ils fonctionnent.

— Sans blague ? railla Karl. Trop risqué. Le rack a l'air entier mais de là à ce qu'il marche…

Styx se mordit la joue pour ne pas pleurer.

— Il marche ! s'écria-t-elle. Il faut bien qu'on ait du bol une fois dans notre putain de vie, non ? Balder a risqué sa peau pour ça ! On a travaillé dur pour y arriver ! Ces bordels de disques de merde marchent !

— Styx… murmurai-je.

— Ils marchent ! répéta-t-elle.

Zig rentra la tête dans les épaules et Karl caressa les boîtiers des durs d'une main tremblante. Je voulus prendre Styx dans mes bras mais elle me repoussa.

— Lâche-moi la grappe, Clara ! Consolez-

vous entre vous et chialez si vous voulez mais moi, j'ai une centrale à faire sauter.

Elle se remit au travail et Zig entreprit de démonter, de nettoyer et de charger toutes les armes. Karl, lui, s'allongea sur l'un des lits et regarda fixement le plafond, imaginant sans doute le pire. Assise sur celui qui lui faisait face, j'observai Styx. Elle semblait très nerveuse et ses gestes étaient imprécis et saccadés. Je craignis un instant qu'elle ne nous fasse tous sauter mais chassai cette pensée. J'avais déjà assez la trouille comme ça. Je me levai et lui posai une main apaisante sur l'épaule. Je sentis les muscles se contracter sous le Skaï noir de sa combinaison.

— Ça va aller ? demandai-je. Tu veux boire un truc ?

— La ferme, Clara, cracha-t-elle en reposant brutalement son tournevis sur la table, faisant trembler les composants électroniques. J'ai besoin de silence.

— Eh ! fit Zig en désignant une boîte de métal posée près du matériel radio. Molo, poupée ! C'est sensible ces petits machins.

Styx ouvrit brusquement le coffret, prit l'une des ampoules de liquide jaunâtre posées

sur la mousse épaisse qui en tapissait le fond et se tourna vers Zig en la levant, comme si elle allait la lancer sur le carrelage.

— Vous allez la fermer, oui ? menaça-t-elle.

Karl se redressa, blême comme un cierge de pâques, et je reculai contre le mur.

— Déconne pas avec ça, ma grande, murmura-t-il.

— Alors fermez-la tous !

Elle reposa l'ampoule sur la mousse et s'assit sur sa chaise en grommelant. Nous échangeâmes un regard perplexe et je sortis mon portable de mon sac à dos en prenant bien garde de couper le son. Comme je n'avais rien d'autre à faire, autant essayer de savoir ce que contenait cette saleté de DVD.

— Tu fais quoi ? demanda discrètement Karl en s'asseyant à côté de moi.

Je rabattis l'écran sur le clavier avec un bruit sec.

— Occupe-toi de tes fesses, Janua, murmurai-je.

— Tu craques un soft ? Tu veux un coup de main ?

— Non !

— Mais je vais pas regarder le plafond pendant trois plombes !

Styx nous lança un regard furibond et je pris Karl par le bras. Énervée comme elle l'était, cette gosse aurait été bien capable de nous jeter un explosif à la face.

— On va aller boire un coup en bas pour ne pas vous emmerder.

Et j'ajoutai plus bas à l'attention de Janua :

— Prends ta bécane.

— À toute ! fit Zig en essayant une bombe de peinture sur une feuille de papier. Ouah ! Vous trouvez pas que ça crache, ce rouge ?

Il avait visiblement déjà tiré un trait sur l'incident des disques. Zig était comme ça, je le compris très vite. Il vivait au présent et les dix minutes qui venaient de s'écouler étaient déjà oubliées, reléguées dans un coin de sa mémoire. Un réflexe d'autodéfense ? Erik avait bâti un mur, Zig, lui, oubliait. Mais qu'est-ce qui avait bien pu se passer de si terrible dans sa vie pour qu'il ait pris cette habitude ?

— Je t'attends, Clara, me pressa Karl.

— Hein ? Désolée, j'étais perdue dans mes

pensées.

Je le suivis dans le couloir et nous descendîmes le petit escalier en colimaçon qui menait au rez-de-chaussée. Des fresques avaient été peintes tout le long du mur et je frissonnai. Des types agonisants, écartelés par des fils barbelés. Des ombres sortant d'un bûcher. La main d'une femme aux ongles cassés, contractée sur les cordes d'une guitare électrique ensanglantée.

Il fallait vraiment être torturé pour peindre des trucs pareils.

Tony avait mis les chaises sur les tables et lavait le sol. Il avait troqué son T-shirt pour une chemise blanche, dont il avait retroussé les manches, qui faisait ressortir sa peau tannée par le soleil.

— Peut-on s'installer ? demandai-je.

— *Si*, bien sûr ! Allez *al fondo,* vous serez plus tranquilles. On ne peut pas vous voir de la rue.

— Merci.

— Vous voulez boire quelque chose ? demanda-t-il, le menton appuyé sur le manche de son balai-serpillière.

— Un soda bien frais ne serait pas de refus, fit Karl en s'épongeant le front.

— Je vous amène ça dans *dos minutos*.

— Merci bien, Tony.

— *De nada, hombre*[{24}] !

Nous prîmes place à une table pour deux, au fond du bar et Tony alluma un petit chapelet d'ampoules, au-dessus de nos têtes. Au plafond apparut une grande fresque aux tons agressifs. Une lutte entre des anges et des démons, qui ressemblaient à des chanteurs de hard-rock. Sans doute une interprétation toute personnelle de la chute de Lucifer mais elle était superbe. Je remarquai, sur le coin supérieur droit, un démon albinos. Il en tenait un autre par les épaules et faisait un bras d'honneur aux anges. Ce fut avec un certain amusement que je reconnus Balder. Celui qu'il serrait contre lui devait être Erik mais le visage était trop petit pour que je le puisse le détailler.

— Alors ? demanda Karl en jetant un œil sur mon écran, me faisant sursauter. C'est sur quoi que tu bloques ?

— Un pass.

— Fais voir. Eh ! mais c'est à Balder ça !

Je lui fis signe de baisser d'un ton.

— Chut ! Moins fort, abruti.

— Tu lui as piqué ?

Il mit l'ordinateur sur ses genoux et tapota sur le clavier.

— Non, il m'a demandé de passer discrètement le DVD à Tony mais je veux savoir ce qu'il contient avant de…

— *Bien fresquito* ! fit celui-ci en posant deux verres de soda débordants de glaçons sur la table. Ça va vous rafraîchir un peu.

— C'est vraiment sympa, Tony. Merci pour tout.

— Les amis de Balder sont mes amis. Vous serez toujours les bienvenus, ici.

Effarée, je vis Karl sortir le DVD du lecteur et le lui tendre.

— Tiens, Balder a demandé à Clara de te donner ça.

Je le fusillai du regard et Tony regarda la galette avec circonspection.

— Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-il.

— Il a juste dit que c'était une protection pour Erik au cas où il lui arriverait quelque

chose. Par contre, il ne m'a pas donné le pass.

Il hocha la tête et joua avec la pointe de sa barbichette noire.

— Je vois ce que c'est. Pauvre Erik… Tu peux dire à Balder que c'est en lieu sûr. Il n'a rien à craindre. Bon, je vous laisse travailler.

Il s'éloigna avec un clin d'œil et je saisis Karl par le col de sa chemise ouverte.

Connard ! Tu vas me payer ça !

— On se calme ! Tu me prends pour un con ou quoi ? J'ai fait une copie sur ton dur.

Je le lâchai et lui arrachai la bécane des mains.

— Si ça n'a pas marché, je t'arrache les boyaux ! C'est peut-être mon assurance vie, ce truc ! Mais… mais comment t'as fait ? m'écriai-je en rentrant dans les fichiers.

Il se laissa aller sur le dossier de sa chaise en allumant une cigarette et me regarda avec suffisance.

— Tu crois pas que je vais te donner mes tuyaux quand même ?

— Karl…, menaçai-je.

Il éclata de rire.

— OK, OK. Je connaissais le pass.

— Quoi ?

— Tu pourrais dire merci, non ?

— Merci. Comment se fait-il que tu connaissais le pass ?

Il but une longue rasade de soda.

— Ton enthousiasme me fait chaud au cœur, vraiment.

— Tu vas répondre, oui ou merde ?

Il me désigna l'écran.

— Ce sont ses essais de programmation pour la puce de son frère. J'étais déjà tombé sur une image ISO de ce DVD et j'avais craqué le pass. J'avais piraté la bécane de Balder.

— Il s'en est rendu compte ?

— C'est lui qui me l'avait demandé. Pour voir ce dont j'étais capable.

— Oh ! OK.

Il tira sur sa clope et bâilla en se laissant aller sur le dossier de la chaise.

— Putain ! Cette chaleur va me tuer.

Il agita les deux pans de sa chemise ouverte en fermant les yeux et je souris. Karl était

beaucoup moins discret que Balder quand il s'agissait d'aguicher une femme mais je devais bien reconnaître qu'il était plutôt mignon, avec ses petits muscles bien bronzés. Il contracta les abdominaux et le processeur tatoué sur son ventre ressortit.

— Comment l'as-tu rencontré ? demandai-je.

— Qui ça ?

— Balder.

— Il m'a mis la main dessus, cet enfoiré, fit-il en appuyant les coudes sur la table.

— Mais encore ?

Il soupira et termina son verre avant de sucer un glaçon.

— Ce salopard m'a coincé. Il a mouchardé mes connexions et a menacé de me dénoncer aux flics si je ne rentrais pas dans ses petites combines.

Je lui tapotai le bras avec une grimace.

— Bienvenu au club !

— Toi aussi, il t'a eue comme ça ? (J'acquiesçai.) Enfin, quoi qu'il en soit, oublie ce machin, dit-il en me désignant l'écran. Si

t'espères le faire chanter, autant que tu te mettes une balle dans la tête tout de suite.

— Pourquoi ?

— C'est pas vraiment un tendre, au cas où tu ne t'en serais pas encore aperçue. Je l'ai vu flinguer un DEMETRIOS de sang-froid parce qu'il avait blagué sur l'hypothèse de le dénoncer au CIRCE. Ça dissuade.

Je fronçai les sourcils et pris une gorgée de soda.

— Tu déconnes ? Flingué, flingué ?

Il me mit le bout de son index et de son majeur sur le front.

— Dans la salle informatique, devant tout le monde et avec le sourire. Il lui a collé un flingue entre les deux yeux et boum ! La moitié des gus a gerbé sur les claviers quand la cervelle lui est ressortie par les trous de nez.

Je repoussai mon verre et grimaçai.

— Tu rigoles, j'espère ?

Il secoua la tête et frissonna.

— Pas du tout.

— Oh ! mon Dieu…

— On ne plaisante pas avec ce genre de

type, Clara. Alors je te conseille de m'imiter : tu fais ce que tu as à faire et tu te casses en espérant ne plus jamais croiser sa face blême.

J'avais beau essayer, je n'arrivais pas à imaginer Balder en train de tuer un homme sans raison valable.

— Pourtant, il n'a pas l'air totalement insensible.

Il ricana.

— Pourquoi ? À cause de Styx et de son frangin ? Tu rêves ! Styx est aussi tarée que lui. Non mais tu l'as vue ? Cette gamine pourrait te faire sauter deux cents gosses dans une maternelle et aller se servir une part de tarte aux pommes avant d'aller faire dodo sans même un cauchemar. Quand Balder a buté Beta, elle n'a même pas levé le nez des putains de circuits qu'elle était en train de souder.

Je fis un bond sur ma chaise.

— Beta ? murmurai-je en sentant un frisson glacé me remonter dans le dos. C'est Beta qu'il a tué ?

Beta bossait aussi pour Arthémis à l'occasion. Je l'avais vu une ou deux fois. C'était un gros garçon placide qui passait ses journées

à craquer des logiciels de jeu et à faire des parties d'arcade en réseau sur le net. Il n'était pas très doué mais c'était vraiment un brave type.

— Tu le connaissais ?

— Un peu. Beta n'aurait pas fait de mal une mouche.

— Ouais. Balder ne semblait pas être de cet avis. Si tu avais vu ça… Putain, mon estomac s'est retourné comme un gant. À part dans les films, je pensais pas que c'était possible, des trucs pareils. Alors si tu veux un conseil, détruis ce programme et fais ce qu'il te dit en attendant que tout soit fini. T'es encore un peu jeune pour crever. Et moi aussi. (Il croisa les bras sur son torse dénudé et ses yeux verts se voilèrent.) Tu sais, j'ai cru que je pouvais me mesurer à Balder, Clara. J'avais pensé le faire chanter pour qu'il me lâche les burnes. Mais le coup de poing dans la gueule du requin, c'est sympa sur la pellicule. C'est une autre paire de manches quand t'as l'animal en face et qu'il te montre son râtelier. Ce type est un monstre. Dans tous les sens du terme. Y'a rien de normal chez lui. Quand tu le connais un peu mieux, tu comprends pourquoi on balançait les types dans

son genre sur les bûchers, au Moyen Âge.

— N'exagère pas, murmurai-je.

Je m'aperçus que mes mains tremblaient.

— J'ai eu un chat albinos, une fois. Je l'avais ramassé dans la rue. Il était complètement dingue. Au début j'ai cru que c'était parce qu'il avait peur. Avec le temps, il s'est calmé. Il jouait avec tous les gosses du quartier. Et puis, un jour, il a sauté à la gueule d'une gamine parce qu'elle avait refusé de lui donner un morceau de biscuit. Il lui a arraché les yeux. Cette bête était complètement schizo.

— Karl, t'es vraiment une tache…, soupirai-je. On utilise des animaux albinos dans les labos précisément parce qu'ils sont plus placides que les autres et moins agressifs.

— Ce chat était marteau ! Comme Balder.

— Tu avais dû déteindre sur lui. Rien à voir avec l'albinisme, désolée de te l'apprendre. Quant à être dingue, ce que Balder est en train de préparer prouve que ce n'est pas le cas, non ?

— T'aurais pas flashé sur lui, toi ? me coupa-t-il en jouant avec son verre vide.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous avec

ça ? m'écriai-je. Bien sûr que non, j'ai pas flashé ! Tu imagines un type pareil s'intéresser à moi ? Tu m'as regardée ?

Il m'adressa un sourire sarcastique.

— C'est bien ce que je dis, t'as flashé sur monsieur double cerveau ! Remarque, s'il a tout en double, c'est peut-être très divertissant dans un lit…

— Arrête, Karl, tu me soûles ! Il est parfaitement normal de ce côté-là.

— T'as l'air rudement bien renseignée, dis-moi.

— Lâche-moi avec tes… merde.

Je sentis le sang geler dans mes veines en faisant défiler les lignes de code sur mon écran. Une sueur glacée me coula dans le dos. J'avais la désagréable impression que de minuscules lézards faisaient la course sur mon épine dorsale.

— Quoi ? s'inquiéta Karl. Qu'est-ce qu'il y a ? C'est quoi, cette tronche ?

— Je connais ce code, bredouillai-je.

— Encore heureux ! C'est du JAVA. C'est le contraire qui m'inquiéterait.

Je fis défiler la page de nouveau, refusant de voir l'évidence.

— Je ne parle pas du langage, abruti, mais de la programmation. Tu es bien sûr que c'est Balder qui a pondu ça ?

— Non, c'est le petit lutin des galeries ! T'es conne ou quoi ? Qui veux-tu que ce soit ?

Je repoussai le portable et vidai mon verre d'un trait, nauséeuse.

— Impossible… Mon Dieu, c'est impossible…

— Quoi ? Qu'est-ce qui est pas possible ? T'arrête ton cinéma, oui ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu me fais flipper, merde ! Clara !

Je me massai les tempes.

— Je ne connais qu'un type qui torchait du code comme ça, fis-je d'une voix à peine audible.

— Clara… On dirait que tu vas me gerber dessus, là.

— Merde, Karl, regarde ce code !

— Quoi ? C'est du code !

— Il est parfait ! Pas un cheveu qui dépasse. Cette façon de rédiger les commentaires !

L'indentation du code et le nom des fonctions ! Tu es aveugle ou quoi ?

— OK. Balder est maniaque. Et alors ?

Je le pris par le col et l'obligeai à me regarder en face. Mes tripes se tordirent à la simple pensée de ce j'allais dire.

— Je n'ai vu qu'un cracker programmer comme ça, Karl !

— Qui ? Un autre maniaque, je présume ?

— DEMETRIOS ! Pauvre con !

Il se raidit, plissa les yeux et éclata de rire.

— DEMETRIOS s'est fait buter par le CIRCE !

— Et tu n'as jamais trouvé ça bizarre qu'ils aient sacrifié un cerveau pareil ? Tu as fait toi-même la réflexion lors de la réunion. RAGNAROK aurait pu être conçu par DEMETRIOS. Tu ne croyais pas si bien dire, mon vieux.

— Non, c'est impossible.

— J'en suis certaine, Karl. Je reconnaîtrais sa façon de programmer entre mille. J'ai étudié SWEET HOME jusqu'à ce que les yeux m'en tombent.

Il me dévisagea un long moment. Je le lâchai et il s'affaira sur le clavier. Au bout de quelques minutes, il s'affala sur sa chaise.

— Putain…

— Comme tu dis.

— T'es vraiment sûre de ce que tu dis ?

— Ma tête à couper, Karl.

Il décrocha son téléphone portable de la ceinture de son jean noir et composa un numéro.

— J'en aurai le cœur net.

— Tu ne vas pas l'appeler quand même ? m'écriai-je en essayant de lui arracher le mobile.

Il se dégagea.

— Zig ? Tu peux descendre une minute ? Oui, ça urge.

Il raccrocha et je levai les yeux au ciel.

— Tu perds la boule ou quoi ? Toi aussi, tu veux finir avec une balle bien au chaud dans ton crâne de piaf ? (Il ne répondit pas et marcha en rond, les mains dans les poches.) T'es une bille, Karl.

Je savais ce qui le turlupinait. Que

DEMETRIOS puisse être Balder, il s'en fichait. Ne plus être le meilleur cracker sur le marché européen, par contre… Karl était de ces pitoyables crackers qui ne vivaient que pour leurs exploits de piratage. À croire que c'était la seule façon qu'ils avaient de s'imposer dans le monde. En cet instant, il me fit presque pitié. Moi, je voulais me faire un nom pour ramasser des contrats et le fric qui va avec. Lui, il voulait être le meilleur parce que cela flattait son ego démesuré.

Zig dévala les marches et nous rejoignit.

— Alors, alors ? On a besoin de moi pour une partie fine ? (Il nous regarda à tour de rôle.) Eh ! Quelqu'un est mort ou quoi ?

— Est-ce que Balder est bien DEMETRIOS ? demanda Karl de but en blanc.

Le sourire de Zig se figea sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Réponds.

— Il est pas mort, ce mec ?

Il s'assit sur la table et jeta un œil à mon écran.

— Zig, je déconne pas ! vociféra Karl.

— Tiens, c'est marrant, c'est les trucs que Verne me fait envoyer tous les soirs, dit le clown en pointant le doigt sur la bécane. (Karl le souleva par le devant de son T-shirt jaune et Zig lui asséna un coup dans les côtes.) Pas touche à la bête ou tu demandes d'abord la permission, macaque !

— Tapette de mes deux…

— Qui tu traites de tapette, p'tit têtard ?

— Zig, qu'est-ce que tu viens de dire ? intervins-je.

— Que c'était un p'tit têt…

— Avant ! Au sujet de Verne.

— Clara ! explosa Karl. On s'en fout du doc !

Je m'interposai entre eux et repoussai brutalement Janua.

— Zig, où Verne te fait-il envoyer ces fichiers ?

— À une adresse Internet. J'en sais rien, moi. J'y entrave que dalle. Pourquoi ? C'est quoi ? Un virus ?

— Zig, assieds-toi.

— Clara…, gémit Karl.

— C'est important ! fis-je. Zig, est-ce que Verne a accès aux fichiers d'Erik ?

Zig agita négligemment la main pour chasser la question.

— Naaaan ! Balder le laisse pas toucher à ce qui concerne la programmation du ciboulot de son frangin. C'est pas son rayon. Il laisserait pas échapper un truc pareil, tu penses bien. Un gros groupe d'industriels ricains lui a même proposé d'acheter ses fichiers et il a refusé. Pourtant ça représentait un sacré pactole ! Ils essayent de mettre en place un truc comme le CIRCE, tu sais, des puces qui contrôlent ce que tu veux acheter. Mais c'est Balder qui connaît tout ça et il a refusé de bosser pour eux. On se fait pas chier à flinguer tout ça ici pour que ça recommence ailleurs ! (Karl et moi échangeâmes un regard anxieux.) Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai dit une connerie ?

— Zig, regarde bien cet écran et dis-moi si c'est bien ce que Verne te demande d'envoyer.

Il fit défiler le code et hocha la tête.

— Ouais, c'est bien ça. Ça y ressemble en tous les cas. Verne m'a dit que c'est des machins qui restent dans les machines en attendant qu'on leur demande d'attaquer. Comme votre

truc, là, FLÈCHE BLEUE. Je lui ai demandé pourquoi on envoyait pas plutôt çui-là, vu que Karl s'est fait chier à le faire, mais il m'a dit que Balder estimait que ça collait pas avec les systèmes Windo machin, un nom comme ça.

— Zig, murmura Karl. Il n'y a qu'aux USA qu'on utilise encore Windaube.

— Alors ces mails partent aux USA ? Des bécanes américaines vont attaquer aussi ? Ça va être poilant !

Il tapa dans ces mains et sautilla sur sa chaise.

— Bravo, le doc…, gémit Karl.

— Il faut prévenir Balder ! m'écriai-je.

— De quoi ? demanda Zig. Y'a un problème ?

— Non, fit Karl en me jetant un regard suppliant. Y'a pas de problème, Zig.

J'allais répliquer mais il le poussa vers l'escalier qui menait aux chambres.

— Eh ! Doucement !

— T'as du boulot, Zig, et nous aussi. Alors laisse-nous bosser, OK ?

— OK, ça va !

Il repartit à regret et je me levai pour secouer Karl comme un prunier.

— Mais pourquoi ne lui as-tu rien dit ?

— Dire quoi ? Qu'on a piraté un DVD que Balder destinait à l'un de ses meilleurs potes ? Merci bien mais je tiens à ma tête. Si Verne lui a piqué ses codes, tant pis pour sa gueule ! C'est pas mes oignons. Mon boulot, c'est de péter ces putains de bécanes et ciao Berthe ! Je ne veux plus voir la face de craie de Balder, même dans mes cauchemars.

Je reculai d'un pas et le regardai avec un certain dégoût.

— La première impression est toujours la bonne. T'es qu'une merde, Janua !

— Et toi une pouffiasse qui croit aux contes de fée ! Balder, DEMETRIOS ! Et dire que j'ai failli le gober durant un instant.

— J'abandonne, Karl. T'es vraiment trop con.

Je le laissai planté là et gravis les marches quatre à quatre.

— Peut-être, mais moi je ne me suis pas laissé embobiner par ce Zorro décoloré ! cria-t-il. C'est le problème des gonzesses. Vous pensez

avec vos ovaires, pas avec votre tête ! Qu'est-ce que ça peut te foutre que des Ricains se fassent laver le cerveau, hein ? Ils peuvent crever la gueule ouverte, ces dégénérés ! Ils n'ont aucun pouvoir chez nous !

Arrivée sur le palier, je m'adossai au mur, le cœur battant. Qu'est-ce que j'allais faire ? Appeler Balder et lui dire : « Surveille ton superpote, mon chou, j'ai un doute sur lui » ? Et si Zig s'était trompé ? Il ne connaissait rien à l'informatique.

— Putain de merde…, soupirai-je. Je ne peux quand même pas garder ça pour moi.

Que j'aie pété ou non le DVD importait peu. Balder s'y attendait. Les fenêtres « Encore raté, Clara ! » qui s'affichaient lorsque je faisais une erreur le démontraient. Cela l'amusait, plutôt. Je n'avais rien à craindre de ce côté-là. Mais accuser un type en qui il avait suffisamment confiance pour lui confier son frère… Verne semblait être un homme si charmant, incapable de faire du mal à qui que ce soit. Il avait même risqué la vie des siens parce que ce qu'on lui demandait allait contre sa morale et l'éthique médicale. Pourtant, j'étais bien placée pour savoir qu'une conduite paternaliste servait

parfois de masque à la pire des ordures. Arth m'en avait fourni la preuve.

— La preuve… mais oui… des preuves.

Il me fallait des preuves. Des preuves que je ne pouvais obtenir qu'à Paris, en interceptant les mails que Zig envoyait pour le compte de Verne.

— Tu parles toute seule, Clara ? Tu pètes les plombs ?

Je sursautai et me tournai vers Styx, qui sortait de la chambre avec une boîte en carton recouverte d'un chiffon.

— Non, je… je réfléchissais.

— Tu veux venir faire un peu de mécanique ? me proposa-t-elle en clignant de l'œil.

Je fis la moue en regardant le carton.

— Non merci. Ces engins m'ont toujours rendue nerveuse.

— Tant pis. Normalement, on sera prêts dans deux heures. Tu es sûre que ça va aller ?

— Je dois y aller aussi ?

— Bien sûr. On a décidé que ce serait toi qui mettrais la tuture dans le parking.

Je sentis une nausée me lever le cœur.

— Qui ça, « on » ? Balder ?

— Nan ! Zig et moi. Mignonne comme t'es, t'auras aucun mal à charmer le garde de l'entrée.

Je hochai furieusement la tête.

— Hors de question, Styx. Ne comptez pas sur moi pour ce genre de saletés. Je ne veux pas avoir la mort de gens sur les bras.

— On verra, fit-elle en souriant. Il n'y aura peut-être pas de morts.

Elle s'engagea en sifflotant dans l'escalier et je me penchai par-dessus la rampe.

— J'ai dit non, Styx ! Non ! Non ! Non !

Elle me répondit par un éclat de rire et je serrai les dents pour ne pas vomir. Moi, mettre une bombe ? Jamais de la vie. Des images de gosses ensanglantés et de femmes hurlant dans les flammes s'imposèrent à moi et je secouai la tête pour les chasser. « Un nouvel attentat de l'ETA a fait 17 victimes. Toutes ont péri carbonisées… » Non, je me rendrai pas responsable d'une telle horreur.

— Oh ! Seigneur… aidez-moi.

Mon rythme cardiaque s'accéléra et l'oxygène dans mes poumons se raréfia. J'allais me sentir mal. Il me fallait de l'air. Je dévalai les marches et butai sur Tony, qui finissait de passer la serpillière dans le bar.

— *Pero bueno* ! Clara, ça va ?

Il me saisit par les épaules mais je me dégageai pour sortir sur le trottoir et respirer un grand coup. L'air s'était un peu rafraîchi et le soleil se couchait. Je m'adossai à la porte du *Zébra Bar* en essayant de calmer les battements affolés de mes tempes. Je me sentais sur le point de tourner de l'œil. Une bombe. Moi, poser une bombe. Ils pouvaient toujours courir !

— Clara, qu'est-ce qui va pas, *chica* ? demanda Tony d'une voix douce.

— Ils veulent que je pose la bombe, bredouillai-je la gorge serrée. Ils veulent que ce soit moi qui introduise cette putain de bombe…

Tony me tapota le dos et me poussa à l'intérieur.

— *Venga, chica. No pasa nada.* On va se taper un bon *cubata* et essayer d'arranger ça, *vale* ? Allez, viens.

Je me laissai guider vers la table que j'avais

occupée avec Karl quelques instants plus tôt et Tony s'installa en face de moi après avoir rempli deux grands verres de glaçons, de gin et de cola.

— Allez, Clara, fit-il en faisant tinter son verre contre le mien. Tchin-tchin ! Bois un coup, *chica.* Tu vas voir, ça fait du bien.

Il me tendit une serviette en papier et je me mouchai avant d'avaler une gorgée de son curieux cocktail. Ce n'était pas mauvais.

— Merci, Tony.

— Alors ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je fis tourner les glaçons dans mon verre.

— Ils veulent que je place la bombe dans la centrale. Je ne suis pas une terroriste, Tony. Même tuer un cafard me fout les boules. J'ai… j'ai buté un mec par accident il y a peu et j'en ai fait des cauchemars toute la nuit. Oh ! merde, Tony. Je ne peux pas faire ça.

Il sourit et me serra la main.

— J'ai étudié les plans de Balder, Clara. Il faut juste faire sauter un mur en pleine nuit. Il n'y aura personne, c'est presque certain.

— Et Karl ? Il peut le faire.

— Je ne suis pas sûr que le garde de l'entrée sera aussi sensible à ce garçon qu'à une jolie fille comme toi.

— Et Styx ?

Tony pinça les lèvres.

— Elle aura autre chose à faire à ce moment-là.

— Comment ça ?

Il plongea ses yeux noirs dans les miens.

— Ne te rends pas malade, Clara. On a l'habitude, tu sais. Sache seulement que ni elle ni Zig ne peuvent garer cette bagnole dans le parking.

Je tapai du plat de la main sur la table.

— C'est toujours pareil ! Tu verras bien, Clara. T'en fais pas, Clara. On sait ce qu'on fait, Clara. Tu es comme Balder ! Comme Styx ! Comme Zig ! Vous me donnez des bribes d'information et je ne sais pas dans quoi je m'embarque ! J'en ai marre des mystères ! Marre des combines ! Mon boulot, c'est l'informatique. C'est clair, précis et sans fioritures. Cela, je le comprends. Mais toutes vos magouilles, vos non-dits, vos petits secrets de merde me foutent les chocottes. T'arrives à

piger ça ? Je me fais enlever par un type sorti de la petite boutique des horreurs pour atterrir dans un réseau de galeries désaffectées et, là, on me dit que je dois sauver le monde ou finir en taule ! Mets-toi un peu à ma place. Je ne sais plus où j'en suis.

Tony m'adressa un sourire désolé.

— Balder utilise parfois des méthodes un peu… comment est-ce que vous dites, en français ? Extrêmes ? Mais c'est pas un mauvais garçon. Ni lui, ni Erik, ni Zig. Ils se sont endurcis par la force des choses, comme nous tous.

— Erik ? Il est dans un cas un peu particulier, si je puis me permettre.

Le regard de Tony sembla se perdre dans de vieux souvenirs.

— Oui, sale affaire. Quand j'ai vu ce qu'il était devenu… *madré de Dios* ! Balder s'en est tellement voulu. Mais il n'avait pas le choix. Voilà ce qui rend la vie si pénible, *chica.* C'est que, parfois, on n'a pas le choix.

Je tiquai. Tony semblait dire que c'était à cause de Balder qu'Erik avait pété les plombs. Depuis quand devenait-on autiste du jour au

lendemain ?

— Pourquoi Balder s'en est-il voulu ?

Tony plissa légèrement les paupières et vissa ses pupilles aux miennes.

— Tu n'es pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Il te le racontera peut-être.

— Mais…

— S'il estime que c'est nécessaire, me coupa-t-il avec un regard entendu.

Je hochai la tête, ne comprenant que trop bien ce qu'il voulait dire. « Titille-le sur le sujet et il pourrait te le faire regretter. »

— Je vois. Un boss muet. Des hommes de main muets. Des contacts muets. C'est plus facile, n'est-ce pas ?

— Balder fait ce qu'il croit être juste.

— La justice sans la vérité, ça vaut que dalle ! m'écriai-je. La justice est propre et droite ! Elle ne demande pas que l'on s'abaisse à tuer des innocents.

— La justice n'a pas de qualificatif, *chica*.

— Je ne suis pas d'humeur à philosopher,

Tony ! Balder m'a fichue dans une sacrée merde et je ne sais pas dans quel état j'en sortirai.

Il croisa les bras et me dévisagea entre ses paupières mi-closes.

— Si tu arrives à surmonter tes appréhensions, tu peux te faire une place au soleil, *chica*.

— Je ne poserai pas cette bombe !

Il haussa les épaules et se leva.

— Balder m'a dit que tu étais l'un des meilleurs crackers qu'il n'ait jamais rencontrés. Avec le temps et un professeur tel que lui, tu aurais pu l'égaler et vivre comme une reine. Tant pis. Tu resteras dans ton trou. Tu seras comme ces *piratas* qui récoltent aussi bien les minutes de gloire que les années de trou.

Il retourna au bar et j'entendis cliqueter les verres. « L'un des meilleurs crackers… » Balder avait-il vraiment dit cela ? Ou Tony essayait-il juste de me convaincre ? Les paroles d'Arthémis me revinrent en mémoire : « Avec les temps, tu pourras manger sur la tête de Janua. » Si seulement je ne doutais pas autant de moi… Un professeur tel que Balder… le rêve de tout cracker. Car Balder était DEMETRIOS. Je le

savais bien. Mais pourquoi irait-il s'emmerder avec moi ? Si j'étais si bonne que ça, pourquoi n'était-il pas venu me chercher comme les autres ? À moins que…

— Putain de merde ! m'écriai-je.

Je sursautai et sentis le sang qui irriguait mes joues se faire la malle. Non, Balder ne pouvait pas être aussi tordu que ça. Il n'avait pas pu inventer toute cette histoire de montre volée et de parlementaire tué pour me coincer…

— Ou pour faire croire à une bande de crackers phallocrates qu'il introduisait une femme dans l'équipe contraint et forcé, murmurai-je sans m'en rendre compte. Nom de Dieu ! Le salaud !

Je bondis de ma chaise et me ruai dans l'escalier sous l'œil circonspect de Tony. Je grimpai les marches comme si j'avais à mes trousses une armée d'assassins et poussai la porte d'un coup d'épaule. Zig était assis sur le sol et remplissait le chargeur d'un fusil.

— Hello, Clara !

— Où est Karl ?

— S'il est pas avec toi, il doit être avec

Styx. Le garage est dans le…

— Je me fous du garage et je me fous de Karl !

Il éclata de rire.

— Styx t'a dit pour la bagnole ?

— Oui.

Je m'assis en face de lui, en tailleur, et lui arrachai le fusil des mains pour le poser sur le carrelage.

— Eh ! Fais gaffe. Il est chargé.

— Zig, je vais te poser une question et je veux que tu me répondes franchement, d'accord ?

Il se laissa aller en arrière, s'appuya sur ses coudes, et me considéra avec une moue facétieuse.

— OK. Non, Clara, Balder n'est pas marié. Tu peux foncer, ma belle.

— Je suis sérieuse, abruti !

Il me détailla de bas en haut et se redressa, le dos très droit.

— Pigé cinq sur cinq. Qu'est-ce que tu veux ?

Je m'éclaircis la gorge et luttai avec mon pauvre cerveau pour pouvoir aligner une phrase cohérente.

— Le parlementaire qui aurait dû recevoir le bracelet-montre et qui s'est fait descendre… il n'a jamais existé, pas vrai ?

Il fit une bulle avec son chewing-gum et agita la main.

— Qu'est-ce que tu me baves, là ?

— Comme le vol du camion d'antiquités, poursuivis-je. Comme les milliers de bécanes qui devaient nous servir de relais en Allemagne.

Il fit éclater la bulle et ouvrit des yeux comme des soucoupes avec une mimique niaise.

— Tu parles de quoi ? J'suis pas au courant de toutes les magouilles de Balder, moi.

— Arrête de faire le con, Zig. Tu n'es pas aussi fou que tu voudrais bien le faire croire. Si DEMETRIOS a une éminence grise, c'est bien toi ! Et, le connaissant, il ne ferait pas confiance à un abruti.

Zig éclata de rire.

— DEMETRIOS a été crevé y'a un bail, bordel ! Sinon, tu penses bien que Balder l'aurait engagé. Réfléchis, un peu !

Je vissai mes pupilles aux Smiley de ses lentilles de contact et secouai lentement la tête.

— Non, Zig. Balder est DEMETRIOS, tu le sais parfaitement. Et, veux-tu que je te dise ? Plus j'y pense, plus je me dis qu'il y a trop de pièces qui ne collent pas au puzzle. Ce revendeur iranien que je ne connaissais ni des lèvres ni des dents et qui me propose sa came. Cette montre perdue au milieu du fourbi. Il aurait dû la voir, Zig. Ce genre de charognard repère tout de suite les objets de valeur. Et, si lui ne l'avait pas vue, ce qui me paraît vraiment impossible, les gus qui ont attaqué le camion l'auraient fatalement repérée. Ça colle pas, Zig. Plus je remue cela dans mon petit crâne et plus je me dis qu'il y a anguille sous roche.

Il fit vibrer ses lèvres et m'adressa un geste grossier.

— Tu regardes trop la télé, Clara.

— Trop de coïncidences…

— Et après ? Ça arrive.

Je lui agitai mon poignet sous le nez.

— Il arrive qu'une de ces antiquités tombe par hasard dans les mains d'un revendeur qui, comme par hasard, la revend à un cracker parce

que le hasard a voulu qu'il ne la remarque pas et cela, toujours par hasard, au moment où Balder a besoin de DEMETRIOS compétents. Me prendrais-tu pour une conne, Zig ?

Il éclata de rire.

— Non mais tu entends ce que t'es en train de dire ? Qui aurait pu prévoir tout ça, Clara ? T'as fumé quoi, avec Tony ?

— Balder en est capable. Et je vais même ajouter ceci : il n'y a jamais eu de camion. Il n'y a jamais eu de vol. Il n'y a jamais eu de parlementaire et je suis pratiquement certaine que ce soi-disant Iranien n'était pas un revendeur. C'est Balder qui l'a payé pour que j'entre en possession de cette montre. Il m'a revendu tout son matos pour une bouchée de pain, Zig. Ce n'était pas normal, j'aurais dû m'en douter.

Il ouvrit la bouche, poussa une exclamation étouffée et la referma. Nous nous regardâmes en silence durant une bonne minute et, soudain, il partit d'un formidable fou rire.

— Oh, putain ! Tu devrais écrire des scénars de série B, Clara ! Tiens, appelle Balder et raconte-lui ce que tu viens de dire ! À mon avis, il va bien se marrer et il en a besoin, en ce

moment. Ah ! Non, mais c'est la meilleure de l'année !

Il se tordait de rire mais moi, je n'en avais aucune envie. Le fait d'avoir exposé les événements de vive voix m'avait définitivement convaincue de leur bien-fondé. J'étais partagée entre le plaisir d'avoir démasqué Balder et la colère de m'être laissée manipuler comme un pantin.

— #901 ? C'est bien ça ? demandai-je en sortant mon portable de ma poche.

Le rire de Zig se coinça dans sa gorge et il se redressa, le visage figé.

— Hein ?

— Le numéro de Balder. Je vais lui raconter mon petit scénario puisque tu dis que cela risque de l'amuser. C'est vrai qu'il doit s'ennuyer, dans son trou à rats.

Zig fronça les sourcils et s'appuya contre l'armoire, les bras croisés. Il me lança un regard par en dessous et cracha sur le sol avec une moue mi-dégoûtée mi-amusée.

— C'est bien le #901, oui ou non ?

Il émit un petit rire sec et tapa lentement dans ses mains. Ses applaudissements

méprisants retentirent dans la petite pièce avec la gaieté d'un glas.

— Balder avait raison, ma belle, murmura-t-il. T'es pas comme les autres. Tu sembles avoir quelques grammes de cervelle en plus sous la calotte crânienne.

— Alors ? bredouillai-je.

— T'as gagné, ma caille, fit-il avec une arrogance teintée de mépris.

Merde… Pourquoi me semblait-il aussi vieux et aussi grand, tout d'un coup ? Où était la folle dingue à laquelle je m'étais habituée ? On aurait dit que j'avais un étranger en face de moi.

— Je… j'avais raison, donc ? bégayai-je.

Il avança d'un pas et j'eus un mouvement de recul, ce qui sembla l'amuser.

— T'as tout bon à un petit détail près, Clara.

— Le camion ?

Il se pencha vers moi et siffla à la manière d'un serpent :

— Otto Von Scharzberg.

— Le parlementaire allemand ?

Zig m'adressa un sourire de rapace et susurra :

— Paix à son âme de connard…, laissa-t-il tomber d'une voix glaciale.

Je reculai comme s'il m'avait giflé.

— Vous… vous l'avez…

Je ne pus finir ma phrase. Zig visa le cendrier en verre, sur l'une des tables de chevet, et cracha son chewing-gum, qui tomba au centre avec un tintement lugubre.

— Il le fallait bien, ma poule. On n'a pas droit à l'erreur. Un manque de crédibilité a tôt fait de couler ce genre de bateau. Glouglou aurait fait le gros paquebot monté pour Clara ! Tu te rends compte, ma belle ? Ta cervelle vaut plus que la vie d'un politicien. Moi, je serais rudement fier à ta place.

J'allais vomir. Je sentais la bile me remonter dans la gorge. Je sortis dans le couloir pour chercher les toilettes. Elles étaient indiquées par une petite plaque blanche sur une porte, au fond du corridor. Je m'y précipitai et faillis vider mon estomac sur le sol avant de me pencher sur l'évier. D'abord la femme dans l'explosion, après Arth et maintenant ce type.

Trois personnes étaient mortes par ma faute. Balder n'avait pas hésité à sacrifier froidement des vies humaines pour faire avaler à tous son histoire de bracelet volé. Les pires ordures que je connaissais n'auraient jamais osé aller jusque-là. J'entendis la porte des W-C s'ouvrir et Zig me tapa dans le dos avec un rire désagréable.

— Sacrée Clara ! Balder se doutait que tu découvrirais le pot aux roses. Moi j'y croyais pas. Comme quoi… Tu es plus intelligente que je croyais, ma belle. Oui, très intelligente. Mais Balder est prévoyant.

Je me rinçai la bouche et m'essuyai avec une serviette en papier.

— Prévoyant ? demandai-je en contrôlant un haut-le-cœur. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il me saisit brutalement par l'épaule et me retourna pour me plaquer contre le mur. En cet instant il avait vraiment l'air d'un déséquilibré. Ses lèvres se tordaient en un rictus qui découvrait ses dents et il me fixait sans ciller, les yeux écarquillés.

— T'as parlé à Karl, de tout ça ?

— Quoi ?

— Réponds !

Je crevais de trouille et sentais que ma vessie allait me trahir.

— Seulement de Balder…

— Mais encore ?

— Pour « DEMETRIOS ». Mais il… il ne m'a pas cru…

— Alors n'en parle plus, jolie Clara, et n'insiste pas. Si tu ne tiens pas ta jolie langue, je te ferai un trou tellement gros à l'arrière de la tête qu'on pourra voir l'horizon en te regardant dans les yeux. Compris ?

Je hochai la tête, la gorge serrée, et il me tapota la joue en souriant.

— Tu vois, quand tu veux.

Il me lâcha et tourna les talons. Je dus prendre mon courage à deux mains pour l'interpeller.

— Zig ! Attends…

Zig s'arrêta mais ne se retourna pas.

— Quoi, encore ?

— Si Balder avait tellement besoin de moi, pourquoi me faire entrer dans l'équipe aussi tard ? Le boulot de piratage est presque fait.

— Parce que tu n'entres réellement en scène que demain, ma toute belle. Quand il pissera sur Lafayette, c'est toi qui lui tiendras la queue. (Il tourna la tête et darda sa langue percée entre ses dents avec une mimique lascive.) Mais avoue que t'en crèves d'envie. Et puis t'as les mains assez grandes pour ça.

Je me laissai glisser le long du mur pour m'asseoir sur le carrelage blanc et Zig sortit en ricanant. Je restai un long moment à contempler fixement la porte et éclatai en sanglots.

X

Il était presque 23 heures.

Styx et Zig se déshabillèrent devant Karl et moi sans la moindre pudeur. Ils enfilèrent une tenue d'épais coton noir composée d'un pantalon militaire et d'un débardeur. Je donnai une tape sur le menton de Janua pour lui faire fermer la bouche. Elle béait comme un trou et ses yeux écarquillés semblaient vissés aux seins de Styx.

— Aïe !

— Réveille-toi, Karl !

Il se frotta le menton et me gratifia d'un regard furibard.

— Clara, à ton tour, fit Zig en enfilant une paire de gants en cuir.

— Moi ? Je n'ai pas d'autres fringues.

— Il faut que tu sois séduisante en diable, poulette ! On va te déguiser du feu de Dieu !

— Me déguiser ?

J'avais de nouveau l'estomac au bord des

lèvres à l'idée de ce que j'allais devoir faire sous peu et je n'étais vraiment pas d'humeur pour les niches.

— Parfaitement !

— En quoi veux-tu que je me déguise ? En petit terroriste à deux balles ? Comme ça, je serai discrète pour passer la grille !

— En pute ! lança Styx avec un clin d'œil.

— Quoi ? m'étranglai-je.

Tony frappa à la porte et entra avec un sac en plastique.

— Tiens, Styx. Je pense que ça devrait aller, fit-il en me détaillant.

Je reculai d'un pas et agitai les mains.

— Minute ! C'est quoi, cette embrouille ?

— Mets ça, ordonna Zig d'une voix sèche en désignant le sac que Tony venait de poser sur le lit, entre les fusils et les cartouches. On t'expliquera après.

Je pris le sac avec méfiance et risquai un œil à l'intérieur. Je crus y reconnaître une perruque brune et une robe de lycra rouge sang de bœuf.

— Non mais tu ne crois quand même pas

que je vais mettre cette horreur ?

— Tu veux parier ? demanda Styx avec une grimace.

— Allez, Clara, renchérit Zig avec un rire vulgaire. Au vestiaire ! Demain, tu seras la technico de la maintenance mais, ce soir, t'es la poule du boss de la centrale. Et il faut éviter qu'ils fassent le rapprochement.

D'un geste rageur, je coinçai le sac sous mon bras et allai m'enfermer dans les W-C. Zig ne perdait rien pour attendre. À la première occasion, je lui tordrais le cou à cette pédale de merde !

— Oh ! Elle est timide ! lança Karl.

Les rires des autres retentirent dans le couloir et je verrouillai la porte des toilettes.

— Si seulement ils ne me tenaient pas par la peau des fesses…, crachai-je.

En vidant le sac sur le sol, je fis tomber une paire de talons aiguilles noirs et un tube de rouge à lèvres. Je soulevai l'un des escarpins par la lanière qui devait certainement s'enrouler autour de la cheville et le fis tourner devant mon nez. Comment pouvait-on marcher avec des trucs pareils ? Le talon était presque aussi

long que ma main.

— On verra bien.

Je me déshabillai et me battis quelques minutes avec la robe étroite pour l'enfiler. Je tirai dessus comme une folle avant de comprendre qu'elle ne descendait pas plus bas que les fesses. Et heureusement parce que, serrée comme elle était, j'aurais été bien incapable de marcher. Je me plaçai devant le miroir et remarquai que l'on pouvait suivre les coutures de mes sous-vêtements sur le tissu.

— Merde ! Je vais quand même pas me balader à poil là-dessous !

Mais je n'avais pas le choix. En jurant comme un charretier, je me défis de la robe, enlevai mon soutien-gorge, mon string et l'enfilai de nouveau. Quelle gymnastique !

— Voyons voir ce que ça donne…

Le miroir me retourna mon reflet et je vis mes épaules s'affaisser. Certes, on ne pouvait plus suivre les coutures de mes sous-vêtements. Mais les contours de mes tétons, par contre…

— Chier !

Les petites bretelles semblaient sur le point de céder à tout moment sous le poids de mes

seins. Je tirai dessus. Pas de craquement.

— Solide…

En soupirant, j'essayai la perruque brune. Entre coupe au carré et frange, j'avais l'air d'une actrice de seconde zone voulant postuler pour le rôle de Cléopâtre. Ridicule pour ridicule, j'étalai une bonne couche de rouge sur mes lèvres et fis la moue. Pas de problème, j'avais bien l'air d'une pute. De bas étage même. Lorsque arriva le tour des chaussures, je dus m'asseoir sur le sol pour les enfiler sans me casser la figure. Quand je voulus me lever, par contre, je faillis me la péter pour de bon. Les bras tendus à l'horizontale pour garder l'équilibre, j'essayai de faire quelques pas. Je n'en fis même pas deux. Au premier, je dus m'accrocher au porte-serviettes pour ne pas tomber.

On tambourina à la porte.

— Alors, Clara ? aboya Styx. Ça vient, oui ou merde ? On ne va pas y passer la nuit !

— Ça va ! J'arriv… ah !

Je m'étalai de tout mon long sur le carrelage et me cognai douloureusement les fesses.

*

Zig arrêta la voiture dans un champ, à couvert des arbres. Tony, qui suivait dans un second véhicule avec Karl et Styx, se gara derrière nous.

— Bien, fit Zig en se tournant vers moi. Tu as bien compris ce que tu avais à faire, Clara ?

Je secouai la tête. Mes tripes me torturaient et j'avais le cœur au bord des lèvres.

— Je… je ne peux pas.

— Bien sûr que tu peux.

— Mais pourquoi moi ? J'veux dire, pourquoi ne pas prendre quelqu'un qui a l'habitude de ce genre de plans ?

Ma jambe tressautait et Zig me posa la main sur le genou pour l'immobiliser.

— Parce que quand tu suivras Balder au siège du CIRCE, il ne s'agira pas de le faire repérer. Prends ça comme un test. Là-bas, t'auras pas droit à l'erreur.

Je me rongeai l'ongle du pouce.

Et si ça marchait pas ? Si le gardien s'était rendu compte que le coup de fil ne venait pas

du bureau du patron mais de chez Tony, hein ?

Zig éclata de rire.

— T'inquiète pas, va. Tony n'en est pas à son premier piratage de ligne. Ce connard attend bien gentiment Miss Cherry qui doit venir voir Ricardo Falguera pour une partie de « touche-pipi » in the boss office. Alors, n'oublie pas : tu ne jactes qu'en anglais, tu prends à gauche en entrant et tu te gares bien gentiment à l'endroit où je te le dirai. C'est imprimé ?

— Mais…

Il sortit un pistolet de sa ceinture et me posa le canon la tempe.

— C'est imprimé ?

Je poussai un petit cri et mes mains se contractèrent sur le tissu du siège.

— Putain, Zig… enlève-moi ce truc ou je te jure que je me pisse dessus dans les secondes qui viennent. Cela ne fera pas bon effet, à l'entrée.

Il rit, comme à une bonne plaisanterie, et rangea le flingue.

— Tu vois quand tu veux, railla-t-il en me tapotant la joue. Allez, prends ce volant. Tu attends dix minutes et tu files tout droit.

Je hochai la tête. La sueur me coulait le long du dos et je frissonnai en sortant de la voiture pour prendre sa place. Je faillis me casser la cheville en posant le pied sur le sol. Maudites chaussures !

— Je suis prête, murmurai-je en m'agrippant au volant.

— Dix minutes, répéta-t-il en posant le doigt sur le cadran de ma montre. Pas une de plus, pas une de moins.

— OK, OK, j'ai compris.

— Et ne fais pas d'excès de vitesse ! T'es assise sur un pétard. Un faux mouvement et boum !

Il ricana et je fermai les yeux pour contrôler un haut-le-cœur.

— Merci de me le rappeler, salopard.

— Éteins les phares.

Il claqua doucement la portière et monta dans la seconde voiture, volée récemment, elle aussi. Ils sortirent du champ et s'éloignèrent, me laissant dans le noir total.

J'étais morte de trouille. Je regardais les secondes s'égrener sur le cadran, le cœur battant. Au loin, je voyais les lumières de la

centrale électrique. Certaines clignotaient, comme un système d'alarme. J'allais me faire repérer à coup sûr. Je n'avais jamais su mentir. Et si je me tirais ? Je pouvais m'enfuir. Je passerais vite fait au *Zébra Bar*, je forcerais la serrure, prendrais mes faux papiers, mon fric et hop ! Ni vue ni connue. Je les laisserais dans leur merde et…

Une sonnerie stridente me fit tressaillir et je laissai échapper un petit cri. La bombe ? Elle était détraquée ! Je m'apprêtais à bondir de la voiture lorsque la sonnerie reprit de plus belle. Mon téléphone portable. Je l'avais posé sur le tableau de bord.

— Allô…, murmurai-je prenant le petit appareil d'une main mal assurée.

— Clara ? Ça va ?

Je poussai un immense soupir de soulagement en reconnaissant la voix de Styx.

— Je… j'essaye.

— Quelqu'un veut te dire un petit mot. Je te passe la com. Ça va aller, t'en fais pas. On a l'habitude. À toute !

— À toute. Allô, Allô !

— Clara ?

— Balder ?

— Ça va ? Vous tenez le choc ?

Malgré moi, un sourire se dessina sur mes lèvres en entendant sa voix suave. Jamais je n'aurais cru être aussi heureuse d'entendre ce rat de labo. Comme si le timbre calme, assuré, était une corde à laquelle me retenir pour ne pas sombrer. Dans le chaos d'inconnu au sein duquel je m'étais débattue depuis mon arrivée en Espagne, la voix de Balder avait quelque chose de familier, d'apaisant.

— Pas vraiment.

— Il le faut, Clara. Vous devez passer ce poste de garde. Vous pouvez y arriver.

— Styx vous a dit pour le rack ?

— Oubliez les disques durs. Ne pensez plus qu'à ce gardien et au rôle que vous devez jouer, d'accord ?

— Je…

— Je ne peux pas vous parler plus longtemps, Clara. Il faut être prudents. Tout va bien se passer. N'oubliez pas votre téléphone dans la voiture, surtout. À demain, Clara.

— À demain.

— Au fait…

— Oui ?

— Je suis sûr que le rouge vous va à ravir.

Il raccrocha et je me laissai aller sur mon siège en soupirant. Sacré Balder. Je revis notre baiser dans les douches et m'aperçus que je n'étais même pas en colère. Avec le recul, je commençais à prendre ce « je t'allume – je m'en vais » comme un jeu. Celui du chat et de la souris. Que se passerait-il si la souris se transformait en chat ? Un chat jouant avec un autre chat ? Qui mordrait l'autre ?

Je regardai ma montre. Plus qu'une minute. J'allumai les phares, mis le contact et fis demi-tour pour m'engager sur la route. Je ne pouvais pas me tromper, c'était tout droit.

J'appuyai sur l'accélérateur et mon pied dérapa. Je calai.

— Putain de pompes !

J'enfonçai mon talon dans le tapis et fit tourner rageusement la clé dans le contact pour redémarrer. Les lumières de la centrale se rapprochaient à une vitesse inquiétante. Le bloc de bureaux, au-dessus desquels dépassaient les câbles haute tension et les pylônes, grossissait

au fur et à mesure que j'approchais. Un énorme monstre aux mille yeux luisants prêt à m'avaler. Et s'ils avaient décidé de me faire sauter avec la bombe ? Si le coup du bracelet était vraiment un hasard et que Zig s'était payé ma tête ? Si j'étais juste de la chair à canon ? Un pion à sacrifier, un genre de kamikaze ? Je secouai farouchement la tête pour chasser ces pensées et me composai un sourire de circonstance, niais au possible, en m'engageant dans la petite bretelle qui menait à l'entrée de la centrale. J'avais l'impression que mon cœur avait cessé de battre mais, paradoxalement, lorsque je fus en vue des grandes portes grillagées, ma trouille ficha le camp. Était-ce cela, le trac dont parlaient les acteurs ? On gerbait tripes et boyaux avant de monter sur scène puis, une fois qu'on y était, plouf ! Plus rien. Juste un gros vide dans le ventre mais une tête prête à l'emploi. Je ralentis devant la petite cabine vitrée du gardien, un gros bonhomme qui mangeait un sandwich au jambon en bâillant, et sus très bien ce que je devais dire.

— *Hi ! I'm…*

Je n'en eus pas le temps. D'un geste las, après avoir jeté un œil dans l'habitacle, il me fit signe de passer et ouvrit les grillages en

appuyant sur un bouton. Ce fut aussi simple que cela. Pour un peu, j'en aurais presque éclaté de rire. La porte se referma derrière moi et je pris à gauche, sur le parking. J'avançai en scrutant l'obscurité.

Une ombre sortit des buissons. Si discrète que je la vis à peine. Zig, d'après la corpulence. Il était encagoulé et me fit signe de me garer un peu plus loin sur la droite, contre le mur. Je passai devant le hall d'accueil, où j'entrevis un second garde, concentré sur un petit boîtier blanc. Probablement une quelconque mini-console de jeux. Il ne leva même pas les yeux vers le parking. Je me glissai entre deux camionnettes, à une dizaine de mètres de l'entrée des bureaux, coupai le contact et éteignis les phares. Je récupérai le mobile, ôtai mes chaussures, les serrai contre moi et sortis de la voiture en fouillant les ombres du regard, à la recherche de Zig. Il agita les bras derrière un petit arbuste et je courus pour le rejoindre. Ma robe remonta mais je m'en fichais.

— Bien joué, Clara, murmura-t-il en me tapotant l'épaule lorsque je m'accroupis près de lui. Tiens, ma belle. Mets ça.

J'enfilai le T-shirt noir qu'il me tendit. Styx

était là aussi, non loin de Tony. Ainsi vêtus de sombre, nous nous fondions dans le décor.

— Où est Karl ? demandai-je.

— Dans la voiture, à l'extérieur.

Elle me désigna le grillage, derrière nous, et je remarquai qu'il avait été cisaillé sur une cinquantaine de centimètres. Des câbles et des genres de pinces pendouillaient de l'enchevêtrement métallique mais je ne distinguais rien dans l'obscurité. Sans doute un système qui leur avait permis de couper le courant avant de sectionner le grillage.

— Vous êtes entrés par là ?

— À ton avis, banane ?

Styx sortit ce qui semblait être un ordinateur portable de son sac à dos et l'ouvrit.

— Prêts pour le feu d'artifice ?

Elle leva un petit clapet et posa le doigt sur un bouton.

Zig se tourna vers Tony.

— Ramène-la à la bagnole et tenez-vous prêts à partir.

Tony passa sous le grillage et l'écarta pour que je puisse passer.

— Go ! fit Styx en appuyant sur le bouton. (Je fermai les yeux, attendant l'explosion, mais rien ne se produisit.) Merde !

Elle tapota sur le clavier et je sentis Tony se raidir.

— Qu'est-ce qui se passe, *chica* ?

— Y'a une couille, gémit Styx. Ça saute pas. Merde !

— Un faux contact ?

— Certainement. Clara, t'as fait quelque chose de particulier ?

Je blêmis.

— Bien sûr que non. Je ne connais rien à ces engins.

— Je parle pas de ça. Je veux dire un gros coup de freins ou un truc comme ça. Une bosse sur le terrain, ou un nid-de-poule.

— Non, je t'assure. Je l'aurais senti, je… attends. J'ai calé une fois avant de partir. Mais ça peut pas être ça. Si ?

Zig jura et Styx se tapa le front du poing avant de recommencer à tapoter.

— Non, je crois pas. Ça doit être une connerie de circuit. Je vais voir.

Tony voulut la retenir mais elle s'était déjà élancée sur le parking. Elle plongea sous la voiture et nous la vîmes en ressortir quelques secondes plus tard en gesticulant. Mais que faisait cette gamine ? Elle semblait tirer sur son pantalon.

— La petite a un problème, murmura Tony.

Je me redressai, le cœur battant.

— Oh ! Mon Dieu… Elle est coincée. Zig ! Fais quelque chose !

Il allait s'élancer mais Styx réussit à se libérer.

L'explosion nous prit tous au dépourvu. Je crois que je fermai les yeux mais j'eus le temps de voir le corps de la gamine soulevée du sol par le souffle de la déflagration et projeté sur plus de dix mètres dans notre direction. Tout le pan du mur au pied duquel était garée la voiture s'écroula dans un fracas de béton et de verre brisé.

Je poussai un hurlement en me bouchant les oreilles et m'accroupis sur le sol, tétanisée. Tony et Zig, heureusement, réagirent avec plus de sang-froid. Le premier se précipita vers Styx, la souleva dans ses bras pour l'allonger près de

moi et le fou de guerre s'élança en direction du hall, un fusil d'assaut à la main.

— Elle respire, murmura Tony. Il faut m'aider à la conduire vers la voiture. Tu as entendu, Clara ? Clara !

J'étais hébétée. J'observais la scène comme si je n'en faisais pas partie. À l'intérieur du bâtiment retentirent des hurlements et des coups de feu.

— Tu as dit qu'il n'y aurait pas de morts, bredouillai-je. Mon Dieu ! Tony, tu as dit qu'il n'y aurait pas de morts !

— Clara ! me hurla-t-il aux oreilles. Reprends-toi, *chica* ! Il faut nous tirer de là !

Zig revenait déjà vers nous, courant à toutes jambes et je vis le gardien de l'entrée s'interposer. Ce dernier le mit en joue avec son pistolet.

— *Quedate donde estas, hijo de puta*{25} !

Zig tira le premier. Lorsque la moitié du crâne du pauvre homme explosa dans un geyser de sang et de cervelle, je tournai de l'œil.

*

Je me réveillai dans la voiture, la joue douloureuse.

— Mais tu vas émerger, oui !

Zig me giflait sans la moindre délicatesse. Je me couvris le visage des bras et sa main retomba. J'étais allongée, jambes repliées, sur le plancher du véhicule, pratiquement écrasée entre les sièges arrière et les sièges avant. Zig était assis sur la banquette, la tête de Styx sur les genoux. Karl roulait comme un fou et chaque dénivellation de terrain me faisait rentrer la base de son fauteuil dans les reins. J'essayai de me redresser tant bien que mal et un virement brusque m'aplatit la nuque contre la portière.

— Mais qu'est-ce qu… que s'est-il passé ?

Zig m'adressa un regard méprisant.

— T'es tombée dans les pommes et, putain, t'es pas légère !

Styx gémit et j'essayai de m'accroupir. Sans succès.

— Comment va-t-elle ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je vois à peine sa gueule.

— On est presque arrivés, fit Tony. Prends à

droite, on passe par-derrière !

Karl fit une brusque embardée et je fus ballottée en tous sens. J'étais bonne pour compter mes bleus le lendemain matin. La voiture s'arrêta soudain et Tony actionna la porte du garage avec une petite télécommande. Karl se gara et Zig ouvrit grand la portière pour sortir Styx. Tony lui donna un coup de main et ils montèrent à l'étage par l'escalier extérieur. La musique et les bruits du *Zebra Bar* me parvenaient, étouffes par le mur et la porte qui donnait dans les cuisines. J'arrivai à m'extraire de la voiture en prenant appui sur le bras de Karl, qui tremblait comme une feuille. Il était d'un pâle jaunâtre.

— Ça va ? demandai-je. Désolée de m'être évanouie mais…

Je repensai à la cervelle jaillissant du crâne de ce pauvre type et la bile me brûla la gorge.

— Je sais.

— Et la voiture ?

— Tony s'occupe de la faire disparaître… Merde, quelle soirée !

— C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû caler.

— Nan, Clara. Tony a dit que ça pouvait pas venir de là. C'est un circuit qui était mal branché.

— Il est sûr de ça ?

— Certain. S'il suffisait de caler pour déglinguer une bombe, il n'en sauterait pas beaucoup, moi je te le dis !

— Elle est pas belle à voir, fit Tony en revenant dans le garage.

Je déglutis pour chasser le goût aigre que j'avais dans la bouche.

— Comment va-t-elle ? Elle… enfin, tu crois qu'elle…

Il secoua la tête et prit les clés de contact que lui tendait Karl.

— J'en sais rien, *chica.*

— Mais il faut appeler un médecin ! m'écriai-je.

Tony s'installa au volant et sourit tristement.

— On ne peut pas se le permettre, Clara. Elle connaissait les risques.

— Mais vous n'allez pas la laisser crever comme un chien !

— Je suis désolé.

Il referma la portière, mit le contact et recula pour sortir du garage.

— Mais…

Tony commanda la fermeture de la porte et je me tournai vers Janua.

— Me regarde pas comme ça, Clara. On est sur la même galère toi et moi. Viens. On va aller voir ce qu'il en est.

Je le suivis jusqu'à la chambre en empruntant le même chemin que Tony et Zig. L'escalier débouchait directement sur le couloir. Karl poussa la porte et je retins un cri en voyant Styx, allongée sur le lit. Au début, je crus que son pantalon et son T-shirt avaient brûlé, laissant des bouts de tissu carbonisés sur sa peau blanche. Mais je m'aperçus bien vite que les lambeaux en question étaient en fait l'épiderme lui-même. Styx me rappela la célèbre photo de cette gamine, au Vietnam, qui court sous le napalm enflammé, la peau à moitié arrachée.

— Oh ! merde… murmura Karl.

— Brûlures au cinquième degré sur les jambes et le torse, fit Zig en rabattant le drap

sur la peau nue. On peut rien faire.

— Comment ça, « on peut rien faire » ? m'écriai-je. Il faut l'amener à l'hôpital !

Il ricana et s'assit sur une chaise.

— Ouais. On peut même y aller menottes aux poignets. Ça leur donnerait moins de boulot.

— On ne peut pas la laisser com…

— Il a… raison, Clara.

— Styx !

Je m'agenouillai à son chevet et pris sa main noircie dans la mienne. Zig s'installa devant le matériel radio, posa un casque sur ses oreilles et sembla chercher une fréquence comme si de rien n'était. Il était encore pire que Balder !

— Il ne faut pas… faire rater la mission… à cause de moi, poursuivit difficilement Styx.

Je secouai la tête.

— On ne la ratera pas. Demain, on ira plugguer ces saletés de disques durs et, après, on te ramène à la maison. Balder saura quoi faire.

Elle sourit.

— J'vais être emmerdée… pour prendre l'avion, Clara.

Je me mordis la lèvre et jetai un regard suppliant à Karl. Il se tortilla, mal à l'aise, et s'approcha.

— Écoute, Clara… Balder peut se passer de moi, demain. Il y a assez de crackers à Orly. Je peux peut-être rentrer en bagnole avec Styx. Je me démerderai pour rester discret. Je passerai par les départementales.

Zig posa son casque et se tourna vers nous.

— Tu crois que Tony pourrait nous trouver une bagnole ? lui demandai-je.

À mon grand soulagement, il hocha la tête.

— Ouais, ça doit être faisable. J'en parlerai à Tony.

Je serrai fortement la main de Styx.

— Tu vois ? On va te sortir de là, ma grande ! T'en fais pas. Karl va te ramener à la maison en moins de deux.

Elle sourit avec reconnaissance et Janua lui fit un clin d'œil.

— Tu as mal ? demandai-je bêtement.

Styx secoua la tête.

— Zig m'a enfilé un truc dans les veines. Je sens même pas ta main, Clara. Par contre, ça me gratte partout…

Je me tournai vers lui et fronçai les sourcils.

— Morphine, précisa-t-il. On en prend toujours avec nous, au cas où. Une jambe pétée ou une balle, ça va vite.

La porte du couloir claqua et Tony revint dans la chambre. Il avait passé un jean et un T-shirt blanc, sur lequel souriait un zèbre.

— Alors ? demanda-t-il à Zig en désignant le casque radio.

Zig poussa un hululement et agita la main.

— J'comprends rien à ce qu'ils disent mais c'est la panique à bord ! Ça bigophone à tour de bras.

Tony sourit et se pencha vers Styx.

— Ça va, toi ?

— Ouais… pas de problème.

Il remplaça Zig à la radio et celui-ci s'étira en bâillant.

— J'vais aller me rincer le gosier ! Tu viens, Karl ?

— Je sais pas si…

— Fais pas le con ! Faut fêter le feu d'artifice !

Il le prit d'autorité par le bras et le poussa dans le couloir.

— Clara ? me demanda-t-il.

Je lui adressai une moue dégoûtée.

— Tu me fais gerber, Zig.

Il se contenta de rire et traîna Karl à sa suite en refermant la porte.

— Petite nature…

Tony était concentré, le casque sur les oreilles, et ne nous prêtait plus la moindre attention.

— Ces types sont aussi glacials que Balder ! crachai-je. À croire que rien ne peut les atteindre.

Styx émit un petit bruit qui ressemblait à un rire et me caressa la joue.

— Balder n'est pas… froid. Ni Zig, ni Tony. Ils en ont chié, tu sais.

Je pris un oreiller sur l'un des trois lits pour m'asseoir sur le sol, à côté d'elle.

— Non, je ne sais pas, Styx. Ils sont muets comme des carpes. Dès que j'arrive à avoir un

semblant d'info, pfuit ! Ils instaurent le secret défense.

Elle hocha difficilement la tête.

— Je peux pas leur… reprocher. J'fais la même chose.

— Tu devrais te reposer un peu. Essaye de dormir.

— J'veux pas dormir. J'me réveillerai pas si je dors…

— Mais bien sûr que si, voyons, tu…

— Me laisse pas m'endormir, Clara. S'il te plaît !

Elle s'était redressée à demi et me serrait convulsivement la main. Son regard était fiévreux et tourmenté, comme lorsqu'on se réveille en plein cauchemar.

— Très bien, fis-je sur un ton que j'espérais rassurant. Calme-toi et recouche-toi. Il faut être en forme pour demain. Tu vas avoir une longue route à faire et supporter Karl toute une journée, c'est pas de la tarte.

— Sûrement.

— Dis-moi, Styx. Est-ce que cela pourrait être le fait que j'aie calé qui…

— Non… j'avais mal branché… un circuit. C'est de ma faute… Clara.

Je retins un soupir de soulagement.

— Je m'en serais voulu à mort, tu sais.

Elle se détendit et je remontai le drap sous son menton. Je ne voulais plus voir ce corps écorché. Je ne voulais pas me dire que ce petit bout de femme ne tiendrait peut-être pas le coup jusqu'au lendemain.

— Tu sais… que, comme ça, tu ressembles à ma mère ?

J'ôtai ma perruque noire.

— Ah oui ? Elle faisait le tapin ?

Styx essaya de rire mais sa gorge la trahit et elle toussa comme une perdue avant de pouvoir reprendre son souffle.

— Non… elle s'asseyait par terre, à côté de mon lit de camp, et… elle me tenait la main quand j'étais malade.

— Ton lit de camp ?

— Oui… on ne restait jamais… au même endroit très longtemps. C'est bizarre, tu sais…

— Quoi donc ?

— Ma mère. Je l'aimais. Je l'aimais

vraiment beaucoup mais… je n'arrive plus à me rappeler de son visage. C'est comme si… comme s'il s'effaçait de ma mémoire. Et pourtant, je ne veux pas, Clara. J'te jure que… je fais rien pour l'oublier. J'comprends pas.

Sa bouche se tordit et je vis une larme rouler sur sa joue.

— Les visages s'effacent mais cela ne veut pas dire que l'on ne pense plus aux personnes que l'on aime.

— Tu… tu te souviens de ta mère, toi ?

— Malheureusement.

— Tu ne l'aimais pas ?

Je lâchai un juron.

— Tu as des mères salopes, des mères violentes, des mères qui ne voulaient pas être mères et d'autres encore qui l'ont tellement voulu qu'elles espèrent faire de leur enfant le double d'elles-mêmes. Pour revivre une nouvelle vie à travers lui, je suppose.

— Et ta mère à toi ? C'était… laquelle ?

Je tordis le nez.

— La pire de toutes : sainte maman martyre.

— Comment… ça ?

— Tu sais, du genre : « si vous saviez tout ce que j'ai fait pour elle ! Si vous saviez ce que j'ai pu souffrir dans ma vie ! »

— Et c'était vrai ?

— Possible. Ma mère rêvait de gloriole et de louanges. Et comme elle n'avait pas d'argent ou de nom pour se faire valoir, elle a choisi de forcer l'admiration de tous en passant pour une sainte. Seulement, sous l'auréole perçait la femme, avec tous ses défauts et ses espoirs déçus. Toute ma vie, elle m'a fait croire qu'elle m'aimait et qu'elle se sacrifiait pour moi. Elle m'a culpabilisée sans s'en apercevoir. En fait, elle se servait de moi pour faire croire à son sacrifice.

— Elle t'aimait ?

— Je n'en sais rien. Sans doute en était-elle persuadée. J'ai cru qu'elle m'aimait. Pendant des années. Tu sais, Styx, je ne sais pas si le paradis et toutes ces conneries existent mais, si c'est le cas, quand je passerai de l'autre côté, je prendrai ma mère à la gorge et je ne la lâcherai pas tant qu'elle n'aura pas recraché tout l'amour que je lui ai donné, toute l'affection qu'elle m'a volée.

— Ma mère à moi, elle était pas… comme ça. Elle s'appelait Sarah. Comme… moi.

— Sarah. C'est un joli nom. Pourquoi te faire appeler Styx ?

— C'est Balder qui m'a appelée comme ça. Un jour, quand j'étais… môme, je devais avoir sept ou huit ans, il m'a repêchée dans la Loire. J'étais tombée. Je… respirais plus. Mais il m'a appuyé sur le ventre pendant un bon moment et… je me suis remise à… respirer. Il m'a sauvé la vie. Depuis ce jour-là… il m'a appelée comme ça. Je sais pas… pourquoi.

Ce Balder ! Il n'en ratait pas une.

— Le Styx est le fleuve des enfers dans la mythologie, expliquai-je avec une grimace amusée.

— Oh ! Je comprends… mieux. C'est bien de lui, ça…

— Tu connais Balder depuis très longtemps, à ce que je vois.

— Ouais… c'était un ami de ma mère. Un très bon ami. Je me demande même… s'il était pas plus que ça.

Je blêmis.

— Tu ne crois quand même pas qu'il

pourrait être ton… enfin ton…

— J'en sais rien, me coupa-t-elle. Mais c'est comme s'il était mon père.

— Ta mère ne t'en a jamais parlé ?

— Elle a dit que mon père était mort… dans un attentat. Quand elle était enceinte…

— Merde.

— Ouais… ma mère aussi s'est fait buter… en posant une bombe au siège… du parlement européen. Olaf, le père de Balder était… avec elle mais… il a rien pu faire. Il s'est fait descendre aussi.

Heureusement que j'étais assise…

— Le parlement ?

Elle acquiesça, amusée par mon expression.

— Les Scandinaves étaient… contre l'étatisation de l'Europe. Tu as dû… en entendre parler.

— Oui.

— Ma mère était… suédoise. Elle faisait partie… du groupe armé Skeld. Comme le père d'Erik et de Balder. C'est elle, puis Erik, qui m'ont appris tout ce que je sais.

J'avais dû louper un épisode.

— Attends, tu parles bien du frère de Balder, n'est-ce pas ?

— Il n'a pas toujours été… comme tu l'as vu.

Que s'est-il passé ?

Elle détourna le regard mais je lui posai la main sur l'épaule. Je m'en voulais de profiter de l'état dans lequel elle était pour lui tirer les vers du nez mais je n'aurais peut-être pas l'occasion d'obtenir des réponses plus tard ou par quelqu'un d'autre.

— Sarah… j'ai le droit de savoir.

Styx plongea son regard clair dans le mien, hésitante.

— Ça fait… un bail que personne m'a appelée comme ça.

— S'il te plaît.

Elle poussa un profond soupir et fut prise d'une quinte de toux. Je lui proposai d'aller chercher un verre d'eau mais elle refusa.

— Quand l'attentat contre le parlement a foiré… et que le Skeld a été dissous… Balder et Erik m'ont prise avec eux. On s'est réfugié à Paris, dans le Marais. C'était… une piaule de merde. On vivait… entre les camés et les…

cafards. C'était Erik qui ramenait… le fric à la maison. Il… il bossait comme serveur dans une boîte à putes et… il dealait de la came à… l'occasion.

Elle fit une pause pour reprendre son souffle et j'attendis patiemment. Moi qui avais cru que Balder sortait tout droit de la jet-set… Je tombais de haut.

— Son frère ne l'aidait pas ?

— Balder… était un cerveau. Un mégacerveau, Clara. Alors il passait ses journées… et ses nuits à étudier. Il lisait… des centaines de bouquins. Erik se crevait pour… lui acheter du matos et des… livres. Il disait que… si l'un de nous pouvait… faire fortune un jour… c'était lui. Il disait… qu'on vivrait comme des… khalifes.

— Balder a tout appris seul ?

— Ouais… il est vraiment balaise, tu sais. Il s'est tout de suite passionné pour… l'informatique et… la médecine. Il a programmé tout un tas de trucs… qu'il revendait sous le manteau. Mais… les grosses boîtes… ne prennent pas de types… qui n'ont pas fait d'études. Il a… essayé de trouver un vrai boulot mais… pas moyen. Et puis sa gueule… Sa

maladie… Les gens disaient… qu'il devait pas être… net. Enfin un peu taré… tu vois. Vers la fin, Erik n'en pouvait plus et… on crevait vraiment la dalle.

— Je connais ça. Et encore, moi je n'avais pas une gamine à charge.

— On s'en sortait plus. Alors Balder a eu une idée. Il s'est dit… que s'il leur prouvait…

Elle eut une nouvelle quinte de toux et j'allais prendre la bouteille d'eau minérale sur la table. Tony était toujours concentré sur le matériel radio et ne m'accorda pas même un regard.

— Juste une gorgée. Allez.

Je l'aidai à boire un peu d'eau et elle se recoucha, essoufflée.

— Balder disait… que s'il leur prouvait…

— Que s'il leur prouvait ses compétences, ils l'embaucheraient.

— Oui… Alors il a pris un pseudo et programmé un virus. Un mégavirus.

— SWEET HOME, murmurai-je. DEMETRIOS.

Elle acquiesça.

— C'est ça. Tu… t'en doutais depuis le début, hein ?

— Non, je m'en suis aperçue avec le DVD que j'essayais de décoder dans l'avion.

— T'es rudement… forte, Clara.

— Et après ? Que s'est-il passé ?

— Les flics s'en sont mêlés et Balder a été obligé de se… carapater dans un coin paumé. On a atterri ici, en Espagne. On avait pas… un rond et on savait pas où aller. On a squatté une vieille usine désaffectée. Erik… a cherché du boulot comme barman. Il a été embauché par Tony. C'est comme ça qu'ils se sont rencontrés. Moi, je l'avais jamais vu jusqu'à aujourd'hui. Je sortais pas. Ils avaient peur que… si on m'avait aperçue… comme j'étais mineure… enfin tu vois.

— Qu'on te mette dans un foyer.

— T'as tout… compris. Je suis restée enfermée dans ce trou… pendant trois mois. Balder bossait avec Erik de temps en… temps. Et puis, un jour, il a reçu… un e-mail. Je sais pas… ce que ça disait. Mais on est reparti en France. Je sais qu'Erik… avait peur. Qu'il disait que… c'était un piège. Mais Balder a insisté.

— Le CIRCE ?

— Ouais. C'était ces connards du… CIRCE. Mais on n'est pas repartis… seuls. Balder est revenu un soir… avec un type. Un mec bizarre… complètement à la masse.

— Zig ?

— Exact. Balder et Erik ne m'ont jamais dit… comment ils l'avaient… rencontré ni qui… il était. Après… je ne sais pas ce qui s'est passé exactement. Du jour… au lendemain… on habitait une superbaraque et Balder… bossait comme un dingue. Erik disait que… dans quatre ou cinq ans… il aurait plus besoin de bosser. On irait vivre dans les îles… dans une belle villa. Et puis, une nuit… ils sont venus.

Elle s'arrêta de parler et ferma les yeux, comme si elle revivait des moments particulièrement pénibles.

— Qui est venu ? murmurai-je.

— Les hommes du CIRCE. Ils m'ont pris moi et Erik… et ils nous ont emmenés dans un genre d'hôpital. Je me souviens qu'on m'a fait une piqûre et puis je me suis réveillée dans notre maison, avec Erik. On avait… la nuque rasée et… des points de suture sur la tête.

— Des puces ?

— Ces salauds nous… ont pucés de force pour tenir… Balder. Pour pas… qu'il s'en aille ou… pour pas qu'il arrête de bosser pour eux. Ils ont dit que… s'il faisait une connerie… ils nous feraient crever Erik et moi.

— Oh ! mon Dieu !

— Alors Balder a cherché un moyen de… d'arrêter les puces et… il a programmé le premier de ces machins.

Elle posa le doigt sur ma montre.

— C'est Erik qui l'a essayé mais… c'était pas au point. Y'a eu comme… une surcharge électrique et… Erik… enfin ça lui a… en quelque sorte… grillé le cerveau. Depuis… il est comme ça. Balder essaye de trouver un moyen de le faire redevenir normal mais… ça marche pas.

— Et le CIRCE ne s'est aperçu de rien ?

— Ils ont eu des… soupçons. Mais pas de preuve. Ils ont cru à un dérèglement de la puce… et ont demandé à Balder de créer une nouvelle génération de… ces engins de malheur. Plus perfectionnée… Et puis un nouveau système de transmission, aussi. Qui

remplacerait les antennes. Il l'a fait… la suite… l'utilisation qui en a été faite… tu connais…

— Et Balder a fondé la Ligue.

— Voilà… tu sais tout, Clara.

Elle ferma les yeux, épuisée, et poussa un profond soupir.

— Merci, Sarah. Merci de m'avoir dit tout cela.

— Balder n'est pas un… tendre, c'est vrai. Mais c'est loin… d'être un sale type.

— Sarah, je…

Le cri de Tony m'interrompit.

— *Ya'*[26] *!*

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il prenait fébrilement des notes sur un carnet.

— Ce matin, 7 heures ! s'écria-t-il en reposant son casque. Ils viennent d'appeler la maintenance de garde.

Je regardai ma montre : 2 h 25. J'étais épuisée mais je savais que je serais incapable de trouver le sommeil. Styx, en dépit de tous ses efforts, avait fermé les yeux et dormait paisiblement. Je soulevai le drap et retins un

haut-le-cœur. La chair à vif exsudait à présent un pus jaunâtre qui coulait entre les lambeaux de peau calcinée.

— Zig a dû mettre la dose pour qu'elle ne sente rien, remarqua Tony, qui s'était approché.

Je rabattis le drap et me détournai.

— Karl va rentrer en voiture avec elle. Zig et moi prendrons l'avion comme prévu. Tu crois que tu peux arranger ça ?

Il baissa la tête et fit claquer sa langue contre son palais.

— Je pense que oui.

— Il faudrait prévenir Balder, aussi.

— Je m'en occupe, t'en fais pas. Je vais chercher les autres.

Je m'assis lourdement sur l'un des lits et suivis les évolutions hésitantes d'un papillon de nuit qui était entré par la fenêtre entrouverte. Il vola un court instant dans la pièce, se posa sur la tête de Styx, erra entre les boutons du radio-émetteur, se perdit dans l'amas de cartes et de circuits imprimés puis reprit son envol en direction de la fenêtre, cherchant une sortie. Il heurta plusieurs fois le carreau avec un bruit de noix que l'on casse et je me levai pour lui ouvrir

le battant. Le chemin de la liberté était droit devant lui mais il s'obstina à cogner contre la vitre et tomba à mes pieds, épuisé.

— Saleté ! cracha Zig, que je n'avais pas entendu entrer, en aplatissant l'insecte d'un coup de talon dans un crissement de céréales écrasées. Ça porte la poisse, ces bestioles, ajouta-t-il à mon intention.

Tony referma la porte derrière Karl et ils s'installèrent confortablement sur les lits. Du papillon, il ne restait plus qu'une tache brunâtre sur le carrelage et une aile duveteuse collée entre deux carreaux de faïence.

XI

Ma montre affichait 6 heures du matin mais il faisait déjà une chaleur de tous les diables. Sur la départementale déserte qui menait à la centrale, Karl, Zig et moi attendions bien sagement à l'ombre des chênes touffus qui bordaient la route. Tony devait nous prévenir dès que la voiture des agents de maintenance de Key Electronica passerait devant lui. Il était stationné deux kilomètres en aval.

— Et s'ils prenaient un autre chemin ? demandai-je en me tordant les mains.

— Il n'y en a pas d'autre, poulette, rétorqua Zig avec un sourire sarcastique.

Il avait administré une forte dose de morphine à Styx avant de partir mais j'étais follement inquiète de la savoir seule. J'essayai de me rassurer en me disant que Tony la rejoindrait dès que nous aurions « emprunté » le véhicule de la maintenance informatique de la centrale.

— Putain ! qu'est-ce qu'ils foutent ?

ronchonna Karl en arrachant des brins d'herbe sèche.

Ses épaules commençaient à rosir. Il allait attraper un bon coup de soleil.

— T'aurais dû te couvrir les épaules, Hercule, le taquinai-je. Tu vas cramer.

Il tira sur les bretelles de son débardeur et grimaça.

— Si Styx a survécu aux brûlures espagnoles, je survivrai aussi.

Je lui jetai un regard révolté et il rougit.

— Très drôle, Janua. Tu fais toujours dans la finesse, à ce que je vois.

— Désolé, je voulais pas dire ça. Je suis à bout, merde ! Tu peux comprendre ça, non ?

Il se redressa et donna un coup de pied sur le tronc du chêne contre lequel il était adossé.

— Eh ! C'est fini, les gosses ? C'est pas l'heure de la récré. Vous vous chamaillerez plus tard.

— Oh ! ta gueule, Zig ! On t'a pas demandé ton avis.

— Tu as prévenu Balder pour Styx ? demandai-je.

Il se contenta d'acquiescer d'un léger mouvement de tête.

— Il est d'accord pour que Karl rentre en voiture ? insistai-je. Qu'a-t-il dit ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'il dise ? « Non, mes enfants, je vous envoie un jet privé et le service rapatriement » ?

Je ne répondis pas et nous restâmes assis en silence un bon moment. J'arrachai un morceau d'écorce sèche pour m'en servir comme d'un éventail.

— Je crève de soif, soupirai-je.

Karl éclata de rire.

— Tu pisseras moins ! T'avais qu'à boire avant de partir.

J'allais répliquer quand le téléphone portable retentit à la ceinture de Zig.

— OK, Tony. On les attend. Ramène tes fesses. (Il raccrocha.) En piste !

Comme convenu durant la nuit, je m'allongeai sur le bord de la route et Zig se pencha vers moi en faisant mine de me ranimer. Karl se précipita au milieu de la route et, lorsque la voiture bleue et blanche de Key Electronica passa, il s'interposa avec de grands

gestes en criant « *Socorro*[27] ! »

La bagnole ralentit et se gara sur le bas-côté. Trois hommes en descendirent.

— Ferme les yeux, merde, chuchota Zig.

J'obtempérai.

— *Que paso, chico*[28] *?* demanda l'un des types.

— *No se. Se a caido y no despierta*[29].

J'entendis les pas se rapprocher.

— *Hay que llamar a la cruz roja. Teneis un téléfono ? Sino tengo uno en el coche.*[30]

— Ça sera pas nécessaire, murmura Karl. Debout, Clara.

J'obéis et m'écartai. Zig sortit le flingue qu'il avait caché sous son T-shirt, dans la ceinture de son jean, et les tint en joue.

— *Que no se mueva ni Dios*[31] ! cracha-t-il avec un fort accent. Putain ! j'ai toujours rêvé de dire ça, ajouta-t-il avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Les trois hommes reculèrent instinctivement d'un pas. Ils semblaient jeunes. La trentaine tout au plus. L'un d'eux avait un curieux tic qui lui faisait tressauter la lèvre. Ils portaient des

jeans et des maillots au logo de leur boîte.

— *Pero que pasa aqui*[32] ? demanda celui qui paraissait être le plus âgé, à en juger par sa calvitie précoce.

— *Quitate la camiseta y la gorra !* ordonna Karl. *Tu tambien ! Venga ! Rapido*[33] *!*

Les deux types obtempérèrent et Karl enfila un T-shirt et une casquette. Il me tendit l'autre et je fis de même. Tony arriva à ce moment-là et se gara près de nous.

— Allez, filez, fit-il à Karl. C'est l'heure. Le rack est dans le coffre.

Nous ouvrîmes le coffre de Tony pour transférer le rack de vingt disques durs dans celui de la voiture de la maintenance. Il en contenait déjà une dizaine, enveloppés de mousse et de plastique.

— C'est l'heure de vérité, murmura Karl en prenant place sur le siège du conducteur. On va savoir si ce putain de rack n'a pas morflé.

Je croisai les doigts et bouclai ma ceinture de sécurité.

— C'est bon ? demanda Tony en se penchant à ma fenêtre.

Je hochai la tête.

— Je suis morte de trac à l'idée de retourner là-bas mais oui, ça va.

Il me tapota l'épaule et sourit.

— Tout va bien se passer. Et n'oublie pas, tu es une stagiaire française.

— Ouais, ouais. Qu'allez-vous faire de ces trois-là ?

— T'occupe. Allez-y !

Karl démarra et s'éloigna. Ses doigts se refermaient et s'ouvraient convulsivement sur le Skaï du volant.

— Tu ne crois pas qu'ils vont leur faire du mal, hein ?

Il secoua la tête.

— Non, ils vont probablement les faire roupiller d'une bonne mandale jusqu'à ce qu'on soit…

Trois coups de feu retentirent et Karl pila.

— Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je en me couvrant le visage des mains.

Nous nous observâmes, le souffle court, n'osant nous retourner pour regarder par la lunette arrière, sachant très bien ce que nous aurions vu : trois pauvres types étendus sur le

sol, le crâne troué. Karl s'était mis à transpirer à grosses gouttes et il tremblait de tous ses membres.

— Je crois que je vais gerber, Clara.

Je lui posai la main sur l'épaule et la serrai.

— Veux-tu que je conduise ?

Il secoua la tête et remit le contact. La voiture fit une embardée et Karl s'essuya le front de la main.

— Putain ! cette nuit, je dépose Styx dans leur repaire de dingues et je me taille au trou du cul de la planète. Tu ferais bien de venir avec moi, Clara. J'te jure. C'est pas dit que Balder ne nous réserve pas le même sort qu'à ces trois péquins.

Je repensai à ce que m'avait raconté Styx et je fermai les yeux. Je n'arrivais pas à imaginer ce que l'on devait ressentir quand on pressait sur une détente en regardant un type dans les yeux. Elle et Balder avaient dû assister à ce genre de scènes des dizaines de fois depuis qu'ils étaient gosses. Et cela quand ce n'étaient pas eux qui tenaient le flingue. Des parents terroristes… et moi qui croyais avoir vécu le pire avec ma mère.

— Pour eux, ces trois hommes étaient des obstacles à dégager de la route. Nous, nous sommes des alliés. C'est différent.

Il me lança un regard en coin, pas le moins du monde convaincu.

— Tu y crois, toi ? Ou tu dis juste ça pour me rassurer ?

— Je n'en sais rien, Karl. J'avoue que je n'en sais rien.

Nous arrivâmes bientôt en vue de la centrale. Le parking était envahi par des fourgons de livraison et des camionnettes. Les journalistes et les véhicules de la TV, accourus probablement aux premières lueurs de l'aube, si ce n'est en pleine nuit, repartaient. Des dizaines d'ouvriers étaient déjà sur place. Le gardien nous fit signe de passer et Karl se gara près du hall d'entrée. Étrangement, revoir la bâtisse en plein jour me rassura. J'avais souvent entendu dire qu'il était horrible de retourner sur un champ de bataille après y avoir fait la guerre mais ce ne fut pas le cas. Le soleil dédramatisait la scène. Bien entendu, les dégâts semblaient importants mais ce n'était, après tout, que du matériel. Pas de cadavres étendus sur le béton et pas de sang ou de morceaux de cervelle sur

les vitres. Le mur de l'édifice, contre lequel j'avais garé la voiture piégée, s'était effondré et l'on voyait l'intérieur des bureaux. Une grande tache noircie témoignait de l'explosion mais la carcasse du véhicule, ou le peu qu'il devait en rester, avait dû être emmenée pour expertise.

Nous entrâmes dans le hall et Karl se dirigea vers l'accueil.

Là non plus, pas de sang. Ni sur le carrelage, ni sur la moquette. Il m'avait pourtant semblé entendre Zig tirer sur le gardien.

L'hôtesse, une brunette surmaquillée en minijupe, sourit à Karl et lui désigna les bureaux sur sa gauche.

Les estabamos esperando. Lo destrozaron todo[{34}].

— *Vaya, vaya*, soupira Karl. *Menudo desastre. Menos mal que es solo material, eh*[{35}] *!*

L'hôtesse se rembrunit et chuchota :

— *No lo dijeron en la radio ? Mataron a siete personas*[{36}].

Je vis Karl blêmir et craignis un instant qu'il ne se trouve mal.

— Ça va ? murmurai-je. Qu'est-ce qu'elle

dit ?

La jeune femme me regarda en fronçant les sourcils et je fus prise de panique. Se doutait-elle de quelque chose ?

— *Trabaja con nosotros durante el verano. Es francesa. No entiende el español.*

L'hôtesse me sourit.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? fis-je en le tirant par la manche de son T-shirt.

— Je lui expliquais que tu étais française. Elle dit… elle me parlait des dégâts que les terroristes avaient causés. Du matos, surtout. Allez, on y va. *Bueno ! pues vamos*[37], ajouta-t-il à l'intention de la jeune femme.

Je le suivis jusqu'au grand *open space* des administrateurs et je sifflai en voyant les dégâts. Zig avait tout criblé de balles. Les vitres et les écrans des ordinateurs avaient explosé. Des types en costard s'affairaient pour remplacer les vieux moniteurs par des neufs. Les parois ressemblaient à des tranches de gruyère, les touches des claviers étaient éparpillées çà et là et les bureaux étaient fichus. Des cloisons provisoires remplaçaient le mur effondré. Une vraie cata. Sans parler des feuilles et des cartons

d'emballage qui traînaient partout. J'avançai précautionneusement dans ce chaos, enjambant les débris, et remarquai une femme de ménage qui essayait désespérément de faire disparaître un immense « ETA VENGERA » écrit à la bombe de peinture rouge sur un mur recouvert de marbre.

— *Por aqui*[38] ! s'écria un homme en costume crème à l'intention de Karl.

Le type agitait les bras en désignant un mur de racks de disques durs en piteux état. Nous nous approchâmes et lui serrâmes la main.

— *Hola !* fit Karl. *Pues vaya mierda, eh*[39] *?*

Le type soupira. Il me fit penser à un de ces *golden boys* que l'on voit dans les séries américaines. Ses cheveux noirs étaient coupés à la dernière mode et il avait négligemment desserré sa cravate. Spécimen intéressant mais qui était loin d'avoir la classe de Balder.

— *Joder ! Desde luego*[40].

— *Cuantos hay que cambiar*[41] *?*

— *Por lo menos siete. Pero mejor es cambiar estos diez. No se sabe*[42].

— *Claro. Bueno, vamos a sacar los viejos primero et luego te ponemos los nuevos, vale*[43] ?

— *Perfecto, chico. Tienes un destornillador electrico sobre la mesa*[44].

— *Gracias.*

— *De nada, hombre*[45].

Karl se tourna vers moi.

— On va enlever les dix racks, là, et en remettre dix autres.

J'acquiesçai et nous sortîmes les dix racks abîmés avant de les emmener jusqu'à la voiture, où nous récupérâmes les neufs.

Karl posa celui de Balder sur le haut de la pile avec une grimace.

— Croisons les doigts, murmurai-je.

Nous étions en train de plugguer la grappe de disques contenant RAGNAROK quand le chefton revint nous voir. Je sursautai et faillis lâcher une vis.

— *Que ? Como va la cosa*[46] ?

— *Muy bien,* répondit Karl. *Podemos probar a ver*[47]. On va passer aux tests, fit-il à mon intention.

— C'est bon, j'ai terminé.

Le nôtre était le dernier rack en partant du haut. Super-Golden Boy fit signe à un technico

et s'installa devant un écran plat flambant neuf.

— *El primero…*

Le premier rack clignota.

— *Va bien. El segundo.*

Le deuxième s'alluma.

— *Va bien. El tercero…*

Les racks se mirent à tourner les uns après les autres, dans l'ordre où nous les avions placés et, quand vint le tour du neuvième, je sentis mon corps se couvrir de sueur.

Karl adressa un regard suppliant au plafond et je fis une prière silencieuse.

— *Nueve… va bien. Diez…*

Le rack numéro dix clignota et s'éteignit.

— Merde…, murmura Janua. Marche, bordel. Marche.

Le technico secoua la tête et je sentis une chape de plomb me tomber sur les épaules. Tous ces morts, tout le mal que l'on s'était donné, Styx…

— *No. No pasa nada.*

Karl se pencha sur le clavier.

— *Again,* fit-il d'une voix suppliante.

Le technico obéit mais le rack ne clignota même pas.

— Merde ! fit-il en donnant un coup sur la table. Golden Boy se leva et marcha vers les grappes de rack pour les observer. Karl prit sa place devant le clavier, près du technico.

— *Dale !* fit le chefton en faisant signe à Janua. Celui-ci tapota fébrilement sur le clavier et Mister Snob fila un grand coup de pied dans la colonne de racks de ses godasses bien cirées.

Je poussai un cri et, contre toute attente, le rack numéro dix se mit à clignoter.

Karl hocha la tête, ébahi devant son écran, et Golden Boy lui donna une grande claque dans le dos en riant.

— *Es buena tecnologia pero, como todo en este país, funciona mejor a patadas !*

— Qu'est-ce qu'il dit ? demandai-je en observant le rack, craignant à tout moment de le voir s'arrêter.

— Que c'est du bon matos mais que ça fonctionne mieux à coups de pieds. Comme tout, dans ce pays.

Je laissai échapper un soupir de soulagement et le chefton nous serra la main.

— *Te firmo algo*[48] ? demanda-t-il.

— *No, ya te lo mandaran por correo. Adios*[49].

— Ciao !

Nous quittâmes les bureaux mais je ne respirai à mon aise que lorsque nous fûmes sortis de cette centrale de malheur. Après nous être suffisamment éloignés, nous nous permîmes un « hourra ! » tonitruant.

— Putain ! On a eu chaud aux fesses, Clara !

Je me laissai aller sur mon siège. La tension retombant, la fatigue me saisissait. J'étais vraiment au bout du rouleau.

— T'emballe pas trop quand même. Les processeurs contenant RAGNAROK ont peut-être morflé dans la chute.

Il chassa ma réflexion de la main.

— Ferme-la, tu vas nous porter la poisse. Y'a pas de raison.

Mais il savait très bien que c'était un risque non négligeable. Je regardai ma montre : 8 h 44. Dans quelques heures à peine, j'aurais oublié ce cauchemar. En début d'après-midi, je serais de retour à la maison. À la maison…

cette réflexion me fit sourire. J'avais plus de maison.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Rien, Karl. Je rêvassais.

Tony nous attendait un peu plus loin avec sa propre voiture. Karl s'arrêta et lui laissa le volant.

— Mais qu'est-ce que tu en fais, de toutes ces bagnoles ? demanda-t-il.

— J'ai des *amigos* qui s'en chargent, t'en fais pas. Comment ça s'est passé ?

— Au poil !

— Bien. Je vous retrouve au *Zebra*. Les clés sont sur le tableau de bord. Eh ! filez-moi vos T-shirts et vos casquettes.

Nous jetâmes le tout sur le siège arrière de la bagnole de maintenance et prîmes la voiture de Tony pour finir le trajet.

*

Karl referma la porte du parking et nous montâmes dans notre chambre. Zig rangeait ses affaires et celles de Styx dans leurs sacs à dos

respectifs.

— Bravo ! fit-il en nous entendant refermer la porte.

— Comment t'es au courant que ça a réussi.

— Le mouchard que j'ai posé hier, tiens !

Je me penchai vers Styx. Elle était pâle comme la mort et tremblait de fièvre.

— Sarah ? murmurai-je.

Elle ouvrit péniblement les yeux et sourit.

— Hello, Clara. Tu t'es… démerdée comme une… pro.

— Et moi, alors ? railla Karl.

— Ouais… c'était pas trop mal… pour un mec.

— Sois polie, sale chipie. N'oublie pas que c'est moi qui vais faire le taxi.

Il lui tira gentiment l'oreille et Styx fut prise d'une quinte de toux. Karl m'entraîna un peu à l'écart.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu crois qu'elle va tenir le coup, Clara ? chuchota-t-il.

— Il le faut !

Zig tapa dans ses mains.

— Bon, c'est pas tout ça, les merlans, mais faut p'têt penser à y aller, hein ? C'est fini les vacances !

Nous fîmes nos sacs en silence et entendîmes la voix de Tony, au bas de l'escalier.

— Je suis revenu ! Vous êtes prêts ?

— Ouais ! brailla Zig. On arrive.

Karl prit le sac de Styx et descendit.

— Zig… Laisse-moi une minute avec elle, s'il te plaît.

Il hocha la tête et sortit dans le couloir.

— Clara…

— Ça va aller, Sarah. Tu es prête pour le grand voyage ?

Elle tapota le drap et je m'assis à côté d'elle en lui prenant la main.

— Ouais… je suis prête pour le grand voyage. Tu vas me manquer, tu sais.

Je secouai la tête.

— Ne fais pas l'idiote ! Je ne parlais pas de ce grand voyage-là ! Je voulais dire…

— Je sais… ce que tu voulais dire… mais je tiendrai pas le coup, Clara.

— Bien sûr que si ! En dix-huit ou vingt heures à peine vous serez arrivés à destination. Après, Balder saura…

— Clara, me coupa-t-elle. Il n'y aura jamais… de maison dans les îles.

— Tais-toi ! m'écriai-je. Je ne veux pas t'entendre dire de telles horreurs ! Balder aurait honte de toi, s'il te voyait baisser les bras aussi facilement.

Elle sourit avec résignation.

— C'est vrai.

— Il faut te battre ! Lutter. Tu ne vas pas nous lâcher maintenant, Sarah. Nous avons besoin de toi.

Elle me caressa la joue et ses yeux se brouillèrent de larmes.

— Je… lâcherai pas. J'ai toujours fait de mon… mieux pour aider… Balder. Et je… continuerai.

Je me radoucis et lui ébouriffai les cheveux.

— Voilà qui est mieux.

— Quand tu le verras… dis-lui à quel point

je… l'aime. Lui et… Erik.

— Je lui dirai mais tu le lui diras mieux toi-même.

— Dis-lui… de se méfier de Verne. J'aime pas… ce type.

Elle fut prise d'une terrible quinte de toux et j'écrasai ses doigts dans ma paume.

— Respire calmement. Ça va aller.

La voix de Tony remonta de l'escalier.

— Clara ! On va être en retard pour prendre l'avion, *chica* !

— J'arrive ! Il faut que j'y aille, Sarah. Je te verrai demain matin, quand vous arriverez.

— Attends…, supplia-t-elle entre deux quintes de toux.

— Ne parle pas.

— Dis-lui…

Elle n'arrivait presque plus à parler et sa respiration était sifflante comme celle d'un serpent à sonnette.

— Calme-toi.

— Dis-lui… dis-lui que… (Une larme coula sur sa joue.) Que tu… que tu es sa… branche de

gui.

— Hein ?

— Clara ! aboya Zig. Magne-toi, merde !

Styx me pressa le bras et se redressa légèrement, le regard affolé.

— Clara… Verne…

— Je lui dirai, ne t'en fais pas, acquiesçai-je en m'arrachant à son étreinte. Il faut vraiment que j'y aille.

— Les… ampoules… elles sont pas… nettes.

Elle délirait complètement et mélangeait tout.

— Oui, je lui dirai que l'explosion a merdé, que les explosifs n'étaient pas au point mais que tu t'es démerdée comme un chef.

— Non… Clara.

— Il faut que j'y aille ou ils vont m'étriper.

Je me penchai pour l'embrasser mais elle me saisit le visage et posa ses lèvres sur les miennes.

— Je t'aime… Clara.

— Je…

— Putain ! gronda Karl en rentrant en

trombe dans la chambre. Mais qu'est-ce que tu fous ? Vous vous roulerez des patins quand je la ramènerai ! Allez, descends !

Je fis un petit signe de la main à Styx et Karl m'entraîna dans le couloir.

— Tu as intérêt à la ramener en un seul morceau, Karl, ou tu auras à faire à moi !

— T'inquiète pas, va ! Je conduis mieux que tu crackes. Allez, magne tes fesses.

Nous rejoignîmes Zig et Tony dans le garage. Le coffre était ouvert et j'y posai mon sac avant de me glisser sur le siège arrière.

— J'en ai pour une minute, fit Zig en rentrant dans la maison.

Tony s'accouda sur le capot et Karl lui tapa sur l'épaule.

— Je prends quelle bagnole pour rentrer ? demanda-t-il.

Tony tapota la carrosserie.

— Celle-là, chico.

— OK, j'attends que tu reviennes, alors. C'est vraiment sympa, Tony. J'oublierai jamais ce que…

— On peut y aller, interrompit Zig en

s’installant au volant.

Il échangea un regard interrogateur avec Tony et ce dernier hocha gravement la tête en signe d’acquiescement.

— Je m’en occuperai comme il se doit, *amigo*, t’en fais pas.

— Merci, Tony. Je te laisse la caisse à l’endroit convenu.

Il dévissa le silencieux du pistolet qu’il tenait à la main et fit signe à Karl.

— Monte !

Le regard de Janua alla de l’arme à moi, qui m’étais mise à transpirer et à trembler.

— Sarah…, murmurai-je sans m’en apercevoir.

— Zig…, bredouilla Karl. T’as pas fait ça, hein ?

Zig pointa le canon sur son front par la vitre baissée.

— Putain ! Monte dans cette bagnole !

— Assassin… t’es qu’une merde de saloperie d’assassin !

Il arma le pistolet.

— Je compte jusqu'à cinq. Un… deux…

— Monte, *chico,* murmura Tony. Fais pas le con.

— Trois… quatre…

Karl ouvrit la portière du passager et Zig coinça son pistolet dans la ceinture de son jean.

— Bye, Tony ! fit-il en démarrant. Et merci.

— *De nada, amigo.* Salue Balder et Erik pour moi.

— No problemo !

— Ça, c'est pas de l'espagnol, *chico* !

— Alors *hasta la vista* !

Il sortit la tête par la vitre et ajouta :

— Eh ! Tony ! Elle aimait pas les fleurs !

Tony lui adressa un sourire amical accompagné d'un signe de la main, pouce levé vers le haut, et nous prîmes la direction d'Alicante. Zig monta le son de l'autoradio à fond et je m'effondrai sur le siège arrière. J'aurais voulu pleurer mais je n'y arrivais pas. La colère que j'éprouvais était si forte que j'étais incapable de l'exprimer autrement que par des tremblements. Je me souviens d'avoir regardé la nuque de Zig et d'avoir tendu mes

mains vers elle mais je les avais laissées retomber. J'aurais pu le tuer, alors. Je sais que j'en aurais été capable. Juste une torsion et crac ! Karl et moi aurions pris la voiture et nous nous serions enfuis « au trou du cul du monde », comme il disait. Nous aurions repris notre liberté et oublié ce cauchemar mais je ne le fis pas. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être parce que je ne voulais pas que Styx soit morte pour rien. Il fallait terminer ce que nous avions commencé. Pour elle, pour tout ce qu'elle m'avait raconté, pour Erik… pour Balder. Pour que tous ces morts, toutes ces souffrances n'aient pas été inutiles. En quoi la mort de Zig aurait-elle arrangé quoi que ce soit ? Il fallait punir l'assassin, non le couteau. Et le coupable était le CIRCE.

Je collai mon front contre la vitre et contemplai sans les voir les paysages désertiques qui défilaient avec, dans la tête, le souvenir d'un papillon de nuit tapant contre le carreau d'une fenêtre ouverte.

XII

Nous n'eûmes pas besoin de faire escale pour revenir à Paris. Nous prîmes un avion direct et passâmes les contrôles sans la moindre difficulté. Nous ne décrochâmes pas un mot de tout le vol. Je posai mon sac sur le siège vide, à côté de moi, pour me donner l'illusion que la place n'avait jamais été réservée et je me concentrai sur une grille de mots croisés. Je repoussai le plateau que me tendit l'hôtesse et Karl regarda le sien fixement, sans y toucher. Zig dévora son repas en chantonnant, le baladeur de Styx dans les oreilles, et laissa échapper un rot tonitruant en ricanant.

Après un long trajet en métro, nous rejoignîmes un type barbu qui vint nous chercher en voiture place d'Italie pour nous ramener à Orly. Zig et lui discutèrent et rirent durant le court trajet. Lorsque nous descendîmes dans les galeries, empruntant un passage souterrain de l'ancien aéroport, nous croisâmes Alex.

— Bon retour à la maison ! lança-t-il en

m'apercevant. Le chef vous attend dans son bureau. Où est Styx ? (Je ne répondis pas et il blêmit.) Merde…

Nous passâmes devant lui et Zig voulut lui rouler une pelle en riant comme une baleine mais il le repoussa.

— Tu feras moins ta chochotte cette nuit, ma caille ! Ah ! Ah !

— Connard, murmura Alex en frottant son crâne tatoué.

Je poussai la porte du bureau de Balder et m'effondrai sur le canapé de cuir en jetant mon sac sur le sol. Karl prit place à côté de moi et Zig ferma la porte. L'« iceberg » était vêtu d'un impeccable costume noir et ses cheveux blancs lui retombaient sur les épaules. Une fois de plus, il était sexy en diable et souriait comme si de rien n'était, le salopard. J'eus envie de lui lancer mon portable à la figure.

Il nous regarda à tour de rôle et son sourire s'effaça.

— Où est Styx ? demanda-t-il en retirant ses lunettes noires.

Je hoquetai et Karl se tourna vers Zig, qui regarda ses chaussures. Balder se frotta

fébrilement le visage et se mordit la lèvre en essayant de sourire à nouveau. Voyant que personne ne répondait, il sortit une cigarette de son étui et l'alluma. Ses mains tremblaient.

— Elle est aux toilettes, c'est ça ? Ou elle a fait une connerie dont elle ne veut pas me parler ? Mmh ?

Il tira nerveusement sur sa clope et se passa la main dans les cheveux.

— Zig…, murmurai-je. Tu m'as dit que tu l'avais prévenu.

— Prévenu de quoi ? siffla Balder entre ses dents en recrachant brutalement la fumée.

— Ça se dit pas au téléphone, ce genre de truc !

— Quel truc ? hurla Balder, le souffle court.

C'était la première fois que je le voyais perdre son self-control et, paradoxalement, cela me rassura. La glace fondait donc de temps en temps.

— On a eu un problème avec la bombe, murmura Zig.

Balder s'appuya sur le bureau et remit ses lunettes.

Elle… Styx a sauté avec ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Ouais. Elle l'a déclenchée à la main et… elle est restée coincée sous la bagnole.

Balder se figea et je bondis du canapé, le cœur battant et les yeux brouillés de larmes.

— Elle s'en était tirée ! criai-je à Zig. Karl pouvait la ramener et tu l'as tuée ! Tu l'as descendue alors qu'elle pouvait survivre !

— Que s'est-il passé ? demanda Balder avec un calme surréaliste.

Zig se tortilla, mal à l'aise, et adopta une expression concentrée et grave que je ne lui avais jamais vue. Comme si un masque venait de glisser sur son visage. Même la voix qui s'échappa de ses lèvres, sereine et assurée, ne semblait pas lui appartenir.

— Torse, dos, bras et jambes brûlés au cinquième degré sur soixante-quinze pour cent de la surface, dit-il. L'excision des zones brûlées ne posait pas de problème, j'aurais pu la faire dans les dix jours, mais il fallait réaliser une allogreffe à partir d'un donneur en attendant une multiplication des kératinocytes de Styx dans une culture à base de fibroblastes. Cela

aurait pris au moins trois semaines pour obtenir une surface exploitable. Et le tout dans des conditions cliniques adéquates.

— J'aurais pu me débrouiller, laissa tomber Balder.

Zig secoua la tête.

— Ce type de greffe ne peut pas s'effectuer sur les articulations et les faces postérieures du tronc, des jambes et je ne parle pas des fesses. Les fibres élastiques du néoderme ne seront pas synthétisées avant deux ans et les kératinocytes greffés sont trop sensibles à l'infection locale. Il aurait fallu la clouer sur un lit d'hôpital durant des mois. Ajoute à cela une infection pulmonaire carabinée. Les poumons semblaient sérieusement touchés. Non, Balder. On ne pouvait pas la remettre d'aplomb sans risquer de tout compromettre.

Karl et moi observions Zig comme si des cornes venaient de lui pousser sur le front.

— T'es toubib ou quoi ? bredouilla Janua.

Le masque se brisa et le clown reprit son expression goguenarde et sa voix criarde. La métamorphose était saisissante.

— J'étais, le reprit-il en le fusillant du

regard.

Balder inspira profondément et ses doigts se refermèrent sur le rebord du bureau, qui craqua.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-il.

— Elle est partie comme on roupille, t'en fais pas. Tony s'occupe du corps. Tiens, à ce propos il te fait de grosses bises baveuses !

Balder se détourna.

— Sortez. Je vous verrai tout à l'heure.

— Balder…

— Sortez. J'ai besoin d'être seul.

Zig leva les yeux au ciel et fit claquer ses mains sur ses cuisses.

— Merde, c'était les risques ! Elle le savait. Ce qui compte, c'est qu'on nique la gueule à ces cons. Et on va les enculer jusqu'à l'os, Balder ! RAGNAROK est bien au chaud dans son petit boîtier.

— Sortez, répéta Balder sans changer de ton.

Karl se dirigea vers la porte et Zig poussa un cri de singe.

— Eh ! haut les cœurs, merde ! On a réussi.

Balder, t'as gagné, mon vieux. On peut se payer la partouze du siècle et déboucher le champ…

Avec un feulement animal, Balder bondit sur lui et le saisit à la gorge. Emportés par leur élan, ils roulèrent sur le sol en un inextricable entrelacs de bras et de jambes. Ils me firent penser à deux chiens des rues qui se disputent une femelle. Je n'avais jamais vu deux hommes se battre avec une telle violence. Soudain, Zig enfonça les pouces dans les globes oculaires de Balder. Ce dernier le saisit par les cheveux et martela le sol de son crâne pour lui faire lâcher prise. La tête cognait sur le béton comme un melon vert, menaçant d'éclater.

— Janua ! criai-je. Il va lui fracasser le crâne !

Nous essayâmes de les séparer et je me pris un crochet du droit dans l'estomac. Je m'effondrai sur eux, le souffle coupé.

— Putain ! Vous allez arrêter vos conneries ? hurla Karl.

Balder fut le premier à se redresser. Il me prit par les épaules et m'aida à me lever. Je n'arrivais plus à respirer.

— Clara… je suis désolé, je ne vous avais

pas vue.

Je vis Zig se remettre debout, essuyer le sang qui coulait de son nez et partir en claquant la porte.

— Ça va, Clara ? demanda Karl en me tapotant le dos.

Je hochai la tête en essayant de reprendre mon souffle.

— Venez-vous asseoir, murmura Balder en me poussant doucement vers le divan. Karl, laisse-nous, veux-tu ?

— Ouais. Je vais roupiller un peu. Ça va aller, Clara ?

J'acquiesçai, pliée en deux et il quitta le bureau à son tour. Balder ramassa ses lunettes, qui étaient tombées durant la lutte, et les posa sur la table. L'un des verres était brisé.

— Vous… n'avez pas de chance avec vos lunettes… en ce moment.

Il sourit et se toucha la joue.

— Avec les bleus non plus. Vous avez une sacrée frappe.

La marque du coup que je lui avais asséné avant de partir était toujours visible.

— Nous sommes… quittes, alors, fis-je en me redressant péniblement.

— Je n'ai pas pour habitude de frapper les femmes, pourtant, je vous en donne ma parole.

Je répondis à son sourire et pris une profonde inspiration en me laissant aller sur le canapé.

— Je boirais bien quelque chose. Histoire de voir si mon estomac… est encore en état de marche.

Il se leva pour sortir deux sodas du petit frigo et m'en tendit un en s'asseyant sur la table basse.

— Vous devez tomber de sommeil, Clara.

Je secouai la tête.

— Pas vraiment, non. Je suis crevée mais je ne pourrais pas dormir après tout ça. Elle… ses derniers mots ont été pour vous, vous savez.

Il baissa la tête et contracta les mâchoires. Je vis sa pomme d'Adam monter et descendre dans sa gorge à plusieurs reprises.

— Nous étions très proches, murmura-t-il avec difficulté.

— Sarah m'a raconté.

Je l'observai, attendant une réaction mais il se contenta de sourire avec amertume.

— Sarah ? Vous êtes devenues très proches également, dirait-on. Styx n'est pas… *n'était* pas du genre à parler d'elle.

Il alluma une cigarette et m'en proposa une mais je déclinai l'invitation.

— Pas aussi proches que vous semblez le penser.

— Vous lui plaisiez beaucoup, dit-il en détournant le regard.

Je me penchai en avant.

— Elle m'a demandé de vous dire qu'elle vous aimait, vous et Erik.

Balder ferma les yeux et tira une longue bouffée avant de recracher la fumée par les narines.

— Oui, sans doute.

— Le grand DEMETRIOS n'ose pas pleurer devant une femme ?

Il me coula un regard en coin.

— Zig m'a dit ce que vous aviez découvert.

— Avais-je raison ?

— Sur toute la ligne. Je vous tire mon chapeau. (Il marqua une pause et ajouta, après un instant d'hésitation :) Clara, est-ce que… est-ce qu'elle a souffert ?

Je secouai la tête.

— Non, mentis-je. Lors de l'explosion, elle s'est évanouie. Ensuite, Zig l'a blindée de morphine. Elle ne s'est même pas aperçue qu'il… enfin qu'il allait la…

— Je comprends. Pourquoi la bombe n'a-t-elle pas explosé ? Savez-vous ce qui a coincé ?

— Un faux contact. (Quelque chose me revint en mémoire et je me tapotai la tempe du doigt.) Mais les ampoules d'explosif avaient un problème, aussi.

— Quoi ? C'est impossible.

— Je ne sais pas où vous les avez obtenues mais Styx a dit qu'elles n'étaient pas OK.

— Pas OK ? Comment ça ?

— « Dis à Balder que les ampoules ne sont pas nettes. » C'est tout ce qu'elle a dit.

— Rien d'autre ? Vous en êtes sûre ?

— Certaine. Elle s'est endormie tout de suite après, à cause des drogues.

Il se gratta le sourcil.

— « Pas nettes… » Cela ne veut rien dire.

— Elle était shootée, il ne faut pas l'oublier. Mais vous devriez quand même changer de fournisseur, on ne sait jamais.

— Je suis le fournisseur, inspecteur, fit-il avec une ironie feinte. J'ai fait le mélange moi-même.

En dépit des efforts qu'il déployait, je voyais qu'il avait du mal à ne pas craquer.

— Balder… je comprends ce que vous ressentez en ce moment. Je…

— Non, me coupa-t-il. Vous n'avez aucune idée de ce que je ressens. Si c'était le cas, vous me prendriez pour un fou.

Il se leva et fit quelques pas en jouant avec sa canette de soda. Je ne sais si c'était mon instinct maternel qui se réveillait ou que j'étais vraiment claquée mais, en cet instant, avec ce soupçon de fragilité, il me parut plus séduisant que jamais.

— C'est aussi ce que j'ai pensé quand j'ai perdu ma mère. À cette époque, je croyais encore que je l'aimais. On a envie de tout casser, de pleurer, d'aller rejoindre celui que

l'on a perdu, de rire et de faire l'amour. C'est vrai que cela paraît dingue. Ma mère venait de mourir et moi j'avais envie de baiser. Avec le recul, je crois que c'est la vie qui reprend le dessus. Comme si l'acte de procréer faisait fuir la mort, en quelque sorte. (Il me regarda et sourit.) Oh ! vous pouvez sourire. Un psy emploierait les mots appropriés mais je ne suis pas psy, désolée.

— Vous l'avez très bien exprimé, Clara.

Son regard appuyé me mit mal à l'aise et je concentrai mon attention sur mon soda.

— Vous savez… Styx a dit quelque chose d'aussi tordu que mon analyse à deux sous.

— Quoi donc ?

— Que j'étais… votre branche de gui. Qu'entendait-elle par là ?

Balder ouvrit des yeux ronds et éclata de rire. Un rire aigre et triste qui m'écorcha les oreilles.

— Elle a vraiment dit ça ?

— Oui. Puis-je partager votre hilarité ?

Il secoua la tête.

— C'était une mauvaise plaisanterie entre

nous.

— Je vois.

— Ne le prenez pas mal, il n'y a rien de méchant là-dedans. Vous avez longuement discuté, dirait-on.

— En effet. Mais ses dernières pensées ont été pour vous, je vous l'ai dit.

— Quelque chose que je devrais savoir ?

— Oui. Méfiez-vous du docteur Verne.

Balder revint s'asseoir sur la table basse et secoua la tête.

— Aucun danger.

— Styx donnait pourtant l'impression d'avoir flairé quelque chose.

Devais-je parler des fichiers que transférait Zig ? Du DVD que Karl avait cracké ?

— Le docteur Verne est inoffensif.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Sur le DVD que j'ai remis à Tony, c'était bien des essais de programmation pour Erik, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Zig m'a dit que vous y aviez

jeté, disons, un œil indiscret. J'avoue que je ne pensais pas mes lignes de codes aussi reconnaissables.

J'appuyai mes coudes sur mes genoux et rivai mon regard au sien.

— Et vous a-t-il dit aussi que Verne lui demandait d'envoyer régulièrement des fichiers étrangement semblables à ceux-là vers les USA ?

— Non. Il ne m'a pas parlé de cela.

— Alors, à votre place, Einstein, j'irais faire un tour dans sa *mail box*. J'ai l'impression que ce que vous avez refusé de vendre aux industriels nord-américains, Verne s'est fait une joie de le brader.

Balder sourit et s'installa devant l'un de ses deux ordinateurs.

— Venez, Clara.

Je m'approchai et regardai par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tous les messages envoyés par Verne.

Je lui montrai une série de fichiers zippés.

— Et ça ? Qu'est-ce que c'est ? Des cadeaux

surprises ?

— Ce sont des fichiers concernant la reprogrammation de la puce de mon frère.

Il semblait non seulement calme en disant cela mais amusé.

— Je ne vous suis plus. Ne me dites pas que vous êtes de mèche avec ce…

— Clara, me coupa-t-il. Me croyez-vous idiot au point de ne pas m'être aperçu des petites combines de ce cher docteur ?

— Et vous n'avez rien fait ?

— Tous les *mails* envoyés de cette base sont interceptés par moi, Clara. Disons que je les arrange à ma façon avant de les laisser repartir.

Il venait de me couper la chique.

— Et personne ne s'en est jamais aperçu ?

Il secoua négativement la tête et croisa les bras.

— Impossible.

— Pourquoi n'avez-vous pas viré Verne ?

— J'ai besoin de lui, Clara. Ce sont les consortiums industriels américains qui ont financé la Ligue depuis le début.

— Quoi ?

— Ils essayent de mettre en place un système équivalent à celui du CIRCE depuis quelques années mais, s'ils possèdent la technologie nécessaire pour ce faire, la connaissance des procédures leur manque. Et la seule solution pour pallier ce manque (il se tapota le front)… serait de prendre ce qu'il y a là-dedans.

— Je sais que vous avez refusé de travailler pour eux mais rien ne les empêche de vous y contraindre.

— Ils ont essayé.

— Ils ont voulu vous forcer la main ?

— À plusieurs reprises. Ils s'en sont même pris à mon frère.

— Et comment diable vous êtes-vous sorti de là ?

Il fit pivoter son fauteuil et souleva ses cheveux pour me montrer sa nuque. À leur racine, une sorte d'implant électronique avait été posé. Ça semblait fixé à l'os. Je comprenais mieux pourquoi il se laissait pousser les tifs.

— Cela répond-il à votre question, Clara ?

— Qu'est-ce que c'est ? Une nouvelle

génération de puces ? Je croyais que votre organisme ne permettait pas de…

— C'est une bombe, Clara, me coupa-t-il en pivotant de nouveau.

Je blêmis.

— Une quoi ?

— Une bombe, répéta-t-il. Je ne peux pas être pucé. C'était la condition *sine qua non* pour pouvoir travailler au CIRCE. J'ai sous la tête de quoi faire sauter une bonne moitié de l'aéroport.

Je reculai d'un pas, la gorge sèche.

— Vous… vous voulez dire que le CIRCE peut vous faire sauter à tout moment ?

— C'est ce qu'ils croient. Et c'est ce qu'ont cru également les industriels américains. (Il leva la main et me montra son bracelet-montre.) Je l'ai désactivée.

— Un système équivalent à ceux des puces ?

— Presque. La seule solution pour ces gugusses amateurs de hot dogs était donc de voler mon travail. Ils ont acheté Verne, qui ne rêvait que de venger sa famille, et ont financé la Ligue par son intermédiaire. Tout l'argent que

ce cher docteur a investi ici venait des USA.

— Vous le savez depuis longtemps ?

— Il s'est vendu peu après que nous avons posé les premiers jalons de l'organisation. L'argent, c'est le nerf de la guerre, Clara, et Verne en a eu beaucoup trop d'un seul coup. Cela m'a troublé et j'ai piraté ses comptes bancaires. Des virements réguliers étaient effectués. Ils passaient par une vingtaine de pays pour brouiller les pistes mais j'ai tracé les opérations jusqu'au Delaware.

— Verne devait donc leur transmettre vos travaux.

— Pire que cela. Il doit les tenir au courant de toutes nos opérations. Ils savent où, quand et comment nous allons faire tomber Lafayette.

— Et en quoi cela peut-il les intéresser ?

— Ils vont profiter de l'attaque pour pirater les ordinateurs du CIRCE en même temps que nous. Ni vu ni connu.

J'agitai les mains.

— Attendez un instant. Vous m'avez dit, avant de partir, que Lafayette ne contenait aucune information sur les puces.

— C'est exact.

— Mais ils ne le savent pas, c'est ça ?

Il sourit.

— Bien sûr que si.

— Alors quel intérêt ? m'écriai-je.

Il tapota du bout des doigts sur le bureau.

— Cette question, je me la suis posée durant des mois.

— Et ?

Il se pencha en avant, un sourire sur les lèvres.

— J'ai trouvé. Ils font croire à Verne que ce qui les intéresse est bien le système de contrôle des puces, et c'est loin d'être faux, mais pourquoi suer pour obtenir des bribes d'information alors qu'il suffirait de posséder l'arme idéale pour faire cracher le morceau aux trois quarts des hommes politiques européens ? Une arme capable de faire que les plus gros bonnets de l'Ancien Continent m'ordonnent de signer avec les industriels américains. Cette arme se trouve au CIRCE. C'est ce qu'ils veulent.

— Je ne comprends pas.

— Moi si. Et c'est pour cette raison que j'ai

besoin que vous veniez avec moi au CIRCE.

— Pour quoi faire ?

— C'est vous qui piraterez Lafayette, Clara. Pendant ce temps, je damnerai le pion sous le nez des mangeurs de hamburgers et c'est moi qui tiendrai tout ce continent par la peau des couilles !

Il referma le poing sous mon nez et je me frottai le visage, dubitative.

— Je… vous me faites peur. Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir mais je sens que c'est déjà trop loin.

Balder se laissa aller sur son fauteuil et sourit.

— Je sais ce que je fais, Clara. Le pouvoir ne m'intéresse pas. Depuis qu'Erik et moi sommes en âge de marcher, nous avons nagé dans la politique et des idéologies aussi séduisantes qu'impraticables. Nos amis et nos parents sont morts pour hisser en haut de l'échelle des rêveurs incapables de prendre les bonnes décisions. Vous m'avez dit un soir que tout ce qui vous intéressait, ce pourquoi vous travailliez, c'était l'argent. Avoir suffisamment d'argent pour faire ce qui vous plaisait.

— Mais pas à n'importe quel prix.

— La liberté et la tranquillité se payent en sang et en sueur, Clara. Ce qui m'intéresse, c'est la recherche et l'assurance que personne ne se mettra en travers de mon chemin pour des raisons économiques ou politiques. Savez-vous que le prix des puces pourrait être divisé par dix tout en conservant des bénéfices monstrueux ? Savez-vous que l'on m'a demandé d'arrêter les recherches de programmation des puces sur les individus atteints de trisomie parce qu'ils ne représentaient pas un secteur économique suffisamment important ? Une année de recherche, Clara. Une seule année de recherche et la programmation était au point !

— Balder… qu'essayez-vous de faire ? Je veux dire… quel est concrètement votre but en flinguant le CIRCE ?

— Dénoncer les manœuvres des dirigeants aux médias, les faire condamner par le tribunal international et prendre la direction du département de recherche du CIRCE, le plus avancé au monde à ce jour.

— Parce que vous croyez qu'on va vous l'offrir sur un plateau ? m'écriai-je. Mais vous nagez en plein conte de fée ! On vous mettra en

taule, oui !

— Je ne leur laisserai pas d'autre choix, Clara. Si cette arme est bien ce que je crois, ils n'auront qu'à signer au bas du contrat. Sinon…

Il lit glisser son pouce sur sa gorge d'une oreille à l'autre. Je levai les bras au ciel en ricanant.

— Vous plaisantez ? Si vous les menacez de quelque façon que ce soit, ils vous descendront ! Aussi simplement que ça.

— Non, Clara. Ne me prenez pas pour l'un de ces imbéciles qui réclament la paix dans le monde en menaçant de faire exploser le sénat européen. Je sais où je vais, je sais ce que je fais et j'ai des amis très haut placés.

Je l'observai attentivement. Aucune flamme fanatique dans son regard, nulle étincelle de folie. Ses yeux rouges étaient froids et calculateurs. Glacials. Un sourire détaché barrait ses lèvres pâles et ses mains étaient croisées sur ses cuisses. Balder était calme et décidé. Oui, il semblait savoir ce qu'il faisait. Son esprit machiavélique avait dû prévoir chaque hypothèse, chaque risque avec une minutie d'horloger. Cet immense albinos à la carrure de Viking et au visage blême me parut

plus inhumain que jamais.

— Puis-je vous poser une question indiscrète ? demandai-je.

— Allez-y, Clara.

— Comment se fait-il qu'en dépit de toutes vos connaissances vous n'ayez pas réussi à rendre toute sa tête à votre frère ?

Son expression glaciale s'adoucit.

— Alors Styx vous a raconté cela aussi ?

— Oui.

Il se leva et marcha en rond dans la pièce.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il avec une réticence où perçait l'exaspération. Cela devrait marcher. J'ai analysé tous les paramètres, essayé toutes les possibilités mais rien n'y fait.

Il serrait et desserrait les poings en marchant. Peut-être pour la première fois de sa vie quelque chose lui échappait et cela semblait le mettre hors de lui.

— Les lésions sont peut-être plus…

— Non ! Il n'y a pas de lésions qui ne pourraient être corrigées aussi rapidement qu'un claquement de doigts. Je ne sais pas ce qui passe ! Sa puce a été changée deux fois et je

l'ai moi-même vérifiée. Son cerveau n'a pas subi de dommages physiques, tout marche normalement mais… quelque chose coince. Il semble réagir à chaque reprogrammation, pique une crise d'hystérie, ce qui est tout à fait normal et, au moment de lui administrer l'injection de…

Il se raidit, comme si une idée subite venait de lui tomber sur le coin du crâne.

— Hein ?

Il se prit la tête dans les mains et se tourna vers moi.

— Les injections… murmura-t-il. « Les ampoules ne sont pas nettes… »

— Quoi, les injections ?

— Salopard ! aboya Balder en donnant un coup de poing sur son bureau. C'était pourtant si évident ! Et il a fallu que je vous en parle pour que cela me saute aux yeux. Mais quel imbécile !

Il ouvrit le frigo et en éparpilla le contenu sur le sol avant d'en extraire une boite en métal. Il l'ouvrit et en sortit une ampoule, qu'il me montra. C'était une ampoule en verre tout ce qu'il y a de banal, sans inscription ni

indication.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Les injections d'Erik.

— Verne ? Mais pourquoi aurait-il touché à ces ampoules ?

— Réfléchissez, Clara ! Verne est persuadé que les consortiums américains le payent pour obtenir les programmations d'Erik. Plus il y aura d'essais, plus il y aura de possibilités d'exploitation de ces informations.

Je blêmis, comprenant où il voulait en venir.

— Vous voulez dire que vos programmations fonctionnent et que le docteur Verne tient volontairement Erik dans cet état pour que vous continuiez des recherches auxquelles il croit avoir librement accès ?

Il se leva précipitamment et me prit par le bras en ramassant sa mallette au passage.

— Venez.

Il m'entraîna dans le couloir.

— Où allons-nous ?

— Chaque fois que je reprogramme la puce d'Erik, je dois avoir recours à une sorte de

minitraumatisme, que je provoque artificiellement par un choc électrique. Cette fois, nous n'en aurons pas besoin.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous allez lui annoncer la mort de Styx !

Je m'arrêtai et me dégageai.

— Mais… et s'il devient taré ? Je veux dire… s'il pique une crise ?

— C'est bien ce que j'espère, Clara. La mort de Styx va totalement le déstabiliser et je n'aurai jamais de plus belle occasion pour m'infiltrer dans son cerveau.

— Il l'aimait donc à ce point-là ? Styx m'a pourtant dit que c'était vous qu'elle considérait comme le père qu'elle n'avait jamais connu.

Balder sourit tristement et hocha la tête.

— Je ne peux pas avoir d'enfants, Clara, avoua-t-il en détournant le regard. Sarah est la fille d'Erik. (J'étouffai un petit cri.) Nous avions dix-sept ans à peine lorsqu'elle est venue au monde. Une erreur de jeunesse.

J'en restai sans voix.

— Pourquoi ne lui avoir jamais dit ?

— Pour quoi faire ? Elle avait suffisamment

souffert. Venez.

Je le suivis dans les couloirs, les jambes molles, et son téléphone mobile sonna. Il s'arrêta et décrocha.

— Allô ? cracha-t-il impatiemment. Quoi ? Tu en es certain ?

Balder s'appuya contre le mur, le souffle oppressé. Il semblait sur le point de s'écrouler.

— Quoi ? demandai-je. Qu'est-ce qui se passe ?

— Très bien. J'arriverai en début de soirée. (Il raccrocha et composa un autre numéro.) Zig réunit tout le monde dans la salle. On a un problème. Pire que cela. C'est une catastrophe…

Il raccrocha et fit demi-tour.

— Eh ! Attendez ! C'est quoi cette histoire de cata ?

Il s'arrêta de marcher et répondit en me tournant toujours le dos.

— On vient de me prévenir que l'un des serveurs de Nero a crashé. Il ne peut attendre demain matin et doit faire un *back-up* ce soir.

Je poussai un cri.

— Oh ! mon Dieu ! RAGNAROK…

XIII

Lorsque nous arrivâmes dans la salle informatique, tout le monde était déjà sur place, même Karl, qui bâillait à s'en décrocher la mâchoire en se frottant le ventre.

— Tu aurais pu prendre le temps de t'habiller, lui lançai-je en montrant son caleçon du doigt.

— Zig m'a tiré du lit. Qu'est-ce que se passe ?

— Chut ! Écoute.

Balder avait pris place au milieu de la salle et le silence se fit.

— J'ai reçu une mauvaise nouvelle. Comme vous le savez, RAGNAROK est programmé pour se réveiller ce soir. À 20 heures précises, il va s'installer sur tous les contrôleurs du parc informatique de Cortes, qui influe négativement sur le comportement des pucés, et se mettre en attente jusqu'à 20 h 30. Heure à laquelle il infectera toutes les trames IPV6{50} sortantes, dont son *back-up,* bien évidemment. À

22 heures, il se réveillera pour de bon partout où il s'est installé, détruisant les parcs informatiques utilisant la technologie RAID 9 et, à 22 h 15, se sera le tour de FLÈCHE BLEUE. La confusion sera totale et je pourrais alors me rendre au CIRCE et infecter Lafayette de l'intérieur. Seulement voilà, nous avons une surprise de dernière heure.

Des murmures s'élevèrent et Balder leva la main pour réclamer le silence.

— On vient de m'annoncer que l'un des serveurs de Nero, l'ordinateur qui contient les programmes de soins des pucés, vient de lâcher. Il va devoir demander un *back-up* urgent de données à l'ordinateur de sauvegarde entre 21 h 30 et 22 heures, heure à laquelle il doit être remis en service. Et Nero fonctionne en RAID 9.

— Mais il va être lui aussi infecté par l'ordinateur de sauvegarde ! s'écria Alex.

— Précisément.

Des cris retentirent de tous côtés et plusieurs crackers se prirent la tête dans les mains en jurant.

— Il faut empêcher cela ! s'écria Verne. Des

centaines de personnes risquent de mourir.

— Ce qui nous amène à la réflexion suivante, soupira Balder. Doit-on en prendre le risque, ne pas compromettre l'opération, et sacrifier quelques centaines de personnes ou dois-je intervenir avant l'heure dite en sachant que tout risque de… foirer et que cela nous empêchera d'en sauver des dizaines de milliers ?

Un silence de plomb retomba sur l'assistance. Bizarre cette question. Depuis quand Balder demandait-il l'avis des autres pour prendre une décision ? C'est vrai que je ne le connaissais pas bien, loin s'en fallait, mais cette attitude lui seyait comme des porte-jarretelles à un cardinal. Quoi qu'il en soit, je n'allais pas m'en plaindre.

Je me tournai vers lui.

Condamner ces malheureux serait monstrueux ! m'écriai-je. Nero ne doit pas être infecté. Vous y avez accès. Vous devez le déconnecter du réseau !

J'entendis quelques murmures approbateurs et Verne acquiesça vigoureusement.

— Elle a raison, Balder. Rester bras croisés

serait accepter un massacre !

— Il suffit de refourguer RAGNAROK à Lafayette, fit Karl. Je ne vois pas où est le problème. Vous déconnectez Nero avant 21 h 30 et vous vous carapatez en leur laissant le virus.

— Karl, soupira Balder. Si je déconnecte Nero, je me ferai repérer. Ils se douteront que quelque chose cloche et la première chose qu'ils feront sera de vérifier tout le système.

— RAGNAROK est indécelable !

— Réfléchis, Karl ! Au CIRCE, je vais être obligé d'introduire RAGNAROK en version software. Il s'exécutera sur les disques. Je n'ai pas accès aux grappes de durs. Non, c'est vraiment trop risqué.

— Mais vous n'avez pas le choix !

— Clara ? demanda Balder.

— Il a raison. Nous devons tenter le coup.

Balder hocha la tête.

— Très bien. Mais je déclencherai RAGNAROK juste après avoir déconnecté Nero.

— Avant Cortes ? demanda Karl. Mais FLÈCHE BLEUE ne servirait plus à rien !

— Les gens du CIRCE ne sont pas fous, Karl ! s'écria Balder, faisant tressaillir l'assistance. Réfléchis ! Aucune raison valable ne peut justifier une telle manipulation de ma part, ou d'un autre membre du CIRCE, à moins d'y être contraint et forcé avec un fusil sur la tempe, et encore. Ils se douteront bien que si je déconnecte Nero, il y a anguille sous roche. Non, non… c'est trop risqué. Oublions cela. Il vaut mieux faire les choses comme on l'avait prévu.

Je m'avançai d'un pas.

— Contraint et forcé. Elle est là, la solution ! Ils ne se douteront de rien si l'un d'entre nous se fait prendre à votre place.

— Quoi ? Clara, êtes-vous folle ?

— Non, j'ai toute ma tête, au contraire.

— Mon pass est couplé d'une reconnaissance ADN. Il n'y a que moi qui peux…

— On peut vous y obliger, justement. Ce n'est pas si bête, cette histoire de fusil.

— Que voulez-vous dire ?

— Imaginons que je vous colle un flingue sur la tempe et que je vous oblige à m'ouvrir

votre accès. Les types du CIRCE débarquent et me repèrent. Ils m'embarquent mais vous, ils vous laissent tranquille et vous pouvez rester pour mener à bien le plan comme il était prévu au départ. Aussi simple que ça.

Balder secoua la tête.

— Hors de question, Clara. Je refuse de vous…

— Alors ce sera moi ! lança Karl en bombant le torse.

Il s'approcha de nous et Balder murmura, assez bas pour que seuls nous trois puissions entendre :

— Et à toi les lauriers, hein, Karl ? Ton nom en première page des journaux, la belle affaire pour un taulard !

Karl lui adressa un sourire en biais.

— Taulard peut-être mais pas pour longtemps, chuchota-t-il. Une fois que toute la fumisterie sera rendue publique, j'en ressortirai et avec les remerciements du gouvernement qui plus est.

— Karl, t'es vraiment le pire enfoiré que j'aie jamais vu, crachai-je. Tu te fous que des gens crèvent, tout ce qui t'intéresse c'est que

l'on te reconnaisse comme le digne successeur de DEMETRIOS !

— Ça te fait chier, ça. Hein, Clara ? Désolé d'être doué.

— Doué, toi ? Mais mon pauvre Janua, tu es comme 99 % des crackers. Tu pourrais pirater la banque alimentaire juste pour dire : « J'ai réussi, les gars. Je l'ai fait ! On parle de moi ! » Tu veux que je te dise ? Tu n'as rien dans les couilles. Pire, tu n'as rien dans le crâne. Tellement peu d'autres talents, tellement peu de cervelle, tellement peu de culture que tout ce qu'il te reste pour prouver que tu existes et que tu vaux mieux qu'un cafard, c'est le crack ! Tu es comme ces pirates qui passent leur vie à jouer en réseau ou à se branler devant un écran en visionnant des images porno parce que si on leur donnait une vraie femme, ils pisseraient dans leur froc ! Ils ne sauraient même pas par quel bout la prendre ou comment lui parler. Ta vie, ce sont les circuits imprimés et les procs ! Rien d'autre. Triste à chialer ! Tu ne seras jamais le digne successeur de DEMETRIOS, Karl ! Et tu sais pourquoi ? Parce que lui, il n'aurait pas hésité à mettre son poing dans la gueule d'un mec qui lui aurait chié dans les bottes ! Il n'aurait pas lâchement piraté sa

banque ou sa compagnie d'électricité pour lui couper les crédits ou le jus bien planqué derrière un écran. Tu ne seras jamais DEMETRIOS, Janua, jamais ! Parce que lui, c'était un homme !

Je me tus, à bout de souffle, et Karl fit mine de lever la main mais Balder s'interposa.

— Ça suffit !

Son ton était ferme mais il me souriait. Je pris alors conscience de ce que je venais de dire et rougis comme une écolière prise en flagrant délit de vol de biscuits.

— Je suis prêt, fit Karl à haute voix pour être bien sûr que tout le monde l'entende.

Balder hocha la tête.

— Très bien. L'affaire est donc jugée. (Il regarda sa montre.) Il est 15 h 05. Je vous attendrai à la porte D à 20 heures précises. Zig, tiens-toi prêt. Toi aussi, Alex.

Tous deux hochèrent la tête et Karl quitta la salle avec un air suffisant. Il se voyait déjà en haut de l'affiche.

— Connard, murmurai-je.

Balder sourit.

— Venez, Clara. Nous avons quelque chose à faire.

Il me poussa gentiment devant lui et il attrapa Zig au passage.

— Tu veux me faire de grosses excuses pour tout à l'heure ? demanda ce dernier en refermant la porte sur le couloir désert. Allez, fais-moi un gros bécot, ma biche !

Il tendit à Balder une bouche en cul de poule et celui-ci lui administra une petite gifle en grimaçant.

— Écoute-moi au lieu de dire des âneries, chuchota-t-il. J'emmène Erik et Clara où tu sais. Démerde-toi pour que ni Verne ni qui que ce soit d'autre ne me colle aux basques, compris ?

Zig fit un salut militaire.

— OK, chef ! À vos ordres, chef ! Et faites pas trop de cochoncetés, hein ? ajouta-t-il avec une moue obscène.

Balder allait répliquer mais Zig retourna dans la salle en esquivant une claque.

— Où va-t-on ? demandai-je. Que signifient tous ces mystères ?

— Vous verrez, venez. Toutes vos affaires sont dans votre sac ?

— Oui, dans votre bureau.

— Parfait.

Il m'entraîna dans la chambre de son frère et posa sa mallette sur le sol. Erik était assis sur son lit et se balançait doucement d'arrière en avant, les yeux rivés au sol.

— Erik, murmura Balder en lui caressant la joue. Nous partons. Il faut t'habiller.

— À la… maison ?

Balder me tendit une clé.

— Oui, à la maison. Clara, vous voulez bien me ramener ses affaires ? Elles sont dans le placard, derrière mon bureau.

Il commença à le déshabiller et je quittai la pièce pour revenir quelques minutes plus tard avec un sac de sport noir.

— Je suppose que c'est… ça ?

Erik était totalement nu sur le lit et je rougis comme une écrevisse. Bon Dieu ! Il était aussi bien fichu que Balder. Fatalement… pour un frère jumeau.

— Merci, Clara.

Il l'aida à enfiler un caleçon, un T-shirt, un pantalon ample et une paire de tennis. Pour

finir, il lui attacha les cheveux avec un élastique et lui tapota la joue.

— On peut y aller. Prêt, Erik ?

Celui-ci hocha la tête et se leva. Balder le prit par la main et nous marchâmes lentement en direction de son bureau.

— Clara…, murmura Erik les yeux baissés.

— Oui. Tu te souviens de moi, on dirait ?

Il rougit, enfouit son visage contre le cou de son frère.

— Erik ! Cesse de faire l'enfant ! Allez, avance.

Il le tira brutalement par la main et son jumeau poussa une petite plainte en s'arrachant à son étreinte.

— Tu fais… mal, murmura-t-il en se frottant la main à la façon d'un petit garçon qui vient de se coincer le doigt dans une porte.

Balder soupira, impatient, et s'arrêta.

— Erik… Allez, donne-moi la main.

Son frère secoua violemment la tête et recula d'un pas. Balder lui releva le menton pour l'obliger à le regarder dans les yeux.

— Tu veux rester dans le couloir, c'est ça ?

Tu veux que je te laisse ici, tout seul ?

Erik grimaça.

— Non…

— Alors viens.

Il lui reprit la main mais son jumeau se dégagea à nouveau.

— Non…

Balder leva les yeux au plafond, excédé, et je tendis la main à Erik.

— Tu veux me donner la main à moi ?

Il hésita mais sourit timidement et resserra ses doigts autour des miens.

— Oui…

— Je crois que nous pouvons y aller, murmurai-je à l'intention de Balder.

Il m'adressa un sourire railleur et me gratifia d'un clin d'œil.

— Je crois que vous avez une sérieuse touche, Clara.

Je lui retournai une moue méprisante.

— Très drôle. Viens, Erik, ne t'occupe pas de cet imbécile.

Nous passâmes devant Balder et obliquâmes

dans le couloir pour entrer dans son bureau.

— C'est le monde à l'envers ! persifla-t-il.

Je poussai la porte et fis asseoir Erik sur le canapé.

Je prends mes affaires, tu m'attends ?

— Oui…

Son frère lui tapota l'épaule.

— Jolie fille, hein, Erik ?

Ce dernier rougit de plus belle et enfonça la tête dans les épaules.

— Oui… jolie.

— Balder ! m'écriai-je.

— Qu'y a-t-il, Clara ? C'est un homme, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Et vous, vous êtes odieux !

Il rit et empila ses deux ordinateurs portables dans un sac à dos, au milieu d'un fatras de mini-DVD. Je mis mon sac en bandoulière et m'assis à côté d'Erik.

— Très impressionnant, votre petit discours, tout à l'heure.

Je me renfrognai. Et moi qui croyais que j'allais échapper aux sarcasmes. C'était trop

beau…

— Merci. Pas la peine de revenir là-dessus.

— Oh ! mais si, mais si. Je ne savais pas que vous aviez une si haute opinion de moi.

— Ne rêvez pas. J'ai juste dit cela pour rabattre le caquet à cet idiot.

— Vous aviez l'air sincère, pourtant.

Je me levai et lui lançai un regard à congeler des frites.

— Balder, vous commencez à m'emmerder. J'ai dit : pas la peine de revenir là-dessus.

Il éclata de rire et chaussa des lunettes noires qu'il sortit d'un tiroir de son bureau.

— Très bien. Si vous n'arrivez pas à admettre que vous en pincez pour moi, c'est vous que ça regarde après tout.

Je l'attrapai par le col de sa chemise noire et le secouai.

— Je vous préviens que je…

— Eh ! Eh ! Eh ! fit-il en levant les mains. Doucement, c'est la dernière paire intacte qu'il me reste.

— Vraiment ? Comme c'est dommage.

D’un revers de la main, je les fis tomber sur le sol et les écrasai d’un coup de talon. Balder, plus amusé du tout, referma sa grande main autour de mon cou et Erik pouffa. C’était la première fois que je l’entendais s’esclaffer et je ne pus que remarquer à quel point ce rire ressemblait à celui de son jumeau. Balder aussi parut surpris et il n’était pas difficile d’en comprendre la raison. Cette manifestation d’hilarité n’était en rien celle d’un attardé ou d’un idiot.

— Pourquoi ris-tu, Erik ? demanda-t-il.

Son frère se tut immédiatement et baissa la tête.

— Pour… rien.

Les épaules de Balder s’affaissèrent. Comme moi, l’espace d’un instant, il avait cru que son frère avait repris un semblant de normalité. Il referma son sac et le mit en bandoulière.

— Allez, il faut partir, fit-il en sortant dans le couloir.

Je pris Erik par la main et il se leva en me tapant sur l’épaule. Je me tournai vers lui et ses yeux bleus se rivèrent aux miens. C’était la première fois qu’il me regardait en face sans se

détourner.

— Tu lui plais… Clara, chuchota-t-il à mon oreille.

Je fronçai le sourcil et il hocha la tête en souriant.

Un joli sourire franc et séduisant.

— Alors ? Ça vient ? s'impatienta son frère.

Nous le suivîmes et il nous conduisit dans un réseau de galeries délabrées jusqu'à ce qui semblait être un grand hangar. Une voiture de luxe noire était garée sous une bâche.

— Joli joujou.

Vous conduisez, fit Balder en me mettant un trousseau dans la main.

— Je ne sais même pas où nous sommes supposés aller !

— Je vous le dirai.

Il installa Erik sur le siège arrière et prit place dans celui du passager.

— Je ne suis pas votre chauffeur ! crachai-je en m'installant au volant.

Il m'adressa un sourire ironique.

— Si vous n'aviez pas brisé ma dernière

paire de lunettes, vous n'auriez pas eu à le devenir.

— Vous êtes bigleux à ce point-là ?

— Aussi mais, pour ça, j'ai les injections de notre cher Zig.

— Quelles injections ? Vous ne pouvez pas utiliser des lentilles, comme tout le monde ?

— Ce n'est pas aussi simple. Ma rétine va très bien. C'est un problème de protéines. Ma vue ne peut pas être corrigée comme chez quelqu'un de normal, par des verres de contact ou des lunettes.

— Normal ? Pas albinos, vous voulez dire ?

— Oui. Enfin, c'est un peu compliqué à expliquer. Ce qui me préoccupe, pour l'instant, c'est le soleil.

Je bouclai ma ceinture et lui lançai un regard en biais avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Vous n'avez jamais pensé à vivre dans des caveaux ou des souterrains ? C'est l'endroit rêvé pour les vampires et les taupes. Oh ! mais non, suis-je bête ! Les rats de labo, ça vit dans des cages.

— Démarrez, fit-il entre ses dents.

Je mis le contact.

— Vous devriez essayer les lentilles bleues. Cela éviterait que les enfants ne vous jettent des pierres.

— On conduit et on se tait !

— Bien, Moby Dick. Euh… sans jeux de mots, hein.

Il rit.

— Très drôle, ça. Je la ressortirai.

Je secouai la tête, dubitative.

— Arrêtez cette comédie, Balder.

— Quelle comédie ?

— Depuis tout à l'heure, votre rire sonne faux et vos petits sarcasmes ne trompent personne. Ils ne me trompent pas moi, en tous les cas.

Il soupira.

— La vie continue, Clara. Certains partent, d'autres restent. C'est comme ça. Il ne sert à rien de se torturer.

— Comment pouvez-vous être aussi cynique ? N'avez-vous donc aucune espèce de…

— C'est ce qui m'a permis de ne pas devenir

cinglé ! cracha-t-il avec amertume, me coupant le sifflet.

Je repensai à tout ce que m'avait raconté Styx. C'est vrai qu'il y avait de quoi en perdre la boule. Moi, je l'aurais perdue, en tous les cas. À l'heure où d'autres gamins jouaient avec une console de jeux, ils s'amusaient avec des grenades et des fusils à pompe. Combien de gens avaient-ils vu mourir ? Combien en avaient-ils tué ?

— Désolée. Sarah m'a parlé de…

— Clara !

— Ça va, je me tais.

— À droite.

Je sortis du hangar souterrain et m'engageai sur une route minuscule qui débouchait sur l'autoroute.

— Et maintenant ?

— Il faut faire demi-tour. Là-bas. Et vous vous dirigez vers l'hôtel que vous avez dû voir en sortant.

Balder avait rabattu le miroir de courtoisie pour se protéger un peu du soleil. Il baissait la tête et se couvrait le haut du visage de la main.

— Merde, c'est à ce point-là ? demandai-je.

— Quoi donc ?

— La lumière.

Il entrouvrit un œil larmoyant et grimaça.

— À votre avis !

Je fis demi-tour à la première sortie et remarquai l'hôtel dont il avait parlé.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Où sommes-nous ?

— Ça se voit p… ah oui, pardon. On passe devant l'hôtel.

— Tout droit, sous le pont.

Nous roulâmes durant deux ou trois minutes.

— Il y a un terrain de foot, sur la gauche.

— La troisième rue après le feu. Le numéro 13.

Un vieux panneau rouillé indiquait « Athis-Mons ».

C'était un genre de petit village avec des maisons particulières totalement délabrées. Les trois quarts n'étaient même plus habitées et tombaient en morceaux.

— Ma parole, vous aimez les ruines, vous !

— C'était ici qu'habitaient la plupart des hauts fonctionnaires de l'aéroport d'Orly avant qu'il ne soit transféré. C'était un coin très huppé il y a cinquante ans.

— Il y a cinquante ans, peut-être…

La route était dans un état de décrépitude lamentable et la voiture dansa sur les bosses et les nids-de-poule.

— C'est une maison rouge et blanche.

— Avec des restes de peinture rouge et blanche, vous voulez dire. Je crois que je la vois. Et la forêt vierge, devant ? C'est le jardin d'agrément ? Il faudrait penser sérieusement à passer la tondeuse. C'est vraiment à vous, ces décombres ?

— J'ai acheté cette maison lorsque nous avons installé la Ligue dans les souterrains. À part moi, Erik, Zig, vous et Styx, personne ne sait que…

Il s'arrêta de parler et reprit la gorge serrée :

— Enfin, personne n'est au courant. La télécommande de la porte du garage est sur le trousseau.

Je pressai le bouton du petit boîtier noir et la grille s'ouvrit sans grincer. Celle-ci était neuve, visiblement. J'entrai dans le garage, où se trouvait déjà une voiture de sport rouge décapotable. Je me garai derrière le bolide, refermai la porte et Balder soupira en se frottant les paupières.

— Oh ! Ça fait du bien.

Ses joues étaient mouillées de larmes et je doutai que ces dernières fussent uniquement dues aux rayons du soleil.

— Y a-t-il de la lumière ici, que je puisse éteindre les phares ?

— Oui, attendez.

Il sortit l'habitacle et pressa un interrupteur. Une lumière tamisée se fit dans le garage. Je tapotai le tableau de bord en ronce de noyer.

— Sacré bolide ! Il a dû vous coûter une fortune. C'est la première fois que j'en conduis un comme ça.

— C'est celle d'Erik, fit-il en aidant son jumeau à extraire sa grande carcasse du véhicule. La mienne, c'est la rouge. Attention à ta tête, Erik.

— Oh. Je vois. Assortie à vos prunelles. Le comble de la coquetterie. (Il me jeta un regard réfrigérant.) Où habitez-vous, normalement ? Pas ici, j'imagine.

— Non. Près de la Grande Bibliothèque.

— Forcément. Un petit deux cents mètres carrés ?

— Deux cent quarante-sept mètres carrés très exactement, précisa-t-il en souriant. Habitables, s'entend. La piscine est sur la terrasse.

Entre les rosiers et les rhododendrons ?

Les palmiers. Nous avons une véranda.

— Bien entendu. Quelle idiote !

Je grimaçai et il rit.

— Je vous laisserai y faire un plongeon quand cette affaire sera réglée.

— Trop aimable. Au besoin, je ferai la femme de ménage, si je ne retrouve pas le boulot après tout ça.

— Nous avons déjà deux employés, fit-il avec un clin d'œil. Mais c'est gentil à vous de l'avoir proposé. Vous venez ?

Il s'engagea dans un escalier qui menait au

premier.

— Je vous suis, Votre Altesse ! raillai-je.

Si l'extérieur de la maison était délabré, il n'en était pas de même de l'intérieur. Une épaisse moquette saumon tapissait le sol et les murs blancs venaient d'être fraîchement repeints. L'escalier du garage donnait sur un couloir, face à ce qui semblait être le salon. Trois portes se trouvaient sur la droite et, à gauche, j'aperçus une cuisine ultramoderne.

Erik bâilla et Balder lui caressa la joue.

— Tu veux dormir ?

— Non…

Il se tortilla, mal à l'aise.

— Tu veux aller aux toilettes ?

— Non…

— Alors qu'est-ce qu'il y a ?

— Ma… piqûre.

Balder secoua la tête et le fit asseoir sur le canapé blanc, contre le mur du fond, près d'une chaîne hi-fi et de l'équipement vidéo.

— Tu n'auras plus de piqûres, Erik. C'est terminé.

Le visage de son jumeau s'éclaira.

— C'est… vrai ?

— Oui.

— Je ne suis plus… malade ?

Balder hésita un instant et lui prit la main.

— Tu es presque guéri.

Erik lui entoura les épaules des bras et Balder lui tapota le dos.

— Je t'aime…

— Moi aussi, Erik. Moi aussi je t'aime. Mais pour guérir complètement, il faut encore que je te mette des câbles sur le front, d'accord ? Juste deux ou trois fois, encore. Après, ce sera fini.

Erik s'écarta un peu et baissa la tête.

— D'accord.

— Tu es un gentil garçon, c'est bien. Installe-toi.

Erik obéit et attendit patiemment.

— Entrez, Clara, ne restez pas dans le couloir.

Je pris place sur le fauteuil assorti au canapé et Balder entreprit de « brancher » son frère sur l'émetteur que contenait sa mallette

noire. Il y raccorda son portable et commença à tapoter sur le clavier.

— Que va-t-il se passer ? demandai-je.

— Tout dépend de son humeur du moment. Il peut rester très calme comme arracher les électrodes.

— Je suis… calme, murmura Erik en fermant les yeux.

Balder sourit.

— C'est bien, Erik.

Il glissa un DVD dans le lecteur et inspira un grand coup. Son jumeau s'affaissa sur le divan, comme s'il avait perdu connaissance.

— Qu'est-ce qu'il a ? m'écriai-je.

— Ne vous en faites pas, c'est normal. Je viens de vider sa puce de toutes les informations qu'elle contenait.

— Et que comptez-vous faire ?

— La reprogrammer avec les premiers essais de code.

Au bout de quelques minutes, Erik eut un petit sursaut et ouvrit les yeux comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil.

— C'est… fini ?

— Non, Erik. Il faut… il faut que Clara te dise quelque chose.

Il lui prit la main et son jumeau se tourna vers moi.

— Euh…, bredouillai-je. Je…

Balder m'encouragea d'un regard.

— Erik, Sarah est…

— Elle va… venir ?

— Non, Erik. Elle ne viendra plus. Plus jamais.

Son visage se tordit.

— Elle est… partie ?

— Elle est morte. Sarah est morte. Ce matin. Je suis désolée.

Erik se tourna vers Balder et celui-ci acquiesça.

— Non…

— Elle est partie pour toujours, Erik. Elle ne viendra plus.

— Sarah…

— Ta fille est morte, Erik. C'est fini.

— Non !

Il arracha les électrodes et se leva en secouant la tête.

— Assieds-toi, Erik !

— Sarah ! Sarah !

Il chancela et je me précipitai pour aider son jumeau à l'asseoir sur le canapé. Il s'était évanoui.

Balder se laissa tomber à côté de lui.

— Balder, ça va ?

— Oui.

— Ça a marché, vous croyez ?

— Je n'en sais rien.

— Il faut le réveiller.

J'allais secouer Erik mais il me retint et caressa le front de son frère.

— Non ! Non, il faut laisser la nature suivre son cours. S'il a perdu connaissance c'est qu'il se passe quelque chose, là-dedans. Il faut attendre qu'il se réveille de lui-même.

— Et s'il ne se réveille pas avant que nous partions ?

— Alors je le réveillerai mais pas avant.

Il se redressa, souleva doucement son frère

dans ses bras et me désigna le couloir.

— Ouvrez-moi la porte de sa chambre, voulez-vous. C'est la porte de gauche.

J'ouvris une porte blanche pour découvrir une chambre semblable à celle que j'avais vue dans les sous-sols d'Orly. Exception faite de la fenêtre blindée verrouillée, qui donnait sur un second jardin à l'abandon, derrière la maison. Balder déposa son frère sur le lit et lui retira ses chaussures. Il brancha la climatisation et alluma une veilleuse. Au moment de quitter la pièce, il introduisit la clé dans la serrure mais se ravisa et laissa la porte entrouverte.

— S'il sort de sa chambre, nous le verrons de toute façon, murmurai-je.

Il hocha la tête et m'invita à le précéder dans le salon, où il alluma la chaîne hi-fi.

— Vous aimez la musique classique ?

Je haussai les épaules.

— Cela me changera du hard-rock ! Mais je n'y connais rien, je vous préviens.

Il sourit et glissa un DVD dans le lecteur.

— Tony… Il aime donc toujours autant sa musique de fous ?

— C’est peu de le dire. Qu’est-ce que c’est ? demandai-je en tendant l’oreille.

— Bach.

— Oh.

— Vous aimerez, vous verrez.

Il retira sa veste, défit sa cravate et envoya valser ses chaussures et ses chaussettes à l’autre bout de la pièce.

— Méfiez-vous, plaisantai-je, la femme de ménage ne va pas apprécier.

— Il n’y en a pas, ici.

— Ne comptez pas sur moi pour ramasser vos affaires.

Il rit et s’agenouilla pour ranger le matériel destiné à Erik dans la mallette.

— Avez-vous faim, Clara ?

— Allez-vous jouer les cordons-bleus ?

— Non, mais il reste du foie gras et une bouteille de vin au frais, je crois.

Je sifflai.

— Et avec ça ? On prendra un peu de caviar ?

— Je n’en ai plus, désolé.

— Je plaisantais.

— Pas moi. Styx adorait ce genre de délicatesses et en remplissait les placards.

— Elle avait donc des goûts de luxe, sous ses airs de baroudeur ?

— C'était ça ou des pizzas infectes. Alors, entre deux maux, autant choisir le moindre.

Il cligna de l'œil et se dirigea vers la cuisine. J'en profitai pour jeter un coup d'œil dans la pièce. En face de moi, contre le mur opposé, trois ordinateurs dernier cri étaient posés sur un bureau ultradesign. Les étagères qui couraient sur les deux autres murs croulaient sous les livres et les DVD. Chose curieuse, le plafond était peint. Une scène romantique de cavalcade. Des coureurs à demi nus suivaient un homme borgne, monté sur un cheval à huit pattes. Ils brandissaient des haches et des lances.

— La chasse sauvage, fit Balder en posant une assiette de toasts et une bouteille de vin blanc sur la table.

— La quoi ?

— Sur le cheval, c'est Odin. Le Dieu viking.

— Vous ne reniez pas vos origines, à ce que

je vois.

— J'en tire trop de fierté pour cela.

Il repartit pour revenir avec deux coupes et une assiette contenant du foie gras coupé en tranches. Il glissa la bouteille de vin entre ses cuisses et la déboucha.

— J'ai toujours trouvé cela terriblement sexy, fis-je en souriant.

— Quoi donc ? demanda-t-il en versant du vin dans son verre pour le goûter.

— Voir un type qui débouche une bouteille de cette façon.

Il rit et, visiblement satisfait du vin blanc, remplit mon verre à moitié.

— Il est excellent.

— Oh, non ! Je… je ne bois pas d'alcool.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas le goût. Surtout le vin blanc. C'est aigre et… berk !

Il me tendit la coupe.

— Je vous promets que celui-ci n'est pas « berk ! ». On ne boit pas de vin blanc sec avec le foie gras.

Je pris la coupe et lui lançai un regard embarrassé.

— Vous me prenez pour une plouc, hein ?

— Goûtez, fit-il en faisant tinter sa coupe contre la mienne.

Je trempai les lèvres dans le vin avec une grimace, m'attendant au goût aigre de la mixture que buvait parfois ma mère avec Gégé mais celui de Balder était sucré. J'en pris une gorgée. On sentait l'alcool mais il me laissa un agréable goût de jus de raisin et de miel dans la gorge.

— C'est…

— Alors ? N'avais-je pas raison ?

— Je le reconnais. Si ma mère avait connu ça, elle aurait vite abandonné son ignoble vin d'Alsace.

— Elle n'avait peut-être pas les moyens de s'offrir du sauternes.

— Pas de détails, cela va m'ôter l'envie de le boire.

Il rit de bon cœur et me prépara un toast, qu'il me tendit dans une serviette en papier.

— Tenez, mangez un peu.

Je grignotai le toast de foie gras du bout des dents et l'observai du coin de l'œil. Pour un peu, on aurait pu se croire à un dîner sur le pouce romantique chez un gars de la haute. Si ce n'est, bien entendu, qu'on allait risquer notre peau dans quelques heures, que je ne faisais pas partie de ce monde-là et que nous étions loin des luxueux appartements de la rive gauche.

— Balder…

— Mmh ?

— Qu'est-ce que Sarah a voulu dire en parlant de branche de gui ?

Il but une gorgée de vin et retira ses lunettes.

— Vous êtes obstinée, dans votre genre.

— Vous le savez depuis longtemps, non ?

— Que sous-entendez-vous ?

Je reposai mon toast sur la table et m'accoudai au dossier du canapé pour lui faire face.

— Si vous avez mis au point toute cette histoire pour me faire venir, c'est que vous surveilliez depuis un bon moment déjà, non ? On ne juge pas des qualités de quelqu'un sur des on-dit ou sur les dégâts d'un virus.

Il soupira, un sourire satisfait sur les lèvres, et appuya ses coudes sur ses genoux en me regardant entre ses paupières mi-closes.

— Décidément, Clara, vous dépassez mes espérances.

— C'est un compliment ?

— C'est un compliment.

— Alors ?

— C'est vrai. Je vous ai fait surveiller durant près d'un an.

— Comment ça « fait surveiller » ?

Il se leva, fouilla dans l'un des dossiers posés sur son bureau et revint s'asseoir en me tendant un paquet de photos. Je les parcourus sans parvenir à y croire. Il y avait moi, discutant avec Gégé, moi en train de faire mes courses, moi devant mon ordinateur et…

— Comment avez-vous osé ? m'écriai-je en lui tendant une photo de moi sous la douche.

Il sourit.

— Je crois que le photographe n'a pas résisté. Je peux vous assurer que je ne lui avais rien demandé de tel.

— Comment ce type s'y est-il pris ?

— J'ai loué l'appartement en face du vôtre, au-dessus de la boutique de votre ami. Qui vous a vendue à la police, soit dit en passant.

— Avez-vous mis mes lignes téléphoniques sur écoute ?

— Vous avez une très jolie voix, au téléphone. On vous l'a déjà dit ?

Je jetai les photos sur la moquette, folle de rage.

— Vous ! Si je ne me retenais pas je… oh !

Balder rit de plus belle et me prit la main pour me faire rasseoir.

— Calmez-vous, voyons. Il fallait bien que je sache à qui j'avais à faire, vous l'avez dit vous-même.

Je m'affalai sur le canapé avec un soupir rageur.

— Répondez à mon autre question.

— Qui était ?

— La branche de gui ! Arrêtez de faire l'idiot.

Il se mordit la lèvre et joua avec sa coupe de vin avant de la vider d'un trait.

— Savez-vous qui était Balder, Clara ?

— Un personnage fictif de chez vous mais ne m'en demandez pas plus. La littérature Scandinave n'a jamais été mon fort.

Il secoua la tête.

— En fait, Balder était un dieu.

— Et modeste avec ça !

— Je n'ai pas choisi mon nom.

— Ne détournez pas la conversation, Einstein. Poursuivez.

Il me fit une révérence moqueuse.

— Balder était le dieu de la lumière et de la joie.

Je pouffai et il me lança un regard acerbe.

— Pardon, fis-je en me mordant la langue pour ne pas rire. Continuez, je vous écoute.

— Il était le fils d'Odin et de Freya. Ayant rêvé que la vie de son fils était en danger, Freya ordonna à toutes les créatures du monde de ne jamais faire de mal à Balder. Malheureusement, elle oublia une plante, dans sa liste : le gui. Les dieux, persuadés que Balder ne risquait rien, s'amusèrent à lui lancer des flèches et à lui jeter des pierres. Seulement, Loki, peu ou prou l'équivalent du démon chez les chrétiens, mit

une branche de gui dans les mains du frère jumeau de Balder, l'aveugle Hoder, dieu de l'obscurité. Loki l'aida à viser Balder et celui-ci tomba, le cœur transpercé par la branche de gui.

Je bus une gorgée de vin et haussai les épaules.

— Et qu'est-ce que Styx a voulu dire par là ? Que je vous tuerais ? Remarquez, ce n'est pas l'envie qui m'en manque mais…

— Je ne pense pas, Clara, me coupa Balder en allumant une cigarette.

— Alors quoi ?

Il sourit.

— Je me suis mesuré aux meilleurs crackers de la planète, Clara, et aucun d'entre eux n'a jamais réussi à me renverser. Tous avaient des connaissances, certes, mais il leur manquait l'essentiel.

— Quoi donc ?

— L'intelligence. L'intuition. La capacité de savoir anticiper les sentiments et les actes de ceux auxquels ils s'attaquaient. La connaissance de l'informatique ne suffit pas, Clara. Il faut être… humain.

— C'est vous qui dites une chose pareille ? raillai-je. Pincez-moi, je rêve !

— Comment connaître et anticiper des sentiments que l'on n'a pas éprouvés soi-même, Clara ? Comment prévoir des réactions que l'on n'a jamais eues ? Ce que vous avez dit à Karl, cet après-midi, même si vos propos étaient déformés par la colère, c'est exactement ce que j'essaye de vous expliquer.

— Et tout ça pour en venir où ?

— Que je n'ai jamais réussi à trouver un cracker possédant de telles qualités. Jamais jusqu'à ce que je tombe sur ADES.

— Je ne vous suis plus.

— Vous n'avez pas joué sur la rapidité d'exécution ou sur la discrétion mais sur le sentiment d'affolement. Si les gens de la Banque Européenne n'avaient pas déclenché leur antivirus, ADES ne se serait jamais exécuté ni propagé.

— Cela ne fait pas de moi votre égale.

— Vous l'êtes. Mais vous n'avez pas suffisamment confiance en vous pour vous en rendre compte.

— Est-ce ce qu'a voulu dire Styx ? Que

j'étais la seule arme qui pouvait vous toucher ?

— Dans tous les sens du terme, murmura-t-il en détournant le regard.

J'allais boire une gorgée de vin mais je suspendis mon geste.

— Pourriez-vous être plus clair ?

— Je crois que vous m'avez très bien compris, Clara.

Je posai brutalement ma coupe et me levai.

— Non, justement, je ne vous comprends pas ! C'est quoi, ça ? Encore un de vos « je t'allume, je me taille » ? Merci ! J'ai déjà donné. Vous vous êtes assez fichu de moi, Don Juan ! Styx m'en a suffisamment dit sur votre façon de vous comporter avec les femmes. Votre petit numéro ne marchera pas ! Pas cette fois. Désolée.

— Vous m'en voulez encore pour le tour que je vous ai joué dans les douches, c'est ça ?

Il écrasa sa cigarette dans un cendrier de cristal et croisa les bras.

— Mais vous n'arrêtez pas de jouer ! Vous êtes tellement… tordu. Machiavélique. En fait… oui, voilà ! C'est Loki que l'on aurait dû vous appeler, pas Balder.

Je m'assis en tailleur sur la moquette et il se pencha vers moi.

— J'aime la lutte dans tous les domaines, Clara. Ce n'est qu'en trouvant un opposant digne de ce nom que l'on arrive à progresser. Que l'on prend du plaisir à la lutte. J'ai toujours cherché mon égal. Tant dans le domaine professionnel que privé. Même si je sais qu'il, ou elle, sera en mesure de…

Il se tut.

— De vous faire la peau, achevai-je à sa place. Et c'est ce qui vous fait crever de trouille, hein ?

Il aimanta mon regard et sourit.

— Vous m'attirez, Clara. Mais…

— Je vous fais peur.

— Lorsque deux adversaires de valeur égale s'affrontent, ils peuvent mutuellement progresser ou s'entre-tuer si aucun des deux ne cède du terrain. Et je n'en céderai pas un pouce.

— Et pourquoi s'affronter ?

— Comment évoluer, sinon ? Comment exceller sans concurrence ?

Je souris avec tristesse.

— Quel bon petit Viking vous faites, Balder ! Vos ancêtres auraient été fiers de vous.

— Ce qui veut dire ?

— Que vous êtes le pire macho que j'aie jamais rencontré !

Il fronça le nez.

— Savez-vous que *macho* signifie juste mâle, en espagnol ?

— Ouais… comme les taureaux ! Merci du cadeau. C'est bien ce que je disais. La bagarre et la baise.

Il éclata de rire.

— Savez-vous comment mes ancêtres parlaient du fait de faire l'amour ?

— Non, mais vous allez me le dire.

— Se battre. « Je me suis battu avec telle ou telle femme. » Ils exhibaient les morsures et les griffures de la belle comme autant de trophées. Et les honneurs revenaient à celui qui avait mâté la plus sauvage d'entre elles. Celle qui était digne de lui.

On ne dresse pas un cheval sauvage sans y laisser des bleus. Si tant est qu'il se laisse dresser. Mais… peut-être êtes-vous trop

froussard pour aller chercher la femme qui saura vous tenir tête ? Celle qui vous passera le mors.

— Aucune femme n'y arrivera. Et vous, Clara ? Vous laisserez-vous dresser un jour ?

— Jamais ! Et surtout pas par vous.

— Vraiment ?

— Vraiment !

Nous nous affrontâmes du regard durant un long moment et Balder se leva soudain. Les mâchoires crispées, il se défit de sa chemise, arrachant les boutons, et ôta son pantalon. Il ne portait rien dessous et la vue de ce type superbe, muscles bandés et le sexe dressé faillit me faire perdre tous mes moyens. Il s'agenouilla à côté de moi et approcha son visage à quelques centimètres du mien.

— Je relève le défi, siffla-t-il entre ses dents.

— À ta guise, Einstein, crachai-je en empoignant ses cheveux.

Il écrasa ses lèvres sur les miennes et sa langue prit possession de ma bouche, se glissant aussi loin qu'elle le put, me coupant la respiration. Je me dégageai et retirai mes

vêtements. Il me regarda faire avec un sourire narquois sur les lèvres et je le renversai sur le dos. Je m'agrippai à son poitrail, le maintenant au sol, et fis courir mes lèvres sur sa gorge, sur sa poitrine, où je mordillai douloureusement ses tétons pâles, avant de descendre sur son ventre pour prendre son membre dans ma bouche. Il s'agrippa à mes cheveux et donna un violent coup de reins en se redressant à demi mais je ne lâchai pas prise comme il s'y attendait. Cela sembla lui faire perdre un peu de sa superbe. Je l'aspirai dans ma gorge jusqu'à l'aine, le faisant gémir, et il se laissa lourdement retomber sur la moquette. Je fis aller et venir ma bouche sur sa verge, glissant ma main entre ses cuisses. Malgré lui, ses jambes s'écartèrent et je laissai mes doigts courir sur ses testicules, s'insinuer entre ses fesses et le pénétrer. Je le tenais. Il était à moi.

— Clara…, gronda-t-il en s'enfonçant dans ma gorge aussi loin qu'il le put.

Lorsque je le sus sur le point de craquer, je m'écartai et m'assis sur son ventre. Il avait les yeux fermés et le souffle court. Je m'empalai sur lui d'un seul coup, lui arrachant un petit cri de plaisir mais je sentis aussi un orgasme monter en moi au fur et à mesure que son

membre entrait et sortait de mon ventre. Je serrai les dents et refermai mes doigts sur ses pectoraux comme des serres, laissant des marques rouges sur sa poitrine. Il me saisit alors brutalement les hanches et se redressa avec un sourire de carnassier. Il m'agrippait comme s'il voulait se fondre en moi ou comme s'il voulait que je me fonde en lui, je ne sais pas. Mais lorsque je sentis le plaisir monter en moi dans un cri, je sus qu'il m'avait vaincue.

Balder se laissa aller sur la moquette épaisse et je me blottis contre lui, à bout de souffle. Il sourit. La branche de gui ne piquait plus, ne lui meurtrissait plus la chair mais restait dangereuse et menaçante. Toujours prête à lui faire face au moindre faux pas. L'homme que j'aurais pu dominer n'aurait pas été un homme. Pas tel que je l'entends, en tous les cas. Je n'étais pas inférieure à Balder, il avait juste ce tout petit plus que moi nécessaire à l'admiration et au respect que je pouvais lui témoigner sans m'abaisser, avec la fierté d'avoir cédé à quelqu'un qui le méritait. Il referma ses mains sur mon visage et me releva la tête pour me regarder dans les yeux.

— Domptée ? chuchota-t-il.

— Tu peux courir…

Il sourit et suivit le contour de mes lèvres du bout de l'index.

— Walkyrie. C'est ton nouveau nom.

Je plissai le nez.

— C'est quoi, ça ? Une race de chevaux de chez toi ?

Il pouffa et me serra contre lui.

XIV

Je sortis de la douche et regardai ma montre.

— Il faut y aller, je crois.

Balder me tendit une serviette et me regarda me sécher avec un sourire gourmand.

— Déjà ?

Je pointais un doigt accusateur dans sa direction et il me saisit la main pour le mettre dans sa bouche.

— Balder… menaçai-je.

— Mmh ?

Je retirai mon doigt avec un bruit de bouchon de champagne et me baissai pour ramasser mon jean, sur le sol. Il m'attrapa par les reins et me mordilla la nuque.

— Voilà plus de deux heures que nous faisons l'amour, persiflai-je. Tu n'en as pas eu assez ?

Je me retournai pour lui faire face et il me coinça contre le mur.

— Non.

— Je ne tiens plus sur mes jambes, gémis-je.

Balder sourit et s'écarta.

— J'avoue que moi non plus. (Je ramassai mes vêtements.) Ah, non, non, tu ne peux pas mettre ça. L'hôtesse de l'accueil va te regarder comme si tu débarquais de mars.

Il m'arracha le jean des mains et me prit par la main pour m'emmener dans sa chambre. Les murs étaient couverts d'étagères croulant sous les livres et il y avait juste un matelas sur la moquette, recouvert d'une couette. Des vêtements sales étaient amoncelés en tas dans un coin et des sacs de grands magasins éparpillaient leur contenu sur le sol.

— Je comprends pourquoi nous ne sommes pas venus dans ta chambre ! C'est quoi, ce chantier ? Une annexe des écuries d'Augias ?

Il me regarda de travers.

— Je ne fais qu'y dormir. Elle n'est pas prévue pour y ramener des femmes.

— En voyant ce bordel, elles auraient fui de toute façon.

— Aurais-tu déjà oublié dans quelle

porcherie tu vivais ?

Il me tendit un sac en kraft et s'assit sur le matelas.

— Des fringues ?

— Essaye-les.

Je sortis un string de dentelle vert bouteille du bout des doigts.

— Tu connais le sens du mot « slip » ?

Il me fit un clin d'œil.

— J'adore la lingerie.

— Ceci n'est pas de la lingerie, Balder. C'est un instrument de torture !

— Essaye.

En soupirant, j'enfilai l'ensemble de dentelle et un tailleur pantalon en lin impeccablement coupé de même couleur que les sous-vêtements. La veste croisée et cintrée me faisait un décolleté de tous les diables.

— Alors ? demandai-je.

— Superbe. Le vert est la couleur qui met les rousses en valeur.

Je sortis une paire de sandales, vertes également, du sac. Le ciel en soit remercié, elles

étaient plates.

Balder se leva et fouilla dans son fourbi.

— Il manque juste le petit détail qui fera de toi la femme que les gens s'attendent à voir à mon bras. Où l'ai-je mis ?

— Sympa, merci !

— Ne le prends pas mal, Walkyrie. Dans le milieu où j'évolue, il faut paraître. C'est la règle. Je suis sûre que, si tu en avais les moyens, tu jetterais ta garde-robe aux enfers.

Je repensai au petit délire auquel je m'étais laissée aller dans le local à poubelles et souris.

— Ce n'est pas faux.

— Le voilà !

Il brandit une boîte ovale.

— Qu'est-ce que c'est ? Une jarretière ?

— M'aurais-tu définitivement classé dans le dossier « obsédés » ? demanda-t-il avec une grimace.

Il passa derrière moi et je sentis quelque chose de froid sur mon cou.

— Mais je n'ai jamais porté de bijoux !

— Va voir.

Je repartis dans la salle de bains et ôtai la buée du miroir avec une serviette. À mon cou était fixé un fin ras-de-cou de pierres vertes et blanches, comme ceux que ma mère admirait sur les stars dans ses magazines people.

Balder se plaça derrière moi.

— Il te plaît ?

— Rassure-moi, c'est du toc ?

— Du toc ? Pour qui me prends-tu ?

Je me retournai pour lui faire face.

— C'est du gâchis, Balder. J'espère que tu arriveras à le revendre à un bon prix.

Il éclata de rire et secoua la tête.

— Le revendre ? Clara, je vais finir par croire que l'on ne t'a jamais fait de cadeau.

— Tu ne l'as pas acheté pour moi, quand même ?

— Pour qui dans ce cas ? Styx ? L'imagines-tu avec ça autour du…

Balder se tut et son visage se rembrunit. Il se détourna et je lui posai la main sur l'épaule.

— Il faut réveiller Erik et y aller.

Il hocha la tête et s'enferma dans sa

chambre. Je caressai le collier. C'était bien la première fois que l'on me faisait un coup pareil. Je devais avoir le prix de plusieurs dizaines de loyers autour du cou. C'en était presque effrayant. Je me demandai ce que ma mère en aurait pensé. « Pour qu'un homme tel que lui te fasse un tel présent à toi, c'est qu'il te prend pour sa putain, Clara. Il ne te fait pas plaisir, ma fille, il te paye. Ça commence par un bijou et, un beau jour, il te mettra une liasse de billets dans les mains avant de partir rejoindre sa femme qui, elle, doit être distinguée et éduquée. Pas comme toi. »

— La ferme…, murmurai-je en la chassant de mes pensées.

Je jetai un coup d'œil dans la chambre d'Erik. Il dormait paisiblement. J'entrai sans faire de bruit et m'assis sur le lit. J'avais vraiment du mal à me faire à leur ressemblance. À la lumière feutrée de la veilleuse, la seule chose qui différenciait Erik de son frère était la blondeur de ses cheveux et la couleur de ses sourcils, d'un châtain soutenu.

J'écartai une mèche de son front et ses paupières frissonnèrent.

— Erik ? murmurai-je. Tu m'entends ? C'est

moi, Clara.

Il s'agita un instant et ouvrit les yeux.

— Clara…

— Oui, Erik. C'est moi.

— Où est… Sarah ?

— Merde, murmurai-je.

— Il s'est réveillé ? demanda Balder en posant un verre d'eau sur la table de chevet.

Il avait revêtu un costume noir à la coupe droite et noué ses cheveux blancs en catogan. Sa tenue sombre était complétée d'une chemise en lin à col Mao de la même facture que mon tailleur et de chaussures en toile. Le tout lui donnait une allure virile mais élégante, sobre mais recherchée. Bon sang ! Je n'arrivais pas à croire que j'avais séduit un type comme lui.

— Balder… où est Sarah ? lui demanda Erik en s'asseyant sur le lit.

— Elle a eu un accident, Erik. Elle est morte. Je suis désolé.

Erik ferma les yeux et les larmes coulèrent sur ses joues. Balder le serra contre lui.

— Non… c'est impossible…

— Je suis désolé, Erik. Tellement désolé. La

bombe a explosé. Elle n'a pas pu se dégager à temps.

— Comme… sa mère…

Je vis le dos de Balder se raidir et il s'écarta doucement de son frère.

— Erik, bredouilla-t-il. Tu te rappelles ?

— Comment oublier ?

Erik regarda autour de lui.

— Où sommes-nous ?

— En sécurité, répondit son frère, la gorge serrée. Mais je dois partir avec Clara. Je t'expliquerai.

Erik dodelina de la tête.

— Je suis fatigué. Ma tête… est embrouillée.

Balder prit le verre d'eau sur la table de chevet et lui tendit.

— Bois ça, ça te fera du bien. Zig va arriver. Tu resteras seul un petit quart d'heure. Nous, nous serons de retour dans trois ou quatre heures.

Erik lui saisit le bras et le serra.

— Ne fais pas de sottises, Balder.

Celui-ci avait le plus grand mal à retenir ses larmes.

— Non, je t'en donne ma parole. Je vais juste travailler un peu et je reviens.

Il aida son jumeau à boire le contenu du verre et nous attendîmes quelques minutes. Lorsqu'il s'endormit, nous nous levâmes en silence et sortîmes en verrouillant la porte. Balder y appuya le front en soupirant.

— Ça marche… murmura-t-il. Clara, ça a marché…

Il pivota vers moi et me serra contre sa poitrine. Je lui rendis son étreinte et lui caressai le dos.

— Alors, il faut réussir, Balder. Flinguer ce putain d'ordinateur et revenir au plus vite.

Il hocha la tête et se reprit. Son expression se durcit et un masque impassible glissa sur son visage.

— Allons-y. Prends tes faux papiers. Au CIRCE tu seras de nouveau Laura Carro, ma fiancée. Tu sais prendre l'accent italien ?

— Oui, bien sûr. Ma mère n'a jamais pu s'en défaire.

— Parfait. Tu viens de… y a-t-il une ville

que tu connais bien ?

— Rome. J'ai un peu étudié l'histoire et la civilisation romaines.

— Impeccable. Tu arrives de là-bas pour te marier avec moi. Tu es prof d'histoire romaine et tu viens souvent à Paris. On se connaît depuis quelques années et tu t'es enfin décidée à venir me rejoindre pour habiter avec moi.

— Comme c'est romantique !

— Clara…

— Ça va, ça va, ça roule. Jé tiendré il mio rôle à la perfection !

Il sourit et roula des yeux.

— Qui a dit que l'on ne pouvait pas changer une femme en quarante-huit heures ?

Ces mots me firent une impression bizarre. Il n'avait pas tort. J'avais changé. J'avais vécu et éprouvé tant de choses en si peu de temps que ce qui m'aurait semblé important ou grave il y a deux jours à peine me paraissait à présent anodin, voire sans intérêt. Si l'on y réfléchissait, j'étais passée d'une condition de cracker minable à… à quoi, d'ailleurs ? Je n'en savais rien mais, ce qui était certain, c'est que je m'étais durcie, que j'avais mûri et que je me

sentais mieux dans ma peau. J'avais pris un peu confiance en moi.

— Tu rêves ?

Je tressaillis.

— Hein ? Je… je réfléchissais.

— Non ? railla Balder.

Je ravalai une insulte et il récupéra une sacoche contenant l'un de ses ordinateurs portables. Nous descendîmes dans le garage et il chaussa une paire de lunettes noires flambant neuves. Nous quittâmes la maison d'Athis-Mons pour rejoindre Orly. Karl, Zig et Alex nous attendaient, comme convenu, devant l'une des anciennes portes d'arrivée de passagers. Ils étaient adossés à la petite voiture noire dans laquelle j'étais venue la première fois. Balder se gara à côté d'eux et Karl siffla en voyant le bolide d'Erik.

— Putain ! s'écria-t-il en caressant la carrosserie. La bagnole ! Ouahou !

— Roule-lui un patin, tant que tu y es ! fis-je en baissant la vitre.

Il m'observa un moment et ricana. Balder et moi sortîmes du véhicule et Karl recula pour me regarder.

— Oh la dégaine ! railla-t-il. Fais gaffe, ma poule, les faux diams ça va faire tache. T'as trouvé ça où ? Au supermarché ? Mate un peu ça, Zig ! Le mec manqué de service veut jouer les stars à deux balles !

Zig fit mine de mettre une loupe de joaillier et se pencha en avant pour observer attentivement mon collier.

— Sertissage invisible. Platine. Diamants en étoile et taille des émeraudes admirablement originale. À première vue, un supermarché du nom de Van Cleef, mon cher Karl.

— Hein ? fit bêtement celui-ci.

Zig s'inclina devant Balder avec une profonde révérence.

— Excellent choix, mon cher. On est un assidu de la place Vendôme, dirait-on. Comment va ce cher Cartier ? Il nous a fait faux bond au bridge de samedi.

Balder le prit par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Merci, cher ami, mais si vous voulez bien cesser vos pitreries pour un instant j'aimerais vous entretenir d'une affaire urgente.

Il lui chuchota quelques mots à l'oreille et

je vis le dingue acquiescer le plus sérieusement du monde avant de repartir comme une flèche en direction du sous-sol.

Balder s'entretint ensuite avec Alex, qui l'écouta en souriant.

— C'est quoi tous ces mystères ? me demanda Karl.

— Jé né sé pas, chér ami. Cé molto compliqué pour ouné star à doué balles.

— Mais vous avez tous pété les plombs ou quoi ?

Balder et Alex nous rejoignirent et Janua bomba le torse en faisant jouer l'articulation de ses clavicules à la façon d'un boxeur.

— Prêt, Karl ?

— Ouais.

Balder lui tendit un pistolet, que Karl glissa dans sa ceinture, contre son ventre, en prenant une pose cow-boy.

— Si j'étais toi, je le cacherais sous mon T-shirt. Et fais attention, il est chargé. Ne va pas te faire sauter la cervelle ou les…

Balder désigna son entrejambe et Karl sortit précipitamment le flingue pour le coincer dans

sa ceinture, dans son dos.

Je pouffai et Janua me jeta un regard haineux.

— OK. Je rentre avec toi au CIRCE ?

Balder éclata de rire.

— Bien sûr que non, voyons. Cela sentirait le coup fourré à plein nez. (Il sortit une clé de sa poche.) Derrière le bâtiment, il y a une porte de service destinée aux petites livraisons. Alex te la montrera. En voilà la clé. À ta droite, tu verras un grand escalier. Évite-le comme la peste. Tu continues sur la droite. Tu trouveras une remise de fournitures de bureau et, contre le mur du fond, une porte bleue. Tu prends deux ou trois ramettes de papier sous le bras et tu pousses cette porte. Elle s'ouvre sur un escalier en colimaçon. Tu montes jusqu'au troisième. Là, tu débouches sur un grand couloir. Mon bureau est le cinquième sur la droite. Mon nom est inscrit sur la porte. Si l'on te pose des questions, tu diras que je t'ai demandé de m'apporter du papier. À peine passée la porte, tu la verrouilles et tu me poses le pistolet sur la nuque. Attention, c'est un détail très important. Juste sur la nuque, au-dessus de ma queue-de-cheval.

« Évidemment, pensais-je. Juste sur la bombe. De quoi figer tous les agents de sécurité du CIRCE. »

— OK, OK, c'est bon. C'est tout ?

— Non. Je veux que tu parles et que tu donnes des ordres, exactement comme si la scène était réelle. Menace Clara de me faire sauter la tête si elle crie ou si elle fait un geste. Ce genre de choses.

— Pour si des types entrent, c'est ça ?

— C'est ça, tu as compris, fit Balder en souriant. Maintenant, tu vas te mettre au volant et tu me suis comme mon ombre jusqu'au CIRCE. En centre-ville, je ne veux pas te voir sur mon rétroviseur à plus de dix mètres derrière moi. Tu me colles aux fesses. Lorsque j'entrerai dans le parking, tu contourneras l'immeuble pour te garer de l'autre côté, près de la porte des livraisons. Tu entreras dans le bâtiment à 21 heures. Pas avant. On est OK ?

— Totalement !

— Alors, allons-y.

Balder et moi prîmes place dans la voiture d'Erik. Karl et Alex nous suivirent de près dans la voiture noire.

Nous nous engageâmes sur l'autoroute en direction des quais de Seine et je me tournai vers Balder avec une mine circonspecte.

— Que signifie ce regard ? demanda-t-il.

— Tout le CIRCE est sous surveillance audio et vidéo, n'est-ce pas ? Même ton bureau.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire malicieux.

— Je me demandais quand tu allais me poser la question.

— Avoue que tu as eu peur que je ne le fasse quand tu expliquais la marche à suivre à cet abruti.

Il me pressa la cuisse et sourit.

— Si je l'avais cru, tu ne serais pas à mes côtés à l'heure qu'il est.

— Tu avais tout prévu, hein ?

— Comment ça ?

— Ne fais pas l'idiot. Quand tu as demandé conseil aux autres, tout à l'heure, cela ne te ressemblait pas. Des hésitations, des doutes, de la peur, c'est pas toi, ça.

— Et ? demanda-t-il en se concentrant sur la route.

— Tu as tendu un piège à Janua.

— C'est vrai, mais c'est toi qui as mordu à l'hameçon.

— Je me demande à quel point tu n'avais pas prévu cela aussi. Janua est trop con pour pouvoir penser à une chose pareille.

Il éclata de rire.

— Le maître commence à déteindre sur l'élève, on dirait.

— Tu t'entends ? La prochaine fois, offre-moi une médaille estampillée « à l'insigne honneur de partager le lit de Balder ».

Il s'arrêta à un feu rouge et tourna la tête vers moi.

— Ai-je dit qu'il y aurait une prochaine fois ?

Mon cœur manqua un battement et je sentis une sueur glacée me couler dans le dos. Son sourire s'effaça.

— Clara, ne fais pas cette tête, je plaisantais.

Il voulut me pincer la joue mais je le repoussai.

— Je ne trouve pas ça drôle, crachai-je.

Le feu passa au vert et il redémarra. Nous roulâmes quelques minutes sans échanger un mot et il soupira.

— Je m'excuse, Clara.

— Tu sais où tu peux te les carrer, tes excuses ?

— Tu as perdu ton sens de l'humour ou quoi ?

— Tu crois vraiment que j'ai le cœur à plaisanter ? m'écriai-je. Une gamine de vingt ans a sauté en posant une bombe. Des milliers de gens vont peut-être mourir à cause d'un virus que j'ai moi-même installé et on va risquer notre peau dans moins d'une heure !

Il s'assombrit et hocha la tête.

— Désolé. Je regrette.

— Moi aussi je regrette. De m'être montrée aussi stupide.

Il passa rageusement une vitesse et la boîte gémit.

— Ça veut dire quoi, ça ? demanda-t-il entre ses dents.

Ma parole… c'est qu'il semblait vexé. Ou inquiet. Tiens, tiens…

— Que je préfère qu'on laisse tomber. Tu es trop compliqué, Balder. Je ne sais pas comment tu marches et, de toute façon, tu as une trop grosse queue, je ne suis pas équipée pour.

— Quoi ? s'étrangla-t-il.

— Écoute, on était sur les nerfs, j'avais envie de baiser, toi aussi, alors tout le monde est content. On a passé un bon moment. Voilà tout. Et je reconnais que j'étais curieuse de voir ce que ça faisait, de me taper un albinos. Vraiment, c'est sympa. C'est marrant une bite rose.

Il freina brutalement, provoquant une symphonie de Klaxon et se gara sur le trottoir, manquant de peu d'écraser un piéton.

— Balder ! Regarde où tu vas, tu vas nous tuer !

Il m'enserra brutalement le bras et se pencha vers moi. Ses mâchoires étaient contractées à craquer.

— Qu'est-ce que tu me fais, là ? siffla-t-il entre ses dents. C'est quoi, ce plan foireux ?

— Comment ça, ce que je te fais ? Attends, Balder, je crois que nous ne nous sommes pas compris.

— À savoir ? cracha-t-il.

Je soupirai bruyamment.

— Tu préfères la vérité crue ? D'accord. Je suis pas tombée de la dernière pluie et Styx m'a mis en garde à propos de ta façon de faire avec les femmes. C'était comme une sorte de challenge pour moi. Je suis entrée dans ton jeu pour arriver à baiser avec toi. C'est vrai, j'avoue que c'est un peu dégueulasse et que j'ai profité de la situation. Ce n'était pas très sympa mais… Eh ! Tu m'écoutes ?

Balder m'avait lâchée. Il crispait les mains sur le volant.

— Une bête de cirque, murmura-t-il. C'est tout ce que je suis pour toi ? C'est tout ce que tu voulais ? Une putain de partie de jambes en l'air avec une bête de cirque ?

— Balder…

— Réponds !

— Je n'ai pas parlé de bête de cirque…

Il secoua la tête et se pressa les tempes entre ses paumes.

— Merde !

Il retira ses lunettes et se frotta le visage, au

bord de la crise de nerfs.

— Balder…

— Chier !

Il donna un coup violent sur le volant.

— Eh ! calme-toi.

— Mais comment ai-je pu m'enticher d'une garce dans ton g…

Il se tut en voyant que j'avais le plus grand mal à retenir un éclat de rire.

— Tu connais la blague de l'arroseur arrosé ? murmurai-je en me mordillant le pouce.

Balder semblait hésiter entre rire et hurlements.

« Désolée », articulai-je.

Il redémarra et je me pinçai les lèvres du pouce et de l'index en regardant droit devant moi. Je le vis tourner la tête dans ma direction à plusieurs reprises et, à chaque fois, je détournai le regard.

— Salope, chuchota-t-il. Tu mériterais que je te jette dehors avec un coup de pied bien senti.

— Tu as déjà fait assez de dégâts comme ça

à la partie concernée.

Il doubla un fourgon.

—« C'est marrant une bite rose. » Tu vas me payer, ça, Walkyrie. Tu n'as pas fini de galoper.

Je pouffai et son téléphone portable sonna.

— Allô ? Non, rien. Clara pensait avoir oublié ses papiers. C'est bon, on les a. À tout à l'heure.

Balder raccrocha et je pouffai.

— Un peu de sérieux, veux-tu ? me sermonna-t-il. Nous arrivons.

Il fronçait les sourcils mais un sourire discret étirait ses lèvres pâles.

— D'accord, c'était vache, fis-je en reprenant mon calme. Mais tu l'as bien cherché.

— Je croyais que tu n'avais pas le cœur à plaisanter, Clara ?

— En fait, je flippe tellement depuis que nous sommes partis que je… j'ai besoin de… de je ne sais même pas quoi. J'ai envie de rire et pleurer tout à la fois.

Je soupirai.

— Ça va aller, Clara.

— Tu as vraiment eu peur ou tu étais juste touché dans ton amour propre de macho ?

— Tu peux courir pour que je te réponde.

— Balder…

— Laisse-moi au moins une porte de sortie.

— Parce que toi, tu m'en laisses une ?

Nous arrivâmes sur l'un des boulevards qui débouchaient place d'Italie et Balder s'étira en regardant dans le rétroviseur. Je vis la tête d'Alex disparaître sous le tableau de bord.

— Attention, Clara, à partir de maintenant, nous sommes filmés. Fais attention au moindre de tes gestes et à la moindre de tes paroles dès que nous pénétrerons au CIRCE. Il y a des micros partout.

Je hochai la tête. Fini la récréation, je retournais de plain-pied dans les emmerdes. Ma gorge se serra et je frottai mes paumes sur mon pantalon. Elles étaient moites.

— Ça va aller, Clara, murmura Balder en me posant la main sur la cuisse. Et souris, tu es une future jeune mariée.

Il s'arrêta à un feu, sur la place, et se pencha vers moi en souriant.

— Embrasse-moi, il y a une caméra juste devant nous. Il faut qu'on nous remarque.

Je l'enlaçai et nous échangeâmes un long baiser. Une voiture klaxonna derrière nous et un type sortit la tête par sa vitre baissée.

— Eh ! Vous vous bécoterez plus tard ! Avance, ducon !

Balder redémarra et je jetai un œil au rétroviseur. La tête de Karl valait le coup d'œil !

— Je crois que Janua va nous faire une syncope.

— Grand bien lui fasse, *cara mia.*

Je grimaçai.

— Balder…

— Mmh ?

— Le rôle de l'amoureux transi ne te va pas du tout. On va se faire repérer.

— Clara…

— Cela ne marchera jamais !

Il me coula un regard par en dessous.

— Clara…, répéta-t-il, menaçant.

— Si, *amore mio* ? fis-je sans grande conviction.

— Voilà qui est un peu mieux. Mais essaye de le dire sans grimacer.

Balder obliqua vers le parking souterrain du CIRCE en faisant un petit signe amical au gardien, un vieux bonhomme qui semblait avoir dépassé depuis longtemps l'âge de la retraite. La voiture de Karl continua tout droit.

Le CIRCE avait installé son siège dans les locaux de l'ancien centre commercial. Nous nous garâmes dans un emplacement réservé, en face de l'ascenseur. J'étais morte de trouille mais la présence de Balder me rassurait énormément. Je me sentais protégée.

— Ne bouge pas, murmura-t-il en sortant de la voiture.

Il fit le tour du véhicule et m'ouvrit cérémonieusement la portière. En bon chevalier servant, il me tendit la main pour m'aider à descendre de la voiture et me baisa les doigts en souriant avant de les refermer autour de son bras.

Je remarquai la caméra, juste au-dessus de la porte de l'ascenseur. Balder appuya sur le bouton d'appel et me serra brusquement contre lui pour m'embrasser. La porte s'ouvrit sur un type en costard, qui ouvrit des yeux ronds

comme des soucoupes.

— Bonsoir, Balder.

Ce dernier feignit un sursaut surpris.

— Oh ! Bonsoir, Yani.

— Madame…

Balder sourit aimablement.

— Laura, je te présente Yani Alexandros, l'un de nos agents. Yani, voici Laura Carro, ma future épouse, ajouta-t-il en embrassant ma main.

Nos regards se croisèrent et mon sang se glaça dans mes veines. C'était l'homme qui m'avait poursuivie sur les toits, lorsque je m'étais enfuie de chez moi. J'essayai tant bien que mal de conserver un sourire approximatif.

— Enchantée, *signor* Alexandros, fis-je avec un accent à couper au couteau.

— C'est un sacré bordel avec Nero, Balder ! Tu vas avoir du boulot, mon vieux.

— Je verrai ça.

— La *signorina* risque de s'ennuyer. Peut-être puis-je lui faire visiter en attendant ?

— Oh ! *No.* Ne vous en faites pas.

— Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ? demanda-t-il.

— Je ne pense pas, *signore*. Vous venez souvent à Roma ?

— Non, jamais mais… c'est bizarre, je suis pourtant persuadé de vous avoir déjà vue.

— Je suis *veramente* sûre que *no, signore*.

Le type fronça les sourcils et je pressai discrètement le bras de Balder, qui comprit que quelque chose clochait.

— Mais bien sûr que si, il a dû te voir, Laura. Une femme aussi belle que toi se remarque au milieu des vieux rats de bibliothèque. Yani, n'étais-tu pas au séminaire archéologique de Toulouse organisé par la boîte, le mois dernier ?

— Si, pourquoi ?

— Laura est professeur de d'histoire romaine et rattachée au ministère… oh, chérie, comment appelez-vous cela, déjà ?

— *Il ministero per i beni culturali e ambientali*[{51}], *amore mio*. Il est *negato*[{52}]. J'ai bien essayé de lui apprendre un peu l'italien… *ma* ! Ça ne rentre pas.

Le type éclata de rire et Balder me pinça

douloureusement l'intérieur du bras en m'adressant un sourire débordant d'« amour ».

— Ça y est, ça me revient. Oui, oui, les dinosaures italiens du ministère des biens culturels et de l'environnement. Sans vouloir vous offenser, mademoiselle Carro, ces hommes sont vraiment imbuvables.

— Oh ! m'écriai-je à grand renfort de gestes. Je leur dis sans arrêt ! Mais pourquoi vous êtes aussi insupportables quand vous sortez d'Italia ?

Le type me prit la main et l'embrassa avec un sourire séducteur.

— *Signorina*, vous êtes charmante. Je n'ai qu'un seul regret : ne pas vous avoir rencontrée avant Balder. Je vous souhaite tout le bonheur possible mais avec mille regrets.

Avec une certaine satisfaction, je vis Balder serrer les dents.

— Merci beaucoup, *signore*.

— Nous devons y aller, Yani. À plus tard, peut-être.

— Avec grand plaisir, fit-il en s'inclinant devant moi, non sans laisser son regard s'égarer dans mon décolleté.

Balder me poussa dans l'ascenseur et siffla entre ses dents :

— Non mais où se croit-il, celui-là ? Et toi qui en rajoutes. Tu tiens vraiment à ce que nous nous fassions remarquer ou quoi ?

Je me penchai à son oreille en souriant.

— Continue et on va croire que nous sommes déjà mariés.

Les portes s'ouvrirent sur le hall d'accueil et le luxe des lieux me laissa sans voix. Le sol était pavé d'un marbre rosé et des miroirs gigantesques, fixés sur tous les murs, agrandissaient un espace qui n'avait vraiment pas besoin de ça.

— C'est immense, murmurai-je.

Balder sourit de mon étonnement et me poussa vers le bureau d'accueil. Une pin-up de type nordique en robe ultra-moulante lui adressa un sourire éclatant. Sourire qui s'évanouit lorsqu'elle me remarqua.

— Bonsoir, professeur Sørensen.

— Bonsoir, Gudrud.

— Portez-vous votre arme sur vous ?

— Oui, comme d'habitude. (Balder tapota

son holster, sous sa veste.) Pourquoi ?

— À partir du mois prochain, il faudra laisser les armes au poste de garde. Nouvelles consignes.

— Eh ! bien, ma foi, pourquoi pas. Gudrud, voici Laura Carro. Ma future épouse, ajouta-t-il. Jean-Claude m'a prévenu pour Nero et comme Laura vient d'arriver de Rome, je ne voulais pas la laisser seule à la maison. Il lui faudrait un badge.

La pétasse semblait faire des efforts monstrueux pour continuer à sourire et je crus presque entendre ses ongles interminables crisser sur le guichet. Ça puait la maîtresse délaissée à plein nez.

— *Felice d'incontrarla,* saluai-je poliment.

— Vous allez vous marier, professeur Sørensen ? Quelle surprise !

— Si, intervins-je en jouant avec mon collier. Je me suis enfin décidée à venir vivre avec Balder. Nous nous sommes tellement… comment dites-vous ?

— Manqués, souffla mon « fiancé ».

— Si, *amore mio.* Nous nous sommes manqués.

— Joli collier, cracha-t-elle avec un regard appuyé à Balder.

— *Grazie,* fis-je.

— Ça change des fleurs !

Il la regarda de travers.

— Laura déteste les fleurs. Et tout ce qui sent trop fort, ce que je conçois aisément.

La pauvre fille s'étouffa d'indignation. Elle s'était aspergée de parfum.

— Je prépare le badge pendant que vous pointez, professeur Sørensen.

— Merci, Gudrud. Je reviens, chérie.

Il s'éloigna dans un couloir, sur la gauche, et la standardiste s'activa sur son écran.

— Carro ? cracha-t-elle. C'est bien ça ?

— Si. Avec *due* « r ».

— Vous vous connaissez depuis longtemps, si j'ai bien compris ?

— *Si.*

Elle semblait prête à me lancer son écran à la face.

— Plusieurs années ?

— *Si.*

— C'est drôle, ça, il ne m'a jamais parlé de vous.

— Oh ! Il est comme ça. Balder a beaucoup de mal à se confier à n'importe qui.

Elle me fusilla du regard et je souris.

— Il se trouve que je ne suis pas n'importe qui pour lui, mademoiselle Carro. Je fais partie de ses amies.

— Oh ! Je vois.

— Je ne crois pas, non, fit-elle méchamment en me tendant mon badge. En fait, nous sommes très proches.

— Ah *si* ?

— Oui. Et ce qui est étonnant, minauda-t-elle en lissant ses cheveux de Suédoise, c'est que j'avais entendu dire qu'il préférait les blondes.

— Vous savez, on récolte toute sorte de bruits en arpentant les trottoirs.

Je la crus sur le point d'avaler sa langue.

— Nous pouvons y aller, *cara mia,* fit Balder en revenant. Ça va, Gudrud ? Vous êtes bien pâle.

— Je vais très bien, professeur Sørensen !

Merci de vous inquiéter de ma santé.

Elle se détourna pour vaquer à ses occupations et Balder m'entraîna vers l'ascenseur.

— Cette fille t'en veut à mort de l'avoir jetée, *amore mio*, murmurai-je.

— Elle s'en remettra.

— Es-tu toujours aussi aimable avec les femmes ?

— Avec celles de son espèce, oui.

— Sale macho de merde…, murmurai-je.

— Ferme-la, ce n'est pas le moment.

Nous montâmes jusqu'au troisième et la porte de l'ascenseur s'ouvrit sur le bureau d'un secrétariat. Un logo du CIRCE en verre scintillait sur le mur miroir, au-dessus des têtes des trois secrétaires. Comme à l'accueil, le sourire des trois femmes se figea sur leur visage en me voyant suspendue au bras de Balder. Celle du milieu, une brunette aux yeux verts, se leva et nous adressa un sourire aigre.

— Félicitations, professeur Sørensen.

— Pardon ?

— Pour vos futures noces.

— Les nouvelles vont vite, on dirait. Chérie, voici Sandrine, ma secrétaire.

— *Felice d'incontrarla. Sono*[53]…

— Je sais qui vous êtes, me coupa-t-elle. Gudrud m'en a informée.

— Secrétaire *et* gargotière, précisa sèchement Balder.

— Oh !

Je tapotai la main de Balder.

— Ne t'énerve pas, *amore mio*, c'est *dannoso*[54] pour ton *ulcéra*.

— Le rapport sur Nero est-il prêt, Sandrine ?

La plus âgée des trois femmes tira la jeune secrétaire par la manche et l'obligea à s'asseoir mais la harpie ne se départit pas de son expression agressive.

— Bien sûr, qu'il est prêt, professeur Sørensen. Moi, j'informe mes assistants en temps et en heure !

— Sandrine ! la rabroua sa collègue. Il est sur votre bureau, professeur Sørensen. Excusez-nous, mademoiselle Carro, nous sommes un peu sur les nerfs, ce soir. Nous déplorons un gros

problème informatique.

La pauvre femme, probablement la responsable du secrétariat, était rouge comme une tomate.

— Oh ! *Si.* Je comprends. Balder m'a dit qu'il devait venir en urgence pour régler cela. Ne vous en faites pas. *Ma* il faut arrêter le *capuccino, signorina*, ajoutai-je à l'attention de la jeune brunette. Vous êtes très nerveuse. *Glielo dica*[{55}]*,* fis-je à la *big* chef.

Un regard venimeux de cette dernière empêcha la secrétaire de répliquer et Balder me conduisit vers son bureau.

— N'en fais pas trop, *cara mia*, murmura-t-il.

— Mais tu t'es tapé toutes les filles qui bossent ici, ou quoi ? demandai-je sur le même ton.

— La ferme, chérie, fit-il avec un sourire forcé en me poussant dans son bureau.

— T'es vraiment un sale pet…

Balder ferma la porte derrière lui et m'embrassa.

— Mais tu vas la fermer, oui ? chuchota-t-il.

— Attends que nous soyons sortis d'ici, *amore mio*…

Il m'embrassa à nouveau et susurra :

— La caméra est juste au-dessus de ta tête, dans le plafonnier.

— Oh… *che dritto*[{56}]… et le micro ?

— Sous le bureau.

— *Va bene.* Enregistré, chéri.

Il me lâcha et me fit un clin d'œil.

— Il faut que je m'occupe du problème informatique, *cara mia.* Assieds-toi. Il y a du café derrière toi.

Il prit place à son bureau, dos à une grande fenêtre aux vitres fumées qui donnait sur la place et je m'assis sur l'un des fauteuils en cuir qui flanquaient une seconde table, près de la porte. Une cafetière était posée dessus et je me servis après avoir pris un gobelet en plastique sur une étagère.

— Oh ! *Madonna* ! Comment faites-vous pour boire ce jus de chaussette ? *E una vera ciofeca*[{57}] ? Tu sais, chéri, ce qui va me manquer ici, c'est lé vrai café !

— J'essaierai de te le faire oublier,

murmura Balder en me regardant par-dessus ses lunettes.

— Oh ! *Tesoro mio*… minaudai-je avec un sourire de squelette.

Il sourit et tapota sur le clavier.

— Il est déjà 20 h 45. Je n'ai pas vu passer la journée.

Je regardai ma montre. Karl ne devrait plus tarder à faire irruption dans le bureau.

— Attends la *notte*… tu ne la verras pas passer non plus !

— Ah oui ? fit-il malicieusement en allumant une cigarette.

— Je t'ai acheté le slip en latex et la cravache que tu avais vus dans le sex-shop.

Il s'étrangla avec la fumée de sa cigarette et je me mordis l'ongle du pouce en souriant. Les types de la surveillance devaient s'offrir la poilade du siècle. J'aurais aimé pouvoir en dire autant. J'avais beau plaisanter pour dédramatiser la situation, la trouille me tenait au ventre, me tordait les tripes et me serrait la gorge.

Balder m'adressa un sourire affecté et ouvrit la bouche mais n'eut pas le temps de

répliquer. La porte s'ouvrit violemment et claqua en se refermant. Je bondis dans mon fauteuil, renversant mon café, et me retournai.

XV

Soit Karl s'était fait mettre des implants mammaires et une perruque, soit il avait confié son boulot à une pute.

— Comment as-tu osé me faire ce coup-là ? hurla la furie qui venait d'entrer en s'appuyant sur le bureau de Balder.

Elle leva la main pour le gifler mais celui-ci lui saisit le poignet.

— Qu'est-ce qui te prend, Danielle ? As-tu perdu la tête ?

— C'est Michelle !

Je pouffai et la fille se tourna vers moi. Ses yeux noisette lui sortaient de la tête et les boutons de son tailleur semblaient sur le point d'exploser tant elle respirait fort. Je n'avais jamais vu des faux seins aussi gros de ma vie. Ils débordaient du décolleté et semblaient hypertrophiés par rapport à sa taille de guêpe compressée dans sa veste cintrée. Elle remit ses longs cheveux auburn en place d'un mouvement de tête et me toisa, mains sur les

hanches.

— Enchantée, *signorina*, fis-je en souriant. Laura Carro.

— Ah bravo ! cria-t-elle à la face de Balder. Et c'est ça qui est supposé me remplacer ? Cette perche neurasthénique !

Perche neurasthénique ? Mais j'allais l'emplafonner, cette pouffiasse !

— Michelle, menaça Balder, tu vas sortir de ce bureau immédiatement et présenter tes excuses à ma future femme.

— Compte là-dessus ! Tu lui as dit, à ta dulcinée, que tu t'envoyais en l'air avec ta collègue de labo quand elle n'était pas là pour te surveiller ? (Elle se tourna vers moi :) Il vous a dit qu'il a passé tout le week-end dernier dans mon lit et qu'il m'a assuré qu'il n'y avait aucune femme dans sa vie ?

— Tout le week-end ? raillai-je.

— Dis-lui, Balder, persifla la salope. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as perdu ta langue ?

— Michelle, je ne le dirai qu'une fois : sors d'ici avant que je ne te jette dans le couloir.

— Qui est cette femme, Balder ? demandai-je le plus calmement du monde.

— Un ancien flirt, chérie.

— Quoi ? aboya gros nichons.

— Oh ! grinçai-je. Un vide-couilles, quoi.

Balder me lança un regard réfrigérant et la poule voulut se jeter sur moi mais il la retint.

— Elle m'a traitée de putain, cette espèce de ritale à la…

Balder la gifla et elle se figea, la main sur la joue.

— Navré, Michelle. Et maintenant, dehors. Tu trouveras bien quelqu'un pour te calmer, les hommes ne sont pas exigeants, ici.

— Comment oses-tu ?

Elle éclata en sanglots et Balder soupira en la prenant par le bras pour la pousser vers la porte.

— Désolé, Michelle, mais je ne suis pas d'humeur pour les fontaines de Versailles. Fiche-moi le camp d'ic…

La porte s'ouvrit devant lui et une ramette de feuilles tomba à ses pieds.

— On recule, on ne bouge plus et on ferme sa gueule ! fit Karl en menaçant Balder du bout de son pistolet.

La greluche pressa ses mains sur sa bouche pour étouffer un hurlement et Karl verrouilla la porte. Il paraissait déstabilisé par la présence de miss nichons et lança un regard désespéré à Balder.

— Ne leur faites pas de mal, murmura celui-ci en levant les bras, ce ne sont que des employées. Qu'est-ce que vous voulez ?

Karl lui retourna le bras dans le dos et posa le pistolet sur sa nuque. Ils étaient juste sous la caméra.

— Si l'une de vous lève ses fesses de ces fauteuils, je lui fais sauter le crâne ! C'est clair ?

J'attrapai Michelle par le bras et la forçai à s'asseoir. Elle semblait au bord de la crise d'hystérie.

— *Si, si, per favore,* ne le tuez pas. Nous ferons ce que vous dites.

— Bien ! Toi, le délavé, va devant ta bécane ! Allez, avance ! Et pas de geste brusque ou c'en est fini de toi et de tes copines.

Balder s'installa calmement devant son ordinateur.

— Que voulez-vous ?

— Un accès au réseau ! Allez, grouille !

Balder secoua la tête.

— C'est impossible, je ne peux pas me connecter d'ici.

Karl le saisit par le devant de sa chemise et lui colla le canon sur le front.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Pas du tout, l'accès est sécurisé et…

Karl tourna le pistolet dans ma direction et visa.

— Arrêtez ! s'écria Balder.

Le canon revint sur sa nuque.

— Alors connecte-toi ou je fais un carnage !

Il fallait vraiment qu'il arrête de pomper des films d'action piratés sur le Web. Karl était aussi pathétique dans le rôle du terroriste armé que Balder dans celui du fiancé amoureux.

— Très bien… calmez-vous, je vais vous donner un accès.

— Mais il me prend pour un con, cette face de craie ! C'est ton accès que je veux, enculé de merde, alors t'as intérêt à me l'ouvrir ou je te jure qu'il va y avoir du jus de cervelle sur tous les murs.

Balder tapota sur son clavier et une petite

trappe glissa sur le coin droit de son bureau pour laisser sortir un cube métallique.

« *Identification ADN, vous avez trente secondes.* »

— Vas-y ! ordonna Karl.

Balder, hésitant, posa son pouce au centre du cube et je le vis grimacer puis porter son doigt à sa bouche.

« *Bonsoir, professeur Sørensen.* »

— L'accès est ouvert, murmura Balder.

— Branche-toi sur Nero.

Balder tressaillit.

— Mais comment savez-vous que… ?

— Obéis !

— Qu'allez-vous faire ? Cet ordinateur ne doit en aucun cas…

Karl lui donna un violent coup de crosse sur le front et le sang coula de son arcade.

Je poussai un cri.

— Assise ! aboya Karl. Et toi, fais ce que je te demande.

Balder lui lança un regard menaçant, les mâchoires crispées, et je vis Karl pâlir. Il avait

pris son rôle un peu trop au sérieux.

— Tu paieras ce coup sous peu.

— C'est ça ! En attendant de régler mon ardoise, branche-moi sur l'accès des réseaux à distance de Nero.

Mais la main de Karl tremblait sur le pistolet. Il était allé trop loin et le savait. Michelle gémit et me serra le bras mais je me dégageai d'un mouvement brusque. Elle se ratatina sur son fauteuil en sanglotant. Karl se pencha sur le clavier et, d'une main, tapota sur les touches. Balder le regardait faire en se mordant la lèvre.

— Eh voilà !

— Vous êtes fou ! fit Balder. Vous n'avez pas idée de ce que vous venez de faire.

— Si, justement.

— Il va falloir des heures pour rétablir la connexion.

— Rien à foutre, face de craie. C'est pas mon… qu'est-ce que t'as ?

Karl suivit son regard et remarqua, hébété, les deux petits points rouges qui dansaient sur la moquette beige. Balder se laissa glisser sous le bureau et je vis les points lumineux se

rapprocher de Janua.

— Oh ! Mon dieu ! m'écriai-je.

Lorsque la fenêtre et l'écran de l'ordinateur éclatèrent, Michelle et moi criâmes en nous couvrant le visage des mains. Entre mes doigts, je vis Karl immobile, debout devant la fenêtre, qui avait volé en éclats. Il avait les yeux exorbités et un flot de sang coulait de sa bouche, entrouverte sur une dernière plainte. Il laissa tomber le pistolet et tendit vers moi une main suppliante. Je ne fis pas un geste et il baissa les yeux sur le trou sanguinolent qu'avait laissé la balle dans sa cage thoracique. Un gargouillis glaireux s'échappa de sa gorge et il tomba en avant. Michelle poussa un hurlement qui me vrilla les tympans en se prenant la tête entre les mains et la porte du bureau s'ouvrit violemment, vomissant une dizaine de types en costume noir.

Tétanisée, je vis Balder se redresser, le visage ensanglanté, et se précipiter vers moi pour me serrer contre sa poitrine, me cachant le corps de Karl étendu sur la moquette.

— Ça va, *cara mia,* c'est fini.

Je regardai mes mains et mes vêtements mouchetés de rouge. Le sang de Karl avait giclé

partout sous la force de l'impact. Des hommes en blouse blanche emmenèrent Michelle, qui braillait et pleurait tout à la fois, et l'un d'entre eux s'approcha de Balder mais celui-ci le repoussa.

— Prenez au moins une compresse, professeur Sørensen, insista un jeune infirmier.

— Merci.

Il pressa le pansement sur son front et grimaça.

— Merde, Balder, pourquoi tu ne t'es pas baissé avant ? vociféra Yani Alexandros en entrant dans le bureau.

Balder le fusilla du regard.

— Et risquer de faire sauter tout l'immeuble ? J'avais un pistolet sur la nuque, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué !

— Tu aurais dû au moins…

— Ça suffit, Alexandros ! gronda un homme aux cheveux gris vêtu d'un costume clair.

Il ressemblait à un militaire à la retraite, avec sa coiffure en brosse et ses allures de légionnaire.

— Comment ça, « ça suffit » ?

— J'aurais bien aimé vous voir à sa place ! Sans doute auriez-vous fait dans votre pantalon. Vous tenez le choc, Balder ?

— Je crois que oui.

Yani Alexandros tourna les talons en jurant et l'homme aux cheveux gris leva les yeux au ciel.

— Quel imbécile, ce garçon. Vous avez fait de votre mieux, Balder, ne vous inquiétez pas. Ce malade a bousillé la connexion de Nero. On avait bien besoin de ça !

— J'ai vu, Georges.

— Enfin, encore heureux qu'il n'ait pas effacé les données.

— Je l'ai craint un instant, je l'avoue.

— Aviez-vous déjà vu ce type avant ?

— Non, Georges. Jamais. Mais comment diable était-il au courant de l'existence de Nero ?

— Il doit y avoir une fuite. Quelqu'un a dû lui faire savoir qui vous étiez et il vous a suivi.

— Suivi ? s'écria Balder.

— Vous étiez… disons un peu distrait tout à l'heure. Ce n'est pas un reproche, croyez-le.

C’est tout à fait compréhensible étant donné que votre fiancée vient d’arriver mais… cet homme était derrière vous, lorsque vous êtes arrivé place d’Italie. Il s’est garé derrière le siège lorsque vous êtes entré dans le parking. Je viens de voir les bandes vidéo.

— Oh ! non… quel imbécile.

— Allons, vous n’y êtes pour rien.

— J’aurais dû le voir, Georges.

— Ne vous mettez pas martel en tête pour ça. Venez, quittons cet endroit. Votre fiancée a besoin d’un remontant, je crois. Je suis navré, mademoiselle Carro. Vous me voyez désolé de faire votre connaissance dans de telles circonstances.

Je hochai la tête avec un semblant de sourire, incapable de répondre.

— Georges Charrier est le responsable du service de sécurité, *cara mia.* Nous travaillons ensemble depuis pas mal de temps.

— Nous ferons les présentations plus tard, allez-vous isoler dans un endroit calme, cela vous fera du bien.

— Viens, chérie, murmura Balder. Nous allons passer à l’infirmerie.

— Je vous attends dans le bureau de surveillance dès que vous serez en mesure de me faire un exposé clair des événements. Mais prenez le temps de… enfin de décompresser un peu, si je puis dire.

— J'aimerais m'occuper de Nero avant, Georges. Je dois absolument lui envoyer de nouveaux *updates* aujourd'hui.

— Après ce que vous venez de vivre, je crois que cela peut attendre.

— Non, cela pourrait mettre en danger des centaines de personnes.

L'homme sourit et lui tapa sur l'épaule.

— Je vous reconnais bien là. Je vais demander à ce que l'on ne vous embête pas aujourd'hui. Tenez, voici les clés de mon bureau, vous serez plus à votre aise pour travailler que dans l'*open space*.

— Merci, Georges.

— C'est tout naturel, voyons. À demain si je ne vous vois pas avant. Mademoiselle Carro, permettez-moi une fois encore de vous présenter mes plus sincères regrets pour tout ceci.

— Je… je comprends. À un autre jour,

peut-être.

Des hommes arrivèrent avec un brancard et je serrai le bras de Balder.

— Oui, on y va, Laura. Nous allons emprunter l'escalier.

Il récupéra sa sacoche et je me laissai guider dans le couloir envahi de monde jusqu'à une cage d'escalier.

— Tu avais tout prévu, enfoiré… tu savais ce qui allait arriver.

— Chut !

Il m'adressa un regard suppliant. Ma vue se voila et des dizaines de petits points lumineux dansèrent devant mes yeux.

— Je ne me sens pas bien… Je ne vois plus rien.

— Laura, non, ne me fais pas ça… je t'en supplie. Tiens le coup.

Il me souleva dans ses bras et un infirmier en blouse blanche s'approcha de nous.

— Madame a un malaise ?

— Ça va aller, je l'emmène à l'infirmerie.

— Bien, professeur.

Je me laissai aller contre la poitrine de Balder et éclatai en sanglots. Il monta l'escalier quatre à quatre comme si j'avais été aussi légère qu'un fétu de paille et poussa une porte du pied.

— Balder ! s'écria une voix de femme. Elle est blessée ?

— Non, Jane, elle a juste eu un petit malaise.

— Viens par ici.

« Ne pas nous trahir, ne pas nous trahir, ne pas nous trahir… »

Je me répétais cela comme un leitmotiv.

— Mets-la ici.

Une forte odeur d'éther m'agressa les narines et j'entendis une porte se refermer. Balder m'aida à m'installer sur un confortable fauteuil et je clignai des paupières pour m'éclaircir la vue.

— Ça va aller, Laura, tu es en sécurité. Je suis là, *cara mia*, ne t'en fais pas.

Il me serra la main et j'entendis la fille partir d'un petit rire.

— Comme c'est mignon ! Le gentil petit

Balder auprès de sa jeune fiancée.

— Oh ! Jane, c'est vraiment pas le moment. Ça a mal réussi à Danielle.

— Michelle, Balder. Michelle. Cette conne en a chié dans son slip. Quelle honte ! Si tu l'avais vue arriver.

Elle éclata de rire et j'entendis un cliquetis de flacons.

— Cela lui donnera l'occasion de donner sa démission. Bon débarras.

— Comment tu es ! Mais tu aurais pu me prévenir que tu allais te marier, salopard.

— Jane…

— Ne t'en fais pas, ce n'est pas ta séduisante carcasse bien moulée dans un smoking qui m'intéresse pour l'instant mais cette jeune femme. Pousse-toi, Casanova.

Je sentis une main fraîche me caresser le front et tâter mon poignet.

— Je… ça va mieux, murmurai-je.

— Le pouls est tout ce qu'il y a de normal, fit « Jane ».

— Balder…

— Je suis là, chérie.

— Oh ! dis-moi, elle est vraiment amoureuse, on dirait. Vous me voyez distinctement, Laura ? (Elle me tapota les joues et une odeur infecte me brûla les bronches.) Laura, on se reprend, allez. Votre prince charmant se fait un sang d'encre.

Je tournai la tête en tous sens pour échapper à l'odeur atroce. Le flacon s'éloigna de mon nez.

Une petite rouquine en blouse blanche au visage de fouine me souriait.

— Bienvenue dans le monde en 3D, fit-elle. Comment vous sentez-vous ?

— Ça va…, fis-je en regardant autour de moi.

Voilà qui est mieux. Non, non, restez assise un petit moment. Voulez-vous un verre d'eau ?

J'acquiesçai et elle quitta la petite infirmerie.

— Ça va, Laura ? s'enquit Balder.

— Au moins, celle-là, elle a l'air plus sympathique et moins *cretina* que tes autres conquêtes.

— Jane est lesbienne, répondit Balder avec un sourire.

— Tout s'explique, alors.

La rouquine revint avec un gobelet d'eau et m'aida à me redresser pour le boire.

— Ça fait du bien, hein ?

— Oui, merci beaucoup, vous êtes très aimable, Jane.

— J'imagine que ça vous change des femmes que vous avez dû croiser jusqu'à maintenant, hein ? Ne les écoutez pas, ce sont des langues de vipère !

— J'ai cru remarquer.

— Bon, eh bien je vais remettre votre futur mari en état, si vous le permettez.

Balder secoua la tête.

— Je n'ai pas besoin de…

— Assis ! Laisse-moi au moins te mettre un pansement.

La jeune infirmière prit du coton, un flacon d'antiseptique et nettoya la plaie.

— Ça va peut-être te faire un peu…

— Aïe !

— Trop tard, c'est fait. Voilà. Blanc sur blanc ! De loin, on croira que tu as une énorme

bosse.

— Merci, Jane.

— Y'a pas de quoi, Casanova. (Elle me tendit un petit sachet.) Tenez, c'est une serviette antiseptique. Nettoyez vos mains avec, on ne sait jamais.

Je sortis la petite serviette du sachet et ôtai le sang de Karl sur mes mains. J'eus une montée de bile mais je me contrôlai et tendis la serviette sale à Jane en détournant le regard.

— Si vous avez une poubelle…

Elle me la prit des mains et la jeta rapidement derrière elle, dans une corbeille en métal.

— Voilà ! Disparus les mauvais souvenirs. Enfin presque, ajouta-t-elle en regardant mes vêtements. Voulez-vous que j'essaye de vous enlever ça ?

— No, c'est très gentil à vous. Ça va aller, je pense.

— OK.

— J'en ai pour une petite heure à peine, *cara mia*, murmura Balder en m'embrassant. Après, nous rentrerons à la maison pour prendre un bon bain et nous changer.

Je hochai la tête.

— *Va bene.*

Nous quittâmes l'infirmerie et descendîmes au deuxième par l'ascenseur. Le regard que Balder adressa aux gens que nous croisâmes les dissuada de nous adresser la parole et une femme au chignon élégant claqua la porte de son bureau sur notre passage. Balder me défia du regard de faire le moindre commentaire mais je n'étais vraiment plus d'humeur à plaisanter. Pourtant, il fallait continuer à jouer le jeu. Je ne pouvais pas tout faire rater maintenant, alors que nous étions si proches du but. Après tout, pourquoi allais-je me ruiner le moral pour Janua ? C'était un connard. Un connard… En fait, pas tant que ça. C'était juste un pauvre type. Il ne méritait pas ce qui… Eh puis merde ! Il aurait tué sa propre mère pour quelques grammes de notoriété. Qu'à cela ne tienne, il les aurait. À titre posthume. Tant pis pour lui, il fallait réfléchir avant de faire des conneries et Karl n'avait jamais réfléchi de sa vie. Bon sang, voilà que je me mettais à penser comme… Je secouai la tête et Balder inséra la clé dans la porte de l'un des bureaux. Il était entièrement décoré de statuettes et de masques africains. Le grand tapis lui-même était tout ce

qu'il y a d'exotique avec ses motifs géométriques colorés.

— C'est plus gai que le tien.

— La femme de Georges est camerounaise.

— Alors je t'apporterai une *lupa capitolina* et un *colosseo* pour que tu ne sois pas en reste.

— Ça t'ennuie, si je tire les rideaux ? Il y a trop de lumière.

Je repensai en frissonnant à la balle qui avait atteint Karl et acquiesçai énergiquement. Finir comme cet abruti, très peu pour moi.

— *No,* chéri, bien sûr que *no.*

Je m'assis sur un divan recouvert de tissu orange et Balder prit place derrière le bureau.

— Dans une heure, tout au plus, on rentre à la maison, chérie.

Je regardai ma montre. 21 h 52.

— *Si, si,* prends ton temps.

Balder fit sortir du secrétaire de Georges le même dispositif que sur le sien et posa le pouce sur le boîtier. Il retira la main avec une grimace.

« *Bonsoir, professeur Sørensen.* »

— Saleté !

— *Ma* qu'est-ce qu'il te fait, cet appareil ?

— Il prélève les résidus de peau que je dépose sur la vitre, pour analyser l'ADN.

Il se suça le pouce et tapota sur le clavier.

— Il n'y a pas un moyen moins douloureux pour ça ?

— Ce n'est pas douloureux du tout.

— Alors pourquoi cette grimace ?

Il me désigna la moquette.

— Électricité statique. Passe-moi ma sacoche, veux-tu ?

Je la ramassai et lui apportai.

— Tiens.

Il fouilla dedans et soupira.

— Oh ! *cara mia*, tu n'as même pas essayé les DVD-ROM que l'on a achetés !

— Eh ?

Balder sourit malicieusement.

— Avoue que tu les as laissés ici en espérant que je ne les verrais pas.

— Je… je ne vois pas dé quoi tu parles, fis-

je en pleine confusion.

— Je t'assure que ces DVD t'aideront pour ta prononciation et l'informatique, ce n'est pas si compliqué que ça en a l'air, je t'assure. Approche.

Je me levai et m'approchai de lui. Il me fit asseoir sur ses genoux et sortit un DVD de sa boîte avec un regard entendu.

— Ce n'est pourtant pas compliqué, regarde. Tu le prends et tu le mets dans le lecteur. Comme ça.

Mais à quoi jouait-il ?

— Si. Et après ?

— Tu cliques ici. Tu vois, c'est simple.

Il ouvrit un fichier contenant RAGNAROK. Ça y est, je pigeais. Balder m'expliquait le fonctionnement particulier de la bécane.

— Mais cet ordinateur, il n'est pas comme celui de la maison.

— Si, regarde.

— Mais tu m'as dit que je devais créer un dossier pour mettre mon travail dedans.

— Eh bien tu fais comme ça, regarde. Et ensuite tu copies la partie du DVD qui

t'intéresse. Comme ça. Essaye. Crée un dossier pour moi.

Balder venait de copier le DVD contenant RAGNAROK dans un fichier nommé « Laura ».

Je tapotai maladroitement sur le clavier et créai un fichier « Balder ».

— Ah oui, tu as raison, ce n'est pas si compliqué. Mais si je mets dedans des photos d'hommes tout nus et que je ne veux pas que tu regardes, eh ?

— Eh bien, tu mets un code d'accès, *cara mia.* Comme ça.

Il ouvrit une fenêtre texte et tapa : « *Il faut déconnecter la caméra.* »

— Oh ! Oui ! Je comprends, maintenant ! Je peux essayer ? C'est très amusant l'informatique.

— Vas-y.

Je tapai : « Comment on fait ? »

— Non, non, chérie pas comme ça. Regarde, je te montre encore.

« L'angle mort se trouve dans le coin gauche de la pièce, à côté de la porte. Pousse un cri et pointe le doigt dans cette direction. »

Je levai les yeux au ciel.

— Oh ! Je savais bien que c'était compliqué. Je suis… ah !

Je me levai, horrifiée, et pointai du doigt le coin du bureau.

— Quoi, chérie ? Qu'est-ce que tu as ?

Je sortis la première ânerie qui me passa par la tête.

— Un cafard ! Il est énorme !

Balder se leva en me lançant un regard qui, bien que discret, n'en signifiait pas moins « avec un petit effort, tu aurais pu trouver encore plus ridicule », et se dirigea vers l'endroit indiqué. Il me désigna du menton le masque africain à côté de lui.

— Mais je ne vois rien, Laura.

— *Si, si,* à tes pieds !

— Bon sang ! Tu as raison. Pourtant, le service concerné est passé la semaine dernière.

Je le vis se prendre les pieds dans le tapis, essayer de s'accrocher au masque et tomber lourdement sur le sol. Le visage d'ébène tomba et se fendit. La minicaméra, arrachée, pendouillait à ses fils électriques.

— Merde ! Quel imbécile, gémit Balder en se tapotant l'oreille.

« Un micro ? » articulai-je.

Il hocha la tête.

— Tu ne t'es pas fait mal, *amore mio* ?

— Non mais j'ai cassé le masque africain de Georges. J'espère qu'il ne m'en voudra pas. Maudite bestiole. Tu avais raison, chérie, il était énorme.

— J'en ai des frissons dans tout le corps.

— Bon, il faut vraiment que je me remette au travail, maintenant.

Balder verrouilla silencieusement la porte et me fit signe de m'installer devant l'ordinateur et de continuer à parler. Il sortit son portable de sa sacoche.

— Tu as une idée pour le traiteur ? demandai-je.

— Le traiteur ? Les devis sont à la maison. J'en ai trouvé deux qui ne sont pas trop mal. Bon sang, cet idiot a complètement déconnecté Nero !

Je souris et il brancha son portable sur l'ordinateur du bureau. Il glissa un DVD vierge

dans le graveur.

— Tu dis, chéri ?

— Rien, rien, je travaille en même temps que je te parle, excuse-moi.

Il s'assit en face de moi, sur l'un des deux sièges qui flanquaient le secrétaire et posa le portable sur le bureau.

— Tu veux que je me taise ?

— Non, non, *cara mia*, cela ne me dérange pas.

Une fenêtre de dialogue s'ouvrit sur mon écran.

« *Il est 22 h 05. FLÈCHE BLEUE attaque dans 10 minutes* »

— Tu sais que la tante Marzia ne pourra pas venir au mariage ?

« *Qu'est-ce que je suis supposée faire ?* »

— Ah bon ? Pourquoi ?

« *Veille à ce que RAGNAROK s'installe sur tous les durs. Tu le déclencheras à mon signal.* »

— Son quatrième mari est mort la semaine dernière.

« *Il va s'exécuter sur l'ordinateur !* »

— Présente-lui mes condoléances quand tu l'auras au téléphone.

« Je n'ai pas le choix. Tu vas y arriver ? »

Je haussai les épaules et il me lança un regard affolé.

— Pas la peine, tu sais qu'elle te déteste, cette mégère.

« Je plaisantais. C'est comme si c'était fait. »

Je lui fis un clin d'œil et il leva les yeux au ciel en un remerciement muet.

— J'en ai autant à son endroit.

« Je t'adore ! »

— Bianca est malade, je te l'ai dit ?

« *Faux cul ! Et toi, tu fais quoi ? »*

— Rien de grave, j'espère ?

« Je prépare ma retraite, cara mia : -) »

— No, no, juste une grippe.

« Il y a deux connexions sur le même login, Balder. On va se faire repérer ! »

— Encore ? Mais elle les accumule.

« *C'est pour ça qu'il faut faire vite »*

Il tapota sur son clavier comme un taré et je

le vis se mordiller nerveusement la lèvre.

— Angela ne viendra pas non plus. Elle est en Chine.

« *Merde ! Balder ! RAGNAROK coince sur l'UC 47.* »

— Encore ses délires bouddhistes ?

« *Essaye pass : 254y879i* »

— No, elle est tombée amoureuse d'un diplomate. Le grand rouquin, avec les cicatrices.

« *Balder ! Ça ne marche pas ! ! ! !* »

Je secouai la tête. Mon cœur battait à cent à l'heure.

— Cet imbécile ? La seule chose qui intéresse Angela, c'est le fric, décidément.

« Pass : 568e 142a »

Balder suait à grosses gouttes et ses doigts s'affolaient sur le clavier.

« *C'est bon. C'est passé.* »

Il ferma les yeux et poussa un profond soupir silencieux.

— En parlant de luxe, *cara mia*, le cadeau qu'elle t'a envoyé t'a plu ?

Il appuya sur « enter » et s'adossa à son siège en se tapotant les lèvres du bout des doigts, les yeux fixés sur son écran.

— Ce vase est absolument horrible, *amore mio* !

« *Qu'est-ce que tu fais ? Il est 22 h 14 !* »

— Mets-le dans les toilettes !

« Attends, encore deux minutes ! Je n'ai pas fini de graver. »

— Dans la poubelle, il serait plus à sa place.

« *Balder, on n'a pas le temps ! Je dois lancer RAGNAROK ! FLECHE BLEUE va se déclencher d'un instant à l'autre !* »

— Donne-le à une œuvre de charité.

« *Encore deux minutes ! C'est presque terminé !* »

Il essuya la sueur qui coulait de son front du revers de sa manche.

Une fenêtre d'alerte s'afficha sur mon écran.

« *Balder ! On est repérés ! Ils vont couper la connexion !* »

« *Attends !* »

« NON ! »

— Clara ! Non ! ne fais pas ça !

J'appelai la commande de lancement du virus et cliquai sur OK.

— On est repérés, Balder ! Il faut foutre le camp !

Il tapa du poing sur la table.

— Encore quelques secondes !

— J'ai lancé RAGNAROK ! Tu vas infecter tes données. Arrête ! Il faut partir !

— Trente secondes, Clara, trente secondes.

— On ne peut pas !

La poignée de la porte cliqueta et je sentis le sang se glacer dans mes veines. Nous étions fichus…

— Ouvrez cette porte ! Balder ! Ouvre immédiatement !

Yani Alexandros cogna contre le battant.

— Balder, suppliai-je.

— Ouvre, Balder, ou je fais sauter la serrure !

— Clara, ouvre à cet imbécile.

— Quoi ? Tu es fou !

— Fais ce que je te dis ! hurla-t-il en me poussant brutalement.

Il haletait et ses muscles étaient bandés à craquer. Les veines de ses tempes se gonflaient comme des sangsues.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, murmurai-je en avançant vers la porte à reculons.

Je déverrouillai la serrure et Yani entra dans la pièce, en sortant son pistolet. Dans le couloir, les employés sortaient des bureaux, affolés comme des moineaux, et leurs cris se répercutaient à tous les étages. Le bruit était assourdissant.

Yani pointa son flingue sur le dos de Balder.

— Fermez cette porte !

J'obéis et claquai le battant sur l'agitation qui régnait dans le couloir. Alexandros mit Balder en joue, un grand sourire accroché à la face.

— Je le savais. T'es pas net. J'en étais certain mais Georges n'a jamais rien voulu entendre. Ça fait des mois que je t'ai à l'œil, enfoiré. Je suis bien plus malin que tu ne le crois, professeur cerveau !

Balder ricana.

— Ta mallette du parfait petit espion, sans doute ? Pauvre con… Tu espérais quoi, en planquant un mouchard dans ma salle de bains ? Que je bosserais dans les chiottes ? Ou peut-être comptais-tu sur la minable caméra que tu as fait mettre sur la terrasse ? Qu'est-ce que cela t'a fait de me voir baiser ta femme dans la piscine, Yani ? As-tu pris ton pied en te branlant ? Je l'espère. J'ai fait mon possible pour rester devant l'objectif. A-t-elle déjà crié de la sorte avec toi ?

— La ferme !

— Remarque, quand je vois ce qu'elle vaut, je comprends que tu aies quelques loisirs.

La main d'Alexandros se contracta sur son arme et je frissonnai.

— Lâche cet ordinateur, Balder, et tourne-toi. Fini de me faire tourner en bourrique. T'es grillé, fils de pute. Tu vas me suivre bien gentiment jusqu'au service de sécurité.

— Pour que tous voient à quel point l'inspecteur Alexandros est doué ? Qu'espères-tu, Yani ? La promotion que j'ai toujours refusé de signer ? Ton nom sur une plaque, à l'entrée ?

— Debout !

Balder se leva et pivota lentement. Je poussai un cri en voyant qu'il avait posé le canon d'un pistolet sur sa gorge.

Lâche ce flingue, Yani, ou je te jure que je fais sauter tout le bâtiment.

Les narines de Yani Alexandros se dilatèrent mais il fit son possible pour paraître sûr de lui.

— Arrête tes conneries, ça ne marchera pas avec moi, Balder.

— Je n'ai rien à perdre et tu sais que j'en suis capable.

Il fit jouer le cran de sécurité et Alexandros recula d'un pas. La sueur perla à son front.

— Fais pas le con. Voilà ce que je te propose : je ferme ma gueule et… Il termina sa phrase par un gargouillis et s'effondra.

— Je ne te le fais pas dire, Yani.

J'avais à peine entendu le sifflement du coup de feu. Le bruit avait été étouffé par le silencieux du second pistolet que Balder tenait dans l'autre main, dissimulée par un pan de sa veste.

— Balder…

Vif comme un aspic, il se retourna, sortit le DVD du graveur et le glissa dans sa poche. Cela fait, il tira plusieurs coups de feu sur le portable, rangea le pistolet sans silencieux dans son holster et coinça le second dans sa ceinture.

— On se casse, *cara mia* !

Il me prit la main pour sortir du bureau et referma la porte à clé. Dans le couloir, l'affolement était général. Gratte-papier, types en blouse blanche et agents de sécurité couraient dans tous les sens. Ils criaient comme des putois. RAGNAROK le bien nommé était à l'œuvre et c'était vraiment le chaos.

Balder me poussa vers l'ascenseur en se taillant un chemin à coups d'épaules dans la cohue.

Un homme nous rattrapa et le retint par le bras.

— Balder, c'est la merde ! Tous les ordinateurs sont en train de lâcher ! On a besoin de toi, mon gars !

Balder se dégagea.

— Plus tard, Roberto.

— Mais…

On se fraya un passage dans la marée

humaine et Balder jura devant l'ascenseur en panne.

— Merde !

— T'espérais quoi avec tout le système informatique en rade ?

— La ferme, Clara.

Il me traîna vers l'escalier mais se figea sur le palier et, emportée par mon élan, je me cognai le nez contre son dos.

— Qu'est-ce qui… oh ! la poisse !

Un groupe d'hommes en costume noir bousculait les employés pour monter.

— Il est là-haut ! hurla l'un des types.

— Bordel de merde !

Balder dit demi-tour et nous courûmes comme nous le pûmes dans le couloir pour atteindre la porte de service, tout au fond.

— C'est la première fois que je t'entends dire ça.

— Tais-toi et avance ! s'époumona-t-il pour se faire entendre au milieu des cris.

Un coup de feu retentit derrière nous et des femmes hurlèrent.

— Arrêtez-le !

— Ils nous rattrapent ! criai-je.

— Ne te retourne pas ! Cours !

Je butai sur une secrétaire et tombai sur la moquette. Une douleur aiguë me remonta de la cheville.

— Balder !

Il s'arrêta et se retourna.

— Continue ! hurlai-je. Va-t'en !

Il hésita un dixième de seconde et fit demi-tour. Il me prit par la main, m'aida à me relever et me tira derrière lui.

— Cours, Clara, cours !

— Je ne peux pas, je me suis tordu le pied !

— Il le faut !

Nous dévalâmes le petit escalier au risque de nous rompre les os et nous déboulâmes dans le sous-sol. On zigzagua entre les palettes de fournitures de bureau et les cartons. Un employé en salopette verte apparut devant nous et Balder le heurta violemment, poitrail en avant. Le pauvre garçon fut projeté sur le côté, le souffle coupé.

— Non mais ça va pas, non ? gémit-il,

étendu sur le sol.

Bousculant les livreurs qui ralentissaient notre fuite, nous nous frayâmes un passage jusqu'au parking. Beaucoup d'entre eux s'écartèrent spontanément, craignant de percuter de plein fouet un géant blanc de deux mètres bâti comme un bulldozer. J'avais le souffle court, un point de côté et ma cheville me faisait mal à hurler. Je n'arrivais plus à suivre.

— Je n'en peux plus ! Continue sans moi. J'ai trop mal !

Il accéléra le pas et me tira par le bras. Je courais les yeux fermés, essayant de ne pas trébucher. Une odeur d'essence et d'humidité m'enveloppa et j'eus un haut-le-cœur.

— Oh ! non ! gémit Balder en s'arrêtant brusquement derrière une colonne sèche.

Je m'appuyai à son bras, le souffle court, et je remarquai trois hommes en costume, arme au poing, devant la voiture d'Erik.

XVI

— L'autre voiture ! fis-je. Alex !

— Je lui ai demandé de partir après avoir déposé Karl.

— Mais comment va-t-on sortir d'ici ?

Balder regarda dans tous les sens et un bruit de course nous parvint, juste derrière nous. Il me tira de nouveau par le bras et se dirigea vers la sortie du parking.

— Il est là ! hurla l'un des trois chiens de garde.

Sans ralentir, Balder sortit son pistolet et tira à plusieurs reprises. Nous plongeâmes derrière une camionnette et j'atterris durement sur le ciment.

— Ne bouge pas, Clara !

Il se redressa un peu et les balles sifflèrent à ses oreilles. Je le tirai par la manche.

— Reste à l'abri ! Tu vas te faire flinguer !

Loin d'écouter mes conseils, il brisa la vitre d'un coup de crosse et tira deux coups avant de

s'accroupir. Je me recroquevillai lorsque les autres répliquèrent par une salve retentissante. Balder se redressa à nouveau et tira une fois avant de se baisser. Même répartie.

— Arrête, merde ! fis-je en me bouchant les oreilles.

Éberluée, je le vis se lever, viser le plafond et tirer avant de s'aplatir sur le sol. J'entendis une sorte d'explosion et des cris.

— Viens ! Dépêche-toi, c'est le moment où jamais.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demandai-je en me levant.

Un flot de vapeur brûlante s'éleva du fond du parking. Nous nous remîmes à courir entre les coups de feu en direction de la sortie. Plusieurs balles ricochèrent sur le mur, près de ma tête.

— J'ai fait sauter la gaine de… ah !

Balder trébucha, tomba et se roula sur le sol en se tenant l'épaule.

— Balder !

— Merde…, gémit-il. Cours, Clara ! Tire-toi de là !

— Debout ! hurlai-je en l'obligeant à se relever. Allez, debout !

Un homme au visage brûlé par la vapeur apparut. Vacillant sur ses jambes chancelantes, il nous visa de son arme.

— Je te tiens, salopard !

Avant de comprendre ce que je faisais, je ramassai l'un des pistolets de Balder, visai et tirai. L'homme tomba, une balle en pleine poitrine.

— Debout, Balder ! Je t'en supplie ! Les autres ne vont pas tarder.

Il se releva en grimaçant et nous reprîmes notre course mais il fallait bien se rendre à l'évidence : nous ne pouvions pas nous en tirer. J'avais la cheville en miettes et Balder pissait le sang. Nous atteignîmes la sortie et le vieux gardien nous regarda passer avec des yeux ronds.

— Tout va comme vous voulez, professeur Sørensen ? chevrota-t-il en laissant tomber la cigarette roulée fichée au coin de ses lèvres.

Il était sénile ou quoi ? Une voiture rouge pila juste devant nous et je levai le pistolet, prête à tirer encore. La vitre électrique

s'abaissa.

— Montez ! Vite !

— Erik…, bredouillai-je en reconnaissant le conducteur.

— Magnez-vous !

Je poussai Balder dans la voiture et je me jetai sur le siège du passager en refermant la porte.

Erik démarra au quart de tour et fonça vers les quais tous feux éteints en empruntant une série de ruelles obscures. Il avait un œil sur la route et un autre sur le rétroviseur.

— Je crois qu'ils n'ont pas eu le temps de nous suivre, fit-il d'une voix hésitante, comme s'il avait du mal à aligner ses phrases.

— Erik…, murmurai-je.

Il me sourit.

— Bonsoir… jolie Clara. Balder, ça va ?

Je me retournai. Balder était affalé sur l'étroit siège arrière.

— Bon Dieu ! Erik… Je… crois que je survivrais.

Il grimaçait de douleur et souriait tout à la fois.

— Je savais bien que t'allais faire une… une connerie, petit frère. On ne peut pas te laisser seul une minute.

— Deux ans, Erik… tu m'as laissé seul durant deux ans…

Leurs yeux se croisèrent dans le rétroviseur et je fus surprise par la somme de tendresse et de complicité qui passa dans ce regard.

— C'est Zig qui t'a prévenu ? demandai-je.

— Il m'a juste dit que tu avais une importante affaire à régler au CIRCE. Il a dû se réveiller depuis tout à l'heure, je pense.

— Tu l'as… assommé ? demanda Balder avec une grimace qui devait être un sourire.

— Comment tu crois que j'ai pu lui pi… lui piquer les clés de ta bagnole ?

Balder rit et gémit.

— Pourquoi es-tu venu si tu ne savais rien ? demandai-je, étonnée.

— Je savais que mon frère avait besoin de moi. (Il se tapota le ventre en clignant de l'œil.) Je l'ai senti là-dedans.

Ils échangèrent un nouveau regard dans le rétroviseur et j'eus l'impression de voir deux

faces identiques d'une pièce de monnaie.

— Ce qui peut se produire… entre deux jumeaux défie parfois… toute logique, Clara, fit Balder. Nous partageons… beaucoup de choses.

Erik regarda son frère, leva un sourcil et Balder éclata de rire avant de grimacer en serrant son épaule. Ils se comprenaient sans se parler.

— Non, mon frère, murmura Balder. Pas cette fois.

— Dommage.

Erik haussa les épaules et prit l'autoroute.

— Quoi, pas cette fois ? demandai-je en me frottant la cheville, qui commençait à enfler.

Balder étouffa un rire et son frère se mordit la lèvre en plissant le nez.

— Oh ! bravo, fis-je en grimaçant, comprenant l'allusion. C'est du propre. Et ça donne quoi, d'habitude ? Un triplé, un full ou un concert de mandolines ?

— Je ne voudrais affoler personne…, chuchota Balder, mais je crois… que je vais m'évanouir.

Erik jura et accéléra et la voiture fit une

embardée.

— Fais gaffe ! grondai-je.

Il haussa les épaules et m'adressa un regard navré.

— Désolé, articula-t-il en cherchant ses mots. Je… je ne suis pas encore au top.

— Ouais, je m'en doute. Excuse-moi.

Je me tournai vers Balder. Sa tête avait roulé sur le côté et ballottait dans le vide. Je tendis la main pour la lui tenir mais la promiscuité de l'habitacle m'en empêcha.

— Nous arrivons, murmura Erik.

Nous dépassâmes l'aéroport désaffecté et Erik s'engagea sur la sortie d'Athis-Mons. Les irrégularités de la route mirent à mal les amortisseurs et la tête de Balder cogna à plusieurs reprises contre la portière.

— Erik ! Doucement, bordel !

— Désolé mais je… je fais ce que je peux. J'ai encore les réflexes un peu embrouillés.

Erik se gara devant la maison et je descendis de la voiture pour ouvrir la grille. La voiture de sport entra dans le garage et je vis Zig dévaler l'escalier. Je refermai la porte

métallique en clopinant.

— Putain, Erik ! hurla Zig en agitant un doigt devant son nez. Tu vas me payer ça, fils de pute !

— Aide-moi à le sortir et laisse ma m… mère tranquille.

— Alors ? vous avez réussi ? (Erik rabattit son siège et essaya d'extraire le grand corps de Balder de la voiture.) Réponds, merde ! Clara ! Qu'est-ce que ça a donné ?

— Ça va, Zig, tout s'est bien passé. File-nous un coup de main !

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'il a, le chef ?

— Il s'est pris une balle dans l'épaule. On va avoir besoin de toi.

Zig aida Erik à soulever son frère dans ses bras et me regarda avancer vers eux à cloche-pied.

— C'est pas vrai ! On m'a échangé un taré pour deux infirmes !

— La ferme, Zig, crachai-je.

Il m'aida à monter l'escalier et Erik déposa son frère sur le lit de la chambre capitonnée.

— Et Karl ? Où il est, cet abruti ? Il s'est perdu en route ?

J'eus un nouveau haut-le-cœur en repensant à ce qui s'était passé dans le bureau de Balder.

— Il est… mort.

Zig se contenta d'un haussement de sourcils.

— Ce sera pas une grosse perte.

J'allais répliquer vertement mais Erik m'interrompit.

— Alors, Zig ? À ton avis ?

— T'en as de bonnes, toi ! Faudrait p'têt commencer par le désaper que je voie l'étendue des dégâts. Il s'est pris un coup à la tête, aussi ?

— La crosse d'un pistolet, fis-je en me laissant tomber sur le matelas.

— Génial… Avec le bol qu'on a, maintenant c'est lui qui va péter les plombs.

Erik retira la veste et la chemise de son frère, qui n'avait pas l'air de vouloir reprendre conscience.

— On se passe de… de tes commentaires, doc.

— Ouh, là, là… faudrait p'têt que tu

prennes des cours de diction, toi. (Il se tapota la tempe.) Ça s'emboîte encore mal là-dedans.

— Zig ! intervins-je en désignant Balder.

— Il a saigné comme un cochon, ma parole, murmura le cinglé en déboutonnant le pantalon de Balder pour lui permettre de respirer plus aisément.

Je me contins pour ne pas le secouer comme un arbre à glands.

— C'est grave, à ton avis ?

Il observa l'épaule de Balder et celui-ci émit une petite plainte.

— La balle a juste caressé amoureusement le quadriceps. Il a eu du bol, un peu plus haut et c'était les tendons.

— Tu peux faire quelque chose ?

— Ouiii ! Un peu de whisky, un couteau chauffé à la flamme et on devrait pouvoir cautériser tout ça.

— Quoi ? m'écriai-je en blêmissant.

Erik me posa la main sur l'épaule en souriant.

— Il plaisante, Clara.

— Eh bien je n'aime pas ce genre

d'humour.

— Alors va chercher mon sac dans le salon, poupée, rétorqua Zig, concentré sur la plaie. Ça nous fera des vacances.

Je fis mine de me lever mais Erik me retint.

— Non, reste assise. J'y vais.

— T'as raison, prix de beauté, railla Zig. T'iras sûrement plus vite.

— Ne vaudrait-il pas mieux l'emmener à l'hosto ? demandai-je.

Zig me gratifia d'un regard condescendant et plaça un oreiller sous l'épaule blessée de Balder.

— T'inquiète, poulette. La balle a juste chatouillé le muscle. Douloureux mais c'est *peanuts*. J'ai vu mille fois pire. Un coup de cautérisateur et on n'en parle plus.

— Erik…

— Le v'là qui se réveille. T'aurais pas pu attendre un peu, non ? Tant pis pour toi, tu vas jongler.

— Zig ?

— En chair et en os, prêt à combler tous tes fantasmes, mon poussin. T'es quand même un

peu amoché, dis donc.

— Il faut… mon ordinateur…

— C'est ça, on lui fera passer le message. En attendant, il faut te rafistoler l'épaule.

— Je te donne… un quart d'heure, Zig.

Zig hocha la tête, sarcastique.

— À peine réveillé et ça commence déjà à donner des ordres. Mets-toi en pause, Roméo, t'auras besoin d'air pour gueuler.

— Qu'est-ce que tu vas lui faire, Zig ?

Il se tourna vers moi et croisa les bras.

— L'amputer, tiens ! C'te question.

Balder esquissa un sourire et ferma les yeux.

— Très… drôle.

Erik revint avec un sac de sport vert pétant et le tendit à Zig.

— C'est ce que tu voulais ?

— Ouais ! Ma tronçonneuse et mon couteau à viande.

Il fouilla dans le sac et en sortit une boîte métallique, un masque de chirurgien, une trousse de plastique noir et une paire de gants

en latex. Je le vis enfiler le masque et se désinfecter les mains avant d'enfiler les gants.

— Branche-moi ça, fit-il en désignant la trousse à Erik.

Ce dernier sortit un cautérisateur de la pochette, une sorte de stylo, qu'il brancha par un long cordon à l'alimentation avant de le tendre à Zig du bout des doigts.

— Ouvre la boîte, aussi.

En prenant bien garde de ne pas en toucher l'intérieur, Erik obéit et je reconnus des seringues jetables. Zig en déballa une et la remplit à l'aide d'un petit flacon à demi vide.

— Va falloir serrer les dents, Balder, fit-il en tapotant la seringue du bout des doigts pour chasser les bulles d'air. C'est tout ce qui reste. Styx m'a vidé le stock.

À la mention de ce nom, Erik se détourna et Balder plissa les lèvres.

— Ça… ira, Zig.

— Que tu dis, répliqua celui-ci en faisant de petites injections autour de la plaie. Tu vas déchanter dans deux minutes, ma caille.

Je n'arrivais pas à détacher les yeux des mains de Zig. Ses gestes étaient calmes, précis

et professionnels. C'était donc vrai qu'il avait été médecin ? Mais comment diable avait-il pu devenir le déchet que j'avais appris à craindre comme une mauvaise grippe ?

— Clara, siffla Balder entre ses dents. Les deux DVD… dans la poche de ma veste…

— Balder, murmura Erik. On verra ça plus tard.

— Non ! Clara…

— Ton frère a raison, murmurai-je, on a réussi. Rien ne presse.

Il redressa un peu la tête et ses yeux rouges me pétrifièrent.

— Obéis !

Je pinçai les lèvres et lui retournai son regard. Pour qui me prenait-il ? Pour son esclave ? Il croyait peut-être que parce qu'il avait baisé avec moi, je lui appartenais. Mais j'étais injuste… la douleur le rendait sans doute irascible. Avec une mauvaise volonté évidente, je fouillai dans sa veste pour en sortir deux mini-DVD.

— Et qu'est-ce que je suis supposée en faire ? fis-je âprement.

— Vérifie celui… que j'ai gravé et… lance

le second.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les preuves… pour les journalistes, les forums Internet et… certains contacts.

— Et les adresses d'envoi ?

— Tout est… prêt… tu n'as plus qu'à lancer l'exécutable. Les messages s'enverront… automatiquement.

Sa tête retomba en arrière et Zig pêcha un bistouri dans sa boîte à malices.

— Bon, ça vous dérangerait de me laisser bosser peinard ? À moins que vous ne souhaitiez profiter du spectacle ?

— Vas-y, Clara ! gronda Balder en serrant les dents. Fais… ce que je te dis.

J'ouvris la bouche pour le remettre à sa place mais Erik me posa la main sur le bras et secoua la tête en souriant.

— Viens.

Il m'aida à marcher jusqu'au salon et à m'asseoir devant l'un des trois ordinateurs du bureau de Balder. Je l'allumai et Erik repoussa un clavier pour s'asseoir.

— Il est comme ça, Clara. Il ne… ne faut

pas lui en vouloir.

Je lui rendis son sourire.

— Je me suis trompée, Erik. Vous ne vous ressemblez pas du tout.

— Je sais. Je suis b… bien plus joli qui lui.

Je le fixai, déconcertée.

— Tu te souviens de ça ?

— Évidemment. Je n'oublie jamais les compliments d'une be… d'une jolie fille. (Il leva la main.) Je te jure que, d'habitude, je ne bred… je ne bégaye pas.

Je ris de bon cœur et glissai l'un des deux DVD dans le lecteur avant de consulter les fichiers. Bien entendu, c'était l'autre qui contenait les *mails*. Je rangeai le DVD dans le boîtier et fis pivoter un peu mon fauteuil pour faire face à Erik. Bon Dieu, quel joli sourire ! Pas glacial et assuré comme celui de Balder mais… je ne sais pas. Quelque chose, un petit détail qui le rendait irrésistible. Peut-être les fossettes qui lui creusaient les joues, plus marquées que celles de son jumeau.

— Je n'arrive pas à croire que tu es le même homme que celui que j'ai vu dans les souterrains.

Il rougit légèrement et je le trouvai vraiment craquant. Son épaule tressauta et je le vis faire un effort pour contrôler ses muscles.

— Je te crois sans peine. Mais j'ai encore du mal à… à coordonner mes idées et mes gestes.

— Tu te souviens de tout ? Je veux dire, tu avais conscience de ce que tu étais devenu ?

Il acquiesça et un pli douloureux barra son front.

— Oui.

J'eus un pincement au cœur et lui pris la main.

— Je n'ose pas imaginer ce que tu as dû vivre.

Il haussa les sourcils.

— C'était… comme un mur. Oui, comme si mon cerveau était emprisonné entre quatre murs. Je voulais sortir mais c'était impossible. C'est…

Erik fit une grimace, comme s'il avait mordu dans la pulpe d'un citron.

— Je ne voulais pas raviver de mauvais souvenirs.

— Non. Non, au contraire. Cela me fait du

b… bien d'en parler. Je ne l'ai pas fait depuis tellement longtemps… Je me demande si j'arri… riverai encore à tenir une conversation sans l'entrecouper de gémissements rauques et autres mélodieuses ono… onomatopées.

Il planta ses yeux bleus dans les miens, presque avec tendresse. Quoique, à la réflexion, c'était bien de la tendresse. Le genre de regard dont son frère semblait incapable.

— Essaye pour voir. J'ai des goûts assez hétéroclites en matière de musique. Je suis plutôt bon public.

Il resserra l'étreinte sur mes doigts et posa son autre main par-dessus.

— Tu es une fille bien, Clara. Je l'ai s… senti dès que je t'ai vue. Et Balder ne donne pas s… sa confiance facilement.

— Je… et qu'est-ce qui te fait croire qu'il a confiance en moi.

Il me caressa la joue et joua avec l'une de mes courtes mèches rousses.

— C'est mon jumeau. Je le… je le connais bien.

— Si tu le dis…

— Excuse-moi, Balder aurait dû te prévenir

que je suis un vrai mou… moulin à paroles. Cela a dû lui faire des va… acances, ces deux années de silence.

Le cri de Balder l'interrompit et il se raidit, fixant le couloir comme s'il pouvait voir son frère à travers les murs. Je le vis déglutir et fermer les yeux un instant. Je glissai le second DVD dans le lecteur, ouvris les fichiers et lançai l'exécutable. Un *shell* s'ouvrit sur l'écran et je vis une bonne centaine de *mails* en attente. Je cliquai sur envoi et me tournai vers Erik. Il me dévisageait avec une expression gourmande.

— Mon frère est arrivé avant moi, une f… fois de plus, murmura-t-il avec un sourire coquin. Dom… mage.

— J'ai cru comprendre dans la voiture que vous partagiez tout, même les femmes, fis-je avec une moue taquine.

— C'est vrai.

— Sérieux, elles ont accepté ça ?

Il eut une grimace amusée et acquiesça.

— Tu n'as jam… mais fantasmé sur une paire de ju… jumeaux ?

Je ris de bon cœur.

— Je crois que toutes les femmes ont eu ce

fantasme un jour ou l'autre.

— Oui, il paraît.

Il blêmit soudain et chancela. Je tendis le bras pour l'aider à reprendre son équilibre.

— Erik, ça va ?

Il secoua violemment la tête.

— Merde… j'ai pas fini de pé… péter les plombs, on dirait.

Je lui pressai le bras.

— C'est normal. Tu dois être pas mal chamboulé. Il acquiesça et fit quelques pas en direction de la porte pour s'appuyer sur le chambranle. Balder cria encore et mon estomac se contracta. Je vis Erik tressaillir.

— Mais qu'est-ce que ce cinglé lui fait ? m'écriai-je. Je clopinai vers le couloir mais il m'arrêta.

— Clara… Zig sait très b… bien ce qu'il fait.

— Ah oui ? Ce n'est pas l'impression qu'il m'a donnée depuis trois jours !

Je me tordis les mains.

— Il sait ce qu'il fait, répéta-t-il. Calme-toi.

— Tu parles ! C'est lui qui a tué ta fille, il te l'a dit ? Sa main retomba et sa pomme d'Adam s'agita dans sa gorge.

— Oui…, chuchota-t-il d'une voix à peine audible. Une larme roula sur sa joue et je me mordis la langue. Dans le genre adroit et sensible, je me posais là…

— Merde… Désolée. Je ne sais plus ce que je dis. Excuse-moi, Erik.

— Ce n'est rien.

— Qui est Zig, exactement ? Il est vraiment un toubib ? Que lui est-il arrivé, pour disjoncter comme ça ?

Il secoua la tête.

— C'est un ami de Balder.

Erik se traîna vers le canapé et s'y laissa choir. Je l'y rejoignis à cloche-pied.

— Mais encore ?

Il sourit.

— Demande-lui.

Toujours la même litanie !

— Je ne sais même plus pourquoi je m'obstine à poser des questions ! Vous êtes tous tordus. Balder déteint, visiblement. Enfin, façon

de parler.

— Ça, c'était salaud, dit-il en grimaçant.

— Je plaisantais, ne t'en fais pas. Je tiens trop à ce connard pour…

Je m'interrompis, me rendant compte de ce que j'étais en train de dire et sentis le rouge me monter au front. Erik éclata de rire.

— Voilà qui a le mérite d'être clair.

J'agitai un doigt devant son nez.

— Si un mot de cette conversation transpire, Erik, je te jure que…

— Motus ! fit-il en levant le pouce.

— Et voilà ! Comme neuf. Enfin presque.

Je tressaillis en entendant la voix de Zig. Il se tenait dans l'encadrement de la porte et soutenait un Balder plus mort que vif. En fait, il ressemblait vraiment à un cadavre. Sa peau blafarde avait pris des allures fantomatiques. Il était pâle comme la mort. De grosses poches sombres lui cernaient les yeux, brillants de fièvre, et ses lèvres incolores étaient desséchées. Le bandage qui recouvrait son épaule lui bardait la poitrine et immobilisait son bras replié contre son flanc.

— Balder !

Erik se précipita vers eux et serra son frère contre lui.

— Je vais bien, murmura Balder avec un semblant de sourire. Bon sang, Erik, ce que ça fait du bien de te retrouver…

Ils restèrent ainsi un long moment, joue contre joue.

La main valide de Balder pétrissait le dos de son jumeau comme pour s'assurer de sa réalité.

— Je ne t'ai jamais qui… itté, petit frère. Jamais.

Balder, ému, lui tapota le dos et s'écarta.

— J'ai encore un travail important à faire, Erik.

— Tu devrais surtout rester couché, persifla Zig.

Erik toucha le front de Balder mais celui-ci repoussa sa main.

— Ça va. J'ai connu pire. J'en ai pour une minute à peine.

— Que veux-tu faire ? demandai-je.

— Oups ! s'écria Zig. J'avais oublié la gambette de la demoiselle. Je vais chercher la

scie à métaux.

Il disparut dans le couloir.

— Clara, murmura Balder en tendant la main vers moi.

Je le rejoignis en clopinant et il me serra contre lui. Il était brûlant et les bandages étaient déjà poisseux de sueur.

— Zig a raison, tu devrais te coucher.

— Merci, Clara, chuchota-t-il contre mon oreille. Merci de m'avoir sauvé la vie.

J'avais complètement oublié le type que j'avais descendu. C'est bizarre comme on peut s'habituer à la mort. Il y a trois jours encore, j'aurais piqué une crise de nerfs à la simple pensée de devoir me servir d'un flingue mais, lorsque j'avais tiré sur ce salopard, je n'avais rien ressenti. Ou plutôt si : de la colère. Il allait nous descendre sans état d'âme alors pourquoi moi aurais-je dû hésiter ?

— Il allait nous faire la peau.

— Me faire la peau, me reprit Balder en baissant la tête pour plonger son regard fiévreux dans le mien.

— C'est pareil, m'entendis-je répondre.

Il sourit et effleura mes lèvres d'un baiser.

— Merci, répéta-t-il.

— Dépêche-toi, Balder. Fais ce que tu as à faire et va te reposer.

Il hocha la tête et s'appuya sur son frère pour aller s'asseoir devant un écran. Il lança le DVD qui avait failli lui coûter la vie et consulta rapidement les fichiers avec un sourire ambigu.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Une bombe.

Il prit un mobile dans l'un des tiroirs de son bureau et composa un numéro de téléphone. Le clown revint à ce moment-là, une trousse à pharmacie sous le bras, et Balder lui fit signe de se taire.

— J'ai rien dit !

— Chut ! Erik et moi le tançâmes-nous en cœur.

« Ça va ! » articula Zig en jetant la trousse sur le canapé.

— Irving ? fit Balder. C'est moi. Très bien. Tout est parti. Tu as dû recevoir une copie du *mail* dans la boîte prévue. Très bien, j'attends.

Il raccrocha et attendit, les yeux rivés sur

l'écran.

— C'est l'Irving auquel je pense ? demanda Zig, curieux.

— Tu en connais beaucoup ?

Nous attendîmes cinq ou six minutes, échangeant des regards déconcertés, et Balder ne quitta pas un instant l'écran des yeux. Il était tendu comme un arc. Lorsqu'une alerte de demande de dialogue s'afficha, il brancha la *webcam* et accepta la communication après avoir validé un mot de passe. Une petite fenêtre vidéo s'ouvrit et le visage d'un homme buriné apparut. Il accusait une belle soixantaine mais son regard pétillant de malice et ses cheveux blancs indisciplinés le faisaient paraître beaucoup plus jeune. Où avais-je déjà vu cette tête ?

Zig s'approcha de la caméra et agita la main.

— Bonsoir, monsieur le ministre !

— Professeur Ezigski ! Toujours de bonne humeur à ce que je vois.

Ezigski ? Le vrai non de Zig ? En fouillant un peu sur le net, je devais bien arriver à trouver quelque chose.

— Comment va votre cœur, Irving ?

L'homme sourit.

— Il fonctionne toujours. Le ciel en soit remercié, vous n'aviez rien fumé ce jour-là !

Zig éclata de rire.

— Que vous croyez, Irving !

Je me raidis. Irving Wing. Le ministre des Finances. Nous nagions en plein délire. Balder n'avait pas plaisanté lorsqu'il avait parlé de ses relations.

— Par contre, tu m'as l'air en piteux état, Balder.

— Rien dont je ne peux me remettre, Irving. Une balle m'a chatouillé l'épaule d'un peu trop près mais je n'ai pas de lésion sérieuse.

— Erik ? C'est bien toi ?

— En chair et en os, Irving.

— À la bonne heure ! J'ai toujours su que tu y arriverais, Balder. Tu es aussi têtu que ton père.

— Si tu le dis. As-tu consulté le dossier que je t'ai envoyé par e-mail ?

Irving Wing grimaça.

— Oui. L'as-tu envoyé aussi à la presse et aux autorités compétentes ?

— En même temps qu'à toi.

— J'aurais préféré attendre. Enfin… une équipe est place d'Italie, ils sont arrivés à l'instant. Seras-tu en état de venir demain comme convenu ? Peut-être vaudrait-il mieux que je t'envoie une ambulance.

— Non, Irving. Je vais très bien. Le singe que tu vois là s'est occupé de moi.

Zig poussa un ululement et le ministre leva les yeux au ciel.

— Avez-vous subi des pertes ?

Erik et Balder se rembrunirent.

— Oui, Irving.

— J'en suis navré mais je ne pouvais pas vraiment intervenir avant sans…

— Je le sais, le coupa Balder.

— Il était au courant ? demandai-je, estomaquée.

— Madame, salua Wing.

— C'est Clara, Irving, intervint Zig. Alias Acris, tu as dû en entendre parler.

— Acris ? Le cracker ? Ou… peut-être devrais-je dire hacker.

J'échangeai un regard avec Balder et hochai la tête avec un sourire. Zig me tapa sur l'épaule.

— Ça fait quoi, de monter en grade, miss ?

Je ne répondis pas mais lui retournai une claque amicale.

— Je ferai les présentations demain, si tu veux bien attendre jusque-là, fit Balder.

— Avec plaisir. ADES nous a donné suffisamment de fil à retordre pour que je sois curieux de rencontrer son créateur. Je n'aurais jamais cru que vous étiez une femme.

Je lui retournai son sourire. C'était surréaliste. Je parlais au ministre des Finances. L'homme le plus puissant après le président.

— Ce que j'ai demandé est-il prêt ?

— John Summers est le seul à tergiverser sur le fait de te laisser prendre le contrôle du labo du CIRCE, mais sois assuré que je ferai tout mon possible. Même si je dois lui tordre les couilles avec un casse-noisettes.

— John Summers, murmura Balder en fouillant dans les données volées au CIRCE. Excuse-moi. Je te demande juste un petit

instant, Irving.

— Oui, j'attends.

Des centaines de noms plus ou moins prestigieux s'alignaient sur l'écran. Politiciens, chefs religieux et même stars de cinéma. Les dossiers semblaient aussi complets que ceux des renseignements généraux européens, si ce n'est plus. Je comprenais à présent ce que Balder entendait par « arme ». Avec de tels moyens de pression, le CIRCE avait dû faire chanter la moitié de la planète.

— Balder ! m'écriai-je. Comment est-ce que tu savais que…

— Chut ! fit-il.

Un dossier sur le ministre des affaires intérieures européennes, John Summers, apparut à l'écran. Des scans de factures, des relevés de banque, des dates, des lieux, des bandes-son…

— Qu'est-ce qui se passe, Balder ? Tout va bien ?

— Oui, oui, j'en ai pour trente secondes. Voilà…

Des photos du ministre de l'intérieur et d'un petit garçon d'une dizaine d'années. Son nom et

sa date de naissance étaient indiqués en marge : Pascal Merle. Son fils ? Balder fit défiler les images et je ne pus retenir un cri de dégoût. Ce n'était pas des photos de vacances… loin de là.

— Ce type est ignoble ! m'indignai-je.

— Qui donc ? De quoi parlez-vous ?

— De John Summers, répondit Balder. Dis-lui quelque chose de ma part, veux-tu ?

— Je t'écoute.

— Que les merles volent vite, sur le net. Ils pourraient se poser sur une branche cassée.

— Quoi ?

— Il comprendra, ne t'en fais pas.

— Cela ressemble à une menace.

— C'en est une.

Wing plissa les yeux et fit une moue espiègle.

— Sois gentil… Rappelle-moi de ne jamais te contrarier.

Balder sourit, consulta une seconde fiche et le visage d'Irving Wing apparut. Une photo prise sur le vif où on le voyait en compagnie d'une jeune femme. D'après le commentaire, la belle avait couché avec lui et prit quelques

clichés pour le faire chanter. La dernière image était celle de la jeune femme étendue dans un sac à viande. J'eus le temps d'entrevoir un second dossier le concernant. M. le ministre Wing avait fait partie du groupe armé Skeld. J'en apprenais de belles…

Balder fit un clin d'œil devant la caméra.

— Rassure-toi, Irving. Je ne suis pas aussi sot que… comment s'appelle-t-elle ? Ah oui ! Claudia.

Wing blêmit et agita le doigt.

— Comment est-ce que tu… non, j'aime mieux ne pas le savoir.

— Arrête ton char, Irving.

— Plus sérieusement, as-tu d'autres petites surprises dans le genre ?

— Des milliers, Irving.

Le ministre des Finances croisa les bras et se mordit la lèvre en souriant.

— Sur Jean-Claude Pinson, par exemple ?

— Ne tire pas sur la corde, Irving. C'est moche de vouloir évincer ses adversaires de la sorte.

— C'est ce que l'on nous a dit à ton père et

à moi lorsque nous avons dynamité le parlement.

Balder éclata de rire et le regretta aussitôt. Il grimaça en se prenant l'épaule.

— Obtiens-moi ce contrat et je verrais ce que je peux faire.

Wing lui rendit son sourire.

— Tu tiens bien de ta mère ! Tu es à l'endroit prévu ?

— Oui.

— Une voiture blindée arrivera demain à 8 heures et vous amènera ici. Charles sera avec eux, c'est lui qui conduira. Si c'est un autre type qui sonne à la porte, tu lui colles un flingue entre les deux yeux et tu tires, tu as compris ? Et tu m'appelles dès que tu es dans la bagnole.

— Tu n'as pas perdu les bonnes vieilles habitudes, on dirait ?

— Comment tu crois que j'ai pu arriver là où je suis avec des antécédents comme les miens ?

— Tu penses qu'il y a des fuites ?

— Non mais je préfère être prudent. Ah ! Au fait, joli coup le Pentagone ! Tous les médias

sont sur les dents. Nom d'un chien ! On n'a pas fini de parler de DEMETRIOS ! À demain, mon grand. Et s'il y a quoi que ce soit, tu me passes un coup de fil.

— Ça roule.

Il déconnecta l'ordinateur et fronça les sourcils.

— Le Pentagone ? demanda Zig.

— Allume la radio, tu veux ?

Zig brancha la chaîne hi-fi et chercha le canal d'infos. Je me tournai vers Balder.

— Comment se fait-il que tu l'aies mis au courant du piratage du CIRCE ?

— J'ai une totale confiance en lui et j'avais besoin de son soutien pour une action rapide.

— Et tu as beaucoup de contacts dans le genre ?

Il me fit un clin d'œil.

— Je te l'avais dit, non ?

« … *plus grande catastrophe informatique du siècle…* »

— On parle déjà de nous ! s'écria Zig en montant le son.

« En direct, notre correspondant à Washington DC, Armand Solis… »

— Mais de quoi ils parlent ?

— La ferme, Zig !

« Oui, bonsoir Sonya, fit la voix d'un journaliste sur un ton plus que sarcastique. *En effet, c'est une véritable catastrophe que les Américains sont en train de vivre. Un événement qui met à mal la confiance en la toute-puissance américaine et qui réduit à néant leurs espoirs de reprendre un jour le contrôle du marché informatique. Pourquoi ne pas le dire franchement, ils se sont faits véroler jusqu'à la moelle ! »*

« Il est vrai que, outre le caractère désastreux de la perte de tous les fichiers du Pentagone, cela est assez cocasse, Armand. »

— Oh la vache ! Qui a fait ça à votre avis ?

— Chut !

« *Oui, Sonya. D'autant plus que ce n'est pas seulement la perte des fichiers qui est à déplorer mais bien toute la destruction du parc informatique du Pentagone. La destruction physique s'entend, ce qui aurait paru invraisemblable il y a seulement vingt-quatre heures. Il faudra des mois avant de rétablir le parc informatique et recopier les back-*

ups sur bande. Ici, il ne fait pas bon être européen en ce moment ! »

« A-t-on la confirmation que l'auteur du virus est européen, Armand ? »

« Les autorités ne laissent pas filtrer grand-chose, vous vous en doutez, mais il semble même qu'il soit français, Sonya. »

Il y eut une coupure et l'on entendit clairement pouffer le journaliste.

« Pardonnez-moi. En effet, il semblerait que c'est en récupérant des données en provenance de France, de Paris plus exactement, que le Pentagone aurait contracté le virus. »

— RAGNAROK ? murmurai-je.

— Impossible, affirma Balder. Le virus n'a jamais été en contact avec le Pentag…

Il se tut et prit la boîte du DVD qu'il avait gravé au CIRCE pour l'agiter devant nous.

— Le fichier de renseignements ? demandai-je.

— Je comprends rien, grimaça Zig. Je croyais que c'était les industriels américains qui voulaient utiliser la technique du CIRCE à des fins commerciales. Il n'a jamais été question de politique.

Au fur et à mesure qu'il parlait, les lèvres de Balder s'étiraient en un sourire sarcastique. Erik éclata de rire et je me donnai une claque sur le front.

— Industriels, mon œil ! m'écriai-je. C'était pour ça que les USA couraient après tes travaux, *amore mio* ! Pour pouvoir implanter et contrôler à 100 % une population qui se serait laissée faire sans rechigner.

— Les imbéciles ! cracha Balder avant de partir d'un énorme éclat de rire. En voulant récupérer les fichiers pour faire chanter les huiles européennes, ils ont pompé RAGNAROK.

— Mais ils sont cons ou quoi ? fit Zig.

— Ils étaient prévenus de l'attaque de FLECHE BLEUE, Zig, intervins-je. Ils voulaient nous coiffer au poteau ! Ils ne se sont pas méfié une seconde, ces abrutis. Ça fait si longtemps qu'ils veulent reconquérir leur place de leader dans le marché informatique que… merde ! Mais alors cela voudrait dire que…

Je blêmis soudain.

— Que quoi ? insista Zig.

— Cela voudrait dire que nous avons piraté l'inpiratable ? bredouillai-je.

— Putain ! s'esclaffa Zig. On a niqué le Pentagone ! Ouh ! La vache ! On les a niqués, ces connards !

Je secouai la tête, incrédule.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Il le faudra bien pourtant, fit Balder. Sacrée publicité, hein, Clara ?

— On a bousillé le Pentagone… murmurai-je.

— Et avec les remerciements du gouvernement européen dès demain matin, ajouta Zig. Discrets, bien sûr…

Au mépris de ma cheville, je sautillai sur place.

— À moi le bain à remous avec télécommande !

Erik fit la moue.

— Le quoi ?

— Je t'expliquerai !

J'enlaçai Balder et Zig poussa un ululement à faire trembler les murs. En bon singe qu'il était, il sauta dans les bras d'Erik.

— Faut se bourrer la gueule pour fêter ça ! J'ai une soif d'ours !

Erik échangea un regard avec son frère et ce dernier leva un sourcil.

— J'ai la cage qu'il te faut, Zig !

— Oh ! oui, enferme-moi !

Erik le maintint fermement et sortit dans le couloir en riant.

— Qu'est-ce qu'il va faire ? demandai-je.

Balder haussa son épaule valide et j'entendis la porte de la chambre d'Erik claquer. Les cris de Zig, amplifiés par le couloir, nous brisèrent les tympans.

— Très drôle ! Fais-moi sortir, maintenant ! Erik ! Erik ? Déconne pas, merde ! Erik !

Ce dernier revint dans la pièce en faisant sauter la clé dans sa main.

— Tranquilles jusqu'à l'aube !

— Erik ! Pourquoi as-tu fait ça ? demandai-je. C'est dégueulasse !

— Je ne tiens pas à ce qu'il gerbe sur les pompes d'un ministre demain, répondit-il.

Il s'appuya à la table et Balder me serra contre lui.

— Alors, Clara ? Regrettes-tu encore ton petit grenier ?

Je soupirai et souris. J'étais soudain d'excellente humeur et pour cause. Moi qui voulais me faire un nom… Karl en aurait été vert de jalousie.

— Mais tu vas m'ouvrir ? hurla Zig en tambourinant contre la porte. Erik !

— Cours toujours ! cria celui-ci en s'étirant. Bon sang, fit-il en bâillant, j'ai l'impression que mes paupières pèsent trois kilos.

Balder lui pressa l'épaule et sourit.

— Il va te falloir du temps pour te remettre entièrement d'aplomb. Tu ferais bien d'aller dormir un peu.

Son jumeau hocha la tête.

— Je vous laisse le canapé, dit-il en se disparaissant dans le couloir avec un petit signe de la main.

J'enlaçai Balder et l'entraînai vers la moquette moelleuse.

— Clara, je ne suis vraiment pas en forme, tu sais, murmura-t-il avec une moue enfantine en s'allongeant sur le dos.

— Tu n'auras pas besoin de bouger une oreille, susurrai-je en lui mordillant le lobe.

« *Changeons de sujet pour revenir à Paris, où les problèmes de sécurité urbaine sont de nouveau remis en question*, fit la journaliste, à la radio. *La dépouille d'Henri Verne, éminent chercheur dans le domaine de la génétique, vient d'être découverte dans la benne d'un chantier d'un quartier du Marais.* »

Nous nous figeâmes et tendîmes l'oreille.

« La mort par arme blanche, le vol des papiers et des objets de valeur relance la polémique de la sécurité de ce quartier en cours de réhabilitation… »

— « Changer de sujet », railla Balder, cela reste à prouver…

Je repensai aux *mails* que le doc envoyait. Pour les pontes du Pentagone, cela ne devait pas faire l'ombre d'un doute : c'était Verne qui leur avait tendu un piège et ils lui avaient définitivement fait passer l'envie de les prendre pour des idiots.

— Toi, fis-je en agitant un doigt sous le nez de Balder, ma main à couper que tu l'avais prévu.

Il leva un sourcil.

— Moi ?

Je roulai de grands yeux et il glissa la main sous ma veste.

— Professeur Sørensen… vous êtes un homme infréquentable.

— Je le sais, murmura-t-il en dégrafant mon soutien-gorge.

— Sortez-moi de là, bande de connards ! Oh ! Balder ! Erik ! Clara ! Déconnez pas, merde ! Ouvrez ! Vous m'entendez ? Eh ! Oh !… Oh, oh ? Qu'est-ce qui se passe ? Bon, ça suffit, c'est plus drôle… Y'a quelqu'un ? Vous m'entendez ? Vous êtes toujours là… ? Clara ? Erik ? Oh, merde… Au secours !

AVERTISSEMENT

Les situations, les personnages, les organismes et les procédures de piratage décrites dans ce roman sont purement fictifs même s'ils s'inspirent de la réalité. Je me suis refusée à décrire les méthodes de piratage dans le détail ou à donner des informations qui auraient pu permettre à des individus mal intentionnés d'en user. Pour les mêmes raisons, certains éléments de procédure ont été omis, rajoutés ou faussés dans la mesure où ils ne gênaient pas la compréhension et n'interféraient pas dans l'intrigue.

Le virus RAGNAROK est inspiré du virus SADAM, qui a sévi sur les systèmes AMIGA dans les années quatre-vingt. Les pionniers du net s'en souviendront certainement.

J'ajouterai enfin que ce roman n'est en aucun cas destiné à accuser, à dénoncer ou à excuser les actes d'organisations politiques ou commerciales, de personnes morales ou d'individus quels qu'ils soient.

Access denied est un roman, une fiction

destinée à amuser, dans lequel il ne faut chercher nul message ou sous-entendu.

T. K.

MERCI

À « Nexus Fred » pour ses conseils et son aide.

Aux honorables membres du corps médical, chimistes et chercheurs (Sandrine Cabut, Ariane Lauriot, Lionelle Nugon-Baudon, Jim Jones et M. Jacques Levalec) et aux informaticiens, aux spécialistes du WEB, aux hackers et aux crackers (Julie X, Claude X, Sylvain X, Frédéric X, Adrien X, Jérôme X, Mike X, Willy X, « JP », « Sonny », « Proc », « Demeter », « CDR » et « Beef ») qui m'ont conseillée tout au long de l'écriture ou pour certains passages.

Aux chercheurs de l'institut Max-Planck de Munich pour leur fantastique travail sur les neuroprocesseurs et la communication de leurs résultats.

Un salut affectueux à Tong Moreno (quand on te disait que tu avais une tête de pirate…).

Et un respectueux « bravo ! » :

À tous les scientifiques qui, chaque jour, repoussent la frontière du possible en mettant

leur connaissance de l'informatique au service de la médecine et de la chirurgie ;

Aux hackers, qui n'hésitent pas à risquer leur liberté, parfois leur vie, en dénonçant les abus et les failles du système pour le bien de tous.

{1} 1. Ou « proc ». Communément appelé « puce électronique ». Un « proc » contient des circuits électroniques intégrés, imprimés sur une seule pastille de silicium, et mesure à peu près 1 mm

{2} CD ou DVD

{3} Un processeur devient un « neuroprocesseur » quand des neurones biologiques ont été cultivés sur le silicium (métal dont sont composés les processeurs) en raison de la vitesse de calcul et de la surchauffe d'une puce en silicium classique. Cette technologie a été mise au point en 1996 par les chercheurs de l'institut Max-Planck de Munich, qui ont fait pousser des neurones sur une puce de silicium.

{4} Mises à jour.

{5} Virus qui peut, entre autres, déverrouiller des ports d'un ordinateur pour laisser entrer un pirate.

{6} Lors d'une connexion à un ordinateur, il faut spécifier son adresse mais aussi son port. Le numéro de ce port correspond au type de communication que vous souhaitez avoir avec cet ordinateur. Ex : pour une communication Telnet c'est le port 23, pour une communication http, le 80… Le choix du port est aujourd'hui, dans la plupart des cas, automatique.

{7} Erreur non prévue. (À l'origine, les ordinateurs étaient conçus avec des lampes à la place des transistors. Un jour un insecte — bug en anglais — est entré dans un ordinateur et s'est posé sur une lampe… qui a brûlé et provoqué une panne.)

{8} L'élément électronique, pas le linge de maison, bien entendu.

{9} En français : *partagiciel*. Logiciel diffusé massivement dont on ne paie le prix que si on l'utilise régulièrement. Formule d'essais avant achat.

{10} Géant de la mythologie.

{11} « Mur de feu », serveur ou programme conçu pour protéger un réseau connecté à Internet du piratage informatique.

{12} Virus. Dispositif programmé qui s'exécute à un moment déterminé.

{13} Nuke/v. nuker : envoi d'informations très rapides à un port de l'ordinateur qui n'est pas fait pour les gérer et qui le fait donc planter. Flood/v. flooder : envoi excessif d'informations à un ordinateur dans le but de le ralentir.

{14} Hardware : du domaine de l'électronique.

{15} Software : du domaine de la programmation. « Soft » = « logiciel » ou « programme ».

{16} Littéralement « étagère » ou « rayon ». On l'appelle parfois

« extractible ». Sorte de tiroir, interne ou externe, contenant des périphériques (disques durs). Ce système les rend très faciles à changer puisqu'il suffit de les plugger ou de les déplugger pour les connecter à une machine ou au réseau.

{17} Redundant Array of Inexpensive Disks (ensemble redondant de disques indépendants), unité de stockage à partir de plusieurs disques durs à grande tolérance de panne sans perte de données.

{18} Vient de « plug and play » (brancher et jouer). Cela signifie : brancher (brancher un périphérique comme un disque dur, une carte vidéo, etc.) ou se connecter sur un réseau informatique.

{19} — Nous voudrions parler à Tony.

{20} — Attends un instant. Je l'appelle.

{21} — Et Balder ? Comment il va ?

{22} — Putain ! Quel manque de bol. (Mot à mot : « Quelle mauvaise jambe. »)

{23} — Je te verrai la semaine prochaine.

{24} — De rien, mon gar.

{25} — Reste où tu es, fils de pute !

{26} — Ça y est !

{27} — Au secours !

{28} — Qu'est-ce qui s'est passé, mec ?

{29} — Je ne sais pas. Elle est tombée et elle ne se réveille pas.

{30} — Il faut appeler la Croix-Rouge. Vous avez un téléphone ? Sinon, j'en ai un dans la voiture.

{31} — Expression communément utilisée dans les films. Mot à mot : « Que même Dieu s'abstienne de bouger. » Nous dirions : « Que personne ne bouge un orteil. ».

{32} — Mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

{33} — Enlève ton T-shirt et ta casquette. Toi aussi. Allez ! Grouillez-vous !

{34} — On vous attendait. Ils ont tout détruit.

{35} — Eh bien, eh bien, sacré désastre. Heureusement que ce n'est que du matériel, hein !

{36} — Ils ne l'ont pas dit à la radio ? Ils ont tué sept personnes.

{37} — Bon, bah ! on y va.

{38} — Par ici !

{39} — Bonjour ! Quelle merde, hein ?

{40} — Putain ! Tu m'étonnes.

{41} — Combien faut-il en changer ?

{42} — Au moins sept. Mais il vaudrait mieux changer ces dix-là. On ne sait jamais.

{43} — Bien sûr. Bon, on va enlever les vieux d'abord et on te remet les neufs après, OK ?

{44} — Parfait, mec. T'as un tournevis électrique sur la table.

{45} — De rien, mon gars.

{46} — Alors ? Comment ça se passe ?

{47} — Très bien, on peut essayer pour voir.

{48} — Je te signe quelque chose ?

{49} — Non, ils t'enverront tout par courrier. Au revoir.

{50} Ou Ipng – ng : new génération, nouveau protocole Internet qui doit remplacer IPV4. Tout Internet devrait avoir migré sur IPV6 en 2010. Système actuel : IPV4.

{51} Le ministère des Biens culturels et de l'Environnement. L'équivalent du ministère de la Culture en Italie.

{52} Nul, « n'a aucun talent dans le domaine concerné ».

{53} — Enchantée. Je suis…

{54} – Mauvais, nocif.

{55} – Dites-lui, vous.

{56} Nous dirions : « Petit malin, va ! »

{57} « C'est vraiment dégueulasse ! » ou « C'est vraiment une boisson infecte ! »